

REFLEXIONS

S U R

L'USAGE PRESENT

D E L A

LANGUE FRANCOISE,

O U

REMARQUES

NOUVELLES ET CRITIQUES

touchant la politesse

D U L A N G A G E.



A P A R I S,

Chez LAURENT D'HOURY, rue
S. Jacques, devant la Fontaine
S. Severin, au S. Esprit.

M. DC. LXXXIX.

Avec Privilege du Roy.



PREFACE.

LE dessein qu'on se propose dans ces Réflexions, est d'éclaircir les doutes que l'incertitude de nostre Langue fait naistre tous les jours, & d'en résoudre les difficultez par l'usage autant qu'on a pû s'en instruire par la lecture, & dans le commerce du monde.

On y a mêlé plusieurs règles importantes pour ce qui regarde la clarté, la force & la grace du discours. Il y en a aussi pour la pon-

P R E F A C E.

Étuation, pour les accens & pour la prononciation des syllabes.

Les termes y sont marquez chacun selon leur caractère propre, & plusieurs y sont appelez bas & populaires, sans qu'on prétende pour cela les condamner : Car tous les mots ont leur place, souvent il est à propos

Quæ humilia circa res magnas, apta circa minores videntur. Quintil. instit. orat. lib. 8. cap. 3.

Vim rebus aliquando & ipsa verborum humilitas affert id.

de se servir d'expressions communes, selon la nature du sujet ; quelquefois mesmes elles donnent de la force aux choses.

D'ailleurs nostre Langue abonde en toutes sortes de façons de parler, elle en a pour le stile médiocre & pour le sublime, pour le

PREFACE.

férieux & pour le burlesque; il faut tâcher d'en faire le discernement : & c'est en quoy consiste presque toute la science des paroles.

Il est vray que nostre principale attention doit plus aller aux choses qu'aux mots, & que si l'on avoit à choisir, il vaudroit mieux aimer estre solide sans estre poli, qu'estre poli sans estre solide.

Mais il ne faut pas cependant négliger la politesse du discours : l'Ecriture mesme nous apprend que la bouche du Sage orne la science, & l'on ne peut douter que celui qui joint à la solidité du raisonnement l'élégan-

Curam verborum, rectum volo esse sollicitudinem.

Quintil. instit. orat. lib. 2. cap. 1.

Quorum alterum sit optatum, malim equidem indiseram prudentiam quam stultam loquacitatem. Cic. lib. 3. de oratore.

Lingua sapientium ornat scientiam.

Proverb. cap. 15. v. 2.

PREFACE.

Nihil intrare potest in affectum quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit.
Quintil. instit. orat. lib. 9. cap. 4.

ce de l'expression, ne soit plus parfait qu'un autre, puis qu'il a une qualité de plus, & une qualité sans laquelle toutes les autres demeurent comme ensevelies, & deviennent presque inutiles.

Fieri potest ut quis recte sentiat, & id quod sentit, pulite eloqui non possit.
Cic. lib. 1. Tuscul. quest.

On void mesme la plupart de ceux qui sont les arbitres de ce qu'on appelle réputation dans le monde; vanter souvent des personnes d'un esprit médiocre, lesquelles parlent poliment; & oublier de tres-habiles gens qui sous la négligence de leurs termes cachent une solidité d'esprit, & une justesse de raisonnement préférable à toute

PREFACE.

la délicatesse de l'élocution.

Il est donc nécessaire d'étudier sa Langue, il seroit mesme à propos qu'on y appliquast de bonne heure les enfans, & qu'on eust soin de leur donner des Maîtres, qui en leur enseignant des Langues mortes, ne leur laissassent pas ignorer une Langue vivante, dont ils doivent se servir toute leur vie. Il arrive cependant que les jeunes gens sortent des Colléges aussi ignorans là-dessus que s'ils avoient esté élevez chez des Etrangers. Cette ignorance croît avec l'âge, & il se trouve dans la suite qu'on

P R E F A C E.

a contracté insensiblement une diction vicieuse, que la lecture des bons Auteurs & la fréquentation des personnes éclairées, ont bien de la peine à corriger.

*Impetra-
rum est à con-
suetudine, ut
peccare suavi-
tatis causa li-
teret.
Sic. in orat.*

Ces Remarques ne seront peut-estre pas inutiles contre ce défaut. L'usage est l'unique règle qu'on y a suivie; & bien qu'il ne s'accorde guères avec la raison dont il franchit souvent les loix; il a semblé néanmoins que la raison vouloit qu'il fût suivi dans une matiere où il est le maistre. En effet il y a pour le langage & pour les habits certaines modes établies qu'on est obligé de suivre; & com.

PREFACE.

me il feroit ridicule de s'habiller à la manière ancienne, il ne le feroit pas moins de parler aujourd'hui, comme on parloit dans les derniers siècles : un terme inusité, disoit autrefois un galant homme, doit estre fuy comme un écüeil.

Tanquam scopulum sic fuge inauditum atque insolens verbum. Cas. lib. 1. de analogia, apud Aul. Gell. lib. 1. cap. 10.

Nous avons de l'aversion pour tout ce qui s'éloigne de la coûtume, & cét aversion vient plutôt de la raison que du caprice; car encore qu'un mot ne soit usité ni élégant que selon ce qu'il a plû à la fantaisie des hommes d'en ordonner, il est raisonnable toutefois de haïr les mots impropres, parce que c'est pé-

PREFACE.

cher contre la raison que de préférer aux termes receus, ceux qui sont éloignez de l'usage. Mais que faut-il entendre par cet usage, puis qu'il n'y a presque point de mauvais mot qui n'ait le sien ? On ne peut mieux le déterminer que par ces paroles d'un excellent maître en l'Art de parler.

Constituentium in primis id ipsum quod consuetudinem vocamus; quæ si ex eo quod plures faciunt, nomen accipiat, periculosissimum dabit præceptum, non orationi modò, sed quod majus est vitæ in loquendo non siquid

„ Si l'on prend pour usage, *dit-il*, ce qui est en pratique parmy le plus de gens, les préceptes en seront dangereux non seulement pour le langage, mais encore pour la conduite de la vie Ainsi une locution vicieuse aura

PREFACE.

beau estre établie parmi
 plusieurs personnes, il ne
 faut pas sous ce prétexte,
 la prendre pour règle : car
 pour ne rien dire de la
 manière dont parle ordi-
 nairement le peuple ; on
 a souvent veu les Théa-
 tres entiers & toute la fou-
 le du Cirque s'exprimer
 en des termes barbares
 dans leurs acclamations.

vitioſe multis
 infederit pio
 regula, ſermo-
 nis accipien-
 dum erit, nam
 ut tranſeam
 quemadmo-
 dum vulgò
 imperiti lo-
 quuntur, tota
 ſæpe Theatra,
 & omnem cir-
 ci turbam ex-
 clamaſſe barba-
 re ſcimus; er-
 go conſuetudi-
 nem ſermonis
 vocabo con-
 ſenſum erudi-
 torum, ſicut
 vivendi con-
 ſenſum bono-
 rum. *Quintil.*
inſtit. orat. lib.
1 c. 6.

J'appelle donc uſage de la
 Langue, la manière dont
 les perſonnes polies, ont
 coûtume de parler, com-
 me j'appelle uſage du
 monde, la conduite ordi-
 naire des honneſtes gens.

Comme cét uſage eſt in-
 conſtant, & qu'après avoir

PREFACE.

duré quelque temps, il tombe dès que l'opinion qui l'appuyoit vient à changer, il semble à quelques-uns qu'on ne soit pas obligé de s'y attacher ; mais c'est une mauvaise conséquence, il vaut mieux plaire quelque temps que de déplaire toujours. On doit néanmoins laisser ces expressions & ces termes d'un jour qui sont ordinaires aux précieuses ; ces affecterries ne sont dignes que d'un petit esprit.

Verba à
vetustate repe-
rita afferunt
orationi maje-
statem ali-
quam
sed opus est
modo, ut ne-
que crebra fiat
hæc, neque
manifesta, quia
nihil est odio-

On peut au contraire se servir quelquefois de vieux mots, & pourvû qu'on en use sobrement, ils donnent aux discours une force & une noblesse que les

PREFACE.

nouveaux n'y sçauroient
donner.

*fius affectatio-
ne. Quintil.
instit. orat. lib.
x, cap. 6.*

Ces Remarques pour-
ront même servir à plu-
sieurs de ceux qui connois-
sent déjà l'usage dont nous
parlons; car il arrive souvent
qu'on sçait plusieurs choses,
qui, faute de réflexions, de-
meurent aussi inutiles que
si on les ignoroit, parce
qu'on n'a peut-être ja-
mais considéré qu'on les
sçavoit. C'est ce qui a
fait qu'en revoyant cét
Ouvrage, on s'est crû o-
bligé de faire quartier à
quelques réflexions com-
munes qu'on vouloit sup-
primer. D'ailleurs on a
jugé que si elles n'estoient

PREFACE.

pas nouvelles à certaines personnes , elles pourroient l'estre à d'autres. C'est pourquoy comme en les retranchant il eust esté difficile de faire plaisir à ceux qui les sçavent, sans faire tort à ceux qui les ignorent; on a crû qu'il estoit plus à propos de trop donner aux uns, que de trop oster aux autres.

REFLEXIONS



REFLEXIONS
 SUR
 L'USAGE PRÉSENT
 DE LA
 LANGUE FRANCOISE.

A

A, pour DE.



Ly a quelquefois des gens
 qui disent, *c'est le livre à
 mon frere, c'est le cheval à
 mon cousin*, pour *c'est le livre de
 mon frere, c'est le cheval de mon
 cousin*; autrefois on parloit ainsi,
 & l'on trouve dans Ronfard la
*guerre à Troyes, pour de Troyes; les
 victoires aux Dieux, pour les victoi-*

A

2 REFL. SUR L'US. PRES.

res des Dieux : mais on ne parle plus aujourd'huy de la sorte, & cette expression n'est en usage, que parmy le petit peuple.

A, au lieu de P A R.

A, est quelquefois plus elegant que, *par*; & c'est dans ces sortes de phrases-cy : *Se laisser prendre à l'éclat, se laisser prendre à l'apparence, se laisser emporter à ses passions, se laisser conduire à quelqu'un, laissez-vous conduire à moy*; qui diroit; *Se laisser prendre par l'apparence. Laissez-vous conduire par moy*, ne parleroit pas tout à fait bien; la raison de cela est, que le verbe *laisser* gouverne tout en ces sortes d'expressions : & que quand on dit, par exemple ; *Je laisse conduire l'affaire à mon amy*, c'est comme s'il y avoit, *je laisse à mon amy l'affaire à conduire*; ce n'est qu'une transposition, qui ne change rien dans le regime.

A L'ABANDON.

A l'abandon se dit dans le dif-

DE LA LANGUE FRANÇ. 3
cours familier , mais il n'est pas
assez noble pour le stile élevé.
C'est un terme composé de ces
trois : à-Ban-Don, car *ban* signi-
fioit autrefois, *licence*, *permission* ;
ainsi *abandon* est comme qui di-
roit *donné à ban*, c'est à dire, lais-
sé au pouvoir & à la liberté de
quiconque en voudra. On disoit
même donner une chose *à ban*,
pour dire, l'exposer à la discretion
du public ; les Espagnols disent
aussi *baldon* pour licence, permis-
sion, & les Allemans disent *Bann*,
pour dire un champ ; ce qui re-
vient assez à notre mot, car *aban-
donner une chose*, c'est comme la
laisser dans un champ à la merci
de tout le monde.

A L'AVEUGLE,

AVEUGLEMENT.

L'un & l'autre se dit, mais
différemment ; il faut dire fai-
re une chose *à l'aveugle*, & non,
faire une chose *aveuglement* ;
mais on peut dire fort bien,

A ij

4 REFL. SUR L'US. PRES.

courir aveuglément apres les objets de ses passions ; & ce seroit mal dit, courir à l'aveugle apres les objets de ses passions. C'est qu'*aveuglément* marque le mouvement déréglé de la volonté vers un objet, & *à l'aveugle*, le mouvement de l'esprit & le défaut d'intelligence. *C'est un homme qui fait toutes choses à l'aveugle*, est fort bien dit : mais ce seroit mal parler de dire, *c'est un homme qui fait toutes choses aveuglément.* Je m'étonne que le P. Bouhours n'ait pas observé cela, & qu'il ait dit décidivement dans ses Remarques, que *à l'aveugle* estoit une locution basse & populaire, dont les personnes polies ne se servoient point.

A AUJOURD'HUY,

AUJOURD'HUY.

Monsieur de Vaugelas a fait là-dessus une Remarque, qui n'est point conforme à l'usage présent. Il pretend que *jusques aujourd'huy* est meilleur, & qu'il ne faut dire à

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 5
aujourd'huy que quand il peut y
avoir de l'équivoque, en disant
aujourd'huy, comme en cet exem-
ple-cy ; *l'affaire a esté remise à au-
jourd'huy*, où vous voyez que si
l'on mettoit *a esté remise aujour-
d'huy*, cela seroit obscur, & qu'on
ne sçauroit si c'est *aujourd'huy*
qu'elle a esté remise, ou si c'est *au-
jourd'huy* le terme jusques au-
quel elle a esté remise. A ces ren-
contres près, il prétend qu'il faut
toujours dire *aujourd'huy*. Son
sentiment a esté suivy par quel-
ques Ecrivains ; & un Esprit cé-
lébre de ce Siècle, qui a sçeu join-
dre à l'exactitude & à la fidelité
de ses Traductions, toute la beau-
té & toute la délicatesse de nostre
Langue dit, *iusqu'aujourdhuy*, au
lieu de *iusqu'à aujourdhuy*. Il ap-
pela ce Puits Abondance, & le nom
en est demeuré *iusques aujourdhuy*
à la ville de Bersabée. Mais l'usage
présent y est contraire ; & ce qui
a porté ces Ecrivains à parler

ainsi, c'est qu'ils ont pris ce terme comme trois mots, *au jour d'huy*, comme on diroit, *au jour d'hier*. Et effectivement selon la raison, cela est ainsi, mais non pas selon l'usage. Or on sçait bien qu'en fait de Langue, l'usage l'emporte ; ayant donc considéré ce terme comme trois mots distinguez, ils se sont imaginez que c'estoit aussi mal parler de dire *jusques à aujourd'huy*, que de dire *jusques à au jour d'hier*. Que *aujourd'huy* soit un seul mot selon l'usage présent, on n'en peut douter ; puisque nous disons par exemple, *l'affaire d'aujourd'huy*, & non *l'affaire du jourd'huy* ; *depuis aujourd'huy*, & non *depuis ce jourd'huy* ; *entre hier & aujourd'huy*, & non *entre hier & ce jourd'huy* ; *d'aujourd'huy à demain*, & non *du jourd'huy à demain* ; autrefois cependant on partageoit ordinairement ce mot en trois, & cet usage s'est encore conservé dans les Contrâts, dans

DE LA LANGUE FRANÇ. 7
 les Signatures, & sur les dates des
 Livres de Compte, où l'on voit
 souvent *ce jourd huy, du iourd'huy*
25. de Mars, &c. mais hors ces oc-
 casions, cét ancien usage n'est
 point en pratique. Tous ceux qui
 écrivent à présent avec quel-
 que politesse, mettent tous à au-
 jourd'huy après *jusques*, ou après
 un mot qui gouverne le datif.
Supposons, dit l'Auteur des Entre-
 tiens sur la pluralité des Mondes,
qu'il ne soit arrivé aucun changemēt
dans les Cieux jusques à aujour-
d'huy. Et celui qui a fait les Ca-
 ractères de ce Siècle, *Rien ne res-*
semble mieux à aujourd'huy que de-
main.

A L'ENVY,

A QUI MIEUX MIEUX.

A qui mieux mieux, est du
 stile simple & familier, *A l'envy*,
 est plus noble. M. de Vaugelas
 condamne à *qui mieux mieux*,
 comme un mauvais mot ; mais ou
 il s'est trompé, ou l'usage s'en est

Remar-
 ques sur la
 Langue
 François.

A iiij

8 REFL. SUR L'US. PRES

introduit depuis. Il est vray que *à l'envi* est plus propre au stile sérieux & élevé; & que lors que M. d'Ablancourt dit dans ses Commentaires de César, *la Cavalerie pour réparer la honte de sa fuite, témoigna à l'envi sa valeur.* Il parle mieux que s'il disoit, *la Cavalerie pour réparer la honte de sa fuite, témoigna sa valeur à qui mieux mieux.* Mais dans le discours familier, & sur tout dans le stile plaisant, *à qui mieux mieux* bien loin d'estre vicieux, est élégant, & mesme beaucoup meilleur qu'*à l'envi*. Aussi le Reverend Pere Tarteron, qui a traduit Horace avec tant de grace & de politesse, n'a pas manqué de dire dans une des Epistres de cet Auteur, *Si vous en croyez le Poëte Cratinus, les Buveurs d'eau ne feront jamais de Vers qui puissent longtemps plaire; depuis ce bel Edit, tous les Poëtes se sont mis à boire jour & nuit à qui mieux mieux; à l'envi, ne seroit pas si bien en cet en-*

DE LA LANGUE FRANÇ. 9
droit : il seroit trop sérieux. Tant
il est vray qu'il est quelquefois
moins important de songer aux
paroles dont on se sert , qu'au
lieu où on les met. *Non tam refert
quid dicas quam quo loco*, dit Quin-
tilien.

A L'ÉTOURDY,
ÉTOURDIMENT.

On dit à l'*étourdy*, on peut dire
aussi *étourdiment*. On ne doit ja-
mais espérer ce qu'on desire
étourdiment, dit l'Auteur de la *Morale du Monde*, dans l'entre-
tien sur l'Espérance.

A L'EXEMPLE,
PAR L'EXEMPLE.

Ces deux expressions ont cha-
cune un sens différent : à l'*exem-
ple* signifie à l'imitation : comme
*il faut mépriser les plaisirs à l'exem-
ple des Saints* : par l'*exemple*, signi-
fie quelquefois tout le contraire,
comme on le peut voir en ces pa-
roles de M. de Voiture, qui écri-
vant à Madame de Ramboüillet

10 REFL. SUR L'US. PRES.

qui luy avoit envoyé une Lettre d'un stile enflé, luy dit ; *Je devrois craindre par vostre exemple, d'écrire d'un stile trop élevé* ; il est facile de voir que s'il eust mis à *vostre exemple*, il eust fait un sens tout différent.

AVOIR PART A L'AMITIE',
EN L'AMITIE'.

En l'amitié est meilleur , & plus soutenu , quoy que *à l'amitié* ne soit pas mauvais. *On se fit honneur d'avoir part en son amitié* , dit M. Fléchier en parlant de Madame de Montausier, dans son Oraison Funebre. Il en est comme de *à l'honneur*. Tous ceux qui parlent bien , demeurent d'accord que *en l'honneur* est meilleur.

AVOIR CONFIANCE A LA MISERICORDE DE DIEU, EN LA MISERICORDE , OU DANS LA MISERICORDE.

Avoir confiance en la miséricorde, est le meilleur de ces trois, *à la miséricorde* se peut dire ; mais pour

DE LA LANGUE FRANÇOISE. II
dans la miséricorde, il le faut éviter, quoy que ce soit ainsi qu'ait parlé un Auteur nouveau. I'ay ^{Traduct. des Lettres de S. Aug.} *cette confiance dans la miséricorde de Dieu. On ne dit point, avoir confiance dans quelqu'un, mais en quelqu'un ; I'ay confiance en vous ; Il a beaucoup de confiance en moy.*

RENONCER LA FOY,
ou A LA FOY.

L'on dit *renoncer la foy*, aussi bien qu'à *la foy*. Je sçay bien qu'il y a des gens qui croient qu'il n'y a que le dernier de bon, quelque autorité qu'on leur puisse alleguer au contraire ; parce qu'on ne dit pas, *Je renonce cela*, mais *à cela* ; *renoncer au monde, & à ses pompes*, & non *renoncer le monde, & ses pompes* : mais cela n'empesche pas qu'on ne puisse dire *renoncer la foy* ; & j'ay pour garants de très-bons Auteurs, & entr'autres M. Fléchier, qui dit dans l'Histoire de Commendon, *leur Tyran a renoncé la Foy Chrestienne, pour em-*

brasser le culte profane de Mahomet.
 Et l'Auteur de la Traduction
 de l'Ecclesiaste, *Nous devons fai-*
re un retranchement de tout ce qui est
en nous d'humain, & de charnel, en
nous renonçant nous mesmes, & en
nous faisant la guerre à nous-mes-
mes Cette maniere de parler en
 retranchant l'*A*, apres *renoncer*,
 est peut-estre venue de ce qu'on
 a confondu *renoncer* avec *renier*;
 plusieurs personnes disant au-
 jourd'huy, *S. Pierre renonça son*
Maître, au lieu de *renia son Maître*.

A MERVEILLE.

A merveille, ne se dit plus
 qu'en bonne part; il écrit *à mer-*
veille, il parle *à merveille*. Autre-
 fois il se disoit aussi bien en mau-
 vaise part qu'en bonne; & l'on
 voit encore dans de vieux Livres,
Il estoit hideux à merveille, un Mon-
stre horrible à merveille Cette ex-
 pression venoit du Latin, où le
 mot *mirabiliter*, qui revient à ce-
 luy-là, s'employe indifferemment

DE LA LANGUE FRANÇ. 13
en bien & en mal, comme il me
seroit facile de le faire voir par
plusieurs exemples des meilleurs
Auteurs.

A N A G E , A L A N A G E .

L'un & l'autre sont bons, cela
dépend de la cadence de la phra-
se; & M. Ménage se trompe, de
prétendre dans ses Remarques,
que *à nage* soit meilleur. Monf.
Fléchier dit dans l'Histoire de
Théodose, *Ils passèrent à cheval à
la nage*; qui ne voit qu'en cet en-
droit *à nage*, n'eust pas esté si bon?

A L A P E R S A N N E ,

A L A P E R S I E N N N E .

On dit ordinairement *à la Per-
sienne*, mieux que *à la Persanne*. Il
*ramena un Prisonnier, qui avoit un
Carquois à la Persienne*, dit M. d'A-
blancourt dans la Retraite des
dix Mille. Mais on dit plutôt, &
mieux *le langage Persan*, que *le
langage Persien*, quoy qu'il y en ait
beaucoup qui préfèrent ce der-
nier.

PRESIDENT A MORTIER,

AU MORTIER.

Plusieurs personnes tres-habiles dans la Langue, soutiennent qu'on doit dire *President à Mortier*, comme on dit *un homme à grand' Barbe*, *des Heures à fermoirs*, *un Coûteau à ressort*, *une étoffe à fleurs*, *un homme à grand Chapeau*; & j'avoue que la raison voudroit qu'on parlât de la sorte, mais l'usage combat cette façon de parler, qu'on a voulu introduire depuis quelques années, & veut qu'on dise *Président au Mortier*; apparemment que cela vient de ce qu'on dit *Président au Parlement*, *aux Enquestes*, *à la Grand' Chambre*, & qu'ainsi on a dit *Président au Mortier*; l'oreille étant accoutumée à cette manière, quoy que la raison semble estre pour *Président à Mortier*.

FAIRE AIMER DE, ou

FAIRE AIMER A.

M. Sarrazin dit dans la Vie

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 15
d'Atticus, qu'*Atticus se fit chere-
ment aimer aux Atheniens*. Il est
certain que selon l'usage, il faut
dire ; *se fit chèrement aimer des A-
theniens*. On ne dit point, *se faire
aimer à quelqu'un*, mais *de quelqu'-
un* ; cependant il ya des occasions,
où l'on dit à pour de, cōme : *Il y a
des gens à qui on ne sçauroit faire ai-
mer la lecture. Il est difficile de faire
aimer la retraite à certaines person-
nes ; il a fait aimer l'estude à un tel.*
Ainsi, ce ne sera peut-estre pas
une chose peu curieuse, de sça-
voir la raison de cette difference.
On met *de*, apres *aimer*, lors que ce
verbe signifie *avoir de l'amitie*, &
marque une attache autre que
celle qu'on peut avoir pour des
choses inanimées, je veux dire
cette affection qui fait les amis :
comme, *C'est un homme qui se fait
aimer de tous ceux qui le frequen-
tent. Ses belles qualitez le font aimer
de tout le monde. Il m'a fait aimer
de tous ceux à qui il a parlé de moy.*

Mais quand ce verbe ne marque que cette attache qu'on a pour des choses insensibles, on met à, comme, *c'est un homme qui a un talent particulier d'enseigner, il fait aimer l'étude à tout le monde. La Religion fait aimer l'austerité aux hommes, la Grace fait aimer invinciblement le bien au cœur le plus dur; il est difficile de faire aimer la vérité aux méchants.* Qui mettroit de, en ces endroits-là, au lieu de, à, parleroit mal. Ce que je dis là du verbe *aimer*, se doit entendre de tous les autres, comme de *fuir*, de *blâmer*, &c. pourvu qu'ils n'ayent pas pour cas des choses inanimées; il faut excepter le verbe *craindre*; car on dit également *se faire craindre à quelqu'un, & se faire craindre de quelqu'un.*

A RAISON QUE.

Quelques personnes prétendent que *à raison que*, n'est pas si bon que *parce que*; Je n'oserois pourtant pas le condamner, & de

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 17
tres-habiles Ecrivains s'en sont
servis. *On aura de l'inclination pour
ceux qui ne seront point sujets à re-
procher les fautes d'autrui, ni le bien
qu'ils ont fait, à raison que ceux qui
font de telles choses sont importuns.*

ABBE' A COURT MANTEAU,
EN COURT MANTEAU.

Ces deux expressions sont fort
différentes; *Abbé à court manteau,*
Abbé à perruque, marque un Abbé
qui fait métier & coutume d'al-
ler en manteau court, & de porter
la perruque; *Abbé en court manteau*
marque seulement un Abbé qui
a un manteau court, sans suppo-
ser que ce soit sa coutume d'aller
habillé de la sorte: Cét exemple
en fait entendre plusieurs autres,
qu'il seroit inutile de rapporter.

ABSTRUS, POUR CACHE'.

Abstrus ne se dit que dans le
figuré, & se dit avec grace, com-
me; *la Physique est une science abstru-* Reflexion
se & profonde, où l'on convient de sur la Phy-
peu de choses. sique.

ACCABLEMENT.

On ne dit *accablement* que dans le figuré, comme: *l'accablement des affaires*, *l'accablement du sommeil*: mais on ne dira pas, *l'accablement d'une maison tombée*.

ACCELERER.

Ce mot n'est pas assez estably; on dit néanmoins en Philosophie, *l'accélération du mouvement*, comme, *Galilée est le premier qui ait trouvé la proportion de l'accélération du mouvement*.

ACADEMIE.

Académie se dit de tout lieu d'exercice, soit pour le corps ou pour l'esprit. Ce mot tire son origine d'un petit Bourgeois d'Athènes, nommé *Academos*, qui s'avisa de donner aux Philosophes de son temps un Jardin de quelques arpens de terre au Fauxbourg de cette fameuse Ville. Ce lieu fut depuis nommé l'Académie, & de là est venu qu'on a appelé de ce même nom presque

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 19
tous les lieux d'exercice où l'on
cultive les Sciences & les Arts
nobles ; je dis presque tous les
lieux d'exercice , parce que
j'excepte les Colleges ; on ne
dit guères , Academie , pour
dire , College ; il feroit beau
voir dire *l'Academie du Plessis* ,
l'Academie de Clermont , on dit le
Collège du Plessis, le *Collège de Cler-*
mont. Le mot d'*Academie* a quel-
que chose de plus noble que le
mot de *Collège* ; *l'Academie Fran-*
çoise, *l'Academie des Sciences* ; il y
a je ne sçay quoy de bas dans le
mot de *Collège* , c'est qu'on sçait
bien qu'en ces sortes de lieux on
ne s'y polit point , on ne s'y forme
point, & qu'au contraire on y con-
traite des defauts ridicules ; c'est
de là que sont venus ces termes
méprisans , *de gens de Collège* , *de*
langage de Collège, *d'Eloquence de*
Collège, &c. Et apparemment que
ce n'est pas pour choquer M^r Pe-
liffon, que le Pere Bouhours dit

20 REFL. SUR L'US. PRES.

Remar-
ques nou-
velles sur
la Langue
Françoise.

de luy au fujét du mot de *Vaca-
tions* dont il s'estoit servi pour ce-
luy de *Vacances*; *ily a bien de l'ap-
parence que M. Pellisson avoit oublié
le Collège, & les termes de College,
quand il se mit à écrire l'Histoire de
l'Académie Françoise.*

ACCOSTABLE.

Ce mot vieillit. Un Homme *ac-
costable*, pour dire de facile accès.

ACCOUSTREMENT.

Ce terme ne peut guères avoir
de place que dans le Burlesque ou
le Stile bas, non plus que le verbe
accoustrer.

ACCÜEILLIR QUELQU'UN.

Il y en a qui evitent de se servir
de ce verbe dans le propre, & qui
aiment mieux dire, *on luy a fait un
accüeil favorable, il a esté bien recen-
que non pas, il a esté bien accueillys;*
on dit aussi quelques fois, *on luy a
fait une honnestre reception. Accueil-
tir* se dit souvent dans le propre,
*je fus accueilly d'une tempeste, je ne
fus pas plustost en chemin que je*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 21
me vis *accueilly* d'une gresle épou-
ventable.

ACHALANDER.

Il n'y a guères que le peuple qui
parle de la sorte; on dit *accrediter*.

ACQUERIR.

On est souvent en peine de sça-
voir comment fait le Futur de ce
verbe, si c'est *j'acquerray* ou *j'ac-*
querrayer. Plusieurs personnes qui
se picquent de politesse, croient
que cela est indifférent, d'autres
pensent qu'on doit dire *j'acquer-*
reray, comme : *Si vous adressez* Morale
vos corrections au Sage, vous vous du Sage.
l'acquerrerez pour amy.

ACQUIESCER,

ACQUIESCEMENT.

Ces deux mots sont tout à fait
bons, & je m'estonne qu'il se trou-
ve des gens assez bizarres pour
les condamner : *Consentir* n'est-
il pas meilleur, disent-ils ? &
quand il le seroit, ce qui n'est
pas, est-ce une raison pour les
rejeter ? s'il falloit ne garder

que les meilleurs mots & abolir tous les autres, on se verroit bientôt réduit à des redites continues. On appauvrirait notre Langue, & l'on ne pourroit plus s'exprimer que par des circonlocutions; ce qui est le plus grand défaut d'une Langue. *Acquiescer* & *acquiescement* sont fort en usage, & se disent même quelques fois avec plus de grâce que *consentir*; aussi tous nos bons Ecrivains s'en servent. *Ces veritez*, dit l'Autheur des memoires sur la religion, *sont si évidentes, qu'elles n'ont nul besoin de preuves pour y acquiescer*: Et un peu plus bas. *Nostre salut éternel depend de nostre acquiescement à ces veritez.*

ACROSTICHE.

On fait ordinairement ce mot féminin, c'est une chose fort méprisée aujourd'hui que *l'acrostiche*, & quand on dit d'un Poëte que c'est un faiseur d'*acrostiches*, c'est en dire assez pour le rendre ri-

dicule ; en effet il n'y a qu'un petit esprit qui puisse mettre son application à une si petite chose ; joint que jamais on ne vit de bons Vers dans une acrostiche. On sçait que c'est un petit manège où l'on se contente d'ordinaire d'ajuster des Lettres, après quoy on en demeure-là, s'imaginant follement qu'on fera passer par cet artifice puerile, des Vers qui ne peuvent estre que fades & insipides.

ADDITIONS ELEGANTES.

Il est bon quelquefois d'ajouter certains mots qui ne servant point au sens, ne laissent pas néanmoins de donner de la force & de l'ornement au discours, comme il est aisé de le voir en ces exemples, *quand le Sublime vient à paroître, il renverse tout comme un foudre*, ce qui est beaucoup mieux que s'il y avoit *quand le Sublime paroît*, &c.

Traité du
Sublime.

Là-dessus il arrive que cette Chri-

24 REFL. SUR L'US. PRES.

Tradu-
tion de
Terence.

sis meurt, ce mot *il arrive* n'ajoute rien au sens; car en disant, *là-dessus Chريس meurt*, on dit la même chose, mais la phrase n'a pas tant de grace.

Traité du
Sublime.

Si Vous allez embarrasser une passion par des liaisons & des particules inutiles, vous lui ôtez toute son impetuosité; mieux que si vous embarrassez, &c. Nous avons plusieurs termes de la sorte en nostre Langue qui sôt d'un merveilleux secours pour s'exprimer facilement & clairement; on dit par exemple, *il commença tout d'un coup à se fâcher*, pour *il se fâcha tout d'un coup*. *Il se mit à rire*, *il se prit à rire*, pour *il rit*. Il y a cent autres exemples de cette nature.

DES ADJECTIFS.

Et où il les faut placer.

On ne sçauroit déterminer quand il faut mettre l'adjectif avant ou après le substantif. On sçait bien qu'il y a de certaines occasions où il doit estre toujours après,

DE LA LANGUE FRANÇ. 25
après, & d'autres où il doit estre
toujours devant, comme: *une belle
maison, un chapeau noir*; mais ce
n'est pas dequoy il s'agit, la que-
stion n'estant que de ces adjectifs
qui n'ont aucun lieu arresté par
l'usage. Je croy pour moy que
la meilleure regle qu'on puisse
suivre en cela, est de consulter
l'oreille. Je me souviens d'avoir
lû dans le jugement sur Séné-
que, Plutarque & Petrone, *que
Seneque estoit le plus riche homme
de l'Empire*, ce riche homme a
quelque chose de rude: si l'Au-
teur eust consulté l'oreille, il
eust dit, *que Seneque estoit l'hom-
me le plus riche de l'Empire*, cet ad-
jectif doit se mettre après en cet-
te rencontre; cela est incontestable.
J'ay remarqué que cet Au-
teur, d'ailleurs si poly, est sujet
à placer ainsi des adjectifs de-
vant des noms, lors que la dou-
ceur du son demanderoit qu'on
les mist après: par exemple il dit

B

un peu plus bas en parlant de Jules Cesar, *qu'il fut le plus agissant homme*; il eust esté plus doux de mettre, *l'homme le plus agissant*. Quelquefois aussi il les place après, au lieu de les placer devant, comme : *il y a une délicatesse grande à separer les choses confonduës*, il falloit, *il y a une grande délicatesse*. Le sentiment de M. Malherbe au sujet des adjectifs en *e*, me paroît digne de remarque; ce grand homme tenoit pour maxime, dit M. Pellisson dans l'Histoire de l'Académie, que les adjectifs qui ont la terminaison en *e* masculin ne devoient jamais estre mis devant les substants, mais après; au lieu que les autres qui ont la terminaison féminine pouvoient estre placez avant ou après, suivant qu'on le jugeroit à propos, qu'on pouvoit dire, par exemple, *ce redoutable Monarque*, ou *ce Monarque redouté*, mais non pas *ce redouté Monarque*, & M. Pellisson

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 27
dans l'Histoire de l'Académie
dit, qu'il a souvent ouï dire à M.
de Gombault, qu'avant qu'on
eust encore fait cette réflexion;
M. de Malherbe & luy, se pro-
menant un jour ensemble, & par-
lant de certains Vers de Made-
moiselle de Rohan, où il y avoit.

Quoy? faut-il que Henry ce redouté Monarque.

M. Malherbe assura plusieurs
fois que cette fin luy déplaisoit,
sans qu'il pust dire pourquoy :
Que cela l'obligea luy-mesme d'y
penser avec attention; & que
sur l'heure en ayant trouvé la
raison, que nous venons d'ap-
porter, il l'a dit à M. Malherbe,
qui en fut aussi aise que s'il eust
trouvé un trésor, & en forma
depuis la règle que nous avons
dit. On peut néanmoins observer
encore, que quelquefois la clar-
té & la symétrie du discours dé-
termine à une certaine place un
adjectif, qui paroît de soy indif-
férent où on le mette, par exem-

ple, quand un fameux Prédicateur a dit dans l'Oraison Funèbre du Prince de Condé, *sa conversion & sa mort sont des modèles que Dieu vous avoit réservés, & dont je défie les cœurs les plus impénitens & les plus endurcis pecheurs de n'avoir pas esté touchés.* Il a mal placé l'adjectif, endurcis: il devoit le mettre après son substantif, comme celui de devant, pour rendre la période plus juste, & mesme plus claire en disant, *dont je défie les cœurs les plus impénitens, & les pecheurs les plus endurcis de n'avoir pas esté touchés,* autrement il semble qu'*endurcis*, soit l'épithète de *cœurs impénitens*, & on ne s'attend point qu'il y ait un substantif après, auquel il se rapporte.

ADJECTIFS *sans* SUBSTANTIFS.

J'ay remarqué que nous avons un grand nombre d'*adjectifs* qui sont *sans substantifs*; en sorte que souvent faute de substantifs on

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 29
 est obligé d'exprimer sa pensée
 comme on peut, & non comme
 on voudroit. C'est sans doute une
 imperfection à nostre Langue, on
 ne peut le desavoüer; & je ne
 comprends pas comment il se trou-
 ve des personnes qui la veüillent
 faire passer pour la plus riche &
 la plus abondante de toutes les
 Langues; elle a assez d'autres a-
 vantages sans vouloir luy donner
 celuy-là qu'elle n'a pas assuré-
 ment. Il seroit inutile de rappor-
 ter icy tous les adjectifs qui sont
 sans substantifs. Il suffira d'en
 faire remarquer seulement quel-
 ques-uns. *Vaste*, par exemple, *vil*,
illustre n'en ont point. On ne dit
 point *vastité* ou *vastitude*, *vileté*, *il-
 lustration*. Je sçay bien que pour ce
 dernier on me le pourra cōtester;
 mais quand je dis qu'on ne le dit
 point, j'entens comme substantif
 d'illustre. *Courbé*, *gasté*, *poly*, *rabo-
 teux*, sont encore sans substantifs;
 on y peut joindre, *sauvage*, *louché*,

aussi bien que *chauve*, car on ne dit point *calvitie*, ny *chauveté*. Je mets encore de ce nombre *morne*, *surbulent*, *battu*, *frappé*, *pilé*. Il y en a une infinité d'autres.

Mais si nous avons des adjectifs qui manquent de substantifs, nous avons aussi un tres-grand nombre de substantifs qui manquent d'adjectifs, tels que sont par exemple, *pain*, *chapeau*, *cheveux*; pource qui est de ce dernier, je sçay bien qu'on dit *Claudion le Chevelu*, mais c'est dans cette seule occasion; car on ne dira point d'un homme qui aura beaucoup de cheveux, qu'il est chevelu: il y a en cecy beaucoup de bizarrerie; car, par exemple, *voile*, *étoile*, ont *voilé*, *étoilé*, pour adjectifs; & cependant *toile*, *poëse*, n'en ont point, *prison* a *emprisonné*, & *maison* n'a rien; il y en a un grand nombre de cette sorte, *cercle*, *manteau*, *perruque*, *ruband* & plusieurs autres n'ont encore

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 31
point d'adjectifs. Nous n'avons
point de mot unique, pour dire
*qu'une chose est environnée d'un cer-
cle, qu'un homme a un manteau, une
perruque, des rubans.*

ADJECTIFS pour SUBSTANTIFS.

On s'imagine quelquefois que
c'est la même chose de s'expri-
mer par les substantifs, ou par les
adjectifs; d'accuser, par exemple,
un homme d'ignorance, ou de di-
re qu'il est un ignorant, de luy re-
procher une sottise, ou de luy di-
re qu'il est un sot. Cependant ce
sont deux choses fort différentes,
l'une est bien plus outrageante
que l'autre. D'où vient, par
exemple, que ceux qu'on a cho-
quez par quelques paroles, ont
toujours soin de changer les sub-
stantifs en adjectifs? car si on les
a accusé d'imposture, ils disent
qu'on les a appelez imposteurs.
Si on leur reproche un déguise-
ment dans leurs paroles, ils se
plaignent qu'on les traite de men-

32 REFL. SUR L'US. PRES.
teurs. D'où vient cela, sinon de
ce que les adjectifs étant plus in-
jurieux que les substantifs, on est
bien-aise de donner ce tour aux
paroles de ses ennemis, pour au-
toriser sa colere ?

A D V E R T A N C E.

Ce mot n'est pas en usage, quoy
que *inadvertance* y soit.

A D U S T E *pour* B R Ū L E'.

Ce terme n'est d'usage qu'en
Medecine, *un temperament aduste,*
des humeurs adustes.

A D U L A T E U R.

Ce mot est un peu hardy, il est
meilleur en Poësie qu'en Prose.

Satyres
de M. Dé-
preaux.

D'un Tyran soupçonneux pas les adulateurs.

Il y en a qui se servent en Prose
du mot d'*adulation*, & ce terme a
souvent de la grace. Un Prédica-
teur qui est assez fameux aujour-
d'huy, s'en sert presque toujours.
Et un autre qui ne l'est pas moins
l'a écrit dans l'Oraison Funé-
bre du Prince de Condé. Le

DE LA LANGUE FRANÇ. 33
 foible des Grands est d'aimer à «
 estre trompez, & d'écouter avec «
 plaisir l'*adulation* & le mensonge, «
 dont on nourrit sans cesse leur «
 amour propre. Saint-Evremond «
 dit encore : *Les femmes doivent «
 plus à nos adulations qu'à leur me-
 rite.*

Æ.

Cette diphtongue æ n'a point
 de lieu dans la Langue François-
 se, & tous les noms qui viennent
 du Latin, & qui commencent
 par æ doivent s'écrire en Fran-
 çois par un e simple, ainsi il faut
 écrire, *Egyptien, Edile, César, Enée,
 Elien, &c.* M. Fléchier néanmoins
 a écrit *Æliens*, dans l'Histoire de
 Theodose ; *cette Princesse estoit
 née dans l'ancienne Famille des
 Æliens.* M. Charpentier de l'A-
 cadémie Françoisse écrit toujours
*Cesar, Cacilius, Lacademone, Pra-
 teur, Egyptien, Æneide, Cyropadie,*
 comme on le voit dans son *Cyrus*,
 & dans sa défense pour la Langue.

Françoise, mais je ne crois pas qu'il en fasse mieux.

A F F E C T I O N.

Ce mot ne se prend pas toujours dans le sens d'*amitié*, il se prend aussi quelquefois pour les qualitez & les changemens différens, qui arrivent aux choses, comme lors que l'Auteur des Réflexions sur la Physique dit, *on a trouvé l'art d'observer toutes les différentes affections de l'air par le Thermometre.*

S' A F F E C T I O N N E R

A Q U E L Q U E C H O S E.

Vie de
S. Ignace.

Cette maniere de parler est bonne, *il s'affectionna tellement à la solitude qu'il cherchoit le silence des forêts, pour vacquer aux exercices de la vie intérieure.*

A F F E C T I O N N E' S E R V I T E U R.

On ne signe jamais *affectionné serviteur* qu'en écrivant à une personne inférieure : Ce seroit ne pas sçavoir vivre que d'en user autrement. Il en est de même

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 35
du *tout à vous* qui tient plus de la familiarité que du respect; il faudroit n'avoir aucune connoissance du monde pour oser, en écrivant à une personne d'une plus haute qualité que nous, signer ainsi, *ie suis vostre tres-humble & tres affectionné serviteur*, il faut dire, *vostre tres-humble & tres-obeyssant serviteur*, ou si l'on a quelque obligation à la personne, ajoûter *obligé*. Je m'étonne que M. l'Abbé de Furetiere dans la souscription de son Epistre Dédicatoire au Roy, se soit servy du mot de, *tres affectionné serviteur*. Il est vray qu'il tâche dans son second Factum d'excuser cette faute, mais la raison qu'il apporte n'est pas des meilleures. M. d'Urfé, *dit-il*, homme de qualité, & le plus poli Courtisan de nostre siecle, s'est servy d'une pareille souscription en dédiant son *Astrée* au Roy deffunt. Ce n'estoit pas un hom-

„ me à faire des fautes en ce gen-
 „ re là. Il avoit aussi raison de pré-
 „ férer le mot de *tres affectionné* à
 „ celui de *tres obeissant*, puisque
 „ l'affection comprend l'obeissan-
 „ ce, & que tout sujet & serviteur
 „ qui est affectionné à son maî-
 „ tre, luy obeït volontiers, au lieu
 „ que celui qui ne se dit qu'obeïf-
 „ sant n'est pastoujours fort affe-
 „ ctionné. Que si cet usage a chan-
 „ gé depuis, c'est un malheur
 „ pour la Langue qui a fait une
 „ réformation contre le bon sens
 „ & la raison. On voit par ces mots
 qu'il reconnoît néanmoins que
 l'usage est contraire à ce qu'il
 dit; ce qui n'est pas un petit pré-
 jugé contre luy, puisque c'est
 l'usage qui doit être le maître;
 ainsi en vain apporte-t-il l'au-
 torité de M. d'Urfé, qui sans
 doute n'eust pas parlé de la sor-
 te s'il eust vécu en ce temps cy.
 Mais examinons un peu le rai-
 sonnement de M. l'Abbé Fure-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 37
tiere, il prétend donc que le mot de *tres-affectionné* est préférable à celui de *tres-obeissant*, parce que l'affection, dit-il, comprend l'obeissance, au lieu que l'obeissance ne comprend pas l'affection, & que celui qui ne se dit qu'*obeissant* n'est pas toujours *fort affectionné*. Il n'y a rien de si foible que ce raisonnement. Il n'est nullement vrai que l'affection comprenne toujours l'obeissance, autrement il s'en suivroit qu'un pere & une mere seroient obeissans à leurs enfans, parce qu'ils leurs seroient affectionnez, il peut donc y avoir de l'affection sans obeissance. C'est ce qui fait que ceux qui écrivent à des inferieurs doivent mettre ordinairement *affectionné serviteur*, parce que ce mot laisse toujours une idée d'autorité & de superiorité; nos superieurs nous devant l'affection mais non pas l'obeissance. Il

n'est encore nullement vray que l'obeïssance ne comprenne pas l'affection. Une obeïssance véritable est toujours accompagnée d'affection ; ce n'est pas estre obeïssant que de n'obeïr que par contrainte ; & l'on ne dira jamais qu'un enfant qui fait en grondant & à contre-cœur ce que son pere luy commande, soit obeïssant à son pere, ce seroit confondre les idées des choses, & donner aux mots de nouvelles significations. Estre donc véritablement *obéissant*, c'est estre *tres-obéissant*, comme on le met dans les Lettres ; c'est aimer à satisfaire les volonteés justes & raisonnables de la personne à qui on se dit obeïssant, c'est se soumettre volontiers & avec affection à ce qu'il veut ; c'est pour cela qu'il est plus respectueux quand on écrit à des personnes supérieures, pour lesquelles on doit avoir non seulement de l'af-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 39
fection, mais du respect & de la
soumission, de signer *tres-obeyf-*
sant, au lieu de *tres-affectionné*
qui se mettoit autrefois. Si donc
cét usage a changé, bien loin
que ce soit un malheur, comme
le pretend M. de Furetiere, c'est
au contraire un bonheur pour la
Langue, qui a fait une refor-
mation conforme aux regles du
bon sens & de la raison.

AFFLUER pour ABONDER.

Quelques-uns évitent ce mot,
comme un peu vieux ; & en ef-
fét je ne vois aucun bon Auteur
François qui s'en serve aujour-
d'huy. *Affluence* néanmoins est
fort bon.

AGNEAU, ANNEAU.

Quand on parle de la chair de
cét animal, on prononce an-
neau. *Nous avons mangé de l'an-*
neau, un quartier d'anneau, mais
si l'on parle de l'animal mesme,
il faut dire agneau ; *l'agneau est un*
animal sans malice, il est doux

40 REFL. SUR L'US. PRES.
comme un agneau. Mais en l'un &
en l'autre sens il faut toujours é-
crire *agneau.*

A H E U R T E'.

Ce mot est fort bon pour mar-
quer l'attache opiniâtre à un
sentiment ; *il est tellement abeurté*
à cela, qu'il n'y a pas lieu de l'en
desabuser.

A I D E R.

Ce verbe gouverne le datif ou
l'accusatif, ainsi on peut dire in-
différemment *il l'aide*, ou *il luy*
aide, exemple, *il demanda deux*
Theologiens qui luy aidassent à por-
ter une charge si pesante, & un peu
plus bas, il l'aida à mourir Chrê-
tiennement. Je viens néanmoins
d'apprendre qu'il y a quelque
différence entre *aider quelqu'un*,
& *aider à quelqu'un*, & qu'en pre-
nant ces mots selon l'exactitu-
de & la pureté de la Langue,
aider à quelqu'un, signifie propre-
ment *partager avec luy les mesmes*
peines; ainsi on dira fort bien d'u-

Vie de
S. Ignace

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 41
ne personne qui aura mis la main
à l'ouvrage d'un autre, *il luy a
aidé à faire cela.* Et c'est en ce
sens que l'Auteur de la vie de
S. Ignace dit, *il demanda deux
Theologiens qui luy aidassent à por-
ter une charge si pesante, c'est à di-
re, qui portaient avec luy le mes-
me fardeau.* Mais si l'aide qu'on
donne ne consiste pas à prendre
sur soy-mesme une partie du tra-
vail de celuy que l'on secourt,
alors il faut dire *aider* avec l'ac-
cusatif; ainsi on dira d'une per-
sonne qui aura donné à quel-
qu'un une somme d'argent pour
achever un édifice, *qu'il l'a aidé
à bâtir sa maison.* Et c'est en ce
sens que le mesme Auteur a dit,
il l'aida à mourir Chrestienement.

A I L.

M. Ménage prétend que ce
mot n'est pas usité au pluriel,
mais pourquoy ne dira-t'on pas
*donné moy un ail, deux ails, trois
ails; pour des aulx* il n'est plus en

usage, on dit *des ails*. Ce n'est pas que de l'ail ne soit mieux dit. *Il mange de l'ail*, pour *il mange des ails*. Et j'aimerois mieux dire *deux testes d'ail*, que *trois ails*. Mais cependant je ne voudrois pas condamner ceux qui disent *deux ails*, *trois ails*.

A I S E.

Ce mot joint au verbe *aimer*, ou à quelqu'autre à peu près semblable, ne se met qu'au pluriel, *aimer ses aizes*, *chercher ses aizes*, on s'en sert quelquefois dans le sens de joye, de transport de joye & d'allegresse, comme fait M. d'Ablancourt lors qu'il dit, *Cyrus ne se laissa pas transporter à l'aize de la victoire*.

Retraite
des dix
mille.

A I S E', R I C H E.

Ce terme se dit quelquefois, *c'est un Bourgeois aisé*, & l'Auteur des Mémoires sur les Guerres de Paris dit: *on taxa les aisés, & les mal aisés*.

ALAMBIQUER.

Ce mot n'est d'usage qu'au figuré burlesque, *alambiquer son esprit*, mais on ne dira pas *alambiquer des herbes*, pour, *distiller des herbes*.

ALIÉNER.

Aliéner est du bel usage, & tous nos bons Auteurs s'en servent, *cela luy aliéneroit tous les esprits de la Province*. D'Ablanc.

Rien n'estoit si dangereux que d'aliéner les esprits des alliez. Histoire
de Theodose.

ALLE'CHER, ALLE'CHEMENT.

Allécher déplaist à quelques personnes, mais je crois qu'on peut s'en servir quelquefois, pourveu qu'on ne l'employe que dans des occasions où l'on ait besoin de quelque expression forte & énergique. Je dis le mesme d'*alléchemment*, qui peut avoir sa place dans le discours, & estre dit tres-élegamment, comme il est aisé de le voir en cet exemple, d'un de nos meilleurs Ecri-

Tradu-
tion des
œuvres de
Saint Cy-
rien.
Préface.

vains. *C'est pour cela que tantost ils se servoient de tous les allèchemens des voluptez les plus infames, pour les gagner, & que tantost ils les mattoient par des supplices.*

ALLER, VENIR.

Aller se dit du lieu où l'on est à celui où l'on n'est pas, comme: *J'iray ce soir chez vous*; *venir* se dit du lieu où l'on n'est pas à celui où l'on est, comme, *ie viendray icy au plustost*; il se dit aussi quelquefois du lieu où l'on est à celui où l'on n'est pas. Mais M. Ménage s'est trompé de dire dans ses Remarques que ce n'est que lorsqu'on est sur le point de quitter le lieu où l'on est. J'avouë que si je partoisi de Paris pour aller à Lyon; je pourrois fort bien dire, *voulez-vous venir avec moy à Lyon?* Mais cela n'empesche pas que je ne puisse dire aussi, *J'iray dans un an à Rome, voulez-vous venir avec moy?* Quand on parle du lieu où l'on

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 45
fait sa demeure, on peut dire
aussi quoy qu'on n'y soit pas, *vou-*
lez-vous venir chez moy? voulez-
vous venir en mon logis?

IL EST ALLÉ, IL A ESTÉ

Les Provinciaux confondent
souvent ces deux termes, qui
néanmoins sont fort différens en
leurs significations, *il est allé à la*
Messe, par exemple, suppose qu'on
y est encore, & *il a esté à la Mes-*
se, suppose qu'on en est revenu;
il n'arrive pas qu'on dise *il a esté*,
pour *il est allé*: mais souvent on
dit, *il est allé*, pour, *il a esté*; ce qui
est une faute assez considerable.
Combien de gens disent, *je suis*
allé le voir, *je suis allé luy rendre vi-*
sité, pour, *j'ay esté le voir*, *j'ay esté*
luy rendre visite; la regle qu'il y a
à suivre en cela est que toutes les
fois qu'on suppose le retour du
lieu, il faut dire *il a esté*, *j'ay esté*,
& lorsqu'il n'y a point de retour,
il faut dire, *il est allé*, *ils sont allés*,
je suis allé.

ALLER DISANT.

Si je veux marquer qu'une personne va dire une chose par tout, cette maniere de parler sera bonne, *il va disant*, & c'est comme a parlé un Auteur nouveau, *J'apprens que vous allez disant que ie n'ay osé vous exposer ma foy. Vous ne devriez pas aller disant comme vous faites, que ie n'ay osé vous exposer ma foy.*

Tradu-
ction des
Lettres
de Saint
Augustin

Et Mademoiselle de Scudery dans l'entretien de la discretion dit: *Ces gens qui se font un mérite de sçavoir toutes les nouvelles, & qui vont les répandant avec autant de diligence, que s'il y avoit beaucoup d'honneur à acquerir pour eux, le font quelquefois fort indiscretement.* Mais l'on ne sçau- roit excuser ces façons de parler, dont les Prédicateurs se servoient tant autrefois, *Saint Augustin va disant, Tertullien va disant.*

ALLIAGE.

Cet *alliage de Lettres*, dit l'Auteur de l'Art de Parler, augmente les alphabets d'un grand nombre de consonnes. *Alliage* n'est pas bon là, il ne se dit gueres que des métaux.

ALORS, LORS.

Alors, au lieu de *lors*, ne se dit plus gueres. Autrefois il estoit fort en usage; & M. d'Ablancourt s'en est servy en plusieurs endroits; *Vn Prince*, dit-il, *chassé de son Trône*, s'écria qu'il n'avoit <sup>Apo-
phregm.
des An-
ciens.</sup> reconnu ses amis & ses ennemis, qu'alors qu'il n'estoit plus en estat de leur faire du bien ny du mal, il falloit mettre: que lors qu'il n'estoit plus en estat, &c.

ALTERATION.

Ce mot signifie *changement*, <sup>Varillas
Histoire
de Char-
les IX.</sup> comme, les Elemens sont incapables d'aucune *altération*. Il parut une grande *alteration* sur son visage. Il se prend aussi pour *soif*, exemple, il n'est rien de plus délicieux que de <sup>Morale
du Sage.</sup>

rencontrer une fontaine claire & fraîche, quand on est dans une grande altération. Quelques personnes néanmoins prétendent qu'il ne se dit bien en ce sens que dans le figuré, comme: *l'altération d'une terre desséchée par les ardeurs du Soleil.* Mais qu'on ne pourroit pas dire de mesme, *je suis dans une grande altération,* pour, *je suis dans une grande soif.*

A M E' N I T E'.

Ce mot commence à s'establiir, mais dans les mots nouveaux il faut garder beaucoup de ménagement. Car il y a je ne sçay quoy de petit de prendre à tâche de s'en servir. Le meilleur terme est toujours le plus usité, à moins qu'il ne soit difficile d'en trouver qui exprime aussi bien que le nouveau ; & pour revenir à notre mot, je ne sçay si l'Auteur de la Défense de la Langue Francoise n'auroit pas mieux fait de s'en abstenir, quand il a dit, *que les*
Livres

*Livres d'Hérodote ont paru aux
aux anciens remplis d'élégance &
d'amenitez.* Ce terme-là seroit
bon en Poësie, mais je craindrois
qu'il ne fût un peu affecté en
Prose.

AMELETTE, OMELETTE.

L'un & l'autre est bon; il y en
a qui préfèrent *amelette*, le fai-
sant venir du Grec ἀμύλατον ou
d'ἀμα, ensemble, & λύνει battre,
dilayer, dissoudre, comme qui di-
roit œufs battus & mêlez ensen-
ble. D'autres aiment mieux dire
omelette du mot *oomelina* pris
de ὄρν œuf & de μέλι miel. Je
crois le sentiment de ces der-
niers plus conforme à l'usage.

AMAIGRIR, MAIGRIR.

Il faut dire, *il amaigrit tous les* Tradu-
tion d'Horace
par le P.
Tarteron.
les jours, & non *il maigrit*. Si
c'est le dessein des Auteurs de
se nourrir du succès de leurs
pièces, & d'*amaigrir* lorsqu'el-
les ne réussissent pas, pour moy
je renonce au métier.

AMORCER, ATTIRER.

Ce verbe est vieux & s'employe mal dans le sens figuré, mais il est d'usage dans le propre, *amorcer une arme à feu. Amorce* néanmoins est usité en l'un & en l'autre sens.

AMOUR.

Amour dans le sens de passion est ordinairement féminin, hors cela il est masculin, *l'amour divin.*

ANCIEN, VIEUX, ANTIQUE.

Vieux se dit d'une chose ou d'une personne usée par le temps: *il y a des gens qui sont plustost vieux que d'autres*, dit-on d'ordinaire; pour dire, *qui sont plustost usez. Ses habits sont si vieux qu'ils se déchirent. Vieux* se dit aussi pour marquer le long-temps d'une chose ou d'une personne, quoy que cette chose ou cette personne n'en soit pas devenue pire, comme: *il est vieux, mais il a une vigueur de jeune homme. A le voir*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 51
on ne diroit pas qu'il fust si vieux.

Ancien marque aussi le temps, mais d'ordinaire il a un sens plus noble, s'employant pour signifier un avantage acquis par le temps, comme: *il doit passer devant, puis qu'il est le plus ancien. C'est le plus ancien de la maison. C'est une ancienne famille. Les anciens.*

Antique se dit d'une chose non seulement vieille, mais qui est faite à l'ancienne mode, comme: *un habit à l'antique, un Tableau antique*; ainsi, par exemple, si je parle d'un bâtiment ruiné par le temps, mais dont la construction ne soit pas différente des bâtiments d'aujourd'hui, je diray que c'est *un vieux bâtiment, une vieille maison*, mais s'il est fait selon l'ancienne manière de bâtir, je diray que c'est *un bâtiment antique*; on dit aussi *des médailles antiques*, & non *des médailles anciennes*. Je ne dis rien d'*ancienne*.

52 REFL. SUR L'US. PRES.
te & d'antiquité, le Pere Bouhours
a dit là-dessus dans ses Remar-
ques tout ce qui l'en falloit dire.

ANGOISSE.

Un Auteur nouveau a dit, *J'ay
sceu vos peines & vos angoisses qui
marquent si bien le zèle dont vous
estes embrasé.* Ce mot estoit vieux,
*Traduct.
des Lettres
de S. Aug* on l'a fait revivre ; & M. l'Abbé
de Saint Réal, dit dans la vie
de Jesus Christ, *il s'abandonna
à la frayeur & parut dans de cruel-
les angoisses.*

IL EST APPARU,

IL A APPARU.

L'un & l'autre se disent, *il
luy estoit autrefois apparu en son-
ge*, dit M. Fléchier dans l'Hi-
stoire de Théodose ; & dans un
autre endroit du mesme Livre,
il luy avoit autrefois apparu.

APRÈS,

ESTRE APRÈS QUELQUE CHOSE.

Cette maniere de parler est
d'usage, *j'estois après trouver une*

APPLATIR, APPLANIR.

Ces deux mots ont des sens differens, & ne se prennent point l'un pour l'autre, comme le croient certaines gens. *Applanir* signifie proprement unir quelque chose au niveau, ôter & enlever ce qu'il y a de raboteux ; ainsi je diray fort bien d'une hauteur qui rendra difforme une allée de Jardin, qu'il la faut *applanir*, c'est à dire la couper, la retrancher ; aussi dit-on *applanir les Montagnes*, pour dire, couper les Montagnes. *Applatir* signifie autre chose, ce n'est point retrancher ny ôter, c'est proprement presser & comprimer une chose en sorte qu'elle devienne moins épaisse ; lorsque par exemple, je frappe à coup de marteau une bale de plomb, je *l'applatiss*, & ce ne seroit pas bien parler de dire que, je *l'applaniss* ; ainsi je

diray qu'à coups de marteau on applatit le fer, qu'une boule de cire molle s'applatit quand on la presse.

APPROFONDIR, CREUSER,

Approfondir se dit dans le figuré, & non dans le propre, *approfondir une matiere*, mais on ne dira pas *approfondir la terre*. *Creuser* ne se dit point pour *approfondir*; on dit *creuser la terre*. Et l'on ne dira pas *creuser une matiere*. Et le Pere Bouhours se moque d'avoir dit comme il a fait dans ses nouveaux Dialogues, *je vous sçay bon gré*, dit Philanthe, *de faire honneur à Saint-Evre-mont, ce que nous avons de luy marque un beau génie, qui creuse & qui égaye toutes les matieres qu'il traite.*

AR D Û E.

Ce mot plaist à plusieurs personnes, il n'a point de masculin, M. de Voiture s'en sert quelquefois. *C'est-là*, dit-il en écrivant à

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 55
Mademoiselle de Ramboüillet,
*une des plus arduës questions que
j'aye jamais oüy faire.*

DE L'ARRANGEMENT
DES MOTS.

Pour rendre le discours net, il faut presque toujours mettre à la fin de la période les mots qui marquent l'action du verbe, & mettre auparavant, les autres mots qui expriment ou, l'état, ou le lieu, ou le temps, ou le sujet, ou la cause, ou la maniere, ou l'instrument, ou la fin de l'action. Comme il est aisé de le voir dans les exemples que je vais apporter.

L'estat: Il y avoit du temps «
de Samuël tres-grand nombre «
de Prophetes, témoin cette «
troupe que Saül rencontra qui «
prophétisoit au son des instru- «
mens, transportez de l'esprit de «
Dieu. Cela n'est pas bien ran- «
gé, il falloit, *qui transportez de
l'esprit de Dieu prophétisoient au son
des instrumens.*

Mœurs
des Israë-
lites.

56 REFL. SUR L'US. PRES.

„ *Le lieu* : Jem'enferme quand
„ il fait mauvais temps, dans ma
„ chambre ; il faut, *le m'enfer-*
„ *me uans ma chambre, quand il fait*
„ *mauvais temps.* quand Charles.
„ Quint leva le Siege de devant
„ Mets, on railla fort sur sa re-
Entretiens „ traite dans le monde, il falloit
d'Aristote „ dire, *on railla fort dans le monde*
& d'Eug. „ *sur sa retraite.*

„ *Le temps* : détestons les pé-
„ chez que nous avons commis
„ au plutôt ; il faut, *détestons au*
„ *plustost les pechez que nous avons*
„ *commis.*

„ *Le sujet* : employons toute cet-
„ vaine curiosité qui se répand
„ au dehors aux affaires de nô-
„ tre salut ; il faut, *employons aux*
„ *affaires de nostre salut, toute cette*
„ *curiosité qui se répand au dehors.*

„ *La cause* : il faut jeter les yeux
„ sur les souffrances du Sauveur,
„ afin d'adoucir les afflictions
„ qui nous arrivent par cette
„ veuë ; cela n'est pas nêt, on

DE LA LANGUE FRANÇ. 57
doit dire, *il faut jéter les yeux
sur les souffrances du Sauveur, afin
d'adoucir par cette veüe les affli-
ctions qui nous arrivent.*

La moindre traverse qui vous «
survient vous décourage, & «
vous fait relâcher de tout le bien «
que vous avez commencé, pour «
chercher avec avidité des conso- «
lations au dehors, dit le dernier
des Traducteurs de l'Imitation
de Jesus-Christ. Il devoit dire,
*la moindre traverse qui vous sur-
vient vous décourage, & pour cher-
cher avec avidité des consolations
au dehors, elle vous fait relâcher de
tout le bien que vous avez commen-
cé.* Car autrement il y a de l'é-
quivoque.

La maniere : les Maistres qui «
grondent toujours ceux qui «
les servent avec emportement, «
sont les plus mal servis ; il fal- «
loit dire : *les Maistres qui gron-*
dent toujours avec emportement
ceux qui les servent, sont les plus
mal servis. C v

Morale
du mon-
de, con-
versation
sur la co-
lere.

Refle-
xions sur
la Philo-
sophie.

„ Les Prestres Egyptiens ne s'a-
„ visèrent jamais de voiler les
„ observations qu'ils faisoient de
„ la nature sous leurs Hiérogly-
„ phes, que pour en dérober la
„ connoissance au peuple. Il fal-
„ loit, *les Prestres Egyptiens ne s'a-*
visèrent de voiler sous leurs Hié-
roglyphes les observations qu'ils
faisoient de la nature, que pour
en dérober la connoissance au peu-
ple.

„ Croyez-vous pouvoir rame-
„ ner ces esprits égarez par la
„ douceur, dit l'un des plus po-
lis & des plus exacts Ecrivains
que nous ayons, pour: *croyez-*
vous pouvoir ramener par la dou-
ceur ces esprits égarez.

Vie de S.
Ignace.

„ *L'instrument*: Ignace parut sur
„ la brèche à la tête des plus bra-
„ ves, & receut les ennemis l'é-
„ pée à la main. Cela n'est pas
nét, on ne sçait si ce sont les en-
nemis qui estoient l'épée à la
main, ou si c'estoit Ignace. Il

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 59
falloit, & l'épée à la main il receut
les ennemis.

La fin. La première action de «
l'homme fut de se révolter con- «
tre son Créateur, & d'em- «
ployer tous les avantages qu'il «
en avoit receus pour l'offen- «
ser; il falloit, & d'employer pour
l'offenser tous les avantages qu'il en
avoit receus.

Préface
sur les
pensées de
M. Pascal.

Un certain Auteur dans un Li-
vre qu'il a intitulé, *Traité de Mo-
rale sur la valeur*, fait encore une
faute de cette nature. Mille «
forte d'ouvriers, *dit-il*, tra- «
vaillent pour armer le Soldat, «
on s'occupe mesme ou pour le «
réjoüir, ou pour l'animer à fai- «
re des Tambours & des Tym- «
bales. Ne diroit-on pas à ce
langage, qu'on anime le Soldat
à faire des Tambours. Il falloit
donc dire pour ôster cette ambi-
guité insupportable: *mille sor-
tes d'ouvriers travaillent pour ar-
mer le Soldat, & mesme on s'occu-*

pe à faire des Tambours, & des Tymbales pour le réjoûir ou pour l'animer.

Il est visible combien on doit avoir égard à cet arrangement, puisque sans cela on court risque de faire des sens tout contraires, & mesme ridicules. Mais il faut remarquer que quand l'action du verbe ne consiste que dans un seul mot; on n'observe pas cette règle, parce qu'il n'y a point d'ambiguité à craindre; & que d'ailleurs le discours n'auroit pas une juste cadence. Comme il est aisé de le voir par cet exemple. *Dieu se rend maistre du cœur par la puissance de sa grace;* car si je veux observer la règle, & dire *Dieu se rend maistre par la puissance de sa grace du cœur,* la phrase aura une chute trop brusque. On pourroit dire néanmoins, *Dieu par la puissance de sa grace se rend maistre du cœur.*

Il y a une autre sorte de mau-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 61
vais arrangement qui ne fait
point d'ambiguité, mais qui con-
siste en des termes mal placez &
hors de leur situation naturelle,
en voicy des exemples. M. de
Voiture écrivant à M. de Chau-
debonne, luy dit: si je désire
quelque chose, c'est seulement
que le temps ne m'ôte rien de la
part, que si libéralement vous
m'avez donnée en vostre affe-
ction; il falloit, *que vous m'avez
donnée si libéralement en vostre af-
fection*: & écrivant à M. de Cha-
vigny. M. Esprit, *dit-il*, qui va
à la Cour avec une Lettre de re-
commandation pour vous, a crû
avoir besoin que je le vous re-
commendasse. Il falloit, *que je
vous le recommendasse*. Cette trans-
position de *le* est aujourd'huy
une faute, mais autrefois c'e-
stoit l'usage de le placer ainsi de-
vant le pronom *vous*; comme il
est facile de le voir en lisant M.
de Balzac & quelques autres,

où l'on trouve, *je n'ay pu les vous donner, je les vous promets, je le vous recommande, &c.* ce n'est qu'une bisarrerie de l'usage, si cela a changé; car ne disons nous pas encore, *je le luy diray, je le luy recommande;* pourquoy donc ne pourroit-on pas dire, *je le vous diray, je le vous recommande?* ce n'est donc que le caprice de la coutume qui ne le veut plus. Il y a néanmoins certaines transpositions qui viennent bien dans le stile plaisant, qui diroit par exemple en parlant sérieusement, *c'est un homme que bien vous connoissez,* se feroit moquer, & cependant cette transposition sied tout-à-fait bien dans le discours badin. Comme lorsque M. de Voiture dit, écrivant à M. Chapelain, *si Apollon que bien vous connoissez fust venu luy mesme à Narbonne, je dis avec vous ses rayons, il n'y eust esté receu qu'en qualité de Chirurgien.*

Il est bon d'observer encore qu'il y a certains pronoms qui pour estre bien placez doivent estre mis avant le verbe, exemple: *ne trompez pas mon espérance,* ^{Retraite des dix mille.} *& vous montrez digne de la liberté que vous possédez.* L'Auteur d'où est tiré cet exemple auroit pû dire, *ne trompez pas mon espérance & montrez vous digne, &c.* Mais il n'eust pas si bien parlé, car c'est un usage estably parmy les personnes qui parlent poliment, qu'en ces occasions le pronom se doit placer devant le verbe. Si je disois par exemple, *lisez promptement ce livre, & rendez le moy au plus tost,* je ne m'exprimerois pas si bien que si je disois, *lisez promptement ce livre, & me le rendez au plus tost;* C'est ainsi qu'on en doit user lors qu'il y a deux impératifs de suite, qui ont tous deux pour cas la mesme chose.

ARMES, ARMOIRIES.

M. Ménage dit dans ses Re-

64. REFL. SUR L'US. PRES.
marques qu'il faut dire, *quelles
sont vos armes*, & non *quelles sont
vos armoiries*; *blazonner des ar-
mes*, & non *des armoiries*; mais
qu'on dit, *un traité d'armoiries*,
un livre d'armoiries. Il semble in-
finuer par là que *armoiries* n'est
bon qu'en parlant d'un livre &
d'un traité sur cette matière, en
quoy sans doute il s'est trompé;
car je ne vois pas que *armes* fust
aussi bien dit que *armoiries*, dans
cét exemple tiré du Pere Méné-
strier, Religieux de la Compag-
nie de Jesus, lequel dit dans
l'Epistre Dédicatoire du Traité
qu'il a fait sur les Régles des
» Ballets: Dés le temps que la No-
» blese a commencé à se distin-
» guer par des noms propres, &
» par *des armoiries*, on a veu le nom
» d'Aumont considérable par tou-
» te l'Europe, le mot d'*armes* n'i-
roit point bien là.

A R R H E S, A I R R H E S.
Arrhes ne se dit que dans le

figure, vous avez esté scellé du sceau de l'Esprit saint, lequel est le gage & les arrhes de nostre héritage.

Tradu-
cion du
nouveau
Testa-
ment.
Epître
aux Ephe-
siens.

ARSENAL, ARSENAC.

On dit *Arsenal* ; les voyages qu'il fit de sa maison à l'*Arsenal*, « me semblent plus glorieux que ceux qu'il a faits de là les Monts, » dit M. de Voiture. Et M. Mainard.

*Quand sera-ce, grand Cardinal,
Que la paix fera des marmites
De tout le fer de l'Arsenal ?*

Une grande preuve encore qu'il faut dire *Arsenal*, c'est qu'on dit *arsenaux* au pluriel ; il y avoit quatre cens Galeres en mer, ou dans les *Arsenaux*, dit M. d'Ablanc. retraite des dix mille. Les rebelles s'estoient saisis des *arsenaux* & des *magazins*, dit M. Masc. dans l'Oraison Funèbre de la Reyne d'Angleterre.

ARTISTEMENT.

L'Abbé Danét décide un peu vite quand il dit dans un cer-

tain Dictionnaire François, que ce mot est vieux. Il n'est point si vieux qu'on ne s'en serve encore aujourd'huy; aussi M. Dépreaux dans la Traduction de Longin, ne fait pas difficulté de dire, *y a-t'il rien de beau dont on ne luy ait fait des presens; combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement travailliez.*

ASSAILLIR.

Assaillir n'est guères en usage au figuré, quoy qu'un habile Ecrivain ait dit, *il estoit bien plus seur de l'aller assaillir que de l'attendre*; mais ce mot est élégant quelquefois dans le figuré; & M. Mascaron s'en est servy avec assez de grace, lors qu'il a dit dans l'Oraison Funébre de Madame la Duchesse d'Orleans, *disons que la mort a mis fin aux plus grands périls, dont une ame Chrétienne peut estre assaillie.*

ASCENDANT.

Il y a des gens qui se servent trop de ce mot, & qui mettent l'*ascendant* à tout. C'est un terme fort en usage aujourd'hui, mais il ne faut pas l'affecter: Il se dit des Astres & des Constellations; on l'employe néanmoins au figuré, & on dit d'ordinaire de certains esprits supérieurs, *qu'ils ont un ascendant universel sur tous ceux avec qui ils s'entretiennent.*

ASSERTION, PROPOSITION.

Assertion est plus du stile dogmatique; on dit ordinairement *ma proposition*, ou, *ce que j'ay avancé*, plutôt que *mon assertion*, qui ressent un peu trop l'école.

ASSEZ SUFFISANT.

Les bonnes gens disent quelquefois, cela n'est pas *assez suffisant*, il n'y en a pas *assez suffisamment*; mais c'est tres-mal parler. Dire qu'une chose est suffisante, c'est dire qu'il y a assez d'elle, &

qu'il n'est pas besoin d'une autre.
 Ainsi il y a de la contradiction à
 dire qu'une chose n'est pas *assez*
suffisante, ou qu'une chose est *as-*
sez suffisante, parce que c'est sup-
 poser qu'elle peut être suffisan-
 te, sans suffire. Cette sorte phra-
 se néanmoins s'est communi-
 quée par contagion à quelques
 personnes qui se piquent de po-
 liteffe ; M. l'Abbé Furetiere par
 exemple, n'a-t'il pas dit dans
 » son second Factum : il est temps
 » de donner à Messieurs les Mi-
 » nistres des Mémoires *assez suffi-*
 » *sans*, pour prendre connoissan-
 » *ce de la manière dont ils servent*
 » le public ; par cet, *ils*, il entend
 Messieurs de l'Académie Fran-
 çoise, contre lesquels il se dé-
 chaine dans ce Factum.

A S S O U V I R.

Assouvir ne se dit bien que des
 passions déréglées de l'ame, *as-*
souvir sa vengeance, sa haine, sa
cruauté.

S'ASSEOIR, S'ASSIR.

On dit *s'asseoir*, & il n'y a que le menu peuple qui parle autrement. Il dit aussi *assisez-vous*, pour *asseyez-vous*, ce qui est très-mal.

ASTREINDRE, LIER.

Ce verbe n'est d'usage qu'à la figure, *on nous a astreint à cette loi*.

ASTRONOMIE, ASTROLOGIE.

Astronomie est la science des Astres; *Astrologie* se prend d'ordinaire pour, l'art de deviner par les Astres; ainsi *astronome* & *astronomie* se disent en bonne part, & *Astrologue* & *Astrologie* en mauvaise. D'où vient que l'Auteur des Mœurs des Israélites dit fort à propos: *on ne trouve que trop de gens qui écoutent les Astrologues, & toutes ces sortes d'imposteurs*.

ATTRAYANT.

Ce mot est très-beau, & d'un grand usage; des personnes très-

polies dans la Langue. prétendent qu'on ne le doit dire que des objets de la veüe, & que ce ne seroit pas parler dans l'exactitude que de dire, *la Musique est quelque chose d'attrayant*. Tous néanmoins ne sont pas de ce sentiment.

ATTELER LES CHEVAUX.

Mettre les chevaux au Carosse.

Le dernier est plus noble que le premier, & c'est comme parlent les personnes de qualité, *mettez les chevaux au Carosse* Mais il est bon de remarquer que s'il y a grand nombre de chevaux à mettre au Carosse, il est mieux de dire, *atteler*. *Qu'on attèle les chevaux*, se dit ordinairement d'un grand train ou cortège.

ATTENDRE, ESPERER.

Ces deux verbes sont un peu différens dans le sens propre : *esperer* marque de l'incertitude, mais *attendre* marque quelque

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 71
chose d'assuré ; on n'espère pas
une chose certaine, on l'attend,
& qui dit espérer, dit de l'incer-
titude.

ATTENDU QUE.

Veu que est meilleur, *attendu*
que, a un peu vieilly.

ATTERRER.

Atterrer signifie confondre, ex-
terminer, ruiner, &c. comme :
lorsque le cœur de quelqu'un «
s'enfle & s'élève par un vain «
orgueil, on peut prendre cela «
pour une marque certaine que
la Justice Divine est prestée de «
l'atterrer. «

Morale
du Sage.

ATTIÉDIR, TIÉDIR.

Tiédir se dit de froid en chaud,
& *attiédire* de chaud en froid : Il
faut remarquer qu'on ne dit pas
tiédire de l'eau, mais faire tiédire
de l'eau, pour dire la faire un
peu chauffer : *attiédire* signifie le
contraire, cette eau commence
à s'attiédire, l'eau froide attédie
l'eau chaude. Le mot est aussi

72 REFL. SUR L'US. PRES.
d'usage au figure, rien n'attiedit
plus la ferveur & le zèle que le
mauvais exemple.

S'ATTIFER.

S'attifer ne se dit que par moc-
querie, la plupart des femmes ne
songent qu'à s'attifer.

ATTROCITE'.

C'est un tres-bon mot pour
exprimer la noirceur & la gran-
deur d'un crime, *attrocement* ne
se dit pas.

S'ATTROUPER.

Ce verbe est fort en usage, &
nos meilleurs Ecrivains s'en ser-
vent, exemple: *Theodose avoit en-*
voyé des Soldats pour écarter dans
les principaux quartiers les sédi-
tieux qui s'y attroupoient.

Histoire
de Theo-
dofe

AVANT, AUPARAVANT.

Avant est preposition, *aupara-*
vant adverbe; ainsi il faut dire,
avant qu'il vienne & non *aupara-*
vant qu'il vienne, *avant luy* &
non *auparavant luy*; *auparavant*
ne se dit que lorsqu'il ne vient
rien

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 73
rien après, comme : *faites le moy
sçavoir auparavant*. L'Auteur du
Jugement sur Sénèque, Plutar-
que & Pétrone ne laisse pas de
dire, *au paravant que*, au lieu de
avant que. *Au paravant que* Né-
ron se fust laissé aller à cet étran-
ge abandonnement, personne
ne luy estoit si agréable que
Pétrone : mais cet Ecrivain
tout habile qu'il est, n'est pas in-
faillible non plus que les au-
tres.

AVANT, DEVANT.

Avant est plus propre pour dé-
signer le temps, & *devant* pour
marquer la présence d'une per-
sonne, ou d'une chose, comme :
*il a fait cela en ma présence, il l'a
fait devant moy. Sa maison est de-
vant la mienne*. Ainsi si l'on veut
dire d'une personne qu'il parla le
premier, & que les autres ne
parlerent qu'après luy. Il faut
dire : *il parla avant tous les au-
tres*, & non *devant*. Car le sens

74 REFL. SUR L'US. PRES.
sembleroit estre, qu'il parla en la
présence *des autres*.

AVANCEMENT.

On ne se sert point de ce mot
au sens naturel, mais seulement
au figuré; on ne dira pas par
exemple, *on luy a fait abatre sa mai-
son à cause de son avancement dans
la rue*: mais on dit tous les jours
dans le figuré, *chacun travaille à
son avancement*.

D'AVANTURE.

D'avanture & par aventure ne se
disent plus que dans le style ba-
din, & burlesque.

AUBE DU JOUR.

On dit *le point du jour*; *aube du
jour* a vieilly ce mot d'*aube* signi-
fie cette première blancheur qui
commence à paroître lorsque le
Soleil se leve. Il vient du mot La-
tin *album*, d'où l'on a fait le mot
François *aube*, & celui d'*aubade*,
changeant la lettre *l*. en *u*; ainsi
qu'on l'a fait en plusieurs autres
mots, comme dans *Aubene*, par

DE LA LANGUE FRANÇ. 75
exemple, qui signifie le droit du Prince sur les biens des étrangers qui sont demeurez sans héritiers legitimes: car le mot, *droit d'Aubone*, vient d'*albena*, qui s'est dit pour *alvena*, & *advena*, étranger.

A V A R E M E N T.

On dit avec avarice, *avarement* n'est nullement en usage.

A U C U N E F O I S.

Ce mot ne se dit plus, il a vieilly aussi bien que *par fois*. Il faut dire *quelquefois*.

A U D E V A N T, A L L E R A U D E V A N T.

Il est allé *au devant de luy*, & non, *il luy est allé au devant*. Ils sont venus *au devant de nous*, & non ils nous sont venus *au devant*.

A V E C D E, A V E C D U.

Avec veut quelquefois *de* après foy, & quelquefois *du*. Quand le substantif qui le suit n'a point d'adjectif, l'on met *du*; cela est fait *avec du* ciment: quand il en a & qu'il en est précédé, l'on

76 REFL. SUR L'US. PRES.

met *de*. Cela est fait *avec de* bon ciment. Je dis quand il en est précédé, car si l'adjectif suivoit, il faudroit mettre *du*, comme: cela est fait *avec du* ciment fort dur.

A VEINE, A VOINE.

Tous deux se disent ; je crois néanmoins qu'il vaut mieux dire *avoine*.

A VEINDRE.

Le peuple de Paris se sert de ce mot, qui n'est pas des meilleurs.

AVE'NEMENT, EXALTATION.

En parlant du Souverain on dit, *avènement* ; dès son *avènement* à l'Empire il avoit eu cette pensée. En parlant du Pape, on dit, *exaltation*. Le Pape Paul III. depuis son *exaltation* ne songeoit qu'à remédier aux maux de la Chrétienté.

Histoire
de Theodo-
dore.

Vie de
St. Ignace.

UN AUGURE, UNE AUGURE.

Ce mot est masculin, & M. d'Ablancourt dans son Livre des

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 77
Apophtégmes ayant écrit *mauvaise augure*, marque dans l'errata qu'il faut lire mauvais.

AVIS, IL M'EST AVIS.

Cette façon de parler n'est plus en usage : du temps de Sarrafin & de Voiture on la disoit encore, *ne vous est-il pas avis d'estre aux Petites-Maisons*, dit M. Sarrafin dans ses Dialogues. *Il m'est avis que le visage de ma fortune se change*, dit M. de Voiture écrivant à M. le Cardinal de la Varette.

AVORTER.

Plusieurs personnes prétendent que *avorter* ne se dit que des animaux ; & qu'on dit d'une femme *qu'elle s'est blessée*, mais on ne doit pas faire de cela une règle générale ; car on dit fort bien d'une méchante femme, *elle a fait avorter son fruit. Elle ne pouvoit manquer d'avorter. Elle a avorté deux fois par le moyen de certains breuvages.* Ainsi *avorter*, se dit

D iij

78 REFL. SUR L'US. PRES.
d'une femme qui fait périr à dessein son fruit ; mais si c'est par accident, alors on dit qu'elle s'est blessée. Pour ce qui est des animaux, on dit toujours avorter.

Aussi, au lieu de, si.

Il faut souvent se servir d'*aussi*, au lieu de *si*, c'est lors qu'il y a comparaison, comme : *vous ne devez pas estre indifférent pour une personne qui vous honore aussi véritablement que je fais*, quand il n'y a point de comparaison on se sert de *si* : comme, *une santé si faible succombe d'abord* ; ainsi c'est une faute d'exactitude que le Traducteur des Lettres de Saint Augustin a faite, quand il a dit, *c'est avec la plus grande joye du monde que je donne ce Livre à un si homme de bien que vous estes*, il falloit à un *aussi homme de bien que vous estes*. M. de Vaugelas fait souvent la mesme faute, il avoit en révérence, dit-il, dans son Quinte-curse, *la misérable fortune d'une Prin-*

ceste issue du sang Royal, & un nom si fameux que celui d'Ochus. M. de Voiture peche aussi fort souvent contre la mesme règle; à un si grand malheur que le mien, dit-il, écrivant à Mademoiselle Paullet, il ne falloit pas une moindre consolation. Et écrivant à M. de Chaudebonne, je vous supplie, dit-il, de trouver occasion de témoigner à Monseigneur les vœux que je fais pour une santé si importante à tout le monde que la sienne. Il falloit, pour une santé aussi importante à tout le monde que la sienne. Le Pere Bouhours a dit quelque chose là-dessus dans ses Remarques qui confirme ce que je dis; mais il n'a pas remarqué que quand la proposition est négative, on doit pour l'ordinaire se servir de si, soit qu'il y ait comparaison ou non, comme : rien ne la touche si sensiblement que l'intérêt de sa religion. Si au contraire la proposition est affirmative, il faut

M. Fléchier Orateur Funéraire de la feuë Reyne,

80 REFL. SUR L'US. PRES.
se servir de *aussi*, comme nous l'avons veu dans les exemples précédens.

AVOÛER.

Avoûer, ne se doit dire que d'une chose vraie, ce seroit mal s'expliquer de dire comme quelques-uns, *il a avoué des choses qui ne sont point. Il avoué ce qu'il n'a point fait. Les tourmens font souvent avoûer des crimes dont on n'est pas coupable.* Avoûer & aveu, aussi bien que, confesser & confession, supposent la verité, c'est à quoy on ne prend pas assez garde.

AUSSI COMME, AUSSI QUE.

On ne met point aujourd'huy comme après *aussi*, on met toujours *que*; autrefois on n'estoit pas si scrupuleux, témoin M. d'Ablancourt qui met dans ses Commentaires de Cesar, *il dit qu'il ne falloit pas que l'alliance Romaine luy fust dés-avantageuse, qu'autrement il y renonçoit d'aussi bon cœur, comme*

DE LA LANGUE FRANÇ. 81
*il l'avoit recherchée. Témoin M.
de Voiture, qui écrivant à M.
de Fargis, dit: à ce que je vois
vous estes aussi libéral de loüanges
comme de toute autre chose. Et M.
Sarrazin, qui dans son Dialogue,
fait dire à M. Ménage, je ne sçay
si vous ne voudrez point excuser
l'Ecolier aussi bien comme le Maistre.*
Dans tous ces exemples il faut
que au lieu de *comme*: cela est in-
contestable.

AUTEUR.

Ce mot se prend quelquefois
en mauvaise part. Et quand on
dit tout court, *c'est un Auteur*, c'est
quelquefois plutôt une injure
qu'un loüange. Un Auteur tout
court, c'est un homme qui n'a
pas le sens commun, qui se mêle
d'écrire & qui n'y entend rien.
C'est un homme qui ne raisonne
pas comme les autres hommes,
& qui prenant des routes toutes
différentes s'égare dans ses pen-
sées, s'enteste de soy-mesme, ne

82 REFL. SUR L'US. PRES.

parle jamais naturellement, met son souverain bonheur à mettre un Livre au jour. Trop heureux de faire parler de soy en quelque maniere que ce soit, pourveu que ce soit sous le nom d'Auteur. Il ne faut rien attendre de ces gens-là de raisonnable, tout y est hors des bornes de la nature „ & de la raison ; C'est ce qui a „ fait dire à M. Paschal, que „ quand on voit le stile naturel, „ on est tout étonné & ravy, par- „ ce qu'on s'attendoit de voir un „ Auteur & qu'on trouve un „ homme ; au lieu que ceux qui „ ont le goult bon, & qui en „ voyant un Livre croyent trou- „ ver un homme, sont tout sur- „ pris de trouver un Auteur.

Pensées
de Pas-
chal.

AUTRE, AUTRUY.

M. de Vaugelas se trompe de dire dans ses Remarques, qu'il ne faut dire *autre* que quand il y a relation ; comme : *il ne faut pas ravir le bien des uns pour le donner*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 83
aux autres: & que quand il n'y a point de relation, il faut dire autrui, comme: il ne faut pas désirer le bien d'autrui. Ce principe paroît beau, mais il n'est pas seur, car est-ce que ce seroit mal parler de dire, par exemple, il faut sçavoir plus que les autres quand on veut enseigner, il ne faut point porter envie aux autres, où plutôt, ne seroit-ce pas mal parler, de mettre autrui en ces exemples.

B

BABIOLÉ.

B*abiolé* ne se dit que dans le discours familier en parlant des jouets des enfans, & de ces petites figures qu'on leur donne pour les amuser. Les Syriens disoient *babey* pour dire un enfant. *Babiolé* pourroit bien venir de là; les Italiens ont aussi leur *bambo* & leur *bambino*, pour dire

84 REFL. SUR L'US. PRES.
un enfant, & leur *bambole*, pour
dire des poupées.

BAILLER, DONNER.

Il y a des gens qui rejettent tout
à fait *bailler*, & qui prétendent
que *donner* doit toujours estre
préféré, mais ces personnes-là
se trompent. *Donner* est bon, &
bailler n'est pas mauvais. Il est
vray que *bailler* n'est que du stile
familier, & ne se diroit gueres
bien dans un discours un peu re-
levé. Au lieu que *donner* est éga-
lement bon par tout, excepté dans
ces façons de parler, *bailler à fer-
me*, *la bailler belle*. Que *bailler* ne
soit pas mauvais dans le discours
familier, il est aisé de s'en con-
vaincre par les exemples de nos
meilleurs Auteurs François, &
entr'autres de Mademoiselle de
Scudery, qui dans l'entretien
sur la colere dit, *le valet de cham-
bre avoit baillé les deux chevaux à
tenir à un laquais*; & dans celuy
de la haine, *Myrinthe bailla alors*

DE LA LANGUE FRANÇ. 85
*le papier à Cléomède qui le lut tout
haut.*

B A L A N C E R.

Ce mot ne se dit que dans le fi-
guré, *les vrais Moines se contien-* Eclaircis-
sement sur
le Livre
de la vie
M. nasti-
que.
*nent dans une retraite exacte, ils
balancent au jugement de Dieu l'ini-
quité du monde.*

BELLEMENT, DOUCEMENT.

Les Bourguignons disent tou-
jours *bellement*, c'est un méchant
mot François.

BENESTIER, BENITIER.

On dit *Benitier* mieux que *Be-
nestier*.

B A R B O T E R.

Barboter n'est pas un terme no-
ble ; aussi on dit que M. Colletet
ayant un jour apporté au Cardi-
nal de Richelieu le Monologue
des Tuileries, où il y avoit ces
Vers de la description du quarré
d'eau.

*La Canne s'humecter de la bourbe de l'eau ,
D'une voix enrouée, & d'un batiement d'âsle.
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.*

86 REFL. SUR L'US. PRES.

Il ne voulut jamais mettre *barboter*, pour, *s'humecter*, quoyque le Cardinal le luy conseillast, & il s'en défendit, parce qu'il trouvoit ce mot trop bas.

BENEFICENCE.

Ce mot exprime ce qu'on ne sçauroit dire autrement sans le secours de plusieurs paroles; & bien des personnes s'en servent. M. Chardin dans son Epistre au Roy, qu'il a mise à la teste du Journal de son Voyage en Perse, dit: *Cette union parfaite vous a fait prendre part à tous les actes de sa bienfaisance royale.* Cette expression a plu à mille gens.

BENIE, BENITE.

M. de Vaugelas se trompe, quand il dit dans ses Remarques, qu'il faut dire à la Vierge, *tu es benite entre toutes les femmes*, il est certain qu'il faut dire *benie*, & voicy la règle qu'on doit suivre. Ce mot a deux sens, ou il signifie la bénédiction de l'Eglise sur

DE LA LANGUE FRANÇ. 87
une chose comme sur du pain,
sur de l'eau, & alors on dit, *benit*,
benite, *du pain benit*, *de l'eau be-*
nite: ou il signifie la protection
particuliere de Dieu sur une per-
sonne, sur une famille, sur une
Ville, sur un Royaume, &c. &
alors on dit, *beni*, *benie*: *c'est un*
homme beni de Dieu. La Sainte
Vierge est benie entre toutes les fem-
mes, comme qui diroit, *est pri-*
vilégiée de Dieu, a receu des graces
& des faveurs particulieres entre
toutes les autres femmes. Cette Fa-
mille est benie de Dieu. C'est aussi
de cette sorte que parle le Tra-
ducteur de la Genèse, *Toutes les*
Nations seront benies en vous.

BESTAIL, BESTIAIL.

On dit *bestail*; Je m'étonne
que l'Auteur de la Cyropédie ait
dit, *il luy commanda de luy amener*
tout le bestail qu'ils pourroient
prendre. Car on ne dit point *be-*
stail au singulier, quoy qu'au
plurier on dise *bestiaux.* La richef-

Mœurs
des Hébreux.*se des Patriarches consistoit principalement en bestiaux.*

BESTISE.

l'Art de
penser.

Ce mot se prend quelquefois pour une action de stupidité & d'imprudence, comme: il a fait une *bestise*. D'autrefois il se prend pour la stupidité même, & le peu d'esprit, comme: *le silence est quelquefois signe de modestie & de jugement, & quelquefois de bestise.*

BIENFACTEUR,

BIENFAICTEUR,

BIENFAITEUR.

Il y a long-temps que cette question est agitée par les Grammairiens, & elle n'est point encore décidée. Il y a tant de suffrages de part & d'autres, qu'on ne sçay quel party prendre. M. „d'Ablancourt dit *bienfaiteur*, „& *bienfaicteur*, à qui est-ce, dit-il, dans l'Epistre au Roy, qu'il a mise à la teste de sa Traduction des Apophtégmes,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 89
qu'un sujet peut mieux confa-
crer le fruit de ses veilles qu'à
son Prince ; & celui qui a re-
ceu un bien-fait, qu'à son *bien-*
fauteur. Et dans la retraite des
dix mille il dit , *bienfaïcteur*.
Osez-vous avoir de si laches
sentimens de vostre *bien-fai-*
cteur.

M. Charpentier de l'Acadé-
mie Françoisé dit , *bien faïcteur*
dans tous ses Livres.

M. de Vaugelas dit toujours
bienfauteur ; quelle rage de Ty-
gre s'est emparée de ton cœur,
que tu ayes eu le courage d'en-
chaîner ton Roy, ton *bien-fai-*
teur. Et M. Varillas ne parle ja-
mais autrement, *il empêcha que*
son bienfauteur ne fust élu dans
le Conclave. Le Pere Bouhours
ne dit jamais que *bienfaïcteur*.
M. Menage prétend qu'on dit
toujours *bienfaïctrice*, & qu'ainsi
on doit dire *bienfaïcteur* ; mais
il se trompe. Car ceux qui di-

Pratique
de l'édu-
cation des
Princes.

M. Flé-
chier O.
raison Fu-
nébre de
Madame
d'Aiguil-
lon.

90 REFL. SUR L'US. PRES.

sont *bien-facteur*, disent aussi,
bien-faitrice; Soyez d'éternels mo-
numens des libéralitez de vostre
bien-faitrice.

Je ne préfère point mon ju-
gement à celui de tant d'habi-
les Ecrivains, mais cependant
je serois plus porté en faveur de
„ *bienfaicteur*. L'homme qui por-
„ te son ingratitude jusques à
„ rendre à son *bien-faicteur* le
„ mal pour le bien, privera pour
„ jamais sa maison de toutes sor-
„ tes de biens, dit l'Auteur de la
„ Morale du Sage; & c'est ainsi
je crois qu'il faut parler; car
bienfaicteur est trop rude, *bien-
faicteur* est trop affecté, au lieu
que *bienfaicteur* tient le milieu
entre les deux. C'est de la sor-
te que M. de Voiture prétend
qu'il faut dire; voicy comment
il s'en explique luy-mesme à M.
Costar qui l'avoit consulté sur
ce mot. *Bienfaicteur*, dit-il, n'est
pas bon, *bienfaicteur* ne se dit

DE LA LANGUE FRANÇ. 91
guères, dites s'il vous plait *bien-*
faicteur.

BIEN FAISANT.

On demande si ce mot a un comparatif, & si l'on peut dire, *c'est l'homme le mieux faisant que je connoisse*; bien des gens habiles dans la Langue font difficulté de se servir de ce mot au comparatif, mais un grand nombre d'autres s'en servent comme d'un bon mot, & approuvent cette phrase de M. de Voiture écrivant à Monseigneur d'Avaux. N'a-« vois-je pas raison de trouver é-« trange, que vous le meilleur &« le mieux faisant de tous les« hommes, me refusassiez cinq« ou six lignes. »

BIEN MERITER

DE QUELQU'UN.

Le Pere Bouhours condamne cette façon de parler; mais tous nos meilleurs Auteurs s'en servent. *Ceux qui ont le mieux mérité de nostre nation*, dit M. Ména-

ge dans ses Réflexions sur la Langue. Et celui qui a depuis peu traduit la seconde Philippique, *ce n'est pas à tous de bien mériter de la République.* M. de Voiture a dit aussi en écrivant à „ Monseigneur d'Avaux: On ne „ voudra pas s'exposer à l'envie „ que l'on encourroit, en traitant „ mal un homme qui au jugement de tout le monde a *bien* „ *merité* de la France.

BIGEARE, BIZARRE.

L'Auteur des Mœurs des Israélites dit, *bigeare* au lieu de *bizarre*. La distinction des animaux *mondes & immondes*, & les fréquentes purifications nous paroissent des *cérémonies bigeares*. *Bizarre* néanmoins est meilleur & beaucoup plus usité.

BORGNE, BORGNESSSE.

Il faut dire *borgne* au féminin, comme au masculin. *Cette femme est borgne*, & non *borgnessse*, autre-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 93
ment il faudroit donc dire, *cette femme est aveuglesse.*

L'Auteur qui a intitulé son livre, *les véritables principes de la Langue Françoisse*, s'est lourdement trompé de prétendre que *borgne* fasse *borgnesse* au féminin; comme *Abbé* fait *Abbesse*. Car si *borgnesse* se peut dire quelquefois, ce n'est que par mépris & par dérision.

B O N - H O M M E.

Ce mot se dit rarement en bonne part quand on dit, un *bon-homme*, c'est comme si l'on disoit un homme qui n'a pas beaucoup d'esprit, c'est pourquoy ce terme est fort injurieux quand on le dit malicieusement; & mesme si l'on veut consulter l'usage, on trouvera que le nom de *méchant homme*, ne choque point tant que celui de *bon-homme*, parce que le premier marque un vice de volonté, au lieu que l'autre marque un vice d'esprit: car encore que

les vices d'esprit ne soient pas si pernicioeux, que ceux de la volonté, néanmoins comme ces premiers sont sans remede, & que ces derniers se peuvent corriger, cela fait que l'amour propre est plus offensé du reproche de l'un, que du reproche de l'autre.

BRASIL, BRESIL.

On dit *brasil* ordinairement, ^{vie de} aussi le Pere Bouhours a dit, ^{S. Ignace.} *Ils furent tous trois mis à mort, le premier aux Indes Orientales, & les deux autres au Brasil.* On dit néanmoins du bois de *Bresil*.

BREF, ENFIN.

Bref est un vieux mot, & je ne crois pas qu'on doive s'en servir, quoy que l'Auteur des Mémoires sur les guerres de Paris écrive, *on disoit qu'il vouloit gouverner le Royaume par des maximes étrangères, bref qu'il n'estoit pas capable d'un si grand fardeau.* Le Traducteur de la Rhétorique d'Aristote s'en est aussi servy en ce sens. Si

la félicité, *dit-il*, est véritablement «
ce que nous venons de dire, on «
doit mettre au nombre de ce qui «
en fait partie la naissance, le cre- «
dit, &c. *bref* la vertu, & tout ce «
qui en dépend. Nonobstant ces «
autoritez, il est certain que *bref*
n'est plus d'usage pour *enfin*; &
que ceux qui se piquent tant
soit peu de bien parler, ne s'en
servent point.

BREVETE', BRIEVETE'.

On ne sçauroit rien détermi-
ner là-dessus. L'Auteur des Es-
sais de Morale dit, *brieveté* Celuy M. Fleu-
ry.
qui a écrit les Mœurs des Israë-
lites dit, *bréveté*. Le Traducteur
de la Rhétorique de Cicéron
dit, *brieveté*. Une infinité d'Au-
teurs sont partagez sur ce mot,
& l'on ne sçait lesquels il faut
suivre. Je crois pour moy qu'on
les peut jouer à croix & à pile, &
que le meilleur party qu'il y ait à
prendre en cela, est de regarder
ces deux termes comme bons, en

96 REFL. SUR L'US. PRES.
sorte que *brieveté* soit bien dit, &
bréveté aussi.

BRIGAND.

Quelques-uns prétendent que comme d'*intriguer* on dit *intrigant*, de *brigner* on peut dire *brigand*, & appeler de ce nom ceux qui *briguent*. Mais ce terme n'est point reçu en ce sens ; & comme l'équivoque en feroit fâcheuse, je ne crois pas que jamais il s'introduise. Trop de gens auroient intérêt de l'empêcher, & presque tous les Professeurs de Paris s'y opposeroient.

BRIDE.

Ce mot s'emploie souvent dans le figuré. On dit fort bien *lâcher la bride à ses passions*, mais il est à remarquer qu'il y a des occasions où cette expression devient ridicule. Comme feroit par exemple de dire, *que Dieu lâcha la bride au premier homme, aussi tost qu'il l'eut crée*, ou bien *qu'il faut retenir le cheval de ses passions par la bride de sa*
sa

DE LA LANGUE FRANÇ. 97
sa raison. On dit *tenir en bride*
quelqu'un, pour, veiller à sa con-
duite & à ses actions, prendre
empire & autorité sur luy. Ce-
la se dit aussi à l'égard des peu-
ples & des nations auxquelles on
se rend redoutable. Comme, *le*
Roy tient en bride presque toutes les
Provinces, & toutes les Nations de
la Terre.

BRIN.

Le peuple met ce mot par tout.
Un brin de feu, un brin de bois, un
brin de sel, &c. ce qui est tres-
mal parler ; mais on dit bien, *un*
brin d'herbe, un brin de cheveux.

BRISEMENT.

Ce mot est nouveau, & s'est
introduit dans l'usage ; toutes les
personnes polies s'en servent
sans difficulté. Il déplaist néan-
moins au Pere Bouhours qui le
condamne comme un terme peu
François ; mais cela n'empêche
pas qu'il ne soit tres-bon. Il ne
s'employe que dans le figuré ; &

E

98 REFL. SUR L'US. PRES.
en parlant de la douleur que le
cœur conçoit des péchez qu'il a
commis. *Brisement de cœur.*

BRONZE.

M. Ménage prétend dans ses
Remarques qu'il faut dire, *de la*
bronze & non *du bronze* ; plusieurs
habiles Ecrivains néanmoins
font ce mot masculin, & je ne
crois point qu'ils soient à repren-
dre de cela. *Ce que Dieu écrit sur la*
poussière est immuable, ce que les
hommes écrivent sur le marbre &
sur le bronze ne l'est pas.

Entre-
tiens d'A-
riste &
d'Eugene.

BRUIRE.

Ce verbe n'est usité en Prose
qu'à l'infinitif, & ne se dit que
du bruit que font des choses so-
nantes, lors qu'elles s'entrecho-
quent, comme : *les Soldats firent*
bruire leurs armes en signe d'applau-
dissement.

d'Ablan-
court,
Commen-
taire de
César,

BYSSÉ.

Byssé est un mot un peu incon-
nu au commun du monde. C'est
le nom de la soye dont les an-

DE LA LANGUE FRANÇ. 99
ciens s'habilloient ; l'Auteur des
mœurs des Israélites l'appelle
ainsi en François : *en Egypte*, dit-
il, & *en Syrie on portoit du fin lin, du
cotton & du bysse*. Cette soye é-
toit fort différente de la nôtre,
laquelle estoit encore inconnue
du temps des Israélites, & dont
l'usage n'est devenu fréquent au-
delà des Indes, que plus de cinq
cens ans après Jesus-Christ.
Ainsi il est mieux de dire *du Bys-*
se, qui est le nom qu'on luy don-
noit, que non pas de la soye, puis
que ce seroit confondre deux
choses très-différentes.

STYLE BURLESQUE.

Le style burlesque n'est plus gué-
res en usage ; on commence
Dieu-mercy à s'en guérir ; mais
le temps a esté, dit un Auteur cé-
lèbre, que c'estoit un style si à
la mode, que les Libraires ne
vouloient rien qui ne portast ce
nom. Pour mieux débiter leur
marchandise, ils le donnoient

100 REFL. SUR L'US. PRÉS.
aux choses les plus sérieuses,
pourveu seulement qu'elles fus-
sent en petits Vers; d'où vient
que durant la guerre de Paris en
1649. on imprima une pièce as-
sez mal composée, mais sérieuse
pourtant, avec ce titre qui fit ju-
stement horreur à tous ceux qui
n'en lurent pas d'avantage, *la*
Passion de nostre Seigneur en Vers
Burlesques.

C

CALVITIE, CHAUVETE'.

Ces mots sont si peu en usa-
ge que le mieux est de les
éviter toûjours.

ÇA H A U T, C Y H A U T.

Les Lyonnais disent *ça haut*,
venez ça haut, *descendez çabas*, ce
qui est tres-mal dit; & un cer-
tain Traducteur de ce pays-là,
qui s'est mêlé, où plutôt qui a
tâché de tourner en François
l'*Aristée* de Virgile dit : Or-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 101
phée déjà échappé de tous les
périls *delà bas*, s'en retournoit
ça haut dans ce monde. Cette
faute est grossière.

CANDEUR, CANDIDE.

Candeur & candide sont du bel
usage. Ils signifient bonne foy,
sincérité, franchise. *La simplicité* Morale
du Sage.
& la candeur sont l'objet de l'amour
de Dieu.

Dieu qui est le juste Dis-
pensateur des récompenses en-
donne même aux paroles qui Morale
du Sage.
sont accompagnées de vérité
& de candeur. C'estoit un hom-
me d'une simplicité & d'une can- Vie de S
Ignace,
deur des premiers siècles. Il
faut ôter au cœur humain le
masque de vertu, de candeur &
de sincérité, dont il se sert pour
les raffinemens de sa dissimula-
tion.

Candide se dit de même avec
beaucoup de grace, mais il faut
prendre garde à ne pas le dire
non plus que *candeur*, sans met-

tre auparavant quelque autre mot, qui en détermine le sens & la signification ; comme nous l'avons veu dans les exemples précédens, & comme on le voit dans celui-cy. *Vne intention droite & sincere, un procédé simple & candide gagnent les ames les plus barbares.* Morale du Sage.

CAPACITE'.

Ce mot se dit dans des sens bien différens, on dit la *capacité d'un Vaisseau* pour la largeur & la grandeur ; & l'on dit la *capacité d'un homme*, pour la science.

CAPORAL, CORPORAL.

Histoire
de Char-
les IX.

On dit *caporal*, ordinairement. *Il demanda fièrement au caporal d'où venoit cette nouveauté.* On appelle *corporal* le linge dont les Prestres se servent à la Messe sous le Calice ; la raison de cela est que *caporal* vient de *caput*, & que le *caporal* est un chef de milice ; & l'on dit *corporal*, à cause du Corps de Nô-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 103
tre-Seigneur qui repose dessus.

CAPRIOLE, CABRIOLE.

Il faut dire *capriole* sans trop prononcer le P. C'est un certain saut qu'on nomme ainsi dans la danse ; On peut voir là-dessus le Révérend Pere Ménestrier Jésuite, dans son Livre des Ballets, ce sçavant Religieux y explique doctement ce que c'est que *capriole*, aussi bien que *courbettes*, *voltes*, *demi-voltes & autres termes de manège*.

CAROLUS.

Le peuple dit un *Carolus*, pour dire dix deniers, mais cette manière de parler ne vaut rien ; au moins ce n'est point ainsi que les honnestes gens parlent. Ce mot ne se dit que par les Crocheurs & les Harangères.

CARNAVAL, CARNEVAL.

On dit *carnaval*, & on prétend que ce mot vient de ce qu'en ce temps-là on se traite mieux qu'à

E iiij

l'ordinaire, & que c'est comme si l'on disoit *carne avale*. D'autres qui veulent qu'on dise *carneval*, font venir ce mot de *carnivale*, parce qu'alors il faut dire adieu à la chair ; Mais *carnaval* vient, ce me semble, de ce qu'autrefois on disoit *avaler* pour finir ; *carnaval* est comme si l'on disoit *la fin de l'usage de la chair* ; ainsi on peut croire que l'usage de la viande estant prest de finir, on a employé autrefois ce terme. *Voilà le temps qui s'avale*, d'où peut estre venu *carnaval*.

CASEMATE, CASMATE.

L'un & l'autre sont bons, mais de quelque maniere qu'on l'écrive, il est certain qu'on doit prononcer *casmate*. Ce mot n'est que du stile familier, il signifie une petite fosse, ou un creux dans la terre ; les Grecs ont aussi leur *χάσματα*, qui veut dire une ouverture de terre, & les Italiens leurs *casamatta*, qui veut dire une

DE LA LANGUE FRANÇ. 105
caverne pour les fous, comme
qui diroit *casa à matti*, case à met-
tre les fous.

C A Z E, C A B A N E.

Caze se dit quelquefois pour
cabane. Figurons-nous ces gran-
des fermes, qui comprenoient
le logement du maître, la bas-
se-cour, les granges, les esta-
bles, & les *cazes* des esclaves.

C E' C I T É, AVEUGLEMENT.

J'ay veu des personnes tres-
habiles dans la Langue qui
croient que *cécité* est un beau &
bon mot en parlant de la priva-
tion de la veüe. Je défererois
assez à leur jugement, si je le
voyois autorisé par l'usage, mais
il ne me semble pas que cela soit,
quoyque ce fust une chose à sou-
haiter; car enfin il est constant
qu'*aveuglement* ne se dit guères
bien dans le propre. On dit bien
l'aveuglement du cœur, *l'aveugle-
ment de l'esprit*; mais il me sem-
ble qu'on ne dira pas bien d'un

E. v.

106 REFL. SUR L'US. PRES.
aveugle, qu'il est dans l'*aveugle-*
ment.

C E L U Y,

au lieu de personne.

Celuy se met quelquefois au lieu de *personne*, & mesme avec beaucoup de grace. En voicy un exemple de M. de Vaugelas.

Quinte-
curse,

„ Comme ils vinrent à s'écrier
„ tous ensemble, qu'enfin Jupi-
„ ter vangeur de la Grèce avoit
„ ouvert les yeux, il n'y eust *celuy*
„ qui ne s'intereffast dans leurs
„ maux. C'est comme s'il y avoit,
il n'y eust *personne* qui ne s'intereffast dans leurs maux.

C E Q U E, *pour si.*

M. de Vaugelas prétend que, *ce que*, se peut mettre élégamment au lieu de *si*; Il cite mesme cet exemple de Malherbe, *il ne faut pas penser que ce que Mercure est peint en la compagnie des Graces, soit pour signifier, &c.* mais aujourd'huy on ne parle plus ainsi. M. d'Ablancourt aime

cette maniere de parler ; Quel-
 qu'un, dit-il, qu'on accuſoit
 d'avoir empoisonné ſon Pere
 dans un feſtin, venant à ména-
 cer Ciceron ; j'aime mieux en-
 core, répondit-il, que tu me
 menaces, que *ce que* tu me trai-
 tes.

Diogènes étant blâmé d'avoir
 verſé du vin de ſon verre, *j'ai-
 me mieux le verſer*, dit-il, *que ce
 qu'il me verſe*. Toutes ces auto-
 ritez ne peuvent rien contre l'u-
 ſage qui a changé depuis ce
 temps-là.

CERCLE, ASSEMBLÉE.

Il ne faut pas confondre ces
 deux mots ; *cercle* ne ſe dit par-
 my nous que des *aſſemblées des
 Dames*. On dit dans un autre
 ſens les *Cercles de l'Empire* ; Cer-
 cles de l'Empire uniſſez tou-
 tes vos forces, vous ſerez vain-
 cus, il ne vous reſtera que des
 malheureux débris de vos ar-
 mées.

Apo-
 phteg.
 des Ana-
 ciens,

M. Ma-
 caron O-
 raſon Fu-
 nébre de
 M. de Tu-
 renne.

C'EST EUX, CE SONT EUX.

Discours
de M. de
Condon
sur l'Hi-
stoire uni-
verselle.

Ces on eux paroît meilleur; néan-
moins de bons Auteurs ont quel-
quefois parlé autrement, *c'est eux*
qui ont bâti ce superbe labyrinthe.

C'EST POURQUOY,

CE FUT POURQUOY.

Quoyqu'il s'agisse d'une chose
passée, on met toujours *c'est pour-*
quoy, & non *ce fut pourquoy*. *C'est*
pourquoy les Romains perdirent la
bataille, & non *ce fut pourquoy les*
Romains perdirent la bataille. Il
faut remarquer en passant que la
conjonction & n'est point éle-
gante devant *c'est pourquoy*.

C'EST, C'EST OIT.

Il y a des occasions où l'on se trou-
ve en peine pour sçavoir lequel
des deux il faut mettre, *c'est* ou
c'estoit; par exemple, s'il faut dire:
„Aristote disoit que le meilleur
„moyen de faire progrès dans les
„Sciences, *c'estoit* de jeter l'œil
sur ceux qui nous devancent; ou
bien, *c'est* de jeter l'œil sur ceux

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 109
qui nous devancent. Il faut dire
c'estoit, & la règle qu'il y a à sui-
vre en cela, c'est que lors qu'il y a
un prétérit devant, comme en cet
exemple, Aristote disoit, il faut
mettre l'imparfait pour le pre-
sent; ce qui est si vray que M.
d'Ablancourt dans son Livre des
Apophtégmes; ayant écrit, *A-*
ristote disoit qu'il ne falloit ny louer
ny blâmer, parce que c'est estre fou,
ou presomptueux, s'en corrige
comme d'une faute, & met dans
l'errata, qu'il faut lire *c'estoit*.
Cette règle peut s'appliquer à
tous les autres verbes. L'on peut
juger par là de cet autre exem-
ple d'un Auteur moderne; On «
a veu de nos jours, dans les «
troubles qui sont maintenant «
appaîsez, que mille gens ap- «
pelloient ceux-cy Jansenistes, «
& mille autres ceux-là Moli- «
nistes, sans que ny les uns ny «
les autres pussent dire *quelle est* «
la doctrine de Jansenius, ou «

Pontificas
de S. Gre-
goire le
Grand.

de Molina. Il est visible qu'il falloit dire : *quelle estoit*, au lieu de *quelle est*. Et il est facile de le voir, si l'on veut se donner la peine de l'examiner soy-mesme, en répétant la phrase avec *c'estoit*. Mais on sçait bien que cet Auteur ne se pique pas tant de parler purement, que clairement.

J'ay veu des gens qui consultant un peu plus la raison que l'usage, prétendoient qu'on ne devoit pas dire, *c'estoit*, dans les exemples citez, & que cette phrase, par exemple : Aristote „ disoit que le meilleur moyen „ de faire progrès dans les sciences, *c'estoit* de jeter l'œil sur „ ceux qui nous devancent, étoit „ tres-mauvaise ; parce, disoient-ils, que le moyen dont il s'agit là, dure toujours ; & qu'en disant *c'estoit*, il semble que ce moyen n'estoit bon que du temps d'Aristote ; on dira bien, ajoutent-ils, *il disoit que le meilleur*

DE LA LANGUE FRANÇ. III
moyen de rendre la liberté à la République , c'estoit de réprimer la puissance de César; ce moyen ne pouvant avoir de rapport qu'à ce temps-là.

Mais ces personnes là ne prennent pas garde qu'il ne faut point raisonner en matiere d'usage; & je voudrois bien sçavoir si eux-mesmes observent cette règle, & s'ils ne disent pas tous les jours, quand l'occasion s'en présente, *il m'a dit qu'il avoit un procès. il m'a dit qu'on luy devoit cent pistoles. Vous me disiez que vostre frere estoit venu; & il est certain que c'estoit, est mis là pour c'est, ce qui paroist par la réponse qu'on peut faire; je vous ay dit que mon frere estoit venu, parce qu'en effet il est venu.*

Cet imparfait tient lieu d'un présent, & nous avons des expressions où cela paroist encore; comme: *s'il entroit maintenant. Si cela estoit. si le ciel tomboit.* D'où vient que le Latin exprime or-

dinairement ces phrases là par le présent du subjonctif, *si cælum ruat*, dit Térence, pour, *si le ciel venoit à tomber*, & ce qui est remarquable, c'est que quand nous nous servons du présent dans ces fortes d'expressions, nous marquons ordinairement le futur, comme: *s'il vient, faites le attendre; s'il fait demain beau temps, j'iray à la campagne, &c.*

C'EST DOMMAGE.

On dit *c'est dommage*, & non *il est dommage*, c'est une règle incontestable. *C'est dommage*, dit le Pere Bouhours en parlant du mot de sagacité, *que ce terme ne soit bien estably en nostre Langue.*

C'EST, pour EST.

Quand *est*, est un peu éloigné du commencement de la phrase, on dit *c'est*, comme: *ce que vous estes obligé de faire en cette occasion pour apporter quelque remède à tous ces mots c'est de, &c.* mais si le verbe est tout proche, on peut dire *est*, comme: *ce que je puis*

faire, est de, &c. J'ay remarqué néanmoins que nos meilleurs Auteurs ne s'attachent guères à cette règle, & qu'ils mettent quelquefois indifféremment *c'est*, ou *est*, soit qu'il soit près ou loin. Comme, une des plus importantes leçons que la sagesse nous donne *c'est*, de ne point prétendre corriger les défauts d'un homme qui ne reçoit les conseils qu'avec mépris.

Morale
du Sage.

La première fonction des Rois, & la partie la plus essentielle de la Royauté, c'est la justice.

M. Fle-
chier, O-
raison Eu-
nébre de
feu M. le
Teller.

M. Charpentier dit de Socrate, *la plus excellente richesse à son avis, c'estoit la justice.*

Et en un autre endroit il dit, *estoit.* Le motif de tous les discours & de toutes les controverses de Socrate, *estoit* la recherche de la vérité.

Vie de
Socrate.

La plus cruelle aventure qu'un honneste homme puisse avoir est d'estre jaloux d'un amy.

Morale
du mon-
de, con-
versation
sur la ja-
lousie.

J'ay remarqué aussi qu'au pluriel nos meilleurs Auteurs mettent souvent le pronom *ce* devant le verbe *estre*, aussi bien que dans le singulier. *Les plus solides biens dont l'homme se puisse enrichir, ce sont ceux qu'il a amassés avec justice*, Morale du Sage.

Il semble néanmoins à quelques-uns que ce seroit mieux de dire, *les plus solides biens dont l'homme se puisse enrichir sont ceux qu'il a amassés avec justice*. Je crois cela assez indifférent.

CET, CETTE.

Cet se prononce ouvert, *cette* se prononce muet, c'est à dire que le premier *E* de *cette* se prononce comme le dernier, par exemple, on prononce *à cette heure*, comme s'il y avoit, *à cet heure* ou *astheure*. C'est ainsi que tout le monde parle, excepté ceux qui sont nouvellement venus de Province, lesquels ont beaucoup de peine à s'empef-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 115
cher de prononcer l'E ouvert
dans ce mot.

CETTUY-CY, CELUY-CY.

Cettuy-cy ne se dit plus, & il
est constant qu'on dit, *celuy-cy*.
M. de Vaugelas dit que de son
temps ce mot commençoit à n'être
plus guères en usage, mais
aujourd'hui nous pouvons dire
qu'il n'y est plus.

CELUY-LA QUI, CELUY QUI.

On ne met *celuy-là* que lorsqu'
le *qui* est éloigné, comme:
ceux-là se trompent qui croient la
Comédie un divertissement inno-
cent. Ceux-là se perdent qui s'a-
donnent à la lecture des Romans.
Et M. de Malherbe n'est pas à
imiter d'avoir dit, *seroit il possi-*
ble que celui-là voulust qui peut
dévouloir en un moment. Mais on
ne dira pas *ceux-là qui*, il faut
toujours qu'il y ait quelque mot
entre-deux, quelquefois on met
qui auparavant, & *celuy-là*, apres;
côme: *qui perservera jusqu'à la fin*

116 REFL. SUR L'US. PRES.
celuy-là sera sauvé. M. Fléchier
Oraif. Funéb. de la Reyne.

CHAMPION.

Ce mot ne se dit plus en Prose, à moins qu'on ne veuille badiner & railler. On le souffre un peu plus en Poësie ; je sçay d'habiles gens qui s'en sont servis dans leurs Vers. Mais néanmoins je croy qu'il feroit mieux de ne le plus dire, j'entens dans un discours sérieux, car le stile burlesque reçoit presque tout.

CHANCEUX, HEUREUX.

C'est une maniere de parler familiere, qui n'entre point dans le discours un peu relevé, elle est bonne dans le burlesque. *Chance* est encore un mot de cette nature ; on ne le dit point en parlant sérieusement.

CHANDELLE DE CIRE.

Chandelle de cire n'est point bien dit, il faut dire *bougie*. Les Provinciaux y manquent souvent.

CHARGEANT, PESANT.

Chargeant ne se dit que dans le figuré, on ne dira point d'un fardeau qu'un Crocheteur portera, *qu'il est fort chargeant*, mais on dira *qu'il est fort pesant*, au lieu que dans le figuré *chargeant* est un bon mot. *Il disoit que cette dignité estoit tres-chargeante pendant les troubles de ce siècle.* Flech. Hist. de Comm.

CHATIE.

Vn discours Chatié.

Ce mot est tres-élegant dans cette occasion, & nos meilleurs Ecrivains s'en servent, *sa Prose est ce qu'il y a de plus chatié & de plus exact.* Histoire
de l'Académie
Françoise.

CHAIRE, CHAISE.

On dit *Chaire de Prédicateur, Chaire de Droit, la Chaire de Saint Pierre*, on dit aussi, *la Chaire de Moysé*; & jamais on ne dit *chaize* que lors qu'on parle de ces sièges à s'asseoir, ou à se faire porter, *louër des chaizes, se faire porter en*

118 REFL. SUR L'US. PRES.

chaize. Le Traducteur des Lettres de S. Augustin dit, *les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la Chaize de Moysé*. Mais il s'est éloigné en cela de l'usage.

CHENU, BLANC DE VIEILLESSE.

Chenu ne se dit plus guères aujourd'hui. Ce mot néanmoins peut avoir sa place dans la Poësie, & sur tout dans le Burlesque.

CHIFONNER.

Dans quelques Provinces on dit *froisser*, pour *chifonner*. *Froisser un rabat*, pour *chifonner un rabat*, mais c'est mal parler. Les Lionnois font souvent cette faute.

DES CIEL DE LIT,

DES CIEUX DE LIT.

On ne dit point *des cioux de lit*, il faut dire *des ciel de lit*; *Ciel de lit* doit estre regardé comme un seul mot.

CHOSE.

La paresse de l'esprit qui d'or-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 119
dinaire ne veut pas se donner la
peine de chercher les termes
convenables qu'il sçait, & l'i-
gnorance où l'on est de la plupart
des mots de la Langue, est ce
qui a donné une si grande étendue
au mot de *chose*. On appelle
presque tout de ce nom là ; & il
se trouve des Livres où il est plus
de huit ou dix fois dans une mes-
me page. *L'ignorance de ces choses*,
par exemple, *est cause de plusieurs*
abus. C'est à ces choses que
nous devons avoir égard. Il faut examiner
cette chose à fonds, &c. Il en
est de même, de *cecy* & de *cela*. *La*
raison de cecy ; dit-on souvent, *la*
raison de cela, c'est que. Si les hommes
considéroient attentivement *cela*.
Dans la conversation ce langage
se souffre, mais dans un discours
qui demande un stile un
peu chatié, ce seroit une faute de
parler de la sorte, sur tout dans
une harangue & autre pièce d'é-
loquence ; par exemple, s'il s'agit

de quelque maxime Chrestienne, & que je blâmela négligence que les hommes ont d'y penser ; je ne dois pas dire que c'est une chose étrange qu'ils ne fassent point de réflexions *sur ces choses*, qu'ils ne pensent point *à ces choses*, qu'ils ne s'occupent point de *cela*, mais il faut trouver quelque nom à mettre en place ; on peut dire, *qu'il est étonnant qu'ils ne s'occupent point de ces grandes veritez, qu'ils traitent avec tant de négligence des maximes si pures, qu'ils abandonnent des règles si sûres, &c.* car rien n'énerve tant la force d'une expression que ce misérable mot de *chose*, qui marque une grande difette de paroles.

Ce défaut est d'autant plus difficile à éviter, que ce terme vient presque se placer de soy-mesme sur les lèvres sans qu'on y pense, à cause de l'habitude que sa commodité nous a fait prendre

de le dire, car il convient à tout ; il n'y a rien qu'on ne puisse appeler du nom de *chose* aussi bien que de *cecy* & de *cela*. Quoy que ce vice ne soit pas considerable dans la conversation, à cause du peu de temps qu'on y a d'examiner toutes les expressions dont on se sert ; il est vray néanmoins qu'il le devient beaucoup, lors qu'on voit qu'il part non pas de la précipitation que l'on a de s'exprimer, mais de l'ignorance véritable où l'on est d'un mot. Ce qui arrive assez souvent dans ce qui regarde les Arts. Combien de gens, par exemple, en parlant de ces grosses séparations de pierre qui se voyent dâs les croisées des vieux bâtimens ont coûtume de dire, *ces choses de pierre sont bien vilaines*, ne sçachant pas le nom de *meneaux* que les Architectes y donnent ; c'est pourquoy il seroit important qu'on apprist les

noms de tout ce qui peut tomber ordinairement sous nos sens, afin que quand on en voudroit parler, on ne fust pas contraint de recourir à ce pauvre mot de *chose*, l'azile de l'ignorance; c'est à quoy on ne s'attache pas assez aujourd'huy, jusques-là même qu'à tout bien confiderer, il est vray de dire que la plûpart ne sçavent pas la moindre partie de la langue de leur païs; car enfin il ne faut pas s'imaginer que les termes de chaque art soient comme barbares, & ne tiennent pas rang parmy les mots de la Langue. Un Architecte, comme dit M. Furetiere, parle aussi bon François en parlant de modules, de plaintes, de stilobates, &c. & un homme de guerre en parlant de casemates, de merlons, & de sarrasines, qu'un Courtisan en parlant d'alcoves, d'estrades & de lustre; un Avocat avec ses termes de pratique, ne laisse pas

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 123
de mesme de parler bon François ; & quand le Roy veut faire des Ordonnances & des Réglemens sur ces matieres, il se sert des termes de cét Art, sans qu'on puisse l'accuser de parler un langage barbare ; comme on ne peut pas accuser Ciceron d'avoir parlé mal Latin, lors que dans ses Oraisons, il s'est servy des termes propres à la Jurisprudence Romaine. Il ne faut donc pas croire que sous ombre que nous avons appris nôtre langue maternelle de nos nourrices, nous sçachions pour cela toute la Langue Françoisse, & que nous ayions droit de rejeter tous les mots que nous n'entendons point pour y substituer à la place le mot de *chose*. Pour ce qui est de *cecy* & de *cela*, il est plus permis dans le discours ordinaire, comme : *remarquez cecy. Je vous dis cecy parce que, &c. J'ay veu cela. Il m'a dit cela.* Mais ce terme n'estant pas noble il ne

124 REFL. SUR L'US. PRES.
doit point entrer souvent dans
le discours oratoire.

CHRISTOPHE, CHRETOPHLE.

PHILIPPE, PHELIPPE.

Je ne me ferois pas avisé de faire cette remarque, si M. Ménage n'avoit écrit dans ses observations, qu'on pouvoit dire *Phelippe*, au lieu de *Philippe* dans la conversation ; il dit le même de *Chretophe* : Il faut donc remarquer que *Phelippe* ny *Chretophe* ne se doivent dire ny dans les discours relevé, ny dans les entretiens, & qu'il n'y a que le petit peuple qui prononce de la sorte.

CHYPRE, CYPRE.

On dit la Déesse *Cypris* ; & les Habitans de cette Ville on les appelle *Cypriots*, & non *Chypriots* ; ce qui favorise fort la prononciation de *Cypre*. Cependant les sentimens sont fort partagez là-dessus. M. Charpentier dit *Cypre*. Il conquit l'Isle de *Cypre* &

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 125
l'Egypte. L'Auteur qui a traduit
 les trois premières Comédies de
 Térence dit *Cypre*, aussi ; *J'ay*
acheté plusieurs choses pour emme-
ner en Cypre. M. Fléchier au con-
 traire dit toujours *Chypre* : il a
 laissé l'histoire de la guerre de *Chy-*
pre. Histoire
de Com-
mendon.
Préface.

Mademoiselle de Scudery dit
 toujours *Chypre* ; *Ce Prince ap-*
prenant la perte du Royaume de Chy-
pre. Enfin quoy qu'il y ait de
 grands suffrages de part & d'au-
 tre ; Je crois néanmoins que la
 prononciation de *Chypre* est la
 meilleure, je la vois dans plus
 d'Auteurs que l'autre. Le Pere
 Bouhours ne prononce point au-
 trement. *Il s'embarqua dans un*
Navire qui retournoit dans l'Isle de
Chypre. Le Traducteur des Let-
 tres de Saint Augustin pronon-
 ce de mesme ; *il est Evêque dans*
l'Isle de Chypre. Je pourrois citer
 en faveur de cette prononciation
 une infinité d'autres excellens

Conver-
sation sur
la colere.

Vie de
S. Ignace.

126 REFL. SUR L'US. PRÉS.
Auteurs que j'omets à des-
sein.

C I M E.

Ce mot est d'usage; je sçay
bien que quelques personnes
font difficulté de s'en servir,
mais nos meilleurs Auteurs, &
mesme les plus nouveaux n'en
„ font pas difficulté. Un jour
Entretien
sur la plu-
ralité des
mondes. „ Astolphe se trouva dans le Pa-
„ radis Terrestre, qui estoit sur
„ la *cime* d'une montagne tres-
„ haute où son hypogryphe l'avoit
„ porté.

C L A M E U R S.

C'est un mot élégant, & qui
mis à propos a beaucoup de gra-
ce. *Ils le demanderent plusieurs*
Tradu-
ction des
œuvres de
Saint Cy-
rien.
Préface. *fois en plein théâtre avec de gran-
des clameurs pour l'exposer aux*
Lions. Ce mot ne se dit pas au
„ singulier. Je m'imagine enten-
„ dre les mugissemens de la mer
„ Toscane, tant sont effroyables
„ les *clameurs* qui s'élèvent à la
„ veuë de cette pompe étran-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 127
gere qu'étaient nos Comédiens.
*Le Pere Tarteron dans sa Traduction
d'Horace.*

COCQ D'INDE, DINDE.

Il n'y a que le vulgaire qui dise *un dinde* pour dire *un cocq d'inde*. Les Provinciaux sont sujets à cette faute, & même à Paris le petit peuple parle de la sorte.

COMBUSTION.

On n'employe ce mot que dans le figuré ; On ne dira pas d'une maison qui brûle, qu'elle est en *combustion* ; ny de celui qui y a mis le feu, qu'il la mis en *combustion*. Mais dans le sens figuré, on dira fort bien, d'un homme qui met la dissension & le désordre par tout, *qu'il met tout en combustion*.

COMPLIMENS.

Les *Complimens* demandent beaucoup de délicatesse. Ils doivent être naturels, simples & intelligibles, & non guindez, obscurs & outrez, comme ils le

font d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il ne soit à propos quelquefois d'estre mystérieux dans les complimens, mais il ne faut pas que le mystere soit difficile à développer, autrement c'est galimatias. Il y faut fuir aussi ces termes communs si fréquens dans la populace, comme sont : *cela vous plaît à dire. Il n'y a pas de quoy. Vous vous moquez. Vos mépris vous servent de loüanges,* &c. ce sont des ornemens si vulgaires & si vieux, que de s'en servir, c'est plutôt une marque de rusticité que de politesse ; Et comme dit fort bien M. de Balzac, on prend les modes au Village quand on les a quittées à la Ville ; & il n'y a que la pauvre Noblesse qui se pare de clinquant usé, & de peluche pelée ; l'un & l'autre ont esté de saison, mais à présent ils ne le sont plus : ce furent autrefois des nouveautez, & ce sont main-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 129
tenant des restes. La première
comparaïson qui fust prise de
l'embrasement du Temple de
Diane, estoit extrêmement bon-
ne: les autres depuis n'ont pas
esté supportables, & il ne suffit
pas que les sources où l'on pui-
se, ayent esté claires, il faut
pour y puiser nettement que les
passans ne les ayent point trou-
blées; c'est à dire, que dès
qu'une chose est devenuë trivia-
le, elle n'est plus de bon goust;
c'est pour cela que les honnestes
gens fuyent les proverbes, les
quolibets, & les équivoques, dont
la populace aujourd'huy a cou-
me de parer son langage. Une
autre condition requise dans les
complimens, est d'en user rare-
ment; Les Provinciaux ont be-
soin de cét avis; eux qui s'ima-
ginent qu'il est du bel air de tou-
jours complimenter, c'est peut
estre le plus ridicule de leurs dé-
fauts. Ce n'est point ainsi qu'on

se conduit dans le grand monde, & un faiseur de compliment y fait une pauvre figure.

Il faut observer outre cela qu'il y a des termes qui sont bons dans les complimens, mais qu'il est facile de mal appliquer. *Avoir l'honneur*, par exemple, est un terme de respect fort usité dans le monde. *J'auray l'honneur de vous voir*, *j'auray l'honneur de vous écrire*, mais on en abuse quelquefois, on dit souvent *j'ay eu l'honneur*, où il faut dire, *j'ay eu le plaisir*. *Avez-vous vu mes chevaux*, disoit un homme de qualité à un Provincial; *oüy*, *Monsieur*, répondit le Provincial, *j'ay eu cet honneur-là*. On fait tous les jours de ces sortes de fautes sans y prendre garde, c'est pourquoy il est important de s'observer là-dessus. On dit souvent aussi, *avoir le plaisir*, *avoir l'avantage*, pour *avoir l'honneur*, comme: *j'auray demain l'avanta-*

DE LA LANGUE FRANÇ. 131
ge de vous voir partir, dit-on quelquefois, *j'auray le bien de vous aller dire adieu*, ces termes-là ne valent rien en pareille occasion, il semble qu'on regarde comme un bonheur pour soy le départ de la personne à qui on fait un tel compliment ; il faut dire : *j'auray l'honneur de vous voir avant vostre départ*, *j'auray l'honneur d'aller recevoir vos ordres* ; ou quelque chose de semblable.

COMPORTER.

Ce verbe s'employe quelquefois dans un certain sens ou tout le monde ne convient pas qu'il soit bon : Le Traducteur des Lettres de S. Augustin l'a employé dans ce sens, lors qu'il a dit : *l'ame de l'homme est immortelle, mais elle l'est comme sa nature le comporte*. Plusieurs personnes néanmoins fort délicates dans la Langue approuvent cette expression ; Et le Pere Bou-

hours mesme (qui l'appelle
 vieille dans ses Remarques, &
 qui ajoûte qu'il ne voit pas qu'elle
 soit en usage dans les Livres,
 & qu'il ne sçache pas un de nos
 bons Ecrivains qui se servent
 de ce verbe. en une significa-
 tion active,) s'est néanmoins
 déclaré depuis peu en faveur
 de *comporter*, en le mettant luy-
 mesme dans le Livre qu'il vient
 de donner au Public, touchant
 la maniere de bien penser dans
 „ les ouvrages d'esprit: Le Poë-
 „ me de Ronfard, dit-il, sur les
 „ miseres du temps souffre des
 „ idées & des expressions, qu'une
 „ Stance spirituelle sur la vanité
 „ des grandeurs du monde ne
 „ *comporte* pas. 1. Dialogue.

C O N C E P T.

Concept est un mot particu-
 lier aux Philosophes, & qui est
 „ fort en usage, comme: La Phi-
 „ losophie devint point lleuse
 „ sous les Arabes par ces pré-

Refle-
 xions sur
 la Philo-
 sophie.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 133
cisions & ces *concepts* abstraits
qu'elle introduisit dans l'E-
cole.

CONNIVENCE,
DISSIMULATION.

L'usage a reçu ce mot. *Je crains bien que ce silence ne soit une connivence véritable.* Lettres de S. Augustin.

CONQUERIR.

Plusieurs personnes condamnent ce mot comme vieux ; mais il y a des occasions où il se dit même avec grace. *Alexandre tout vaillant qu'il estoit, n'avoit pas encore conquis la moitié du monde.* P. 6 le xions sur la Philo-ophie.

CONSENTIR.

Ce verbe veut le datif, *consentir à une chose* ; M. Patru néanmoins a dit *pour contracter une société toutes les parties doivent la consentir.* Dans le sixième Plaidoyer.

Avoir de la CONSIDERATION.

Être en CONSIDERATION.

Plusieurs personnes disent

Essays de
Morale,

avoir de la consideration, pour,
estre estimé, estre considéré; Et des
Ecrivains fameux ont mesme
parlé de la sorte. *Aman qui avoit*
une grande consideration dans le
Royaume. Je crois néanmoins que
cette phrase est peu Françoisse.
Car enfin *avoir de la consideration*
signifie plutôt *considérer* qu'*estre*
considéré, comme: c'est un hom-
me qui *n'a point de consideration*
qui ne garde aucunes mesures,
qui ne considère rien. C'est une
personne qui *a de la considéra-*
tion, & qui observe ce qu'il fait.
Ainsi *estre en consideration*, pour,
estre estimé & considéré, est beau-
coup meilleur que *avoir de la con-*
sideration. C'est un homme qui
est en grande consideration dans
le monde.

CONSOMMER, CONSUMER.

Consommer marque la perfe-
ction, & *consumer* la destruction.
Un homme *consummé* dans les

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 135
sciences ; le bois est *consumé* ; le
feu *consume* tout.

CONSTER, ESTRE CERTAIN.

Il conste, au lieu de *il est certain*,
ne se dit point ; il faut dire, *il*
est constant, *c'est une chose constan-*
te.

COMPTER, CONTER.

Compter signifie nombrer, &
conter signifie raconter, faire un
récit.

CONTESTE, CONTESTATION.

En bien des Provinces on dit
conteste au lieu de *contestation*, &
sur tout à Lyon, mais ce terme
est peu François. Les Lyonnois
disent aussi *consulte*, pour, *con-*
sultation ; *impreste*, pour, *impression*,
ce qui est grossièrement parler.
On dit *consultation* & non *consul-*
te. Il est vray que si l'on vouloit
raisonner, il sembleroit que puis-
qu'on dit *une insulte*, on peut
bien dire *une consulte*, ou que si
l'on dit *consultation*, on peut donc
dire *insultation* ; mais l'usage ne

136 REFL. SUR L'US. PRES.
veut pas qu'on philosophe tant.

CONTRAVENTION,

CONTREVENTION.

„ On dit *contravention*. Le Roy
„ se tourna vers les quatre Secre-
Histoire
d. Charles
IX. „ taires d'Estat, comme pour
„ leur en demander acte; & afin
„ d'avoir une preuve suffisante
„ pour faire le procès au Con-
„ nestable en cas de *contraven-*
tion.

CONTRITION, REPENTIR.

Contrition n'est proprement en usage que pour signifier cette douleur, qui est nécessaire dans le Sacrement de Pénitence.

CONTUMACE.

C'est un terme de droit. *Le Parlement le condamna par contumace*: mais on ne dira pas d'un homme opiniâtre, que c'est un homme qui a beaucoup de contumace.

CONVERSABLE.

Conversable est un mot élégant. *Il me semble*, dit M. de Voiture, écrivant à Mademoiselle

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 137
le de Ramboüillet, *qu'il n'y a
plus dans le monde de personnes con-
varfables.*

CONVOITER.

On ne se fert plus de ce verbe.
Il a vieilly. *Convoitise* dure enco-
re, mais il le faut mettre sans re-
gime; comme on met *cupidit* &
concupiscence. M. de Vaugelas
néanmoins témoigne dans ses
Remarques que c'est bien parler
que de dire *la convoitise de regner*.
Tous les bons Ecrivains de son
temps parloient ainsi, à ce qu'il
dit; mais nous pouvons bien di-
re que tous ceux du nostre ne
parlent pas de mesme.

CORNER.

L'usage ne reçoit ce mot
qu'en cette manière de parler,
les oreilles luy cornent. Ce terme
est bas & populaire, il est venu
de ce que le bruit qu'on entend
alors, est semblable à celui d'un
cors.

CORRECTION.

Sauf correction.

Cette manière de parler n'est que du menu peuple, aussi bien que, *sauf votre respect*. Les personnes polies disent le plus honnêtement qu'elles peuvent ce qu'elles ont à dire, sans recourir à cette sorte de civilite basse & populaire.

CORDIAL.

Ce mot se dit quelquefois.
 „ Ils servent Dieu tous ensemble, & sont unis par les liens
 „ d'une amitié *si cordiale* & si constante, qu'elle ne reçoit jamais
 „ d'atteinte. *Eclairc. sur le Liv. de la vie Monast.*

A CORS, & A CRIS.

Demander une chose à cors & à cris. C'est une métaphore usitée, & qui est tirée de la chasse, où l'on poursuit la beste en sonnant du cors & en criant.

COTTERIE.

M. Ménage dit que *cotterie* est

un mot Bourgeois, & que les habiles gens disent *société*, mais il se trompe un peu en cela ; *cotterie* n'est pas plus un mot Bourgeois que *batterie*, *crierie* & une infinité d'autres, qui se disent dans le discours familier. Pour ce qui est de ce qu'il ajoute, que les habiles gens disent *société*, il se trompe encore ; les habiles gens n'auront garde d'aller dire, *il est de sa société*, en parlant d'une affaire de néant ; *il est de sa cotterie*, sera bien meilleur alors. Ce qu'il devoit donc remarquer, est que *cotterie*, est plus propre au stile ordinaire & familier ; & que même il est beaucoup meilleur que *société*, pour exprimer ces cabales qui ne regardent que de petites choses, & qui n'ont pour motif & pour fin que des bagatelles : Et que *société* au contraire étant plus noble, ne doit estre employé que pour signifier quel-

140 REFL. SUR L'US. PRES.
que chose de plus considéra-
ble.

C O U R R E, C O U R I R.

On dit *courre le cerf*. *courre* ou *courir* la poste, mais on dira il ne fait que *courir* tout le jour, & non *courre*. M. de Voiture néanmoins prétend que *courre* est toujours meilleur que *courir*, mais comme le langage a un peu changé depuis ce temps-là, on ne doit pas s'en tenir tout-à-fait à son sentiment. Voicy ce qu'il dit de ce mot, écrivant à M. Costar sur des doutes qu'il luy „avoit proposez, *courre* est plus „en usage que *courir* & plus de „la cour. Mais *courir* n'est pas „mauvais, & la rime de *mourir* „& de *secourir*, fera que les Poë- „tes le maintiendront le plus „qu'ils pourront; on en peut „user trois fois la semaine. On dit ordinairement *courre le hazard*, mieux que *courir*, c'est aussi comme parle M. d'Ablancourt,

ils aimoient mieux remporter une <sup>Com-
mentaire</sup> *viçtoire certaine sans mettre l'épee* ^{de César.} *à la main, que de courre le hazard
d'une bataille.*

COURTISAN, COURTISANNE.

Courtisan signifie un homme de Cour, mais *courtisane* signifie une femme qui mène à la Cour une mauvaise vie.

COUROUX.

Ce mot est meilleur en Poësie qu'en Prose. On ne laisse pas néanmoins de s'en servir en Prose, quelquefois même avec grace. Comme fait M. de Vaugelas lors qu'il dit: *Toutes nos pas-* <sup>Quinze
cu. 16.</sup> *sions nous entraînent avec violence,
nous sommes touchés de pitié ou en-
flâmez de couroux, selon les divers
objets qui nous emportent.*

CRAINTE QUE,

DE CRAINTE QUE.

On dit *de crainte que*, & l'Auteur des Réflexions sur la Philosophie, tout poly qu'il est, n'est pas à imiter, quand par-

lant de l'obscurité d'Aristote, il dit
 „ que Diogene Laërce compare ce
 „ Philosophe à un poisson qui trou-
 „ ble l'eau *crainte d'être pris*. Il
 „ falloit dire, *de crainte d'être pris*.
 „ Et un peu plus bas, que l'or-
 „ gueilleux n'approuve rien *cRAIN-*
 „ *te de se soumettre*. Il falloit, *de*
crainte de se soumettre.

CREDIBILITE'.

Crédibilité se dit dans le stile
 „ dogmatique. Jesus-Christ dit
 „ luy-mesme qu'il est Dieu, il le
 „ prouve en faisant des mira-
 „ cles, cela n'ajoute-t'il pas un
 „ degré de *crédibilité*, qui ôte
 „ toute la liberté d'en douter.

Mémoi-
res sur la
Religion.

CRIAILLERIES, CRIERIES.

Ce mot ne se dit qu'au plu-
 rier, *des criailleries*, & se dit é-
 legamment dans le discours fa-
 milier. *Crieries* est encore fort
 bon dans le mesme stile; & le
 Traducteur de Phedre s'en est
 servy fort à propos dans la Fa-
 ble des Grenouilles. Le Soleil

DE LA LANGUE FRANÇ. 143
voulant un jour se marier, les «
grenouilles firent un grand cris «
qui monta jusqu'au ciel. Jupi- «
ter ému de ces *crieries* impor- «
tunes, leur ayant demandé le «
sujet de leurs plaintes, &c. «

CRIS DES ANIMAUX.

L'abeille bourdonne, l'âne
braie, le bœuf meugle ou mugit,
la brebis beffe, le chat miole, le
cheval hannit, le chien jappe
ou abboie, le cochon grogne ou
gronde, le corbeau & la gre-
nouille croassent, le lapin clapit,
le lion rugit, l'ours hurle, le
serpent siffle, &c.

CROYEZ-VOUS *qu'il le fera.*

CROYEZ-VOUS *qu'il le fasse.*

Ces deux expressions, selon
l'exactitude de la Langue sont
tres-différentes, quoyque le
peuple ait coûtume de les con-
fondre. Quand je dis, *croyez-
vous qu'il le fera*, je témoigne
par là que je suis persuadé qu'il
ne le fera pas; c'est comme si je

disois, est-il possible que vous soyez assez bon pour croire qu'il le fera, estes-vous assez simple pour vous persuader d'une telle chose.

Quand je dis au contraire, *croyez-vous qu'il le fasse*, je marque par là que je doute véritablement s'il le fera. Et c'est comme si je disois : *je ne sçay s'il le fera, qu'en pensez-vous, dites-moy là-dessus ce que vous en croyez.* Voilà en quoy consiste la différence de ces deux expressions. Il est inutile d'avertir que ce que j'ay dit du verbe *faire* dans cet exemple, se doit entendre de tous les autres.

CUEILLIR, CUEILLER.

C'est une chose constante qu'il faut dire, *cueillir*. Mais cependant on dit, *je cueille, tu cueilles, il cueille, je cueilleray, tu cueilleras, il cueillera.* Il est bon de remarquer encore, qu'on dit, *je cueillois, tu cueillois, il cueilloit,* & non *je cueillissois*, comme le prétendent

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 145
prétendent certaines personnes
qui apportent pour raison que,
comme: *vieillir* fait, *vieillissoit*;
cueillir, doit faire aussi, *cueillissoit*:
en quoy ils se trompent grossière-
ment, car il y a plusieurs ver-
bes en *ir* qui ne se terminent
point ainsi au présent. Si *vieillir*
fait *vieillissoit*, *defaillir* fait *dé-
faillloit*. Si *jaillir* fait *jaillissoit*,
tressaillir fait *tressaillloit*. Si *ban-
nir* fait *bannissoit*, *venir* fait *ve-
noit*, & ainsi de plusieurs au-
tres.

CULTURE.

Ce mot ne se dit guères au-
jourd'huy que dans le propre,
la culture de la terre, *la culture des
fleurs*. Mais on ne dira pas *la cul-
ture de la raison*, ny *la culture de
l'esprit*, quoy qu'on dise *cultiver
sa raison*, & *cultiver son esprit*. On
dit néanmoins, *la culture des Let-
tres*, comme: c'est à *la culture des
lettres*, que les hommes doivent
une partie des avantages dont ils

146 REFL. SUR L'US. PRES.
jouissent. Et c'est ainsi que parle
M. Patru dans un Plaidoyer, *le
peu de connoissance que j'ay*, dit-il,
je le dois à la culture des bonnes Let-
tres.

CUPIDITÉ.

Cupidité ne se prend que pour
la *concupiscence*, dont parle Saint
Paul; & ce ne seroit pas parler
avec exactitude que de dire, *la
cupidité de regner, la cupidité de
s'enrichir, pour le desir ou la pas-*
sion.

CY, ICY.

On demande s'il faut dire, *cét
homme cy, ce temps cy; ou cet hom-*
me icy. Le Pere Bouhours pré-
tend qu'il faut dire *ce temps-cy.*
Et il est certain qu'en Prose c'est
ainsi qu'on doit parler, quoy
qu'en Vers l'un & l'autre se puis-
se dire, ainsi je ne crois pas que
le Traducteur des Lettres de S.
Augustin ait parlé avec assez
d'exactitude, quand il a dit: *Il
ne restera aucune excuse aux Infide-*

DE LA LANGUE FRANÇ. 147
*les de ce temps icy. C'est une faute
qu'il fait en plusieurs endroits.*

D

DAVANTAGE QUE, PLUS QUE.

D*avantage* ne veut point *que*
après soy. Il ne faut pas di-
re, *il a davantage de Livres que*
moy. Ce ne seroit pas parler poli-
ment ; mais il faut dire , *il a plus*
de Livres que moy. Plusieurs Ecri-
vains habiles ont fait des fautes
contre cette regle. Témoin cét e-
xemple de la morale du Sage, Ce-
luy qui se confie *davantage* à ses
lumières qu'à celles de la grace
cōmet une ingratitude envers
Dieu. Et cét autre de l'art de
parler. *Il s'abbaisse davantage que*
son ennemy ne l'a élevé ; ce davan-
tage que blesse l'oreille, il falloit
dire. *Celuy qui se confie plus à ses lu-*
mieres qu'à celles de la grace, &c.

G ij

il s'abaisse plus que son ennemy ne l'a élevé. Il y a des phrases où le *davantage* que blesse bien plus que dans d'autres, c'est lors que le *que* finit presque la période, & qu'il n'est suivy que d'un ou de deux mots. Comme en cet exemple de l'Auteur des Réflexions „ sur l'Eloquence. La force de „ son discours, *dit-il*, en parlant „ d'un certain Prédicateur, al- „ loit toujours en augmentant „ comme par degrez pour frap- „ per encore *davantage* les esprits à la fin qu'au commencement. Il falloit : *pour frapper encore plus les esprits à la fin qu'au commencement.* Lorsque la phrase est périodique, & que le *qui* suit immédiatement après *davantage*, on ne s'apperçoit pas tout-à-fait tant de cette faute. La cadence de la période empeschant l'oreille d'y prendre garde, comme on le peut voir en cet exemple du dernier Traducteur de l'Imita-

DE LA LANGUE FRANÇ. 149
tion. L'humble contrition des
pécheurs, vous est, Seigneur, un
agréable sacrifice, dont l'odeur
vous plaît sans comparaison
d'avantage que celle de tout
l'encens du monde. Ce qui fait
encore que ce *d'avantage* ne blef-
se point l'oreille en cet endroit,
c'est qu'il se trouve par hazard
qu'il est mis dans un lieu où il
faut un grand mot ; & où une
monosyllabe comme, *plus*, n'iroit
pas si bien. Mais cela n'empê-
che pas que ce ne soit une faute ;
car si la monosyllabe, *plus*, ne
venoit pas bien en cet endroit, il
la falloit placer ailleurs. Et
dire, l'humble contrition des
pécheurs vous est, Seigneur, un
agréable sacrifice, dont l'odeur
vous plaît *plus* sans compa-
raison *que* tout l'encens du
monde ; ou bien en ajoûtant un
petit mot, *dont l'odeur vous plaît*
beaucoup plus, ou *infiniment plus*
que tout l'encens du monde.

DE, DES.

Lorsque l'adjectif suit le substantif on met, *des*, auparavant, & non, *de*; *des hommes sçavans*, lorsqu'il précède, on met, *de*, & non, *des*; *de sçavans hommes*. Mais voicy une remarque qu'il est utile de faire, c'est que si ma proposition est générale, & que je parle, par exemple, de tous les sçavans hommes; alors je dois mettre, *des*, quoyque l'adjectif soit auparavant, comme: *nous apprenons des sçavans hommes que, &c. C'est le sentiment des sçavans hommes*: Mais si ma proposition n'est pas universelle, & que je parle seulement de quelques-uns, & non pas de tous; alors je dois mettre, *de*, suivant la règle que nous avons donnée: *J'ay appris de sçavans hommes que, &c.* ce qui est le mesme que si je disois, *j'ay appris de quelques sçavans hommes*.

Il faut encore remarquer que

si dans ces sortes de propositions particulieres, le nom n'est pas au nominatif ou à l'accusatif, il faut toujours mettre, *de*, quoyque l'adjectif soit après le substantif, comme : *je l'ay appris de personnes tres-sages qui me l'ont dit*. Cela s'entend, pourveu que le verbe ne demande point d'article ny de préposition ; car on dit fort bien, *j'ay ouï dire cela à des personnes tres-sages*.

DE, après LES NOMS DE NOMBRE.

Il y a des occasions où après les noms de nombre il faut ajouter, *de*. Par exemple, qui diroit, *il y en eust cent tuez*, ne parleroit pas exactement ; il faut dire, *il y en eust cent de tuez*. Cét exemple en peut faire entendre plusieurs autres.

DE, après T A S C H E R.

De se met plus ordinairement que *à*, après ce verbe ; *je tasheray d'entrer*, mieux que *à entrer*.

DE, après OBLIGER.

Quand *obliger* signifie contraindre, on met *à*; *on l'a obligé à signer*. Quand il signifie faire plaisir, on met, *de*, comme chacun sçait. Ainsi si je disois, *on l'a obligé de signer*, il sembleroit que je voudrois dire, *qu'on luy auroit fait plaisir de signer*, ce qui fait un sens tout opposé.

Néanmoins quand il n'y a point d'équivoque à craindre on peut mettre, *à*, ou, *de*, selon que l'occasion le permet; je dis selon que l'occasion le permet, car souvent la rencontre de deux, *à*, oblige de mettre, *de*, après *obliger*. Ainsi M. d'Ablancourt qui a dit dans les Commentaires de César, *cela les obligea à camper à quatre lieues*, auroit, je crois, mieux parlé, s'il eust dit, *cela les obligea de camper à quatre lieues*.

DE, après ESPÉRER.

Souvent on supprime *de* après ce verbe, aussi bien qu'après le

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 153
 verbe *croire* & plusieurs autres de
 la sorte, comme : *j'espere vous*
aller voir. Je crois estre obligé à
cela. Nos meilleurs Auteurs par-
 lent ainsi. Justine fut d'avis que «
 Auxence provoquast S. Am- « ^{Histoire}
 broise à une dispute, *esperant* « ^{de Theo-}
le décréditer, s'il refusoit ; ou « ^{dote.}
 s'il l'acceptoit, le faire déclai- «
 rer vaincu par des Commissaires
 gagnez. On retranche encore
 le, *de,* après le verbe *imaginer,*
 & le verbe *croire,* comme : *il y a*
bien des gens qui en lisant ces hisloi-
res, s'imaginent estre à la Cour.

Un valet hypocondriaque « ^{Réfle-}
 s'entretenoit un jour avec un « ^{xion sur}
 tableau ou estoit représenté le « ^{la Poëti-}
 Collège des Cardinaux, *croyant* « ^{que.}
converser effectivement avec «
 ces Princes de l'Eglise. «

Il est bon néanmoins d'obser-
 ver que si le verbe après le-
 quel on retranche le, *de,* n'estoit
 suivi que d'un seul mot qui n'eust
 qu'une syllabe ou deux syllabes

154 REFL. SUR L'US. PRES.
brèves, alors il faudroit mettre,
de, comme: *s'il vous plaist de*
m'ouïr, & non, *s'il vous plaist*
m'ouïr.

FAIRE DE DIFFICULTE',

FAIRE DIFFICULTE'.

Si la proposition est affirmative, il est hors de doute qu'il faut dire, *faire difficulté*; *il fait difficulté de dire son sentiment*; mais si elle est négative, plusieurs croient qu'on doit mettre, *de*; *il ne fait pas de difficulté de dire son sentiment*. C'est ainsi que parlent presque tous nos bons Auteurs; mais comme ils n'observent pas cette règle fort exactement, & que quelquefois ils retranchent le, *de*, je ne crois pas que ce fust une grande faute de l'omettre; il semble même que ces deux, *de*, qui se suivent: *faire de difficulté de*, ayent quelque chose de rude à l'oreille. M. Fléchier dit dans la vie du Cardinal Com-mendon, *Ils ne firent pas difficul-*

*te de dire que l'Empereur avoit esté
abusé. M. de Vaugelas retranche
aussi quelquefois le, de. Alexan-
dre ne fit pas difficulté de luy don-
ner sa parole à la façon des Per-
ses.*

Tradu-
cion de
Quinte-
curse.

Quand le, de, qui suit se man-
ge avec le mot suivant, alors on
peut mettre *faire de difficulté* sans
craindre la répétition des, de,
parce que l'élision empêche
qu'ils ne choquent l'oreille. Com-
me on ne fera point de difficulté
d'attaquer, mais; ie ne sçay si, si,
demeurera en secreté, dit M. de
Voiture au sujet du mot de *car*
qu'on vouloit bannir de la Lan-
gue. Hors ces occasions, bien des
gens croient qu'il est mieux de
retrancher le de. Il n'en est pas
tout-à-fait de même de *faire*
scrupule, car l'usage veut qu'on
dise, *ne pas faire de scrupule, il*
ne fait point de scrupule de, &c. Et
nous n'avons point de bons Au-
teurs qui ne mettent le de dans

156 REFL. SUR L'US. PRES.
cette manière de parler. Il faut
remarquer néanmoins que l'on
dit, *cela ne souffre pas de difficulté,*
& non cela, *ne souffre pas diffi-*
culté.

DE'CHIREMENT.

Ce mot est fort bon au figu-
ré, *un déchirement de conscience,*
un déchirement de cœur. Je sçay
bien que le Pere Bouhours ne
l'aime pas ; mais cela n'empesche
pas qu'il ne soit en usage. Il se
dit mesme quelquefois dans le
» propre, comme : n'avoit-on pas
» raison de reprocher au grand
» Prestre son animosité & son
» emportement qu'il avoit suffi-
» samment fait paroître par le
» *déchirement* de ses habits, quoy
» qu'il fust defendu.

DE'CADENCE.

Décadence ne se dit qu'au figu-
ré ; on ne dit point *la décadence*
d'un bâtiment ; & si l'on dit, *la dé-*
cadence d'une maison, ce mot se
prend alors pour *famille*. Mais on

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 157
ne doit point dire *décadence*, pour
signifier une ruine entière &
une destruction totale, parce que
ce mot exprime seulement une
diminution de grandeur qui
conduit insensiblement à la rui-
ne, & non, une ruine subite &
entière; c'est pourquoy je m'é-
tonne que l'Auteur de la Ma-
nière de bien penser dans les ou-
vrages d'esprit, ait appelé, la rui-
ne de Troyes, *la décadence de* pag. 125
Troye. C'est un langage qu'on ne
peut excuser de faute.

DE'CONFIRE,

METTRE EN DE'ROUTE.

Ce verbe est tout-à-fait hors
d'usage, quoyque M. d'Ablan-
court s'en serve dans la retraite
des dix mille. *On leur dit que les*
femmes alloient à la guerre, &
qu'elles avoient déconfit le Roy de
Perse.

DE'FECTION.

Défection est fort en usage, &
nos meilleurs Auteurs s'en ser-

Pratique
de l'édu-
cation des
Princes.

vent. *Il fut sur le point de perdre les Provinces obéissantes, par la défection de la haute Noblesse.*

DE LA EN AVANT,

D'ORESNAVANT.

Delà en avant est un mot favori du Traducteur des Lettres de Saint Augustin. *Il l'assura que la Ville seroit delà en avant hors d'atteinte.* Mais ce mot est fort Provincial, aussi bien que *d'aujourd'huy en avant*, que le même Auteur dit presque toujours.

Lettres de
S. Augu-
stin.

D'aujourd'huy en avant il faut d'autres mœurs, & une autre manière de vie.

DE'FERRER.

Ce mot se dit quelquefois au sens de *démonter, déconcerter*, & c'est en ce sens que s'en est servy M. d'Ablancourt, quand il a dit:
„Un Avocat interrogeant un témoin, luy disoit: il se peut
„faire que celui qui a dit ce que
„vous rapportez, l'ait dit en
„colere, il en tomba d'accord ;

il se peut faire que vous n'avez « d'Ablan-
 pas bien oüy, il fit signe que « court.
 cela pouvoit estre aussi; il se « Apo-
 peut faire, *ajouta-t'il*, que vous « phlegm.
 ne l'ayiez point oüy du tout. « des An-
 Alors il se fit une huée qui « c.ens.
déferra le témoin. «

DE'LOYAL.

Déloyal est meilleur en Poë-
 sie qu'en Prose, aussi bien que
déloyauté; & M. Perraut s'en est
 servy à propos dans son excel-
 lent Poëme de Saint Paulin.

*Parmy ces Nations fières & déloyales
 Nulle en lâches forfaits n'égalait les Vandalis.*

DEMANDER EXCUSE.

Cette phrase en terme de
 compliment & de civilité n'est
 guères bonne; il faut dire, *de-*
mander pardon. Demander *excuse*,
 n'est pas du bel usage, & c'est là
 tout le vice de cette expression;
 car qu'elle soit contre la raison,
 comme le prétend le Pere Bou-
 hours, c'est ce qu'il est difficile
 de montrer: aussi la preuve qu'il

en apporte n'est qu'apparente ; afin, *dit-il*, que cette phrase fût bonne, il faudroit que celui à qui on dit, *je vous demande excuse*, pût répondre, *je vous accorde l'excuse que vous me demandez* ; ce qui ne se peut raisonnablement, puis que c'est à luy au contraire de recevoir l'excuse, & à celui qui s'excuse de la donner. Je dis que cette raison n'est qu'apparente ; car on persuaderoit par là qu'*excusez-moy. Je vous prie de m'excuser*, seroient aussi de mauvaises phrases : afin qu'*excusez-moy* fût bon (peut-on dire) il faudroit de même que celui à qui je le dis pût répondre raisonnablement : *je vous excuse* ; or cela ne se peut, puis que ce n'est pas à luy de m'excuser, mais à moy : de même que ce n'est pas à luy de me donner excuse, mais à moy de la luy donner. Ce qu'il y a donc à remarquer là-dessus, est qu'il

n'est point vray que celuy à qui je dis, *je vous demande excuse*, ne puisse pas répondre raisonnablement, *je vous accorde l'excuse que vous me demandez*; car s'il peut dire, *je vous excuse*, sans choquer la raison par cette phrase, pourquoy ne pourra-t'il pas dire aussi *je vous accorde l'excuse que vous me demandez*? toute la difference de ces réponses n'est donc que dans l'usage qui favorise l'une, & qui rejette l'autre, quoy qu'elles soient toutes deux aussi raisonnables; en effet quand je dis *je vous demande excuse*, c'est comme si je disois: je vous prie d'avoir la bonté par l'interprétation favorable que vous donnerez à mes paroles, de me trouver une excuse qui me puisse justifier auprès de vous: d'ailleurs qu'est-ce qu'*excuser*, si ce n'est *donner excuse*? & pourquoy ne dira-t'on pas bien, il y a des gens qui interpretent

tout en bien, & qui donnent plus
 volontiers leurs excuses aux fau-
 tes d'autrui, qu'aux leurs pro-
 pres. Si donc on peut donner
 des excuses aux fautes d'autrui,
 pourquoy ceux qui ont man-
 qué, ne les pourront-ils pas de-
 mander ? & pourquoy ne pour-
 ray-je pas dire, *je vous prie M.*
de me traiter toujours avec vostre
bonté ordinaire, & de ne pas me
refuser de ces excuses charitables
que vous accordez si obligeamment
aux fautes d'autrui ; C'est donc
une fausse raison pour condam-
ner la phrase de ie vous demande
excuse, que de dire que l'excuse
ne se demande pas, mais se donne
par celuy qui veut estre excusé.

On peut voir cependant par
 ces exemples que *demandeur ex-*
cuse a quelque chose de moins
 fort, que *demandeur pardon*, car
 quand on demande excuse, on
 demande de n'estre pas regardé
 comme coupable ; au lieu que

demandeur pardon, c'est en avouant qu'on est coupable demander qu'on ne soit pas traité comme la faute le merite, ce qui est beaucoup plus fort: Ainsi quoy que la phrase de *demandeur excuse* ne soit pas du bel usage en terme d'honnesteté, & qu'il soit plus civil de *demandeur pardon*, il y a des occasions où les circonstances n'estant pas de mesme, on peut se servir de *demandeur excuse*; comme lors qu'on a à ménager l'honneur & le rang des personnes dans les termes de réparations d'injures & de quelque accommodement, car alors *demandeur pardon* qui est un terme d'honnesteté, devient un terme humiliant; au lieu que *demandeur excuse*, n'ayant pas un sens si fort, semble satisfaire au devoir de la réparation, sans interesser l'honneur de celui qui la fait: Et cette expression dans une telle occasion n'est nullement à reprendre.

DEMI, DEMIE.

Demi estant devant le nom est indeclinable, *demi-heure* : mais estant après, il est déclinable. *Une heure & demie.*

NI RAISON, NI DEMI.

Cette façon de parler est d'usage dans le discours familier, & on dit tous les jours, *il n'y a ni raison, ni demi* dans tout ce qu'il dit. Et l'Auteur qui a traduit les trois premières Comédies de Térence se sert dans sa traduction de cette manière de parler, *ie n'y ay veu ni boutique ni demi.*

DEMIPELAGIEN,

SEMIPELAGIEN.

Plusieurs aiment mieux dire *demipelagien*, comme plus conforme à nostre Langue. Et c'est comme parle le Traducteur des Lettres de Saint Augustin. Mais l'usage ne favorise guères ce mot, on dit néanmoins *demi-Arrien*. Tous les autres conciliabules

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 165

qui furent tenus par les Arriens ou Mémoire
demi-Arriens firent un grand mal sur la Religion.
à l'Eglise.

DEMONSTRATION
D'AMITIÉ.

Cette maniere de parler est
d'un bel usage. Ceux qui craignent
l'apparence de l'affectation, ai-
ment mieux *témoignage d'amitié* ;
mais les personnes un peu galan-
tes dans leur stile préfèrent *dé-
monstration d'amitié* ; c'est ce qui
a fait dire à l'Auteur des nou-
veaux Dialogues d'Eudoxe &
de Philante, *il craignoit de don-
ner de vaines espérances sur des dé-
monstrations d'amitié, qui parmi
les Grands d'ordinaire ne signifient
rien.*

DE MORDRE.

Quelques-uns prétendent
que ce verbe ne se dit qu'au fi-
guré, *quand il a pris un dessein, il
n'en demord point.* Mais ils se
trompent, on dit fort bien *le
lézard est un animal qui ne demord*

point, il laisse plustost ses dents que de démorde.

DE PIQUER, *pour CONSOLER.*

Ce verbe se met quelquefois au lieu de *consoler*; & M. de Voiture s'en est servy en ce sens, quand écrivant à M. de Lyonne, il dit, *si i'ay esté si heureux que de trouver quelque place dans vostre amitié, ce gain là me dépique de toutes mes pertes.*

DEPUIS *devant un infinitif.*

Depuis ne se doit point mettre devant un infinitif; & le Traducteur des Lettres de Saint Augustin, n'a point parlé correctement d'avoir dit: *apres le Baptisme, la Penitence est utile pour effacer les pechez qu'on a commis depuis l'avoir recen.* Mais comme ces deux, *apres*, dans une même phrase sont vicieux, il falloit dire, *apres le Baptisme la Penitence est utile pour effacer les pechez qu'on a commis depuis qu'on l'a recene.*

D E P R E N D R E.

M. l'Abbé Danet a écrit dans un certain Dictionnaire François Latin, que ce terme avoit vieilly dans nostre Langue, mais il s'est trompé ; & ceux qui savent ce que c'est que de bien parler ne reprendront jamais le Traducteur des Lettres de Saint Augustin d'avoir dit ; prenez garde qu'il ne vous arrive de demeurer attaché au mal, comme si vous estiez assuré que la grace viendra tout d'un coup en *déprendre* vostre volonté pour la porter au bien. Jesus-Christ nous a *dépris* & détaché du commerce des choses de la terre. Ce mot à quelque chose d'agréable, & je ~~connois~~ *crois* qu'on peut dire aujourd'huy, avec la mesme grace que la dit autrefois M. de Balzac, *les mélancholiques ne se déprennent pas si aisement de leurs passions.*

Lettres
de Balzac
liv. 18.
lett. 7.

DESAPPROPRIATION.

Ce mot a quelque chose de fort & d'élegant. Exemple,
 „ Dieu ne demande pas de nous
 „ un renoncement qui soit égal ;
 „ il y en a qu'il élève à une con-
 „ dition plus parfaite, qu'il di-
 „ stingue & qu'il engage par une
 „ *desappropriation* extérieure des
 „ biens, des honneurs, des plai-
 „ sirs, &c. *Eclaircis. sur la vie Mo-
 nast. c. 5.*

DES AVANT.

Désavant a quelquefois plus
 „ de force que *avant* ; vous vou-
 „ lez que je prie pour vous ; je
 „ le faisois *désavant*, que vous
 „ me l'eussiez demandé. Ils ont
 „ bien veu que l'acte de nullité
 „ qu'on avoit fait de cette censu-
 „ re, *désavant* qu'elle fut con-
 „ cluë, seroit un mauvais préam-
 „ bule pour la faire recevoir.

Lettres de
S. Augu-
stin.

Pensées
de Pas-
chal.

DES ASSURER.

C'est un vieux mot qu'il se-
 roit à souhaiter qu'on fît revivre

vre ; car outre qu'il exprime bien, il paroist nécessaire : nous n'avons point de terme qui signifie, rendre un homme incertain d'assuré qu'il est, le mettre dans le doute touchant une chose dont il ne doute pas ; & c'est ce qu'exprime le verbe *désassé-
rer*, comme : *il croit cela ferme-
ment, mais il l'en faut désassé-
rer. J'ay eu beaucoup de peine à
le désasséurer de ce qu'on luy a dit.
Il y a des gens qu'on ne sçauroit
désasséurer de rien. Il faut sçavoir
se désasséurer des choses qu'on a
crû trop légèrement. Desabuser &
dissuader*, ont une signification plus étendue ; quand on dit, *ie
l'ay desabusé de cela, ie l'en ay dis-
suadé* : c'est comme si l'on disoit,
i'ay fait qu'il ne le croit plus ; Or il
y a des occasions où il ne s'agit
pas toujours d'ôter tout-à-fait
aux gens la croyance qu'ils ont,
mais où l'on se propose seule-
ment de leur ôter la certitude

170 REFL. SUR L'US. PRES.
où ils sont, pour les faire douter de ce dont ils ne doutoient point; c'est ce que le mot de *desaffeur* exprime tout-à-fait bien.

DES ENCHANTER.

Ce mot a quelque chose d'agréable; & M. de Balzac, ce me semble, s'en est servy assez à propos quand il a dit, *on l'a assuré qu'il avoit guéri un grand nombre de malades, qu'il avoit desenchanté la Cour, & desabusé les Provinces*. Lettr. de Balzac.

DESCRIRE.

Plusieurs personnes pour dire *copier, transcrire*, disent décrire; mais c'est un terme qui n'est point François en ce sens: *décrire*, signifie *faire la peinture, & la description d'une chose*, comme: *ie vais vous décrire la situation de cette ville, les mœurs de ses habitans*. Il signifie aussi *tracer*, soit sur le sable, sur le papier,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 171
sur la toile, &c, *décrire un cercle,*
décrire une ligne, &c.

DESESPERER *une chose,*
ou d'une chose.

On dit, *desespérer de quelque chose, desespérer de son salut, & non, desespérer quelque chose, desespérer son salut.* Ce verbe ne regissant l'accusatif que lors qu'il signifie *causer du desespoir,* comme: *desespérer quelqu'un, le jeter dans le desespoir.* ainsi je ne sçay si le Pere Bouhours a esté assez correct quand il a dit, *il les assura que malgré tous les obstacles qui faisoient desespérer leur réception en France, la Compagnie s'y establirait.* Ne falloit-il point, *qui faisoient desespérer de leur réception?*

Vie de S.
Igrace.

DESIREUX.

Desireux n'est pas du bel usage, quoique quelques personnes s'en servent dans les Livres de dévotion. *Desireux de son salut,* & je ne crois pas que le

H ij

172 REFL. SUR L'US. PRES.
Traducteur des Lettres de S.
Augustin ait parlé fort poliment,
quand il a dit : *C'estoit une jeune
personne fort desiruse d'appren-*
dre.

DESOLATEUR.

Ce mot paroist beau, mais un
peu hardy. M. Sarrafin s'en sert
avec beaucoup de grace. Ty-
Discours
sur la
Tragedie. „ ridade tombe de cette felicité
„ que l'injustice de sa fortune
„ luy avoit donnée, il se récon-
„ noit ennemy, & persecuteur
„ de son beau-pere, *desolateur* de
„ tout son Royaume, mari per-
„ fide, &c.

DETAILLER,

Faire le détail de quelque chose.

Le Traducteur des Lettres de
Saint Augustin dit, *il seroit inu-*
tile de vous détailler tout le reste.
Il faudroit trop de discours pour
vous détailler tout le reste : Ce
mot est bon dans les Lettres, les
conversations, & les discours fa-
miliers.

On se trompe de croire, comme font quelques personnes, que ce mot n'ait point de pluriel, aussi M. Racine n'a pas fait de scrupule de dire dans son remerciement à M^{rs} Corneille, & de Bergeret, *vous n'avez point à craindre tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses qui séchent l'esprit de l'Ecrivain.*

DETRACTER, MEDIRE.

Détraction, détracteur, se disent encore ; mais *détracter*, commence à se passer.

DEXTERITE.

Dextérité est du bel usage, & M. Racine s'en sert avec beaucoup de politesse. *Comment, dit-il, s'est fait ce changement, est-ce par la dextérité de nos Ministres dans les Pays Etrangers ?* Et M. Mascaron : *On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates.* Saint Evremont,

Remerci-
ment à M.
Corneille.

Oraison
Fut étre
de M. la
Duchesse
d'Orléans.

dont la diction est si pure & si
élégante dit encore: En con-
damnant Tacite de ses Réfle-
xions guindées: le crime trou-
ve moins d'aversion dans les
esprits, lorsqu'on met tant d'a-
dressé & de dextérité à le con-
duire. *Observ sur Salluste & Tacite.*

D E X T R E M E N T.

C'est un mot qui a un peu
vieilly, & je ne crois pas qu'on
doive s'en servir; quoyque M.
d'Ablancourt dise dans les A-
pophtégmes des anciens. Un
Peintre ayant peint si bien un
raisin que les oyseaux le ve-
noient béqueter, son camara-
de s'avisa de peindre un ri-
deau si *dextrement* que l'au-
tre ordonna de le tirer pour
voir ce qu'il cachoit.

D E V O T I O N.

Estre à la devotion de quelqu'un.

Cette façon de parler est en
usage. *Ils arrestèrent qu'on se fai-
sroit du Roy, par le moyen des*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 175
Bactriens qui estoient à leur devo-
tion Vaug. Quint. C.

DEVOYÉ, EGARÉ.

Autrefois on disoit *les devoyez, nos freres devoyez*, en parlant des Héretiques; & le Pere Cotton n'a-t'il pas dit dans une Epistre au Roy, en parlant de sa Compagnie: Le resta-
« blissement des Peres Jesuites
« vous a redoublé la bienveil-
« lance des bons, l'estime des
« Nations Etrangères, & vous a
« acquis le cœur & le corps d'un
« Ordre Religieux qui semble
« avoir esté suscité par la provi-
« dence Divine en ces derniers
« temps pour la conversion des
« Infidèles, pour la réduction
« des *devoyez*, pour l'instruction
« des Catholiques, pour le se-
« cours de l'Eglise, & pour vô-
« tre particulier service. Mais
« il n'y a plus aujourd'huy que les
« bonnes gens qui parlent ce lan-
« gage. *Dévoyé* est un vieux mot

H iij

176 REFL. SUR L'US. PRES.
au lieu duquel il faut dire, éga-
le.

DIEUMERCY.

Ce terme n'est que du dis-
cours familier, & se dit quel-
quefois avec assez de grace,
Art de
penser,
premier
discours. *personne Dieumercy ne prend inte-
rest à l'universel à parte rei, à
l'estre de raison, ny aux secondes
intentions.*

JE DISE, DIE.

*Il faut que je vous die, il faut
que je vous dise; Je die* paroît
à quelques-uns plus soutenu
M. Fle-
chier, O.
raison Fu-
nébre de
M. de Tu-
renne. „ pour un discours public; Vous
„ sçavez de qui je parle, Mes-
„ sieurs, vous sçavez le détail
„ de ce qu'il fit sans que je le die.
Mais néanmoins *je dise* est plus
usité. Il faut remarquer cepen-
dant que *die* & *dise* sont égale-
ment bons dans la Poësie, à cau-
se de la fertitude de la rime;
& il n'y a personne qui puisse
trouver à redire à ces plaisans
Vers.

*Colas est mort de maladie ,
Tu veux que i'en pleure le sort ,
Que Diab'le veux-tu que i'en die ,
Colas vivoit , Colas est mort.*

DIRIGER, DIRECTEUR.

Diriger ne se dit d'ordinaire qu'en terme de *direction* (spirituelle, non plus que *Directeur*; pour ce qui est de *direction*, il n'est pas uniquement attaché au spirituel, car on dit fort bien, *je vous laisse la direction de mes affaires.*

DISSETEUX, PAUVRE.

L'Abbe Furetiere s'est servi de ce mot dans son premier Factum, *ils travaillent à rendre la langue pauvre & disseteuse.* Mais cependant *disseteux* n'est pas un mot qui soit fort d'usage, & je ne le crois pas encore assez établi pour pouvoir s'en servir sur l'autorité de M. Furetiere.

DISTRIBUTION.

Ce mot a deux sens, il signifie quelquefois le partage qu'on

fait d'une chose à plusieurs personnes, comme: *la distribution du bled, la distribution du vin, &c.* Il signifie outre cela une figure de Rhétorique, laquelle partage & distribue par ordre de distinction les principales qualités d'un sujet. Cette figure orne beaucoup le discours; & l'exemple fera mieux entendre ce que c'est.

Vie de „ Ils jugerent bien qu'il se
Dom „ faudroit conduire sagement
Barth. des „ avec un tel maître, qui avoit
Martyrs. „ tout ensemble la lumière pour
„ voir leurs fautes, la justice
„ pour les reprendre, & l'auto-
„ rité pour les punir.
„ Les richesses sont de grands
„ obstacles au salut; il est bien
„ difficile de les acquérir sans in-
„ justice, de les posséder sans
„ orgueil, d'en user sans dissolu-
„ tion. Il est facile de voir par
ces deux exemples que cette fi-
gure est d'un grand ornement,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 179
mais il faut éviter l'affectation.

Il y a une autre maniere de *distribution* où l'on joint le *qui* relatif, laquelle n'a pas moins de grace que la première; en voici un exemple de M. Fléchier dans son Oraison Funèbre pour M. le Chancelier. Lors que « le feu de la rébellion s'allu- « ma dans la Capitale d'u- « ne Province, & qu'un illustre « Chancelier alloit ou l'arrester « par l'autorité des Loix, ou la « punir par la puissance des ar- « mes; M. le Tellier fut choisi « pour l'assister de ses conseils, & « pour chercher avec luy ces « difficiles temperamens de me- « nace *qui étonne*, de rémon- « trance *qui corrige*, de douceur « *qui appaise*, de severité *qui* « *chastie*. »

Ces fortes d'expressions donnent un grand éclat à un discours, mais elles veulent estre touchées délicatement: il ne

faut pas quand on s'en sert, qu'il paroisse qu'on cherche à plaire.

DISSOUDRE.

Ce verbe est difficile dans la formation de ses temps ; on ne sçait bien souvent s'il faut dire, *les vapeurs se dissolvent*, ou *se dissolvent*, pour moy je crois qu'on doit dire *dissolvent*, *les vapeurs se dissolvent en pluie* : Et ce qui fait bien voir que c'est la véritable prononciation, c'est qu'on ne dira pas que *la vapeur est dissolue*. D'ailleurs tous nos bons Auteurs disent *dissout*, & non *dissolu* : Et entr'autres M. d'Abblancourt qui dans la traduction de Minutius Felix dit, *qu'est-ce que les animaux, qu'un mélange d'éléments qui se dissolvent après ?* Il en est de même du verbe *résoudre*. Quand il signifie la dissolution d'une chose, on dit *résout*. *Les vapeurs forment des nuages qu'on se résout à la fin en pluie.*

Tradu.
de Minut.
Felix,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 181
DITS, MOTS, SENTENCES.

Autrefois on disoit *des dits, de beaux dits*, pour de belles paroles, de belles sentences. *es dits spirituels; des dits agreables*; mais je ne sçay si aujourd huy on pourroit se servir de ce mot. Un Auteur cependant fort poly & fort elegant, dit dans le jugement qu'il fait de Seneque. Il ne nous reste rien qu'on puisse dire seulement estre d'Alexandre, que *certain dits spirituels* d'un tour admirable, qui nous laissent une impression egale de la grandeur de son ame, & de la vivacité de son esprit. S. Evremont.

DIVERTIR, DETOURNER.

Ce verbe est d'usage en ce sens, *il n'y a rien qui divertisse tant l'esprit de l'estude. Il est si fort attaché à cela, qu'on ne l'en sçauroit divertir. Divertir* signifie quelquefois enlever, comme: *divertir l'argent du public.*

DOCTE, DOCTEUR.

Estre Docte, c'est estre véritablement sçavant & habile; *estre Docteur*, c'est non seulement estre habile homme, mais avoir donné certaines preuves de sa science, par lesquelles on ait obtenu ce titre. Il faut néanmoins avoüer que depuis quelques années on a mis une autre différence entre ces deux mots, & qu'aujourd'huy le mot de Docteur est fort au dessous de celui de docte; ce qui est venu de ce que dans un grand nombre d'habiles gens qui avoient ce degré, quelques-uns ne soutenant pas leur nom par leur science, se font trouvez *Docteurs* sans estre *Doctes*: & cela a suffi pour ravalier un titre si beau; car c'est un vice qu'on ne guerira jamais, de juger du particulier au général dans les choses défavantageuses. Delà sont venues ces railleries si injustes, mais si or-

DE LA LANGUE FRANÇ. 183
dinaires ; *Ce n'est qu'un Docteur, il ne prêche pas mal pour un Docteur ; quoy qu'il soit Docteur, il est habile homme.* C'est ce qui donna lieu à la raillerie que l'on fit il y a quelques années du Docteur M*** lors qu'après l'avoir cité dans un Livre, en l'appelant le Docte M*** on eut soin de mettre dans l'errata : lisez *Docteur.*

DONT, D'OÙ.

La maison dont il est sorti, d'où il est sorti ; s'il s'agit de l'extraction, il faut dire *la maison dont il est sorti.* Mais si j'entens seulement qu'un homme vient de sortir d'une maison où il estoit entré, alors il faudra dire, *la maison d'où il est sorti.*

DOUTE.

Doute est masculin, quoy qu'autrefois il fust féminin. Il « renonça à l'Empire, à l'honneur & à la vie, pour ne pouvoir plus supporter *la doute,* &c »

„l'incertitude de l'avenir, dit

Lettre à
Mademoi-
selle de
Ram-
bouillet

„M. de Balzac dans son Prince.

„Et M. de Voiture: si j'avois *la*

„*moindre doute* d'avoir failly, je

„n'aurois pas ces bons interva-

„les dont je jouïs quelquefois.

Mais l'usage présent de ce mot

est contraire à ces autoritez, &

le fait masculin.

DOUTEUSEMENT.

Ce terme est au goust de plu-

sieurs personnes tres-déliçables

dans la Langue, & entr'autres

de Mademoiselle de Scudery qui

Conver-
sation de
l'envie.

s'en sert souvent, *on sçait cela si*

douteusement que j'aime presque

autant n'en rien sçavoir.

„A quoy sert donc la raison

„humaine & le sçavoir, à faire

„connoître qu'on sçait tout ce

qu'on sçait fort *douteusement.*

LE DRAVE, LA DRAVE.

LE SAVE, LA SAVE.

Plusieurs personnes disent *la*

Drave, la save. M. Fléchier dit

toujours, *le Drave, le Save* dans

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 185
l'Histoire de Theodose ; c'est ce
qui a porté le Traducteur du Pa-
négyrique du mesme Theodose
à le dire aussi. *Témoin la Ville de*
Siscia, témoin ce fameux Combat
qui se donna auprès du Save. Et
dans la Préface de la Tradu-
ction : *Il vint camper vers Pe-*
torvium petite Ville sur le Drave.

DROITURE.

Droiture ne se dit point au sens
naturel ; on ne dit pas d'un bâ-
ton bien droit, *qu'il a de la droi-*
ture ; mais on dira bien d'un
homme qui aura de l'équité &
de la prudence, *que c'est un hom-*
me d'une grande droiture.

DU DEPUIS, DEPUIS.

Du depuis ne se dit plus. M.
l'Abbé de la Chambre a dit
néanmoins : *Satan s'est servy du* Panegy.
de Saint
Charles.
depuis de la beauté, des délices, & de
la curiosité pour perdre les hommes. Borroiné
Mais il n'est pas à suivre en cela ;
D'ailleurs on voit bien par les ou-
vrages de cet Auteur, qu'il ne se

186 REFL. SUR L'US. PRES.
met pas beaucoup en peine des
mots, & qu'il s'attache plus aux
choses qu'aux paroles.

E

EFFICACE, EFFICACITE'.

Quelques-uns sont pour *ef-
ficace*, & d'autres pour *ef-
ficacité*; mais l'usage le plus re-
ceu est pour efficace, *l'efficace de
la grace surmonte la dureté du cœur.*
Et c'est comme parle un Auteur
célèbre, dont les écrits ne sont
pas moins polis qu'ils sont saints;
*La parole qui sort de la bouche de
Jesus-Christ, trouve dans sa sour-
ce toute son efficace & sa puissance.*
Cela n'empêche pas néanmoins
que de bons Ecrivains ne di-
sent *efficacité*: *les miracles de l'ef-
ficacité de la parole Evangelique
durent & dureront jusqu'à la con-
sommation des siècles.*

Eclaircis-
sement sur
le Livre
de la vie
Monasti-
que.

Mémoi-
res sur la
Religion.

Eshonté paroît un tres-bon mot, pour marquer une personne qui a perdu toute honte; c'est un vieux terme qu'il seroit à souhaiter qui s'introduisit; car le mot d'*effronté* ne dit pas tout-à-fait la même chose, il marque d'ordinaire une hardiesse trop libre à parler; d'où vient qu'on dit souvent, *c'est un effronté qui vous dira cent injures*: mais *eshonté* donne à penser davantage, le sens en est plus injurieux, *un homme eshonté* c'est un homme qui a perdu toute pudeur; je crois que ce mot marque plus la corruption du cœur, & *effronté* la légèreté de l'esprit, & l'indiscrétion.

E L E V E.

Tout homme qui est formé de la main d'un autre, en quelque art & quelque science que ce soit, pourveu que ce soit un art noble, s'appelle *son élève*.

Traduct.
des Lettres
de S. Ang.

„ On ne croyoit pas trouver de
„ meilleurs sujets, pour l'Episco-
„ pat que des *Eleves* de Saint Au-
„ gustin.

E L E V É', R E L E V É'.

Elevé se dit dans le propre &
dans le figuré, *un bâtiment ele-
vé, un discours élevé, un esprit ele-
vé*; pour *relever*, il ne se dit
guères que dans le figuré, *un
discours relevé, des matieres rele-
vées*; mais on ne dira pas *une
maison relevée*. On dit pourtant,
*un chapeau relevé pardevant, des
figures relevées en bosse, &c.*

E M A N E R.

Ce mot placé à propos se dit
avec assez de grace; on dira fort
bien, par exemple, *qu'il y a de
certains corpuscules qui émanent
sans cesse de tous les corps*. Le Pe-
re Thomassin se sert assez à pro-
pos de ce mot dans un de ses
ouvrages. *C'est une morale émanée
de la tradition des premiers hom-
mes.*

Préface
de la mé-
thode
d'étudier
les Poëtes.

EMMENER, AMENER.

Ces deux mots ont des sens différens, *amener* en a plusieurs, il signifie conduire, comme : *il me l'a amené chez moy*. Voiturier, comme : *il fait amener ses marchandises par bateau*. Introduire, comme : *c'est ce qui a amené le luxe parmi les hommes*.

Emmener signifie *derober, emporter, entraîner, &c.* & marque presque toujours de la violence, comme : *je crains qu'on ne m'ait emmené mon cheval ; ce fleuve s'est débordé, & a tout emmené ;* ainsi on peut dire, *que le temps amene & emmene toutes choses*, pour dire, qu'il fait naître & perir toutes choses. Enfin il y a de la différence entre *emmener* & *amener*, comme entre : *apporter* & *emporter*. *Emmener* se dit du lieu où l'on est à celui où l'on n'est pas ; & *amener* du lieu où l'on n'est pas, à celui où l'on est.

EMPREINDRE.

Cela est demeuré si empreint dans ma mémoire que, &c. Ce verbe est en usage, mais il est à remarquer qu'il n'est guère usité qu'au passif, & au participe du passif, comme en l'exemple cité.

EMULATEUR.

Ce mot est beau, pourveu „ qu'on ne l'affecte pas. Quoy- „ que je sois chagrin de n'écri- „ re pas aussi poliment que vous, „ ne croyez pas que je vous en aime moins, il y a de la différence entre l'*Emulateur* & l'enemy.

EN NULLE PART,

NULLE PART.

Plusieurs disent *nulle part* tout court, d'autres disent *en nulle part*, & entr'autres Mademoiselle de Scudery en plusieurs de ses Livres ; *la haine*, dit-elle, dans l'entretien sur cette passion, *n'a jamais esté permise en nulle part* ; & dans celui de l'a-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 191
varice, l'avare ne trouve la gloire en nulle part. Néanmoins nulle part paroît meilleur.

EN CAMPAGNE,

A LA CAMPAGNE.

Aller en campagne, aller à la campagne, signifient deux choses différentes; aller en campagne, c'est aller en voyage; aller à la campagne, c'est aller aux champs. Il en est de même de ces deux expressions estre en ville, estre à la ville. Estre en ville, marque qu'on est à la ville, mais qu'on est sorty de chez soy; estre à la ville, marque seulement qu'on est dans la ville, soit chez soy ou ailleurs.

EN COMPARAISON,

A COMPARAISON.

On ne doit point dire *à comparaison*. Je sçay bien que l'Auteur de la défense de la Langue Françoisse a dit, *la pauvreté de la Langue Latine à comparaison de la Grecque, &c.* Mais cela

n'empesche pas que *en comparai-
son* ne soit le véritable mot. Et
c'est raffiner mal à propos, que
de prétendre que *à comparaison*
est plus doux, l'usage qui est le
maître, ne l'a point autorisé.

EN L'ÂGE, A L'ÂGE.

On met *en l'âge* lors qu'il y a
quelque répétition à craindre,
comme seroient deux *à* de sui-
te; & je ne doute point que ce
ne soit pour cela que M. Pélis-
son dit dans l'Histoire de l'A-
cadémie, en parlant d'un Aca-
démicien, *un accident inopiné le
déroba à la France en l'âge de qua-
rante-deux ans*, car s'il eust dit
à l'âge, il semble que ces deux
à repetez le déroba à la France à
l'âge auroient eu quelque chose
de rude. Aussi dans une occa-
sion où il n'y a point à crain-
dre cet inconvenient il dit, *à
l'âge. M. de Voiture estoit d'A-
miens, il mourut à l'âge de cin-
quante ans.*

UNE

UNE ENFANT, UN ENFANT.

S'il s'agit d'une fille, on dit *une enfant*, & non *un enfant*. Vous *êtes une sage enfant*. C'est ainsi que l'on parle dans le monde; c'est pourquoy l'Auteur des Mémoires sur la Religion, dit; en parlant d'une petite fille qui fut guérie miraculeusement: Dieu « a operé un miracle en nos « jours, à la veüe de tout Pa- « ris, en la personne d'une en- « fant, qui a esté guérie par l'at- « touchement d'une des épines « de la Couronne de Nostre- « Seigneur. »

SE TENIR LA,

S'EN TENIR LA.

Il est bon de remarquer ces deux expressions, on dit par exemple, *je me tiens à ce pillier. Il se tenoit à la corde Il me prit par mes habits & se tenoit à moy. Tenez-vous là attendez-moy.* Et dans un autre sens on dit, *il s'en vient à tout ce que ie luy dis. Quand*

les sentimens sont partagez, on ne sçait souvent à quoy s'en tenir. Tenez-vous-en à ce qu'il vous dira. La réflexion qu'on peut faire sur cela est qu'on dit, *s'en tenir*, au sens de *se fier*; je *m'en tiens à ce que vous m'en dites*; Et aussi quelquefois au sens de *se contenter de ce qu'on a fait sans vouloir aller plus loin*: comme, vous avez déjà fait beaucoup de dépense pour ce procès, je vous conseille de *vous en tenir là*.

Demeurer se dit souvent en ce dernier sens avec la particule, *en*. *Je vous conseille d'en demeurer là. Il l'a récompensé fort libéralement, & encore luy a-t'il promis qu'il n'en demeurerait pas là.*

E N T R E E.

On dit *il est entré*, & non *il a entré*; *il est descendu*, & non, *il a descendu*; à moins qu'après ce verbe il ne suive un accusatif, car on dit fort bien, *descendre les degrez, monter les degrez*, comme:

DE LA LANGUE FRANÇ. 195
*il faut descendre quatre degrez
avant que d'entrer en sa chambre ;
il faut monter dix degrez pour ve-
nir chez moy. Hors cela on dit
toujours, il est descendu, il est
monté, & celui qui a intitulé
son Livre, les veritables princi-
pes de la Langue Françoisse, n'a pas
parlé exactement quand il a dit,
aussi-tôt que j'ay eu fait mon af-
faire, j'ay monté à cheval.*

ENTRETIENEMENT.

ENTRETIEN.

Entretienement n'est plus bien
venu que sur les Troncs des
Eglises. Il est vray que M. d'A-
blancourt dit, *tout le pays contri-*
buoit à l'entretienement des soldats;
Mais je ne doute point que s'il
vivoit aujourd'huy, il ne dit à
l'entretient des soldats, au lieu de
dire à *l'entretienement.* Car la Lan-
gue a receu bien des change-
mens depuis quelques années.

J'ENVERRAY, J'ENVOYERAY.

Aujourd'huy on dit *j'enver-*

*ray, & non j'envoyeray. Je vous en-
verray ce que j'ay ;* dit le Pere
Tarteron.

L'ÉPÉE A LA MAIN,

LA MAIN A L'ÉPÉE.

Je sçay que c'est l'opinion commune qu'on doit dire, *mettre l'épée à la main*, & non *la main à l'épée* ; *mettre la main à la plume*, & non *la plume à la main* : *mettre le chapeau à la main*, & non *la main au chapeau*. Mais je crois cependant que cela n'est pas toujours vrai ; *il met la main à l'épée*, marque qu'il se met seulement en estat de tirer l'épée, ou qu'il l'a tirée en moitié du fourreau ; *& l'épée à la main* marque qu'on l'a entièrement tirée. *Le chapeau à la main*, c'est lors qu'on fait grand accueil ; *la main au chapeau*, c'est lors qu'on salue en passant. Pour *la plume à la main*, on ne le doit point dire, on dit toujours *la main à la plume*, pourveu qu'il s'agisse d'écriture.

On dit *épervier*. *Vn vieux loup* Tradu-
cion
d'Horace
par le P.
Tart.
évite les pieges qu'on luy dresse,
un épervier les filets qu'on luy
tend.

EPRIS, ETONNE'.

E'pris est un participe dont le
verbe n'est point en usage. On
ne dit pas *éprendre*, & encore
épris ne se dit guères qu'en Poë-
sie. M. Dépreaux néanmoins
l'a dit à propos en Prose. *Je fus* Préface
de ses
Poësies.
sincèrement épris de tant d'admirables
qualitez.

EPPELLER,

Appeller les Lettres.

Il faut dire *appeller les Lettres*;
cet enfant ne sçait pas encore bien
lire ; il ne fait qu'appeller les let-
tres. *Eppeler* ne se dit que par
les Maistresses d'Ecole, & par-
my le vulgaire. Mais ceux qui
parlent bien disent *appeler* ; *il ne*
faisoit qu'appeler les lettres sans Art de
parler
pouvoir lier leurs sons.

DES EQUIVOQUES.

Il est aisé de faire *des équivoques* en parlant & en écrivant, il suffit d'en apporter des exemples pour apprendre à les éviter. Celles-cy sont d'une autre espèce, que celles dont nous avons parlé, en traitant de l'arrangement des paroles.

Exemple. *C'est le Livre de cette personne dont je vous ay parlé*, cela n'est pas clair: On ne sçait si c'est *le livre* dont je vous ay parlé; ou si c'est *cette personne* qu'on sous-entend. Pour déterminer la chose, il faut dire, *c'est le livre de cette personne de laquelle je vous ay parlé*, si c'est la personne; ou, *c'est le livre de cette personne duquel je vous ay parlé*, si c'est le livre.

Entretiens
d' Arille
& d' Eug.

„ Exemple. Il s'en faut peu
„ que je ne compare la mer à
„ ces animaux que la fièvre ne
„ quitte point, & dont elle imi-
„ te si bien les rugissemens. Il y

a de l'équivoque en cette phrase ; on ne sçait *si c'est la fièvre ou la mer qui imite ces rugissemens*. Le sens à la vérité le fait bien voir, mais les paroles ne le disent point ; or ce n'est point au sens à faire entendre les paroles, c'est aux paroles à faire entendre le sens. Pour ôter donc cette équivoque, il n'y a qu'à changer quelques mots, & dire par exemple : Il s'en faut peu que je ne compare la mer à ces animaux qui sont toujours en fièvre, & dont elle imite si bien les rugissemens ; car alors le mot de *fièvre* étant pris là indéfiniment, le pronom *elle* qui vient après ne peut plus s'y rapporter, & ainsi ne fait plus d'équivoque.

Exemple. *Les Académiciens* Entrentiens d'Ariste & d'Eugene. *qui se nomment accordati, ont pour devise un Livre de Musique ouvert avec des instrumens. Ne semble-t'il pas, comme l'a déjà*

remarqué un bon Auteur, que ce Livre soit ouvert à force de marteaux & de crochets? pour corriger cette équivoque il n'y a qu'à mettre & au lieu de, *avec*; & dire, *les Académiciens qui se nomment accordati ont pour devise un Livre de Musique ouvert & des instrumens.* Ou bien sans mettre *ouvert* ont pour devise *un Livre de Musique avec des instrumens.*

Histoire
de la Vie
de Jesus-
Christ par
l'Abbé de
S. Réal.
 „ Exemple. Jesus apperçut un
 „ peu plus loin deux autre pes-
 „ cheurs qui s'accommodoient
 „ des filets avec leur pere, qui
 „ s'appeloit Zébédée dans sa
 „ nacelle. Il y a dans cette fa-
 „ çon de parler une équivoque in-
 „ supportable; car enfin ne sem-
 „ ble-t il pas à ces mots: *qui s'ap-
 „ peloit Zebédée dans sa nacelle*, que
 „ cet homme ne s'appeloit Zebe-
 „ bée, que lors qu'il estoit dans sa
 „ nacelle? Il n'y avoit qu'à dire:
 „ il apperçut un peu plus loin

deux autres pefcheurs, qui avec «
 leur pere (qu'on appelloit Ze- «
 bedée) r'accommodoient des «
 filets dans fa nacelle. Ou bien : «
 il apperceut un peu plus loin «
 deux autres pefcheurs *qui é- «*
toient avec leur pere nommé Ze- «
bedée, & qui r'accommodoient «
 avec luy des filets dans fa na- «
 celle. «

Exemple. Prenez une fer- «
 me résolution de porter cette «
 croix, où Jesus-Christ vofre «
 divin Maître a bien voulu «
 mourir attaché pour l'amour «
 de vous. Ce mot, *où*, après le «
 verbe *porter* fait une équivoque ;
 il femble avant qu'on ait achevé
 de lire toute la phrase, que ce-
 la veuille dire, *qu'il faut porter*
cette croix dans l'endroit où, &c.
 ainfi pour ôter l'ambiguité, il
 falloit dire à laquelle, au lieu de
où.

Exemple. *Je regarde vofre*
amitié comme le plus grand des

avantages que vous me puissiez accorder. Vostre lettre m'a donné une secrette joye. C'est le plus grand des plaisirs que vous me puissiez faire que de m'écrire souvent. Monsieur, vostre cheval vaut cent pistoles. Toutes ces sortes de phrases sont équivoques, il semble qu'on
„ dise ; Je regarde vostre ami-
„ tié comme le plus grand de sa-
„ vantage que vous me puissiez
„ accorder.

„ Vostre lettre m'a donné une
„ secrette joye, c'est le plus
„ grand déplaisir que vous me
„ puissiez faire, que de m'écri-
„ re souvent.

„ Monsieur vostre cheval vaut
„ cent pistoles.

Ainsi il est bon d'éviter ces sortes d'ambiguité, aussi bien que celles-cy.

N'attribuez point au défaut de mon souvenir le retardement de mes lettres. Si je ne vais pas vous voir, ce n'est point parce que je vous ou-

blie. Si j'ay tardé à vous écrire, je vous prie de ne le point attribuer au peu d'estime que je fais de vostre personne.

Il est aisé de voir que toutes ces manieres de parler se peuvent interpreter en mauvaise part, il faut dire, n'attribuez point à aucun défaut de souvenir le retardement de mes lettres.

Si je ne vais pas vous voir, ce n'est point que je vous aye oublié.

Si j'ay tant tardé à vous écrire, je vous prie de ne le point attribuer à aucun défaut d'estime pour vostre personne. On fait souvent ces sortes de fautes dans les lettres.

Autre exemple, *C'est un homme dont l'ambition a ruiné la fortune.* M. de Vaugelas prétend que ces sortes de phrases sont équivoques; par ce, dit-il, que le mot, *dont*, se rapporte à *fortune*.

ne, & que cependant il semble qu'il ait rapport à *ambition*. Mais il se trompe en cette rencontre ; car le mot, *dont*, peut avoir autant de rapport à l'un qu'à l'autre, puis que l'*ambition* & la *fortune*, dont on parle en cet endroit, sont du même homme ; c'est pourquoy le sentiment le plus raisonnable est qu'il se rapporte aux deux ensemble ; ainsi il n'y a point d'équivoque à craindre : Aussi nos meilleurs Ecrivains, comme l'avouë M. de Vaugelas, ne font pas difficulté de se servir de cette expression : & on dit tres-souvent : *C'est un homme dont le mérite passe la qualité*, c'est pourquoy M. Sarrazin n'a pas fait de scrupule de dire, *c'estoit un homme celebre sur l'Océan, & dont la vertu avoit élevé la fortune*.

Histoire
de Dun-
kerque.

Je pourrois apporter plusieurs autres exemples d'équivoque ; mais je crois ceux-là suffi-

fans pour en faire entendre un
 grand nombre d'autres. Je diray
 seulement que les habiles Ecri-
 vains sont si exacts là-dessus,
 qu'ils vont même quelquefois
 jusqu'au scrupule. M. de Voitu-
 re pour avoir mis dans une Let-
 tre écrite à M. Costar. J'ay en-
 vie d'aller demeurer avec vous
 en Poitou, car je trouve que
 vous avez beaucoup d'esprit de-
 puis que vous y estes; pour moy
 je viens au contraire d'un pais,
où le mien s'est enrouillé, s'en re-
 prend luy-même à la fin de sa
 Lettre comme d'une faute: en
 relisant ma Lettre, *dit il*, je
 viens de m'appercevoir d'une
 équivoque, qui est au com-
 mencement. *je viens d'un pays*
où le mien, car ce *mien* là se
 pourroit rapporter à *pays*, & je
 veux dire *mon esprit*: quoyque
 je sçache que vous ne prendrez
 pas l'un pour l'autre; néan-
 moins ce ne laisse pas d'être

Institut.
orator.
lib. 8. c. 2.

une faute; après quoy il cite ces paroles de Quintilien qu'il est bon de remarquer : *Vitanda in primis ambiguitas, non hac solum qua incertum intellectum facit, ut Chremetem audiui percussisse Demeam, sed illa quoque, qua etiamsi turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit: ut si quis dicat, visum à se hominem librum scribentem: nam etiamsi librum ab homine scribi pateat, male tamen composuerat, feceratque ambiguum quantum in ipso fuit.* J'ay mieux aimé, ajoûte-t'il, vous écrire cecy que de corriger ce que j'avois écrit.

AUTRES EQUIVOQUES.

Il y a une autre sorte d'équivoques qu'il est important de remarquer, parce qu'elle est plus délicate que les autres, & que les meilleurs Auteurs ont bien de la peine à s'en garantir; l'exemple „la fera entendre. Bien que „l'homme juste ait toujours esté

le Temple vivant de Dieu, il n'a pas laissé de vouloir demeurer par une présence spéciale en des lieux consacrés à sa gloire. Cét exemple renferme une équivoque ; car dès qu'on a le ces premières paroles : *bien que l'homme juste ait toujours esté le Temple vivant de Dieu, il n'a pas laissé ; &c.* Il semble que cet, *il*, se rapporte à l'homme juste qui est en haut ; & en effet selon la vraie construction il doit s'y rapporter ; cependant selon le sens, il se rapporte à Dieu, ce qui ne peut se reconnoître qu'après avoir lû toute la phrase. Pour corriger cette faute, il falloit que *Dieu* fust au commencement de la phrase, & *l'homme* apres, de cette sorte : *Bien que Dieu ait toujours fait de l'homme juste son Temple vivant, il n'a pas laissé de vouloir, &c.* On peut juger sur le modele de cet exemple, de plusieurs autres qu'on rencon-

208 REFL. SUR L'US. PRES.
tre assez souvent en lisant les Au-
teurs.

D'UNE AUTRE SORTE
D'EQUIVOQUES.

Il y a encore une certaine espece d'équivoques qui n'est pas vicieuse, & qui dans l'usage ne passe point pour équivoque. Exemple, *les hommes qui sont créez pour connoître Dieu*, cette proposition est fort bonne; il est vray que si l'on veut chicaner, on peut dire que ce, *qui*, est obscur, & qu'il semble, quand on dit, *les hommes qui sont créez pour connoître Dieu*; qu'on suppose donc que tous ne le soient pas. Mais c'est contester mal-à-propos; dans ces sortes de propositions, il y a un *qui* explicatif, & un *qui* determinatif; le *qui* explicatif, ne fait qu'exposer ce qu'on suppose déjà dans la chose, comme: *Dieu qui est invisible*; *Dieu qui est infini*. De cette première sorte est le *qui* de l'exemple cite, & il n'y a person-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 209
ne qui s'y trompe. Le *qui déterminatif*, au contraire détermine la chose à un sens particulier, comme quand je dis, *les Juges qui ne font jamais rien par prieres & par faveur sont dignes de loüanges*; ce, *qui*, est déterminatif, étant clair qu'on ne veut pas dire que tous les Juges en général ne font rien par prieres & par faveur.

Ainsi toutes ces propositions cy sont bonnes: *La piété qui rend l'homme heureux dans les plus grandes adversitez, empesche les hommes de s'attrister de leur misere.*

Les Grands qui oppriment les pauvres seront punis de Dieu, qui est le protecteur des opprimez, &c.

DES EQUIVOQUES

DE POINTES.

C'est un vice fort opposé au génie de nostre Langue que ces sortes d'équivoques; Les petits esprits se font d'ordinaire un mérite d'en trouver par tout: leurs réponses & leurs reparties sont

presque toujours armées de ces fortes de pointes. Si on leur demande, comment ils se portent, & qu'ils soient assis, ils vous répondent froidement; *qu'ils ne se portent pas, mais que c'est leur chaise qui les porte.* Si l'on s'informe comment va toute la maison, ils repliquent *qu'elle est toujours en sa place,* & mille autres extravagances de cette nature. Ils triomphent principalement sur les noms propres, & quand ils en trouvent qui peuvent recevoir deux sens, comme: *fleury, rose, mon plaisir, &c.* ils ne laissent jamais passer l'occasion de dire; *vous estes toujours fleury Hyver & Esté. Je n'ay garde de n'estre pas vostre amy, j'aime trop les roses. Je ne m'ennuieray jamais avec vous, vous sèrés toujours mon plaisir.* Ou s'ils en veulent à quelqu'un ils croient luy en avoir bien donné à garder, quand ils ont pû faire une

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 211
raillerie sur son nom; ils s'applaudissent alors comme d'une chose qui les distingue des génies communs, & qui fait voir qu'ils ont de l'esprit & de la délicatesse. Combien de gens, par exemple, ont raillé froidement sur son nom, l'Auteur qui a composé les Regles du Ballet, disant qu'on a tort de le blâmer d'avoir fait ce Traité, puis que c'est aux Ménestriers à faire danser les autres. J'avouë qu'il est difficile de croire que cet Auteur (qui d'ailleurs a beaucoup de mérite) ait employé à la plus grande gloire de Dieu, tout le temps qu'il a mis à composer les Regles des Ballets; Mais cela peut-il autoriser des pointes froides & grossières? On ne doit pas faire grand fonds (dit M. de Balzac) sur trois ou quatre petites syllabes, qui ne sonnent que ce qu'il plaît à une coutume sans

raison, & ne valent que ce que l'usage les fait valoir. Cela s'appelle triompher des syllabes & des mots. Si c'eût été la Coutume des Romains de se joier de cette façon, les Pontifes n'eussent été que des faiseurs de ponts, ni les Dictateurs que des Maîtres d'Ecole. Le pauvre Brutus eût été le but de toutes les pointes de son temps, les Azinii, les Iorcii, les Bestiæ, &c. n'eussent pas eu un jour de repos. Ce n'est pas que je veuille blâmer toutes les équivoques; on en peut faire quelquefois pourveu qu'on en use sobrement, & encore doit-on témoigner par l'air dont on les dit, qu'on ne les regarde pas comme de fort belles choses. Il y a maniere à tout; & je me souvient sur cela de l'exemple d'Horace qui voulant plaisanter sur le nom d'un amy à qui il écrit, s'y prend d'une maniere qui n'a rien de

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 213
bas, ne faisant point l'équivoque luy-mesme, mais se contentant de l'indiquer en disant que certaines gens la pourroient faire. Cét amy s'appeloit *Asina* de son surnom, Horace l'avoit chargé de quelques ouvrages pour porter à Auguste, & à ce sujet il luy dit dans sa Lettre :
Si vous vous sentez trop chargé, jetez plutôt tout par terre que d'aller broncher & tomber justement à l'endroit où l'on vous envoie. Les gens en riroient & ne manqueroient pas de faire quelque allusion plaisante à vostre surnom. «

*Si te forte meæ gravis uret, sacina chartæ,
Abjicito potius, quàm quòd perferre jubebris,
Clitellas ferus imingas: osigneque paternum,
Cognomen vertas in risum.*

ESPOIR, ESPERANCE.

Espoir ne se dit guères en Prose, mais il est fort bon en Poësie. Exemple,

Morale
du mon-
de entre-
tien sur
l'espéran-
ce.

*La fortune capricieuse
Fait acheter trop cher le suprême crédit,
Et la crainte & l'espoir d'une ame ambitieuse,
La font plus souffrir qu'on ne dit.*

ESPRIT MALIN,

MALIN ESPRIT.

Vie de S.
Agace.

*Esprit malin, signifie un hom-
me malicieux ; malin esprit, si-
gnifie le Démon. Les lieux les
plus solitaires ne sont pas toujours
des aziles contre les suggestions du
malin esprit. Et un peu plus bas,
on luy amena une femme tourmentée
depuis quatre ans du malin es-
prit.*

Il est vray que le Tradu-
cteur des Lettres de Saint Au-
gustin a dit : les Soldats de
Jesús-Christ, combattent non
contre des hommes, mais contre
les puissances qui ne sont au-
tres que les esprits malins, c'est
à dire contre le Démon, & ses
AnGES. Mais il n'a pas bien
parlé ; il devoit dire, *contre les
puissances qui ne sont autres que les
malins esprits.*

IL EST, IL Y A.

Il est des hommes qui. Cette manière de parler est un peu précieuse ; il faut dire, *il y a des hommes* ; si ce n'est en Poësie où l'on ne peut dire, *il y a*. Quand la proposition est négative, on peut dire, *est* au lieu de *y a*. Comme : *il n'est personne qui ne soit persuadé, que, &c.* pour, il n'y a personne.

ESTEINDRE DES DETTES.

Cette manière de parler est fort métaphorique, mais elle paroît noble. *On recense des annuïtés considérables qui servirent à esteindre toutes les dettes du College.* Vie de
S. Ignace.

ESTOILE, FATALITE'.

Plusieurs se servent de ce mot au sens de, *destin*, de *sort*, de *fatalité* : & des Ecrivains habiles l'employent en cette signification.

C'est l'étoile de nostre nation de se laisser de son propre bonheur. Mémoires sur les
guerres de
Paris.

Réflexion morale.

„ Nostre mérite nous attire
 „ l'estime des honnestes gens,
 „ & nostre estoile celle du public.

Réflexions sur la Philosophie.

„ S'il y a des opinions mieux
 „ receuës dans le public lesunes
 „ que les autres, ce n'est quel-
 „ quefois que parce qu'elles ont
 „ eu des cabales plus fortes, ou
 „ des *estoiles* plus heureuses. Cette
 „ manière de parler est fort en
 „ usage parmy les personnes de
 „ qualité. Bien des gens néan-
 „ moins la trouvent mauvaise,
 „ parce qu'elle part d'une erreur,
 „ car nous ne dépendons point
 „ des estoiles.

E V A N G E L I Z E R.

Ce verbe exprime en un mot
 ce qu'on ne pourroit dire autre-
 ment qu'en plusieurs, & il est
 fort en usage.

F Oraison
Funébre
de M. de
Mont.

„ Fonde-t'elle des Hospitaux,
 „ elle y joint des Missions, afin
 „ que les pauvres soient nourris,
 „ & *evangelisez* tous ensemble.

Il y

Il y a plusieurs termes de cette sorte qu'on a pris plaisir de faire, & qui sont fort du bel usage, comme : *catholizer franciser, latinizer, tranquilizer, &c.*

EVI TABLE.

Quoy qu'on dise *inévitabile*, on ne dit point *évitable* : au moins lors qu'on veut parler conformément à l'usage ; ce n'est pas qu'il ne soit à souhaiter que ce mot s'establisfe, car il faut toujours tâcher d'enrichir la Langue, sur tout quand il s'agit de luy donner des termes qui expriment seuls, ce qu'on ne peut exprimer autrement que par plusieurs autres.

EXCEPTE' EUX,

EXCEPTEZ EUX.

Il faut dire, *excepte eux*, parce que ce mot est indeclinable devant le substantif, *excepté elle, excepté nous*, & non *exceptée elle, exceptez-nous* ; je dis devant le substantif, parce que s'il est

K

218 REFL. SUR L'US. PRES.
après, il est déclinable, & s'ac-
commode au genre du substan-
tif, on dit *eux exceptez*, *elle ex-*
ceptée, & non *eux excepté*, *elle ex-*
cepté. Il en est de même de *sup-*
posé; on dit *supposé ces principes*,
& *ces principes supposez*.

EXCUSABLE.

Ce mot se dit & de la faute,
& de celui qui a commis la fau-
te; *vous n'êtes pas excusable, c'est*
une faute qui n'est pas excusable.
Il en est de même de *consolable*;
il se dit de la douleur, & de ce-
lui qui la ressent.

EXCUSEUR.

Ce terme, & quelques au-
tres de la même nature sont fort
bien receus dans le stile fami-
lier & plaisant; comme sont les
lettres, les conversations; & M.
de Voiture s'en est servy fort à
propos écrivant à M. Chape-
lain: *Quand je pense, dit-il,*
que cette lettre s'adresse au
plus indulgent de tous les hom-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 219
mes, à l'excuseur de toutes les
fautes, au loueur de tous les ou-
vrages, mes cheveux s'applatif-
sent tout à coup, plats comme
d'une poule mouillée.

EXORDE,

COMMENCEMENT.

Ces deux mots signifient la
mesme chose, mais le premier
semble estre consacré pour ex-
primer cét entrée de discours,
où l'Orateur à coûtume de pré-
parer l'esprit de ses Auditeurs,
aux choses qu'il leur doit dire:
Ainsi on peut dire que ce mot
marque quelque chose de plus
que *commencement de discours*,
car on dit souvent: *Il n'a point
fait d'Exorde dans sa Harangue.
La plupart de ses Pieces sont sans
Exorde. Il a coutume de parler sans
faire d'Exorde.* C'est que ce ter-
me signifie proprement ce préam-
bule, par lequel ceux qui es-
crivent quelque discours, ou
qui parlent en public, ont coût-

220 REFL. SUR L'US. PRÉS.
tume de commencer. Car il est
bon quelquefois, selon les su-
jets que l'on traite, de disposer
les esprits par un petit avertisse-
ment qui serve d'introduction.
Mais il ne faut pas imiter en ce-
la l'exemple des anciens, qui
font souvent des Exordes à leurs
Livres, qui n'ont rien de com-
mun avec leur sujet, & qui sont
comme des Testes qu'on peut
mettre sur toutes sortes de corps.
Je me souviens même (& plu-
sieurs l'ont remarqué avant
moy) que Cicéron écrivant à
Atticus, luy dit qu'il en avoit
un Volume de reserve, où il en
alloit prendre quand il luy en
falloit; de telle sorte que luy
ayant envoyé un Traité de la
Gloire où il avoit mis par mé-
garde la même Préface qu'il
avoit déjà mise au troisième Li-
vre des Questions Académi-
ques, il le prie assez plaisam-
ment de la couper, & d'y en co-

ler une autre qu'il luy envoie:
Cet endroit est assez remarqua-
ble, & ceux qui voudront en
voir les termes Latins, n'ont qu'à
lire la sixième lettre du seizième
me Livre, vers la fin.

Dans ces Préfaces ils discou-
rent ordinairement des affaires
& du gouvernement de la Ré-
publique; ils déplorent la cor-
ruption du Siècle; ils parlent de
leurs occupations de la Ville, &
de leurs exercices de la campa-
gne: & après cela au lieu de
descendre doucement (dit un
habile Ecrivain) & comme par
degrez dans leur matiere, vous
diriez qu'ils s'y précipitent. Tous
les Exordes de Salluste font de
ce genre; & comme dit le mes-
me Auteur, ils seroient aussi pro-
pres aux Livres de Cicéron qu'à
ceux de Salluste, après qu'il a
déclamé, *dit-il*, sur le vice & sur
la vertu, & qu'il s'est jetté dans
un raisonnement infini, il ne

M. de
Balzac
lett. 50.
du liv. 71

sort point par la porte du lieu où il se void enfermé, mais il en échappe par une breche; & brisant tout d'un coup ou l'on attendoit qu'il continuast; *venons maintenant*, dit-il, *à ce que nous avons à traiter.*

M. de
Balzac.

On remarque que les Grecs sont encore plus licentieux là-dessus que les Latins; il y en a qui ne commencent à entamer leur sujet, que lors qu'ils sont prests de finir; sur quoy on a dit fort à propos, que si l'on ostoit à Platon ses longues Prefaces, ses narrations fabuleuses, & ses importunes digressions, on l'accourciroit de la moitié; en sorte que la plûpart de ces Auteurs sont comme ces petites femmes, qui ayant quitté leur coëffure & leurs patins ne sont plus qu'une partie d'elles-mêmes.

Il n'y a presque point de vice plus oppose que celui-là au

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 223
génie de notre Langue. Nous
voulons quand on traite une ma-
tiere qu'on aille promptement
au but; & lors qu'on s'amuse
trop à l'entrée d'un discours,
nous appellons cela, *battre la Cam-
pagne*.

EXPLORATEUR.

Espion est le terme ordinai-
re; mais il y a des mots inusi-
tez qui ont quelque chose de
noble & de hardy qui plaist
d'abord; il semble que l'usa-
ge ait tort de ne les pas re-
cevoir. *Explorateur* paroist ai-
sez de ce caractère. Je crois
qu'un peu d'adresse à le pro-
duire luy feroit faire aisément
fortune, & que l'usage, tout Ty-
ran qu'il est, se laisseroit fléchir
en sa faveur.

EXTENUER, ATTENUER.

La plupart des Provinciaux
disent *exténuer*, *exténué*, mais
il faut dire, *atténuer*, *atténué*. Il

est tout atténué de mortification. Un

Histoire
de la Ma-
trône d'E-
phèse.

Auteur fort poly a dit néanmoins, *cette femme extenuée par une si longue abstinence laissa vaincre son obstination* : mais c'est un mauvais mot qui luy est échappé.

EXTIRPATION.

Dans le propre on ne se sert guères de ce mot, mais dans le figuré il est très en usage, *l'extirpation de l'hérésie.*

F

FADEUR.

C E mot est tout-à-fait bon ; il y en a qui disent *insipidité*, mais *fadeur* est plus beau. „ Une certaine manière basse de „ plaisanter, dit un Auteur moderne, a passé du peuple jus- „ ques dans une grande par- „ tie de la jeunesse de la Cour,

qu'elle a déjà infecté ; il est « ^{Mour}
 vray qu'il y entre trop de *fadeur* « ^{de ce sie}
 & de grossiereté pour devoir « ^{cle.}
 craindre qu'elle s'étende plus «
 loin. «

FAIRE GALANTERIE.

Cette manière de parler plaist
 à plusieurs personnes. Made-
 moiselle de Scudery s'en sert
 souvent. La plupart des fem- « ^{Entre-}
 mes qui ont le malheur de s'en- « ^{tien sûr}
 gager à faire galanterie ne s'y « ^{l'esperan-}
 engageroient point, si elles «
 n'espéroient pas qu'on n'en «
 sçaura jamais rien. Mais il y «
 a bien des gens qui condamnent
 ce terme ; parce qu'il dit plus
 qu'on n'en devroit entendre, &
 ne donne pas horreur du vice
 qu'il couvre ; & qu'il dégui-
 se malicieusement : il n'est que
 trop d'usage, aussi bien que
 son sujet trop fréquent parmy
 les gens du monde ; qui sont bien
 aises de nommer les choses, com-
 me il leur paroist avantageux de
 les feindre. K y

FAITS D'ARMES.

Ce mot ne se dit guères qu'en y joignant l'Epithete de *Beaux*.

Vie de
s. Ignace. Comme : *il estoit charme de leurs beaux faits d'armes*. Il ne se dit point au singulier.

FASCINER L'ESPRIT.

Cette expression est quelquefois élégante, pourveu qu'on la sçache placer ; exemple, *si ce*

M. Maf-
caron O
raison fu-
nébre de
feu M. de
Turenne. *sentiment n'estoit appuyé que sur l'opinion des hommes, on pourroit le regarder comme une erreur qui a fasciné tous les esprits*. Je dis le mesme de *fascination*.

FASTIDIEUX.

Si ce mot vient en usage à la bonne heure ; mais je ne conseil-
leroï pas à personne de s'en ser-
vir avant cela, il paroît trop E-
tranger & trop Romain. Il est
beau pourtant & a quelquecho-
se de pompeux : c'est peut-estre
ce qui a porté un Auteur mo-
derne à s'en servir : *rien n'est*

Mœurs
de ce sic-
ce. *moins selon Dieu & selon le mon-*

de, que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation par de longs & de fastidieux sermens. Mais n'eust-il point mieux fait de mettre: *par de longs & d'ennuyeux sermens.* Je sçay bien que ceux qui hazardent ces sortes de mots, le font pour enrichir la Langue, mais on leur seroit plus obligé s'ils nous en donnoient, afin d'exprimer des choses dont les termes nous manquent; & c'est à quoy on devroit s'attacher, plutôt qu'à nous donner des Synonymes; autrement c'est songer à avoir le superflu avant que d'avoir le nécessaire.

F A T U I T É.

C'est un terme qui se dit avec assez de grace, & de tres-habiles Ecrivains s'en servent; *ce sont là les fatuités des Grands.* Essays de Morale.

FERTILISER, rendre fertile.

C'est un tres-bon mot, & qui est mesme du bel usage. *Les eaux du Nil débordent quelquefois,* & Discours sur l'Hist. universelle.

*vont fertiliser les Campagnes. Les
fleuves sortent de leur source pour
fertiliser la terre.*

FEMME POËTE,

FEMME PHILOSOPHE.

Il faut dire, cette femme est
Poëte, est *Philosophe*, est *Medecin*,
est *Auteur*, est *Peintre*; & non
Poëtesse, *Philosophesse*, *Medecine*,
Autrice, *Peintresse*, &c. On doit
en cela déferer à l'usage qui
donne la terminaison féminine à
certains mots pour le genre fé-
minin, & qui ne la donne pas à
d'autres. Ainsi on dit bien qu'u-
ne femme a esté *Conseillère* d'u-
ne telle action, mais non pas *Ju-
gesse* d'un tel procès; qu'elle a
esté mon *Avocate*, mais non pas
qu'elle a esté mon *Oratrice*. On
dit bien la Galere *Capitaine*,
mais on n'appelle pas une femme
Capitaine, quoy qu'elle soit
femme d'un Capitaine ou qu'elle
conduise des Troupes. Il y a
pourtant des mots que l'usage

de nostre Langue n'a pas encore bien arresté là-dessus ; en ce cas là il faut suivre la regle que donne M. de Balzac, qui est de prendre conseil de l'oreille, de choisir ce qui la choque le moins, & qui est le plus doux à la prononciation ; par exemple, *dit-il*, ^{Les lettres de} je diray plutôt que Mademoi- ^{de Balz,} moifelle de Gournay est *Rhétoricienne* que *Rhétoricien* ; & la *Traductrice* de Virgile, que le *Traducteur*. Le Latin s'accorde en cecy avec le François, se servant souvent de la mesme terminaison, tant pour le féminin que pour le masculin ; on trouve, par exemple dans le premier de l'Eneide, *dux fœmina facti*, & ailleurs Junon dit de soy-mesme, *autor ego audendi*. Dans plusieurs Auteurs: *fœmina judex*, *mulier defensor*, *mulier persuasor*. Les Grecs parlent aussi de la mesme sorte ; ce qui fait voir que ce n'est pas une incongruité de

dire d'une femme, qu'elle est *Auteur* ou *Poete*, & que l'usage n'a autorisé en cela, qu'une maniere de parler assez commune aux autres Langues ; ce n'est que dans le declin de l'Empire que le Latin a change à cet egard, & que quelques-uns se sont servis de *elienta* pour *cliens*, en parlant d'une femme ; & quelques autres, comme Tertullien, d'*Autrix* pour *autor*. Ces changemens de terminaison dans les genres se trouvent encore en plusieurs endroits des Nouvelles de Justinien ; ce qui n'est pas à imiter quand on veut parler purement.

FEU, FEÜE.

On dit *feu* au masculin, & *feüe* au féminin. *La feüe Reyne* ; je ne m'arreste point icy à toutes les Etimologie de ce mot : M. Ménage s'y est assez étendu, il me suffit que l'usage de tous les honnetes gens confirme ce que je dis.

Il y a des gens qui disent *les fondations d'un bâtiment* pour dire, *les fondemens* ; mais c'est mal parler. *Fondation* à un sens bien différent : c'est proprement le jét des fondemens, & non les fondemens mesmes. C'est en ce sens qu'on dit, *la fondation du Temple de Jérusalem* : *la fondation de Troyes, de Rome*, comme on conte quatre cens soixante & dix-neuf ans depuis la sortie d'Egypte jusqu'à *la fondation* du Temple : ainsi *fondation* est une action qui passe, & *fondement* une chose qui demeure. *Fondation* se dit aussi de ces rentes annuelles qu'on assigne pour l'entretien de quelque chose, par exemple, pour faire dire des Messes à certains jours de l'année, & en ce sens *fondation* est regardé comme une chose permanente. On dit tous les mois dans cette Eglise une Messe pour *luy*, c'est une fon-

232. REFL. SUR L'US. PRES.
dation. On doit conserver inviolablement les fondations, &c.

FORTUITEMENT.

Quelques personnes préfèrent *par hazard*: mais c'est par un vain scrupule; *fortuitement* est aussi bon, & quelquefois même beaucoup meilleur: & je doute qu'on pût reprendre raisonnablement un Auteur très poly d'avoir dit: *ils monterent sur des chameaux qui se trouverent fortuitement dans la Ville.*

FOUDRE.

Ce mot est ordinairement féminin, *la foudre*. Le Pere Bouhours prétend qu'on ne dit *un foudre* que dans le figuré, *un foudre de guerre*; mais je ne vois pas ce qu'on pourroit trouver à redire à ces phrases-cy. *Quand le sublime vient à paroître, il renverse tout comme un foudre. Monsieur de Turenne ravage, comme un foudre, tous les bords du Rhin* Ce qu'il y a à remarquer là-dessus, est que

Traduct.
de Longin.

M. Masc.
Oraison
Funèbre
de M. de
Turenne.

ce mot est toujours masculin, quand on y joint l'article *un*. Hors cela il est toujours féminin; *l'éclair de la fortune des méchans, ressemble* ^{Morale du Sage.} *à l'éclair qui précède la foudre*, je me souviens néanmoins d'avoir leu *le foudre*, dans les pensées de Pascal : Si le foudre tomboit sur « les lieux bas, les Poëtes, & ceux « qui ne sçavent raisonner que « sur les choses de cette nature, « manqueroient de preuves. »

FOURBE, FOURBERIE.

Plusieurs personnes se servent de ces deux mots indifféremment, & nous en avons des exemples dans nos bons Auteurs : Celui qui « ^{Morale du Sage.} est accoustumé au mensonge « découvrira bien-tost sa fourbe-« rie. Les biens qu'on acquiert « par le mensonge, & par la four-« be, ne méritent point ce nom. »

M. de Voiture néanmoins écrivant à M. Costar sur ces deux mots, luy mande qu'ils se disent avec quelque diversité de signi-

fications; & en effet *fourberie* ne se dit-il point de la mauvaise foy en général, & *fourbe* de l'action de mauvaise foy en particulier? comme: *c'est une fourbe que cela*, & non, *c'est une fourberie*. La *fourberie* est un grand vice, & non la *fourbe*. Enfin *fourberie*, ne marqueroit-il point le vice, & *fourbe* l'action du vice? C'est ce que nous laissons à juger.

FRAIS, FRAISCEMENT.

Frais se dit aussi bien dans le figuré que dans le propre; de *fraîche date*, des troupes *fraîches*, des nouvelles toutes *fraîches*; mais on ne sçauroit en tous ces exemples se servir de *fraîcheur*; on ne dira point, la *fraîcheur* de cette nouvelle: *fraîchement* se dit aussi dans le figuré & dans le propre; on dira par exemple, dans le propre, qu'il faut se loger *fraîchement* en Esté: Et dans le figuré, on dira fort bien d'un homme qui est logé depuis peu dans un endroit,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 235
qu'il y est logé *tout fraîchement* ;
il est bon d'ajouter ce petit mot,
tout, parce qu'autrement il y au-
roit de l'équivoque.

FRONDE, FONDE.

On prononce *fronde* ; il n'y a
pas cent ans qu'on écrivoit &
qu'on prononçoit *fonde*. Ce chan-
gement de prononciation pour-
roit bien estre venu du bruit qu'-
on fait en tournant la fronde ; car
nous avons plusieurs mots qui
sont faits à l'imitation du son. Il
ne peut guères y avoir d'autre
raison de cette R, que nous y
avons ajoutée.

FRUGAL, FRUGAUX.

Frugal n'a point de pluriel au
masculin ; on ne dit point, ce sont
des gens fort *frugaux* ; ny ce sont
des gens fort *frugals* : il faut tour-
ner la phrase par le féminin, &
dire, par exemple, *Ce sont des per-
sonnes fort frugales*.

FUMÉE.

Fumée, se met ordinairement

sans pluriel dans le propre; on ne dit point les fumées des cheminées; mais, la fumée des cheminées: dans le figure au contraire, on met *fumées* au pluriel, *les fumées qui montent au cerveau; le vin envoie des fumées; les fumées du vin*. On dit aussi des emportemens d'un homme, dont la colère ne dure guères, *que ce sont des fumées qui passent vite*.

F U T I L E.

Ce terme n'est pas d'usage, & je suis surpris qu'un habile Ecrivain ait dit : *Toute la littérature Grecque estoit futile & impertinente en comparaison de celle des Egyptiens*.

G

G A L A N T.

C'est un galant homme, marque un homme d'esprit, un homme enjoué, agréable. Mais, *hom-*

me galant, marque un homme qui a de certaines passions qu'il ne devoit point avoir.

GALIMATIAS.

Ce mot marque un embarras de paroles, une confusion de mots qui ne signifient rien. C'est un terme qui ne s'employe que dans les conversations, & dans le stile familier; comme: la moins mauvaise des Traductions de du ^{le Jugement} Ryer, est celle des Oeuvres de ^{des Sçav.} Cicéron, quoy qu'il y ait passé plusieurs endroits qu'il n'a point entendus; & que pour se tirer d'affaire, il y ait mis à la place de petits *galimatias*, propres à ébloüir, & à embarrasser les jeunes gens. On dit ordinairement d'un Ouvrage ou il n'y a qu'une vaine pompe de mots sans suite & sans jugement, que c'est un *Galimatias*. C'est un pur *Galimatias* que ce Livre-là.

GENRE DOUTEUX.

Exemple: *Que ton corps & ta*

teste sont belles ; Que ton corps & ta teste sont beaux. Il faut dire *sont belles* & c'est comme parle le Traducteur de Phèdre dans la Fable du Corbeau. On dit de même, *les pieds & la teste nue*, & non *nuds* ; quoyque la Grammaire veuille qu'on fasse rapporter l'adjectif au genre le plus noble, comme nous le faisons en plusieurs expressions de nostre Langue.

Mais il y a une autre difficulté dans le genre ; on demande, par exemple, si on peut justifier cette phrase - cy dont se sert un bon Auteur ; il parle de la conformité que doivent avoir les paroles avec les choses, & il dit: *Lors que cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours l'est extraordinairement* ; car comme dans le premier membre le mot *parfaite* est féminin, on ne sçait s'il se peut sous-entendre dans l'autre pour un adjectif masculin, & s'il ne falloit point dire:

Art. de
Parler.

Lors que cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours est extraordinairement parfait; je crois pour moy qu'il eult eût mieux de le dire. Il semble que la mesme difficulté se rencontre en ces autres façons de parler : Cet homme est aussi bon que sa femme, cette femme n'est pas si avaricieuse que son mary; quand la femme est ménagere, l'homme ne l'est pas toujours.

J'ay veu là-dessus de tres-habiles gens, qui sont assez embarrassés sur ce qu'ils doivent répondre; car ces exemples-cy ne sont pas tout à fait de la nature du premier que j'ay apporté, il semble que l'usage les ait en quelque façon autorisés, quelque irrégularité qui s'y trouve. En voicy encore un autre d'un certain Auteur, qui paroist favoriser ce que je dis : Zacharie estonné de cette prédiction, demanda à l'Ange comment il s'en pouvoit assurer, étant si vieux & sa

Vie de J. C. par M. l'Abbé de S. Real.

Entr. sur
la Paresse.

femme aussi. Il y a néanmoins des personnes qui croient que pour une plus grande exactitude, il faut repeter l'adjectif féminin, & c'est sans doute ce qui a fait dire à Mademoiselle de Scudery ; *l'on vit arriver Telamon aussi négligé, que Melisse estoit négligée.*

G E N S.

Ce mot ne se met jamais avec un nombre déterminé, on ne dit point *dix gens, douze gens* ; mais on dira bien *dix de ses gens, douze de ses gens*, car c'est comme si l'on disoit *dix personnes, dix hommes de ses gens* ; on dit aussi, *vous y trouverez mille gens*, car *mille* en cette façon de parler se prend indéterminément. J'ay dit que *gens* ne se met jamais avec un nombre déterminé, cela s'entend s'il n'y a point d'adjectif entre le nombre & le nom, car alors on ne suit pas la règle, & l'on dit fort bien, *dix jeunes gens* ; je ne sçay pourtant si ce ne seroit point par une opinion

nion contraire que l'Auteur de l'Art de Penſer a dit. *L'expérience fait voir que de mille jennes hommes qui apprennent la Logique, il n'y en a pas dix qui en ſçaſche quelque choſe.* Il faut remarquer encore que ce mot, de *gens*, eſt maſculin devant ſon adjectif, & féminin après. *Ce ſont de fines gens, ce ſont des gens fins*; & quand il eſt entre deux adjectifs, il eſt féminin à l'égard de celui qui le précède, & maſculin à l'égard de celui qui le ſuit, comme: *ce ſont les meilleures gens que j'aye jamais veus*, & non, *veües*. Il n'y a que, *tout* qui ſe mette au maſculin devant ce mot, comme: *tous les gens de bien*, & non, *toutes*.

GISTE, LOGIS,

HOSTELLERIE.

On ne ſe ſert plus gueres de ce mot, quoy qu'on le liſe dans quelques Auteurs.

Jefus Chriſt ayant entendu

L

Art de
penſer,
premier
diſcours.

Vie de
Iesus-Ch.
par l'Abbé
de S. Réal.

Retraite
des dix
mille
par M.
d'Ablan-
court.

„ ses Disciples disputer fortui-
„ tement entr'eux pendant le
„ chemin, il voulut en sçavoir
„ le sujet quand ils furent arri-
„ vez *au giste*. On pense en li-
„ sant l'histoire de Xénophon
„ faire un voyage ou l'on com-
„ pte tous *les gistes* & toutes les
„ hostelleries.

Ces exemples sont bons à re-
marquer, mais non pas à sui-
vre.

GOGUENARD.

Goguenard ne se dit que dans
le style bas & familier; ce n'est
pas un nom fort honorable: On
dit ordinairement d'un homme
qui se mêle de railler sur tout,
& de faire des pointes à tout
propos sans beaucoup d'esprit,
que c'est un *goguenard*; & il y a
apparence que M. Ménage n'a
pas prétendu louer le Pere Bou-
hours, quand il a dit de luy
dans son Avis au Lecteur, *no-*
stre Réverend Pere goguenard, qui

Observa-
tions sur la
Langue
Françoise.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 243
ne cherche qu'à faire rire ses Lecteurs.

GRAND HOMME,

HEROS.

Le Héros n'est que d'un seul mestier qui est celui de la guerre ; *le grand homme* n'a point de profession déterminée, il est ou de la Robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la Cour. *Héros* marque du courage, de la valeur, de la fermeté dans les périls, de l'intrepidité. *Grand homme* marque un grand sens, une vaste prevoyance, une haute capacité, & une longue expérience. Alexandre, par exemple, estoit un *Héros*, César un *grand homme*, & Louis le Grand est l'un & l'autre.

GRAND HOMME,

HOMME GRAND.

En parlant d'un homme de haute taille, je m'exprimerois mal, si je disois, *c'est un grand homme*, il faut dire, *c'est un hom-*

L ij

244 REFL. SUR L'US. PRES.

me grand. Mais si je louë son mérite, je dois dire, *c'est un grand homme.* C'est ce qui a fait dire à M. d'Ablancourt qu'un Acteur, marchant sur le bout des pieds pour représenter le grand Agamemnon, on luy cria qu'il le faisoit un homme grand, & non pas un grand homme.

Tradu-
cion des
Apo-
phtegm.
des An-
cieux.

GRAND' MESSE,

GRANDE MESSE.

On dit *grand' Messe*, & non, *grande Messe* : *c'est grand' pitié*, & non, *c'est grande pitié.* La *grand' Chartreuse*, & non, la *grande Char- treuse.* Conseiller en la *grand' Cham- bre*, & non, en la *grande Chambre*, *grand' chere*, & non, *grande che- re.* Nous en avons plusieurs exemples dans nos bons Au- teurs.

Remar-
ques sur la
Lang^e e
Françoise.

C'est *grand' pitié* que cette sot- te phrase ait tant de cours dans le petit peuple, dit le Pere Bou- hours en parlant de la phrase, de *demandeur excuse.*

Leur ayant fait *grand' chère*, la « Vaug.
 nuit comme ils furent endormis « Quint: «
 ils leur couperent la gorge. « curse, »

Mais pour marquer que *grand'* est là, au lieu de *grande*, & qu'on retranche l'E, il faut mettre une petite apostrophe au dessus du D. qui finit le mot, comme aux exemples précédens.

GRANDISSIME,

TRES-GRAND.

M. d'Ablancourt s'est servy de ce mot. *Nous voyons bien*, dit-il, *que dans la Gaule de César, il y avoit un grandissime nombre de Villes.* Ce terme peut entrer dans un discours tout simple, mais si le discours est un peu relevé, ce seroit une faute de parler ainsi. Il en faut dire le mesme de *habilissime*, *richissime*, excepté de *illustrissime*, *révérendissime*, *éminentissime*, qui sont des titres d'honneur.

GRATIS, GRATUITEMENT.

Gratis est un mot Latin que

l'usage a francisé, il ne se dit que dans le discours familier; *gratuitement* est plus noble, & même plus selon l'usage.

GRIEVETE', ENORMITE'.

Quelques-uns ont condamné ce mot, mais à tort; on dit fort bien, *la grieveté d'un crime*; on dit aussi, *grièvement malade*.

GRILLET, GRELOT.

Dans quelques Provinces, on dit *un grillet, des grilletts*: mais il faut dire *un grelot, des grelots*.

GROS.

Gros Seigneur, grosse dépense, grosse chère, grosse querelle, &c. sont de vieux mots qu'on a fait revivre comme plusieurs autres encore; car il faut plutôt enrichir la Langue que l'appauvrir; on ne doit pourtant pas affecter ces sortes de termes, parce que l'affectation déplaît toujours. On dit encore *jouer gros jeu; coucher gros, je suis gros de dire ce que je pense, &c.*

GROSSE FEMME,

FEMME GROSSE.

Grosse femme, c'est une femme d'une grosse Taille; *femme grosse*, c'est une femme enceinte.

H

HANTER, FREQUENTER.

CE mot se dit plutôt dans le style simple que dans le style relevé, *hanter les compagnies*. Vie de S. Ignace.
Personne n'osoit plus hanter des misérables, qu'on croyoit devoir estre brûlez au premier jour.

HAVE.

Have est un terme fort énergique. Il devint si chagrin, Morale du monde; entretien sur la jalousie, si *have*, & si défiguré, qu'il ne ressembloit plus à un excellent portrait que j'avois de luy.

HAUTEUR, ELEVATION.

Hauteur ne se dit pas bien pour *élévation*, quand il s'agit

248 REFL. SUR L'US. PRES.
 de fortune ou d'esprit: Et ce
 mot dans le figuré signifie ordi-
 nairement *fiereté & orgueil*. Je dis
 ordinairement, parce qu'il y a
 des occasions où il s'employe
 élégamment pour exagérer la
 difficulté d'une chose, comme:

Satyres
 de M. Dé-
 preaux.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire Auteur
 Prétend de l'Art des Vers atteindre la hauteur.

ESTRE EN HAZARD,
 ESTRE AU HAZARD.

Morale
 du Sage.

Estre au hazard, demande
 quelques mots après, comme:
estre au hazard de perdre la vie.
Estre en hazard n'en exige point,
 c'est un terme absolu; comme:
 la vie d'un corps frappé de peste
 est moins en hazard, que celle
 d'une ame malade & endurcie
 dans le peché.

HORS, HORMIS.

Il y a des personnes fort éclai-
 rées, qui ne se servent de *hormis*
 que lors qu'il peut y avoir de l'é-
 quivoque en mettant *hors*; Exem-

ple: *Tous partirent pour Rome, hors* Vie de
S. Ignace,
Ignace. On les appella en peu de
temps de tous les païs Catholiques,
hormis de la France: Car *hors* de la
 France, feroit une équivoque
 confiderable. Cependant, *hormis*
 est auffi bon que *hors*. Auffi M. Oraison
Funébre
de M. de
la Moignon, par
M. Fléchier,
 Fléchier, & plusieurs autres bons
 Auteurs, ne font pas difficulté de
 s'en fervir; *Il renonçoit à tous ses*
plaisirs, hormis à celui qu'il recevoit
en accompliffant ses devoirs.

HUMAINEMENT.

On ne confidere pas affez la fignification de ce terme; qui dit *humainement*, dit *fauffement*, *injustement*, *dérailonnablement*: cependant par un petit abus, on fe fert aujourd'huy de ce mot pour couvrir le vice, en le représentant finon comme une chofe louable, au moins comme une chofe conforme à la raifon, telle qu'elle est dans le commun du monde. On voit même des perfonnes qui font profeflion de

renoncer au langage corrompu du siècle, & qui parlent néanmoins de cette sorte; *humainement parlant*. disent-elles, *c'est un grand avantage d'être riche. Il a un Benefice de vingt mille livres de rente, ainsi il est fort heureux humainement parlant*. Et cependant sous ce terme d'*humainement*, on se cache ce que les choses ont de faux & de trompeur, pour n'y voir que ce qu'elles ont de conforme à la cupidité; de sorte qu'il se trouve que l'usage de ce mot, qui ne seroit bon que pour condamner le mal, sert en quelque sorte à l'excuser. Il y a grand sujet de crain-

Essais de
morale.

dre, dit à ce propos un Auteur cel bre, qu'il n'y ait une illusion secrète dans ces sortes de discours & qu'ils ne naissent d'une adresse d'amour propre, qui ne pouvant étouffer entièrement la lumière de la verité, & de la religion, qui

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 251
condamne ces sentimens que «
nous appelons *humains*, est «
bien aise de s'y appliquer par «
ce détour. «

HYPERCRITIQUE.

Ce mot se dit quelquefois
dans le stile familier. Et M. <sup>Observa-
tions sur la
Langue
Françoise.</sup> Menage s'en est servy assez à
propos: voilà le *critique*, voilà
l'*hypercritique* qui juge souverai-
nement de tous les ouvrages.
Quelques-uns néanmoins trou-
vent ce terme un peu pédan-
tesque..

I

Il y a deux *I*, l'*i* voyelle, & l'*j*
consonne. Il les faut distinguer
pour écrire correctement. L'*I*
consonne est formé autrement
que l'autre, & il se figure avec
une longue queue, de cette for-
te, *j* Ainsi il faut écrire, *je*, &
non *ie*. Il est bon de remarquer

Lvj

icy que l'*i* voyelle ne doit point s'obmettre dans certains temps du subjonctif, & qu'il faut écrire, afin que nous *voyions*, afin que nous *croisions*, afin que vous *croiez*; & non, afin que nous *voyons*, que nous *croions*, que vous *croiez*, comme le font quelques personnes. On doit encore le mettre dans les imparfaits des indicatifs. Comme: *quand on vous disoit cela, est-ce que vous le croyiez? Quand vous vintes me voir, croyiez-vous me trouver malade?* & non, *croiez*. M. Fléchier observe cette règle avec exactitude.

JADIS, AUTREFOIS.

Jadis est fort bon en Poësie.

Satyre de
Dépreaux.

Dans Florence, *jadis*, vivoit un Médecin
Sçavant hableur, *dit-on*; & célèbre assassin;

Poëme de
S. Paulin,

Près des bords où *jadis*, le peuple de Phocée,
Termina les erreurs de sa flotte lassée.

Mais dans la Prose, *jadis*, ne
se doit presque jamais dire. M.

de Vaugelas a pourtant dit : tel ^{Vaug.} fut le destin de cette Ville, qui ^{Quint.} fut *jadis* l'unique terreur de la Grece ; mais il n'est pas à imiter en cela, non plus qu'un autre Auteur qui dit : Alors Marie avoua que le Tout-puissant avoit accompli en elle les promesses qu'il avoit fait *jadis* à leurs peres. ^{Histoire de la vie de Jesus-Christ par l'Abbé de S. Réal.}

JAPPER, ABBOYER.

Tous deux sont bons, mais on préfère ordinairement ce dernier. *Abboyer*, se dit élégamment dans le figuré. Comme : *c'est une femme qui abboye tous ses domestiques, qui les gronde sans cesse. Les Philosophes Cyniques abboient tout le genre humain.*

Un Avocat disant à quelqu'un qui l'injurioit, *pourquoy n'abboyes-tu ; parce que je vois un voleur*, luy répondit-il. ^{Traduct. des Apophteg. des Anciens.}

JARDIN DES OLIVES,

DES OLIVIERS.

Plusieurs préfèrent *Jardin des*

254 REFL. SUR L'US. PRES.

Vie de S
Ignace.

Oliviers, comme plus François ; plusieurs aussi disent *Jardin des Oliviers*. Il s'imaginoit voir Iesus-Christ prier dans le *Jardin des Oliviers*. Je crois cependant que *Jardin des Oliviers* est plus du bel usage.

I L.

Dans le pronom *il*, le nominatif *il*, ou *elle*, & l'accusatif *le*, ou *la*, se disent des choses & des personnes, mais le datif, l'ablatif, & le genitif avec le pronom, *son*, *sa*, *ses* & *leurs*, qui tiennent lieu du genitif, ne se disent que des personnes ; ainsi l'on dit fort bien d'un livre, *il est beau*, *je le feray relier*, mais ce seroit mal parler que de dire : *je luy feray mettre une belle couverture*. *Je ne puis me passer de luy*, *je m'ennuye sans luy*, c'est pour l'amour de luy que je quitte souvent mes affaires, *son stile me plaist*. Il faut dire, *j'y feray mettre une belle couverture*, *je ne puis m'en passer*. *Je*

m'ennuye sans cela: il est cause que je quitte souvent mes affaires, le stile m'en plaist. Ainsi le Traducteur des Lettres de S. Augustin, n'a pas parlé avec assez d'exactitude quand il a dit: d'où vient qu'en expliquant cette Hymne, ils tâchent de « luy donner un sens qui ne « s'accorde pas avec les Livres « Canoniques, il falloit dire: *ils « tâchent d'y donner un sens qui ne « s'accorde pas avec les Livres Cano- « niques, & non, de luy donner.*

C'est ce que le Pere Bouhours a bien pratiqué, quand il a dit: Il y a des manières qui adou- « cissent ce que l'hyperbole a de « dur, & qui mesme y donne un « air de vray-semblance. Un E- « crivain moins exact auroit dit:

& qui mesme luy donne un air de vray-semblance. Le mesme

Auteur dit dans l'eloge qu'il a fait de ses Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe: Ils di-

Manière
de bien
penser
dans les
ouvrages
d'esprit.

Lettres à
une Dame
de Pro-
vence.

„ sent que le sujet estant grave
 „ & serieux de luy-mesme, il
 „ falloit y donner une forme plus
 „ austere. Ce qui est beaucoup
 mieux que s'il eut dit: il falloit
 luy donner une forme plus au-
 stere.

Cette regle néanmoins souffre des exceptions, & comme on l'a dit dans la Grammaire raisonnée, les noms collectifs comme Eglise, peuple, compagnie ny sont point sujets, non plus que les choses spirituelles, comme la volonté, la vertu, la vérité: ainsi on dit fort bien, *j'aime la vérité, j'ay une grande passion pour elle*; il en est de mesme des choses qui sont propres ou essentielles, comme: *tous les corps tendent à leur centre. Ce sujet est grave de luy mesme.*

IL EST DEMAIN FESTE.

Cette manière de parler est assez bizarre & fait bien voir ce que peut l'usage, selon les regles

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 257
il faudroit dire, *il sera demain
feste*. Cependant se seroit mal
parler.

IMMISERICORDIEUX.

Ce mot à quelque chose d'affecté qui déplaist. Je dis le mesme, *d'immortification, d'immortifié, & d'incharitable*; termes ordinaires parmy les précieuses, mais dont les personnes bien censées ne se servent point.

IMPIE.

Comme on dit un homme *impie*, il semble que la raison voudroit qu'on pût dire aussi *un homme pie*; mais l'usage s'y oppose. Il en est de ce mot, comme de celui d'*indubitable*, qui n'a point d'affirmative. Il faut remarquer néanmoins que si l'on ne dit pas *un homme pie*, on dit fort bien *des œuvres pies*; *il a légué une partie de ses biens pour estre employé en œuvres pies*. Cette expression néanmoins n'est

258 REFL. SUR L'US. PRES.
pas noble, & ne se dit pas dans
le stile relevé.

IMPIEUSEMENT.

Ce mot a esté fait par Amyot, aussi bien qu'*impiteux*, mais on ne s'en sert plus aujourd'huy, au lieu d'*impieusement*, on dit, *avec impiété*; & on remarque même que nostre Langue aime mieux les substantifs joints à la préposition *avec* que les adverbes, & qu'ainsi dans le stile un peu élevé, on dit mieux *avec sagesse*, que *sagement*, *avec prudence*, que *prudemment*. Au lieu d'*impiteux*, on dit, *impitoyable*, qui est un mot qu'on attribué à Ronfard, aussi bien que plusieurs autres de la sorte qui ont esté autrefois en usage, & qui n'y sont plus, comme: *inexecuté*, *inforçable*, *imployable*, *ingardable* & *intouchable*. Desessarts a dit, *inrécompensé*, Amyot employe *intenable*, *infécondité*, *infréquent*, *innavigable*, *indocte*, *immisericordieux*, &c.

Ce n'est pas pourtant que je voulusse tout-à-fait condamner tous ces mots là ; & il me semble que je serois assez porté pour *inexécutable*, *inunable*, *innavigable*, *inforçable* ; & je ne vois pas ce que ces derniers mots peuvent avoir de rude, puis qu'on dit *imprenable*, *invariable*, &c.

IMPROBATION.

C'est un fort bon mot, & l'usage l'a reçu depuis quelques années, malgré les oppositions de certains Critiques.

INACCOÛTUME.

Ce terme qu'on attribue à Ronfard avoit vieilly, mais on l'a fait revivre il n'y a pas longtemps, & un fameux Auteur a dit : *Les Esprits fins seroient Géomètres, s'ils pouvoient plier leur* Pensées de Pascal. *veüe vers les principes inaccoutumez de Géometrie.*

INACTION.

Inaction est un terme nouveau, mais qui est fort bon

260 REFL. SUR L'US. PRES.

Nouvel-
les réflé-
xions sur
l'Art Poë-
tique. „ & fort en usage. Le travail
„ d'une promenade, parce qu'il
„ est utile à la santé, plaist da-
„ vantage que l'*inaction*.

INCIDENTER.

Tradu-
tion des
Lettres
de Saint
Augustin. *Incidenter* est d'usage. C'est
surquoy les Pélagiens vouloient
toujours incidenter, & qu'ils ra-
menoient sans cesse.

INCLEMENCE.

C'est un vieux mot que quel-
ques personnes voudroient in-
troduire : il ne vaut rien du tout
dans la prose, & il n'y a que
les Précieuses Ridicules qui s'en
servent, néanmoins on le peut
dire en Poësie.

INCOMMUTABLE.

Ce mot semble dire autre
chose que *immuable* ; & il seroit
à souhaiter qu'il s'establit. M.
le Maître s'en est servy. *Ces re-*
connoissances toutes volontaires &
toutes sincères, sont des titres in-
commutables.

INCONTINENT.

J'ay veu faire le procès à ce
à ce mot par bien des gens, mais
il faut n'avoir aucun usage du
monde, ny aucune connoissan-
ce de nos Auteurs François,
pour le condamner. Nos meil-
leurs Ecrivains s'en servent.

Quand on affecte de faire l'es-
prit fort, on se trouve inconti-
nēt ensevely dans les ténèbres.

Recher-
che de la
vérité.

Le jeune Theodose partit in-
continent, & batit les ennemis.

Histoire
de Theo-
dose.

L'Ecriture après avoir ré-
présenté le courage de David
dans les combats, ajoute in-
continent qu'il rendoit justice
à son peuple.

Oraison
Funébre
de M. le
Chancel-
lier, par M.
Flechier.

INCONTRADICTION.

Incontradiction est en usage.
Ny la contradiction n'est marque de
fausseté, ny l'incontradiction n'est
marque de vérité.

Pentecotes de
Pascal.

INCORRUPTION.

Quoy qu'on dise *incorruptible*,
tous ne demeurent pas d'accord

qu'on puisse dire, *incorruption*.
Ce mot néanmoins peut avoir
sa place ; & je doute qu'on pût
reprendre avec raison cet exem-
ple : *L'homme a passé de l'incor-*
ruption à la corruption, en vio-
lant la nature par l'abus de sa li-
berté.

M. le
Maître
Plaid. 2.

INDELEBILE.

Indelebile n'est pas bon, au-
trefois on disoit *indéleble*, *indé-*
leblement. Mais aujourd'hui on
ne dit ny l'un ny l'autre. Il faut
dire, *inéfaçable*, *inéfaçablement*.
Quel tourment pour les pecheurs
quand à la fin du monde ils verront
leurs crimes inéfaçablement écrits
devant leurs yeux

INDELIBERE.

Plusieurs personnes trouvent
ce mot élégant, & M. le Maître
Plaid. 26. » a dit avec assez de grace : Les
» premiers mouvemens de la
» douleur & de l'indignation qui
» l'ont animé en cette rencontre,
» sont presque entièrement inno-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 263
cens, parce qu'ils sont presque
entièrement *indéliberez.* «

INDIGNE.

Indigne ne se dit jamais qu'à l'égard des choses qu'il est honneste de mériter. *Il est indigne des bontez que vous avez pour luy.* Ainsi pour dire qu'un homme est innocent & n'a point mérité une punition, ce seroit mal s'expliquer que de dire, *qu'il est indigne de punition*, cela ne se pourroit dire que d'un homme qu'on prétendroit estre si indigne de toutes choses, qu'il ne mériteroit pas mesme qu'on prist la peine de le punir.

Mais il est bon de remarquer que quoy qu'*indigne* ne se dise qu'en mauvaise part, *digne* se peut dire en bonne & en mauvaise. *Il est digne de pardon, il est digne de mort.*

INDISPENSABLE.

Quoy qu'on dise *indispensable*, on ne dit pas *dispensable*; Il

M. le
Maître
Plaid. 2.

est vray qu'on trouve dans les Plaidoyez d'un des plus eloquens hommes qui ayent jamais paru dans le Barreau: *la nécessité dont les loix sont plus fortes & moins dispensables, que celles d'une modestie toute volontaire*; mais je crois qu'il eust esté mieux de dire: *la nécessité dont les loix sont plus fortes, & plus indispensables*: ce qui rend cependant ce mot supportable en cet endroit: c'est l'opposition de *plus* & de *moins*. *Plus fortes, & moins dispensables.*

INDUBITABLE.

L'affirmative de ce mot n'est nullement en usage, on dit fort bien à la négative, *c'est une chose indubitable*, mais on ne dit jamais à l'affirmative: *c'est une chose dubitable*, pour, *c'est une chose incertaine*: ainsi l'a voulu l'usage, il n'y en a point d'autre raison.

INDUIRE CONCLURE.

Induire est bon, je sçay bien qu'il

DE LA LANGUE FRANÇOISE 265
 qu'il y a des gens qui le con-
 damnent : mais c'est par une
 fausse délicatesse ; & je ne crois
 point qu'on doive reprendre cet-
 te phrase ; l'exemple mesme d'A-
 pollon, que vous alleguez, détruit
 tout ce que vous en voulez induire,

M. Sar-
 rasin.
 Dialogue.

INEXACT.

Ce mot peut avoir sa place,
 aussi bien qu'*inexactitude*, mais
 il ne faut point d'affectation.

INEXPUGNABLE.

Ce mot est encore bon. Ce
 pays croyoit estre à couvert de ces
 montagnes, comme d'un mur inex-
 pugnable.

d'Ablan-
 court,
 Com-
 mentaire
 de César.

INFERIORITÉ.

Il se dit quelquefois ; & M.
 Racine s'en est servy fort à pro-
 pos. Avec quel étonnement
 l'Europe a-t'elle veu dès les
 premières démarches du Roy,
 cette superbe Nation contrain-
 te de venir jusques dans le Lou-
 vre reconnoistre publiquement
 son inferiorité.

Remerci-
 ment à
 M. Cor-
 neille en
 1685.

INFINIMENT D'ESPRIT.
INFINIMENT DE L'ESPRIT.

Cette difficulté est la même que celle que propose le Pere Bouhours, lors qu'il demande s'il faut dire: *il a extrêmement de l'esprit*, ou, *il a extrêmement d'esprit*. Cette façon de parler, *il a extrêmement de l'esprit*, ne luy plaît point, ainsi il y a apparence qu'*il a infiniment de l'esprit*, ne luy plairoit pas mieux; néanmoins je crois qu'il est bon, & je doute que Mademoiselle de Scudery soit à reprendre d'avoir dit, *il a infiniment de l'esprit quand il veut se donner la peine de le montrer*. Je sçay bien qu'il y a une faute en cet exemple, & qu'il falloit, *il paroît avoir infiniment de l'esprit quand, &c.* puis qu'il n'est pas vray qu'on n'ait de l'esprit que quand on veut le montrer; mais ce n'est pas dequoy il s'agit icy.

Conver-
sation sur
la pareille.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 267
INGENUITÉ.

Ce mot a quelquefois plus de grace que *sincérité*. Leur *ingénuité* nous faisoit assez voir qu'ils n'estoient pas capables de nous tromper, & même *ingénuité* semble dire quelque chose que *sincérité* ne dit point.

Tradu-
cion des
Lettres de
S. Augu-
stin.

INNOMBRABLE,

INNUMÉRABLE.

M. de Vaugelas parlant du mot d'*innumérable* dans ses Remarques, dit qu'une des meilleures plumes & des plus éloquantes bouches, dont le Palais se puisse vanter, luy a appris que dans le genre sublime, ce mot, comme plus majestueux, peut encore trouver sa place; mais ni l'autorité de M. de Vaugelas, ni celle de cette éloquente plume qu'il rapporte, ne peuvent le faire passer aujourd'huy: c'est un terme pros crit, & personne ne s'en sert dans aucun stile que ce soit.

I N O B S E R V A T I O N.

Ce mot se dit élégamment.

Eclaircis-
sement sur
le Livre
de la vie
Monasti-
que.

„ L'Ordre Monastique est dé-
„ cheu de son premier lustre par
„ les pratiques présentes, où plû-
„ tost par les négligences, & par
„ les *inobservations* des regles.

I N S A T I A B L E.

Traduct.
de l'imit.
par du
Bueil.

Ce terme se peut dire aussi
bien avec un régime, que sans
régime: *L'œil est insatiable de
voir, & l'oreille d'entendre.*

I N S C R I P T I O N,

S U S C R I P T I O N.

En parlant du dessus des Let-
tres, on dit *subscription*. Nos yeux,
dit M. Menage, *ny nos oreilles
ne sont point offensées de la sus-
cription de nos Lettres. A M. Mon-
sieur tel.*

*Elle s'estoit trompée à la sus-
cription de la Lettre,* dit Mademoi-
selle de Scudery dans la Mora-
le du Monde.

Inscription se dit ordinaire-
ment de ces titres, qui s'écri-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 269
vent au dessus des portes des bâ-
timens, & au dessus des Arcs de
Triomphe.

INSCRUTABLE.

Ce mot est en usage, & une
de nos meilleures plumes a écrit;
on connoitra alors pourquoy « Essays de
Moral. Dieu a envoyé des afflictions «
aux méchans, ce qui est plus «
inscrutable que lors qu'il leur «
envoie des biens. *Impénétra- «*
ble néanmoins me plairoit mieux
en cette rencontre.

INSOLVABILITE'.

Insolvabilité n'est pas fort en
usage; mais il seroit à souhaiter
qu'il y fust, ce mot est de M. le
Maître : L'*insolvabilité* d'un « Plaid. 26.
homme qui devoit une somme «
d'argent assez considérable à «
l'intimé, luy ayant fait perdre «
tout ce qu'il avoit de bien, «
&c. «

INSULTE.

M. Ménage dit que ce mot
est féminin: Quelques-uns néan-

moins le font masculin, comme le Pere Bouhours, & M. Fléchier. *Gabinus luy représenta que c'estoit un insulte qu'on leur faisoit.* Il est pourtant mieux de le faire féminin.

Histoire
de Theodose.

INTERDIT.

M. Ménage se trompe, quand il dit que l'usage est pour *interdit*: nos meilleurs Ecrivains ne le disent jamais. *Il interdit les Festes payennes, & fit déponiller tous les Temples.*

Histoire
de Theodose.

Il les interdit tous, & fulmina une Sentence d'excommunication. Je pourrois citer là-dessus un grand nombre d'Auteurs.

Vie de
S. Ignace.

INTERIEUR, INTERNE.

Intérieur regarde l'esprit, & *interne* le corps: on dira par exemple, *une joye intérieure, une tristesse intérieure*, c'est à dire une joye, une tristesse qui reside dans l'ame: mais en parlant de choses qui regardent le corps, il faut

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 271
dire *interne*, comme: *une fièvre
interne, un remède interne, &c.*

INTERPELLER.

Ce verbe est en usage. *Je viens* Traduſt.
des Lettres
de S. Aug.
*à vous comme à mon unique recours;
j'interpelle de nouveau la bonté de
ce cœur ſi tendre.*

INTIMIDATION.

Plusieurs perſonnes aiment
mieux *menace* qu'*intimidation*;
mais ce terme néanmoins eſt
beau, il eſt énergique, & fait
entendre quelque choſe que *me-
nace* ne dit point, car on peut
intimider ſans menacer. M. le
Maître ſ'en eſt ſervy aſſez heu- Plaid. 15.
reuſement; S'il vouloit uſer, «
dit-il, de paroles ſi avantageu- «
ſes, il falloit qu'il empêchât, «
comme il ſ'eſt efforcé de le fai- «
re par *intimidations* & par vio- «
lences, que cinquante témoins «
ne depoſaſſent rien de ſes ex- «
cès. «

INTRODUCTRICE.

Ce mot eſt reçu. *La crainte*
M iij

Essai de morale. *de l'enfer est l'introductrice de la Charité.*

INVITATION.

M. le
Maître
plaid. 18.

Dans le propre, on ne se fert pas de ce mot, quoyque le verbe d'où il vient soit fort en usage: mais dans le figuré, il est élégant, comme: *il n'y a point de plus forte invitation à l'amitié que de prévenir en aimant.*

JOLY, JOLIMENT.

Joly & joliment ne se disent que des petites choses; qui diroit, par exemple, que *S. Augustin a fait de jolis ouvrages*, se rendroit ridicule; on dit d'un Prédicateur qui parle bien, & qui s'exprime nettement, mais qui n'a pas de fond, *qu'il preche joliment*. On dira de l'Auteur qui a composé le Livre de la Pluralité des Mondes, *qu'il raisonne joliment, que son ouvrage est joly*; mais qui diroit que Cicéron étoit un *joly* esprit; que Corneille faisoit *joliment* des Vers,

DE LA LANGUE FRANÇ. 273
se feroit siffler, & il faudroit le
mettre avec ce Provincial, qui
ayant esté à Versailles, disoit
qu'il l'avoit trouvé joly.

JONCHER, BOUCHER.

Cette manière de parler est
bonne, & nos meilleurs Auteurs
s'en sont servis. *On voyoit la ter-* Retraite
des dix
mille.
re jonchée de corps, comme après
une défaite.

Dans combien d'affreuses batailles
La Flandre a-t'elle veu la mort,
Joncher d'un sanguinaire effort
Les Campagnes de funérailles?

M. Go-
deau, Ode
au Roy sur
la paix.

Il s'estoit déjà donné des combats, M. Gyri.
Cité de
Dieu.
où l'on avoit veu la plaine jonchée
de morts.

C'est selon ces exemples que
le Traducteur du Panegyrique
de Theodose le Grand a dit:
plusieurs sont foulez aux pieds des
chevaux, & nagent dans leur sang:
la Campagne est jonchée de morts,
&c.

JOUR, JOURNÉE.
Journée se dit au lieu de jour
M v

en parlant d'une bataille, *la journée de Pharsale*. *Journée* se dit encore au sens d'occupation, d'œuvre, de travail, d'ouvrage. Comme: *voilà ma journée*, en montrant ce qu'on a fait le jour. On dit *la journée d'un ouvrier*; *payer la journée aux ouvriers*; *travailler à la journée*; *vivre au jour la journée*. *Journée* se dit encore à l'égard des chemins, *il y a huit journées de chemin*; *marcher à grandes journées*. Mais quand on considère le jour en luy-mesme, ou par rapport au beau & au mauvais temps, ou à la longueur de sa durée, ordinairement on dit *jour*: *nous avons un beau jour*; *les jours sont bien longs presentement*; *nous eumes hier un beau jour*; *beau comme le jour*, *il y a dix jours*, &c. Ce qui est si vray que si l'on parle de quelque bataille fameuse qui se soit livrée avec succès un jour de mauvais temps, on ne laissera pas de dire, que ce fut

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 275
une belle journée ; par ce qu'alors on ne considère pas le jour par rapport à luy-mesme, mais par rapport à la bataille.

IRE, COLERE.

Ire est en usage, & il y a des occasions où il est plus propre que *colere*. Consultez dans les « d'Ablancourt, Traduct. de Minut-Felix, Livres la mémoire des choses passées, vous trouverez qu'ils ont introduit toutes ces cérémonies, ou pour remercier la bonté Divine, ou pour détourner les fleaux de son ire. «

TERMES INUTILES.

Exemple : *Cette Lettre est remplie de beaucoup de civilité*, ce mot *beaucoup* est inutile ; car des qu'une Lettre est pleine de civilité, c'est une conséquence qu'il y a beaucoup de civilité.

C'est la volonté de Dieu que les afflictions vous servent à vous rendre plus humble & plus entièrement soumis à sa souveraine volonté : Ce mot « Le dernier Traducteur de l'Imitation de Jesus-Christ, «

entièrement ne sert de rien là, il falloit dire, à vous rendre plus humble & plus soumis à sa souveraine volonté; car dès qu'on l'est entièrement, le peut-on estre davantage?

„ Quelque soin que les Tra-
 „ ducteurs ayent de représenter
 „ fidèlement toutes les parties &
 „ tous les membres de leurs Poë-
 „ tes; ce ne sont que des cada-
 „ vres inanimez, ausquels ils
 „ communiquent tout au plus
 „ l'incorruptibilité. Que seroit
 de dire *inanimez*, est-ce que le
 mot de cadavre ne renferme pas
 cela?

Il faut remarquer néanmoins
 que souvent des mots paroissent
 inutiles, & ne le sont pas com-
 me en ces exemples-cy. *Ce sont
 des choses que j'ay veues de mes
 yeux, que j'ay entendues de mes
 oreilles. J'y estois moy-mesme, il
 me l'a dit à moy-mesme.*

Ce seroit l'entendre tres-mal

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 277
que de blâmer ces expressions,
sous prétexte que dès qu'on voit,
on voit de ses yeux ; dès qu'on
entend, on entend de ses oreil-
les : dès qu'on y est, on y est soy-
même.

Je sçay bien que ce raison-
nement peut avoir lieu en quel-
ques occasions , mais non pas en
celle-cy, car l'usage a autorisé
ces manières de parler ; autre-
ment on ne pourroit pas dire que
la flamme monte en haut, &
que les pierres descendent en
bas ; parce rien ne peut monter
qu'*en haut*, ny descendre qu'*en*
bas. Les Latins ont plusieurs ex-
pressions de cette sorte, & même
ils en font un des ornemens de
leurs Langues, & les mettent
parmy leurs figures.

J'ay fait cette remarque, par-
ce qu'il arrive quelquefois que
des personnes qui ne sçavent
pas assez bien la Langue, trou-
vent à redire à tout ce qui leur

semble superflu ; & n'osent se servir d'aucune expression , dont tous les mots ne soient d'une absolue nécessité pour le sens. Il y en a même qui vont en cela jusqu'à l'excès, n'est-ce pas bien mal-à-propos, par exemple, que certaines personnes soutiennent qu'on ne doit point dire *un jeune enfant*, parce qu'il n'y en a point de vieux. Ne sçait-on pas pas, disent-ils, que les enfans sont jeunes, & qu'ils n'ont pas quatre-vingt ans. Cette raison est pitoyable. D'ailleurs comme il y a des enfans plus jeunes les uns que les autres, quand on dit *un jeune enfant* on marque un enfant qui est encore fort petit ; & c'est en ce sens que le R. P. Menestrier Jésuite, s'en est servi assez à propos dans son Livre des Regles des Ballets, lors que parlant avec éloge d'un Ballet qui se fit un jour, pour solemniser la Feste de S. Ignace, Fon-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 279
dateur de la Compagnie de
Jesus: Il dit que ce qu'il y avoit «
de plus plaifant, estoit de jeu- «
nes enfans déguifez en finges «
& en guenons. «

Outre les termes inutiles que
je viens de rapporter, il y en a
d'autres qui font d'une efpece
différente, l'exemple le fera en-
tendre: Vous fçavez que vous «
ayant acheté lors que vous «
estiez encore tout jeune, avec «
quelle modération je vous ay «
traité pendant vofte fervitu- «
de. Ce *que* ne fert là de rien, «
il ne fait aucune fonction, il fal-
loit mettre: *Vous fçavez avec*
quelle modération ie vous ay traité
pendant vofre fervitude, vous
ayant acheté lors que vous estiez
encore tout ieune, ou en mettant
le que, vous fçavez que vous ayant
acheté lors que vous estiez encore
tout ieune, ie vous ay traité avec
beaucoup de modération pendant
vofre fervitude. Plusieurs per-

280 REFL. SUR L'US. PRES.
sonnes font ces sortes de fau-
tes,

JUSTE, JUSTEMENT.

Ces deux mots sont fort différens, cependant j'ay veu des gens qui les confondent ; *justement* signifie avec justice, & *juste* avec justesse ; ainsi c'est parler grossièrement de dire d'un homme qu'il raisonne *justement*, pour dire qu'il raisonne *juste*, j'aime-rois autant dire qu'un homme a *de la justice d'esprit*, pour dire, qu'il a *de la justesse d'esprit*.

ISOLE'

Isolé pour *séparé comme une Isle*, n'est pas en usage au figuré ; Je dis au figuré, parce que dans le propre il est fort usité ; on dit fort bien, par exemple, *une maison isolée, une figure isolée, un autel isolé*, lors qu'on peut tourner à l'entour. Ce mot vient de l'Italien *isola* qui signifie *une Isle* ; & peut-estre le pourroit-on ha-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 381
 zarder dans le figuré, pourveu
 qu'on ne l'employast qu'en ter-
 me Synonyme, & avec quelque
 adoucissement; c'est ce qu'a fait
 un Auteur moderne dans un ou-
 vrage, qui ne manque pas de
 Lecteurs: Le favory, *dit-il*, «
 n'a point de suite, il est sans ^{Mœurs} de ce sie-
 engagement & sans liaison; il «
 peut-être entouré de parens & «
 de créatures; mais il n'y tient «
 pas, il est détaché de tout, & «
 comme isolé. »

L

LABEUR.

ON ne dit point ce mot, c'est
 un terme qui a vieilli, &
 qui ne se trouve plus que dans
 les Livres gaulois:

PAROLE LABIALE.

Parole labiale se dit pour la di-
 stinguer de la parole intellectuel-

Déffense
de la Lan-
gue Fran-
çoise.

„le. Tous les hommes parlent
„une même parole intellectuel-
„le, il n'y a de la différence qu'à-
„la parole labiale.

LABOUR.

Ce terme s'employe en cer-
taines occasions: on dit, *terre de
labour, propre au labour. Il y a des
plaines propres au labour, & aux
pasturages.*

LAÏCT.

Ce mot n'a point de pluriel,
si ce n'est quand on parle de ce
laïct, qui se fait avec des aman-
des ou autres choses. Car on dit
fort bien *un laïct d'amande, deux*

M. de
Voiture.
Lettre à
Mademoi-
selle de
Ram-
bouillet.

„*laïcts d'amande.* J'ay de la sa-
„tisfaction d'avoir passé un Ca-
„refme sans que nous ayions eu
„querelle sur les laïcts d'aman-
„de.

LE, LUY.

On demande s'il faut dire *la
fièvre luy prit*, ou, *la fièvre le prit*;
plusieurs personnes pensent que
l'un & l'autre est bon. Nean-

moins je crois le premier meilleur. Le Pere Bouhours dit toujours *luy prit*. *Cependant la fièvre luy prit*: & un peu plus bas. *La fièvre leur prit*. M. Pélisson dit aussi *luy prit*: Voiture estoit « Vie de S. Ignace.
d'Amiens, son Pere estoit Marchand de Vin en gros, il mourut à l'âge de cinquante ans « Histoire de l'Académie François-
d'une fièvre qui luy prit, à ce qu'on dit pour s'estre purgé «
ayant la goutte. »

CELLE QUI EST LE PLUS.

ou

LA PLUS AFFLIÉE.

De toutes ces Dames, celle qui estoit la plus affligée, & non, la plus affligée, parce que le mot affligée est mis après. Autrement il s'ensuivroit qu'on pourroit dire en parlant à une femme: vous estes le plus affligée de toutes. Ce qui seroit ridicule. Il faut dire aussi de toutes ces femmes celles qui estoient les plus affligées, & non, le plus, par la même raison.

Mais si le mot *affligé* est mis auparavant, il faut dire *le plus*. Comme: *de toutes ces femmes affligées, celle qui l'estoit le plus*. Ainsi on dit: *celle qui est la plus affligée, celle qui est affligée le plus*. Il y a pourtant une occasion où l'on peut dire *le*, quoyque l'adjectif soit après, c'est lors que *plus* ou *moins* n'emportent pas proprement de comparaison. Comme: *Nous ne pleurons pas toujours quand nous sommes les plus affligés. Les femmes pleurent souvent, mais ce n'est pas quand elles sont le plus tristes*. Et c'est ainsi que

Premier
plaidoyer. M. le Maître a dit: *il avoit tant de tendresse pour ses enfans qu'il ne pouvoit se résoudre à les condamner lors qu'ils estoient le plus coupables*. Aulieu que dans les autres exemples, il y a comparaison, car quand je dis *de toutes les femmes, celle qui est la plus affligée*, c'est comme s'il y avoit, *de toutes ces femmes, cel-*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 285
le qui est plus affligée que les autres.

L'EST-CE, EST-CE LUY.

L'est-ce ne se dit que des choses. N'est-ce pas mon livre que vous lisez, dites-moy l'est-ce. Est-ce luy, ne se dit que des personnes, comme: counoissez-vous bien ce Monsieur, est-ce luy. Celuy à qui l'on fait cette demande doit répondre, s'il s'agit du Livre, ce l'est, ce ne l'est pas. Et s'il s'agit de la personne, c'est luy, ce n'est pas luy. Et si l'on parle au pluriel, il faut dire: sont-ce là mes Livres, ouï, ce les sont, & non, ce sont eux; sont-ce là ces Messieurs, ouï, ce sont eux, & non, ce les sont.

DES LIAISONS.

Les liaisons rendent le discours doux, coulant & uny. Elles consistent dans de petites particules, qui lient ensemble les parties du discours, comme: Car, ven que, ainsi, de sorte que, si bien que, &, &c. Elles sont à propos

286 REFL. SUR L'US. PRES.

lors que l'on parle sans émotion, sans mouvement, & sans passion. Mais lors qu'on doit s'exprimer avec feu & avec chaleur, les liaisons ne servent qu'à affoiblir & à énerver la force des expressions. Là-dessus on peut voir ce qui est dit en ce Livre, sur les retranchemens élégans.

LIMPIDE, CLAIR.

Limpide ne se dit que de l'eau, il n'est guères en usage, mais je crois qu'en Poësie on peut le dire ; & il y a des personnes très-déliçates dans la Langue qui aiment beaucoup ce mot. C'est dommage qu'il ne soit pas establi.

LOGIS, MAISON.

Ceux qui parlent bien disent : *il est venu au logis, ie m'en vais au logis, il a dîné au logis*, il n'y a que le petit peuple qui dise à la maison.

LOISIBLE.

M. de Vaugelas condamne

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 287
ce terme dans ses Remarques, il
dit qu'il sent beaucoup le vieux;
mais ou M. de Vaugelas s'est
trompé, où le mot a rajeuni, car
on s'en sert aujourd'hui sans
scrupule: *Est-ce qu'il sera loisible*
à tout le monde de, &c. Croyez-
vous qu'il vous soit loisible d'insul-
ter, ainsi impunément toutes sortes
de personnes, &c.

LORS DE, AU TEMPS DE.

Traduct.
de la Cité
de Dieu,
par M.
Lumbert,

On dit fort bien *lors de son*
élection, lors de la bataille, Il a
fallu rechercher ce que ceux
qui gouvernoient l'Eglise, lors
de la naissance de cette héré-
sie en ont jugé. Nous avons mil-
le exemples de cela dans nos
bons Auteurs.

LUMIERE.

Ce mot dans le figuré n'a
point de singulier; on ne dit
point à un habile homme, qu'on
veut profiter *de sa lumiere*, mais
de ses lumieres. On dit tous les
jours, *ie suis bien aise de pouvoir*

profiter de vos lumieres. C'est un homme qui a de grandes lumieres.

Mais je ne prends pas garde que ma remarque souffre icy une exception. Car ne dit-on pas souvent: Vous m'avez donné une bonne lumiere, pour faire réussir cette affaire. Je ne pensois pas à cela, c'est une bonne lumiere que vous me donnez-là. Il me semble qu'on peut expliquer avec cette lumiere, presque tout ce qu'il y a de plus difficile dans la Physique.

La regle donc qu'on peut faire là-dessus, est je crois que *lumiere*, au sens d'*avis & de conseil*, comme il est pris dans les deux premiers exemples, & au sens de *sentiment, d'opinion de systeme*, comme il est pris dans le dernier, se peut mettre au singulier; & qu'au sens de ce qu'on appelle *les belles connoissances, les connoissances de l'esprit*, il se doit mettre

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 289
 mettre au pluriel. En effet on
 dit: *c'est un homme qui a bien des*
lumières, ou, qui a de grandes lu-
mieres sur toutes choses, & non,
c'est un homme qui a bien de la lu-
miere.

M

MAGISTER.

C E mot quoyque Latin se
 peut employer quelquefois
 agreablement dans le stile rail-
 leur, comme fait un Auteur fort
 poly. Le pauvre petit Magister « M. Mé-
 nage, « Observa-
 n'a lu aucun original Grec ny « tions sur la
 Latin. « Langue
 « François.

MAGISTRALEMENT.

Ce terme se dit aussi avec
 grace en certaines occasions,
 comme en cet exemple: Quand « Recher-
 on affecte une fois de faire « che de la
 l'impie, on nie hardiment les « verité,
 choses les plus claires; & on «

N

290 REFL. SUR L'US. PRES.

„ assure fièrement & *magistrale-*
„ *ment* celles qui sont les plus é-
„ loignées de la vérité.

MAINT, MAINT E.

On ne se sert de ce terme qu'en
Poësie, & encore n'est-ce que
dans le Satyrique & le Burles-
que.

Satyre de
Dépreaux,

Aussi tost maint esprit fécond en rêveries
Inventa le Blazon, & l'art des Armoiries.

N'EN POUVOIR MAIS.

Sarazin
Dialogue.

C'est un terme qui n'est plus
d'usage, que dans le stile go-
guenard & burlesque. *Elle disoit*
aux Astres qui n'en pouvoient mais,
tout ce que fait dire la rage quand
elle est maistresse des sens.

SE MAL TROUVER,

SE TROUVER MAL.

Se trouver mal se dit propre-
ment de quelque indisposition
de santé. *Il se trouve mal, il ne*
se porte pas bien. Se mal trouver
marque quelque mauvais succès
dans les affaires. *Il s'est mal trou-*
vé de son entreprise, il s'est mal

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 291
trouvé de suivre ce conseil. Il ne faut pas conclure de cette remarque, qu'on doive dire au présent. *Il se mal trouve de ce conseil*, car l'usage qui est le maître ne le veut pas ainsi, & en matière de langage il ne faut pas philosopher.

MAL TRAITER, TRAITER MAL.

Ce sont deux expressions assez différentes; *mal traiter* dit quelque chose de pis que *traiter mal*, il marque des traitemens violens qui vont jusques à frapper, & à battre. *Traiter mal* marque seulement des paroles injurieuses. Ce n'est pas que si l'on spécifie, que c'est par des paroles qu'on a reçu les mauvais traitemens, il n'est pas nécessaire de dire *traiter mal*, on peut dire aussi, *mal traiter*. Comme: *il l'a mal traité de paroles.*

Mais on demande si on peut dire d'un homme qui nous aura fait méchante chère, *qu'il nous*

a mal traité, je ne crois pas que ce fust parler poliment ; il semble qu'on ne parleroit pas autrement, quand on auroit reçu des coups de bâtons. Je pancherois davantage pour *traiter mal*, mais je ne l'approuverois pas tout-à-fait ; je crois que le meilleur est de dire, *il ne nous a pas fait grand' chère*, *il nous a donné un pauvre repas* : *il nous a traité fort à la ménagere*, ou quelque chose de semblable.

MAL-CONTENT,

ME'CONTENT.

Mal-content est presque toujours adjectif, *je suis mal content de son procédé*. *Mécontent* est presque toujours substantif, *le parti des mécontents* ; cependant le Pere Bouhours ne laisse pas de dire :

Vie de S.
Ignace.

c'est la coutume des mal contents de se plaindre.

M. de la Rochefoucault dit l'un & l'autre indifferemment ; *La Cour ne manque point de mal-*

*contens. Les malheureux vont chercher ailleurs quelques autres mé-
chantes affaires aussi mécontens du
chef de party que des favoris.*

Ménoises
les
gueries de
Paris.

MAL ENCONTREUX.

Ce mot ne se dit que dans le
style burlesque ou satyrique.

Et pour surcroix de maux un fort malencontreux,
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.

Satyre de
Dépicaum

MANIERES, AIR.

Il ne faut pas croire que *ma-
nieres* signifie la même chose que
air; ce dernier veut dire je ne
sçay quoy qui paroît en un in-
stant que la nature donne, &
qu'on ne peut bien définir; mais
les manieres font entendre que
toutes les paroles, & que toutes
les actions de la personne à qui
on les attribue font agréables,
plaisent & doivent plaire; on
peut avoir *bon air*, sans nul art,
& sans y penser. Mais pour a-
voir les *manieres* charmantes, il
s'en faut faire une heureuse ha-
bitude. La raison y a sa part, &

la nature toute seule ne les peut donner; mais il faut prendre garde de ne pas se servir du mot de *façons* pour celui de manières. Il y a de la différence entre ces deux termes. Les *façons* ont un grand penchant à être prises en mal, comme dit Mademoiselle de Scudery, & hors de dire de quelque personne fort jeune.

Entretien
sur la ty-
rannie de
l'usage.

ne. Elle a les plus jolies *façons* du monde, pour exprimer quelques graces purement naturelles, ce ne peut être une loüange: car *façons* est une véritable injure. Et je mettrois volontiers les *façons* avec les *minauderies*: mais pour l'expression de *manieres*, elle est noble, & elle exprime naturellement ce qu'elle veut faire entendre, soit en bien soit en mal.

MANIMENT.

Maniment ne se dit point dans le sens propre & naturel; il faudroit ne sçavoir pas le François pour

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 295
 dire, par exemple, qu'il y a des
 aveugles qui connoissent les pie-
 ces fausses *au maniment*, il faut
 dire *à les toucher, à les manier*.
Maniment, n'est bon qu'au sens
 impropre & figuré, il s'y dit élé-
 gamment. Comme: *il a le ma-
 niment de tout, on lui laisse le ma-
 niment de toutes les affaires, il a
 tout en maniment, il n'a le mani-
 ment de rien.*

MATTER SA CHAIR.

Cette expression est d'usage.
 Je sçay qu'il y a des personnes
 à qui elle ne plaist pas, mais c'est
 estre trop délicat. *Il avoit en-
 vie de s'aller cacher dans un desert,
 où il pust matter sa chair.*

Vie de
S. Ignace.

MATINEUX, MATINIER.

On dit *l'étoile matinier*, mais
 en parlant d'une personne qui se
 leve matin, on dit *matineux; vous
 estes bien matineux*. Philanthe «
 se leva de bonne heure & alla «
 aussi-tost chercher Eudoxe «

La ma-
tinier ne
bien pen-
ser dans
les ouvra-
ges d'es-
prit.
Dialog. 2.

„que l'amour de l'étude rend
„fort matineux.

M A R M A I L L E.

Ce mot n'a de place que dans le discours familier, il signifie proprement une troupe de petits enfans; ou si l'on veut remonter à son origine, il veut dire une armée de fourmis venant du mot Grec *μυρμικαί* selon la prononciation des Doriens; d'où vient qu'il ne s'emploie que par raillerie, *qu'on chasse d'icy toute cette marmaille*, comme qui diroit: *qu'on chasse d'icy toute cette armée de fourmis.*

M E N A G E R.

Ménager se prend en je ne sçay combien de significations: On dit dans le figuré; ménager les esprits; ménager les bonnes grâces du Prince; ménager les intérêts de ses amis; ménager une affaire; ménager sa voix en déclamant; ménager sa santé; se

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 297
ménager, user avec reserve de son credit; ne ménager personne. Il n'y a plus rien à *ménager* avec luy. Les couleurs de cette étoffe sont merveilleusement bien *ménagées*, & plusieurs autres expressions de la sorte que l'usage a autorisées.

MENÉES.

Plusieurs Auteurs se servent de ce mot. *Durant ces menées Ar-
tabaze arrive.* Vaugelas
Q^uinte-
curse.

Il sollicitoit foudrement qu'on luy envoyast une nouvelle armée, bien qu'Agésilaüs fust suffisamment averty de ces *menées*. Eloge
d'Agé-
laus.

Plusieurs personnes aiment mieux qu'on dise *pratiques, intrigues*. *Menées* est néanmoins fort bon.

VOUS MÉDISEZ.

C'est ainsi qu'il faut dire. *Vous médites*, n'est pas bon. Il est vrai que *médire* estant le composé du verbe *dire*, il semble que la rai-

298 REFL. SUR L'US. PRES.
son voudroit qu'on dist *vous mé-*
dites, comme l'on dit *vous dites*.
Mais l'usagel'emporte sur la rai-
son.

MES-AVENIR,

MES-ARRIVER.

On ne se sert plus guères de
ces façons de parler, dont néan-
moins nous avons des exemples
dans de bons Auteurs. *Il appré-*
hendoit qu'il n'en mes-avinst.

S'il en mes-arrive, on vous im-
putera sa mort. Comme on le dé-
„ conseilloit de se trouver au
„ combat, il n'en peut *mes-arri-*
„ *ver*, dit-il, car je mou-ray ou je
„ seray vainqueur.

MESMEMENT.

Ce mot n'est plus que du pe-
tit peuple. Il est vray que M.
de Voiture s'en sert quelque-
„ fois: on ne sçait par où com-
„ mencer à se remettre à son de-
„ voir quand on a failly si long-
„ temps, & *mesmement* contre une
„ personne à qui on a de si étroi-

Plaid. de
M. PAU.

d'Ablanc.
Apophth.
des an-
ciens.

Lettres à
Madame
la Marqui-
se de Var-
des.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 299
tes obligations. Mais on ne le
doit pas imiter en cela.

DE MESME.

Il en est de mesme.

J'ay remarqué qu'on applique souvent mal à propos ces termes de comparaison: Et voicy un exemple qui le fera mieux voir que tout ce que je pourrois dire:

Comme un boiteux se glorifieroit en vain de la beauté de ses jambes, puis qu'il ne peut s'en servir sans découvrir son défaut; il en est de mesme de la science du fou, qui ne sauroit parler sans faire voir son extravagance: c'est *il en est de même*, est mal appliqué; il falloit dire: *de mesme*, un fou se glorifieroit en vain de son sçavoir, puis que, &c. ou bien en mettant *il en est de mesme*, il falloit retrancher *comme*, & dire tout simplement: *un boiteux se glorifieroit en vain de, &c. il en est de mesme*.

Morale
du Sage.

du fou qui, &c. Car quand la phrase commence par *comme*, on ne dit jamais *il en est de mesme*; mais seulement *de mesme*. Ce qu'on peut voir en cet autre

Entretiens
sur la plu-
ralité des
mondes.

„ exemple: Comme une bale à
„ moins de vitesse après qu'el-
„ le a esté donner contre une
„ muraille, *de mesme* la lumiere
„ s'affoiblit lorsqu'elle a esté ré-
„ fléchie par quelque corps.

MESQUINERIE.

Ce mot est plus méprisant,
& à quelque chose de plus inju-
rieux qu'*Avarice*, il signifie une
„ épargne basse & sordide. Ils

Vie de
Dom
Barth. des
Martyrs.

„ interprétoient toutes ses a-
„ ctions en mauvaise part; ils
„ appeloient la frugalité de sa
„ table une mesquinerie hon-
„ teuse.

MESSE'ANT, MALSE'ANT.

Meséant est meilleur, & de plus d'usage; On dira par exemple: *un just'au corps trop large est meséant à un jeune homme. Il est*

DE LA LANGUE FRANÇ. 301
*meſſant de ſ'affeoir à table ſans la-
ver les mains.* Cependant ſi quel-
qu'un diſoit : le menſonge ſur
tout dans la bouche d'un hom-
me de qualité eſt toujours *mal-
ſant*, je ne crois pas qu'on y
deuſt trouver à redire.

MESUSER, ABUSER.

Meſuſer ſe dit quelquefois
avec plus de grace, qu'*abuſer*.
Adam a éprouvé de quoy le li-
bre arbitre eſt capable, lors que
méſuſant de ſes facultez naturel-
les, il tomba dans l'abyſme de
la prévarication.

« Lettres de
S. Augu-
ſtin.

MÉTAPHORE.

C'eſt une figure qui conſiſte
à transporter des mots de leur
ſignification naturelle dans une
autre. Nous avons des *métapho-
res* que l'uſage a rendu ſi propres
qu'elles ne paſſent preſque pas
pour des figures, comme : bleſ-
ſer l'honneſté, ternir la gloi-
re, flétrir la mémoire de quel-
qu'un, noircir la réputation, dé-

chirer la réputation, une malice noire, un jour gay, une campagne riante. Nous disons encore: briller dans la conversation, pousser une matiere, pousser les gens à bout; & en parlant d'un homme qui n'a aucune complaisance, & qui ne sçait s'accommoder ni au temps ni aux personnes; c'est un homme tout d'une piece. On dit aussi d'un homme prudent, il ne fait pas une fausse démarche dans ses affaires.

Mais combien de fois entendons nous dire d'un homme généreux, c'est un lion: & d'une femme querelleuse, c'est un dragon. Ce sont encore des métaphores fort usitées que celle-cy: un homme poly, un stile châtié, un discours plat, une pointe d'esprit, une raillerie froide. C'est un homme qui a beaucoup de feu. C'est un homme tout de glace, &c.

Il y a d'autres métaphores qui dépendent simplement du caprice de celui qui les fait, lesquelles n'ont aucun estre fixe & certain, & que chacun peut inventer selon son esprit, & son imagination; & c'est de celle-là dont parle Cicéron, quand il dit: que la métaphore doit estre libre, qu'il n'y doit rien avoir de forcé & de contraint. Il y en a mesme qui estant un peu extraordinaires ont besoin de quelques correctifs pour les adoucir. Ces correctifs sont: *pour parler ainsi, pour ainsi dire, pour user de ce terme, s'il m'est permis de parler de la sorte, si je l'ose dire, &c.*

Par exemple, lors qu'un Auteur nouveau en parlant de Vigénere, a dit qu'il a ajouté de la charnure au discours, s'il eust temperé cela par un correctif, il eust mieux fait, en disant que Vigénere a ajouté, *pour ainsi dire*, de la charnure au discours.

Cic. d
orat.Jugement
des Sçav.

Ce sont de petites négligences
qui ne laissent pas d'estre des tâ-
ches.

Mais il y a des métaphores
qui sont quelquefois si rudes &
si grossières, qu'on ne les sçau-
roit adoucir par aucun correctif.

Celles-cy sont de cette nature :

Panegy.
de Saint
Charles
Borromée

„ Je vous confesse, Messieurs,
„ que tout cela n'a fait qu'ac-
„ croître mes flâmes, & exciter
„ dans mon cœur un plus grand
„ incendie & un plus vaste em-
„ bralement d'amour, pour cet
„ Eminentissime Cardinal. Ces
flâmes, cet incendie, cet embra-
sement sont d'un grand froid.

En voicy une autre du mes-
me Auteur, laquelle n'est pas
„ moins outrée. La prospérité
„ qui ruine & corrompt la plû-
„ part des hommes, n'a servy
„ qu'à confirmer Saint Charles
„ dans la vertu. Cet endroit est
„ à mon gré, une des plus ri-
„ ches perspectives qu'il y ait

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 305
dans toute la vie de S. Char-
les, la plus singulière, & la plus
nouvelle. Arrêtons y donc un
peu nos regards, délassons
pour ainsi dire, nos yeux en
les promenant à loisir sur l'é-
mail de ces fleurs, & dans ce
beau champ de morale, qui
s'offre & se présente icy à nô-
tre esprit.

Ces vœux, ces perspectives,
l'émail de ces fleurs, & ce beau
champ de morale, où il faut
promener à loisir ses yeux; n'ont
ce me semble rien de trop char-
mant, & tout cela ne fait qu'u-
ne expression fort basse & fort
plate.

Ces sortes de métaphores ne
sont plus du goût du siècle, ce-
la estoit bon autrefois où l'on se
plaisoit tant à bigarrer le stile,
& où l'on n'appeloit presque au-
cune chose par son nom. Té-
moin cet Exorde d'un Prédica-
teur du temps passé. J'embar-

„que ce discours sur le galion
 „de mes lèvres, afin qu'ayant
 „passé par la mer orageuse de
 „cét auditoire, il aille heureu-
 „sement surgir au havre de vos
 „oreilles. Témoin encore ces
 paroles, que j'ay tirées de la
 Préface d'une ancienne Tra-
 „duction. Quand je voulus fai-
 „re prendre à ce Seigneur Latin
 „un habillement du pays, pour
 „estre mieux receu en nostre
 „Cour de France; je commen-
 „çay à prendre sa mesure, & je
 „le luy dépeschay à la façon
 „commune; que si ce n'est aussi
 „élégamment que d'autres plus
 „excellens Tailleurs eussent
 „sceu faire, pour le moins je
 „puis protester que j'ay fidele-
 „ment fait ma besogne, sans
 „rien dérober des étofes, pour
 „m'enrichir des bannieres. Té-
 „moin enfin ce plaisant langage
 d'un certain Auteur: couvert
 „d'une sanglante sueur: Je fors

de l'Acheron du monde, de qui « ^{Les pénitentes idées,}
 j'ay secoué l'impérieuse puis-
 sance, dissipé l'hommage reser-
 vitude que je luy avois rendu «
 depuis le berceau ; & limant «
 ses chaînes avec la lime d'une «
 heureuse connoissance de ma «
 misere ; j'ay quant & quant «
 rencontré l'ardeur d'un favo- «
 rable remord, lequel entrant «
 dans le cabinet de mon ame «
 par la porte de la contrition, a «
 engendré en elle un tonnerre «
 de sanglots, qui se sont écla- «
 tez en pluyes ameres, les- «
 quelles trouvant le cataclisme «
 de mes yeux ouvert, n'ont «
 point eu de mesure, en leur «
 cheute. «

Mais qui pourroit souffrir
 ces Vers-cy, qui ne sont
 qu'une partie d'un grand nom-
 bre d'autres aussi ridicules,
 qui ont esté faits sur le *Bene-
 dicité*.

Reine de la moitié de l'an
 Dont le superbe Océan
 Suit le carrosse comme un page,
 Bénis le Seigneur obligeant,
 Qui pour te mettre en équipage
 Par les mains du Soleil te donne de l'argent.

Ces exemples font voir quel défaut c'est, que de vouloir toujours faire des figures. Quand on a une fois cette maladie, il n'y a ridiculitez qu'on ne dise ; mais il ne faut pas s'imaginer qu'on ne doive condamner icy que l'excès ; on peut dire en général qu'un discours figuré n'est pas le plus beau ; ce n'est pas en cela que consiste l'art de bien dire. Et je ne m'étonne pas que Cicéron conseille, pour apprendre à bien parler, de lire les anciens Poëtes, & les anciens Orateurs ; parce, dit-il, que ne s'étant pas encore avisez de ces expressions figurées ; & suivant les plus simples & les plus naturelles, ils ont presque tous bien parlé. *Sunt enim illi veteres, quia*

nondum ornare poterant ea qua dicebant, omnes propè præclarè lo- Cic. in
lib. de
orat.
quuti.

D'une autre sorte

DE MÉTAPHORE.

Il y a une autre sorte de métaphore qui doit être condamnée en quelque Langue que ce soit, mais sur tout dans la nôtre, qui est plus sévère & plus religieuse que jamais. C'est d'appliquer aux vérités de notre Religion ces noms prophanes, que l'antiquité Payenne a donné à ses fausses Divinités. Il n'est besoin que d'un peu de bon sens, pour connoître qu'il ne faut pas ainsi par des noms fabuleux, donner l'apparence du mensonge à des vérités constantes; ceux qui ont vieilli dans les Lettres humaines, sont sujets à ce vice; ils sont si accoutumés aux noms d'Apollon, de Diane, de Proserpine, &c. leur esprit est si imbu de ces rêveries, qu'ils ne

peuvent s'en défaire dans les matières les plus Chrétiennes. Ils ne feront point difficulté, par exemple, en parlant de Dieu de l'appeler *Jupiter*, de donner à l'Archange Gabriël le nom de *Mercur*e; au lieu de dire les *démons*, ils diront les *furies*, & ne parleront que de *Tisiphane*, de *Mégere*, & d'*Alecto*; M. de Balzac qui condamne fort cette conduite, dit que ces gens-là font comme un certain Ambassadeur, qui estant venu tout nouvellement de Constantinople pour résider à la Cour de Rome, & ayant encore l'imagination pleine de l'Empire d'Asie, & de la grandeur des Ottomans dans la Harangue qu'il fit au Pape Leon, luy donna de la *Hautesse*; & après plusieurs loüanges emphatiques, luy dit pour conclusion qu'il estoit *le grand Turc des Chrétiens*.

On pourra dire peut-estre que presque tous les Poëtes étrangers en ont usé ainsi, & que

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 311
c'est une autorité qui peut mettre les nôtres à couvert ; mais je réponds qu'on ne les doit point approuver en cela, quoy qu'ils aient écrit la plupart en une Langue, à laquelle ces sortes de noms semblent appartenir en propre. Comment, par exemple pourrons-nous approuver Sannazar d'avoir remply un Poëme Chrestien de Driades & de Nereïdes, d'avoir introduit Protée prédisant le Mystere de l'Incarnation ? Comment excuser Buchanan, qui pour nous dépeindre dans son *Baptistes* les tourmens des damnez, ne parle que des manes des Eumenides, de Cerbere, & de Tantale ? Comment justifier l'Arioste, qui fait jurer le vray Dieu par l'eau du Styx, qui fait faire à l'Archange Gabriel l'office de Mercure, & l'envoye de la part de Dieu, chercher le silence dans la maison du sommeil ?

Comment souffrir enfin que le Tasse dans sa *Jérusalem libérée* ait mêlé Pluton & Alecto avec Saint Michel & l'Archange Gabriël ? Ce sont des défauts qu'on ne doit excuser en aucune Langue, à moins que de renoncer aux lumières de la raison & du bon sens. Je remarque encore qu'on se sert souvent du mot de *Fortune*, au lieu de celui de *Providence*, ce qui ne doit pas s'excuser dans les ouvrages Chrétiens, & je trouve le sentiment du P. Bouhours fort raisonnable, quand il dit qu'un sermon ne souffre pas des pensées qui ne peuvent avoir qu'un sens payen, telles que seroient celles-cy, *la fortune se plaît à renverser ceux qu'elle a élevés : la fortune iraverse souvent les Grands de la terre.*

Manière
de bien
penser
dans les
ouvrages
d'esprit.

MEURTIR, TUE.

Ce mot a vieilli. M. de Vaugelas s'en sert, mais il est en cela plus

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 313
 plus digne de remarque que d'i-
 mitation ! Quelle rage de Ty-
 gre s'est emparée de ton cœur, «
 monstre de perfidie & de cruau- «
 té ? que tu ayes eu le coura- « Tra-
duction.
Quintes
curse.
 ge d'enchaîner ton Roy, ton «
 bienfaiteur, puis de le *meurtrir* «
 inhumainement. «

MODÉRATEUR.

Ce mot se dit quelquefois avec
 beaucoup de grace, & nous en
 avons des exemples dans nos
 meilleurs Auteurs. Il luy inspi- « Mémoi-
res sur les
guerres de
Paris.
 roit de faire le *modérateur* des «
 différens avec toute la neutra- «
 lité possible. «

Les hommes sont les Auteurs «
 & les instrumens de tout ce qui «
 se passe dans cette histoire. « Tradu-
ction de la
Genèse.
 mais Dieu seul en est l'arbitre, «
 & le souverain *modérateur*. «

DE LA MODESTIE.

DE NOSTRE LANGUE.

La Langue Françoisse est à
 proprement parler la plus mo-
 deste de toutes les Langues ; el-

le rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur; mais encore celles qui peuvent recevoir un mauvais sens. Nos Ecrivains les plus polis vont en cela jusqu'au scrupule, & un mot devient insupportable parmi nous, dès qu'il peut estre interprété en mal; sur tout s'il se rencontre dans des discours Chrestiens. C'est pourquoy on doit condamner toutes ces pauvres phrases qu'employent certains Prédicateurs.

Panégyr.
de Saint
Charles
Borrom.

„ On est toujours assez élo-
„ quent quand on parle de ce
„ que l'on aime, le feu qui brûle
„ au dedans se manifeste bien-
„ tost au dehors, &c.

Dans
le mesme
panégyr.
de Saint
Charles
Borrom.

„ Il faut tomber d'accord, Mes-
„ sieurs, que les Amans ont une
„ manière de s'expliquer, & de
„ se faire entendre où les autres
„ gens ne comprennent rien; ils
„ parlent plutôt de cœur à cœur
„ que de bouche à bouche: ils

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 315
s'entendent aux moindres si-
gnes. Ils ont des veuës toutes
singulières, des conceptions
surprenantes, & inouïes. C'est,
Messieurs, ce qui m'est arrivé
voulant peindre saint Charles,
mon cœur embrazé d'amour,
&c.

On doit éviter aussi les com-
paraisons licentieuses, que cer-
tains Prédicateurs indiscrets o-
sent faire des mystères les plus
sacrez de la Religion Chrestien-
ne, avec les fictions les plus in-
fames de l'antiquité fabuleuse:
comme, par exemple, de l'a-
mour adorable du Sauveur dans
l'Eucharistie avec le cupidon
des Poëtes; approfondissant quel-
quefois des matières, dont ils ne
devroient pas mesme paroître
instruits. Je ne dis rien icy de
la grossièreté de quelques-uns;
qui pour trop vouloir enseigner
le bien, enseignent souvent le
mal: & qui ne gardant aucune

mesure dans les noms qu'ils donnent aux choses, disent quelquefois à la face des Autels, ce qu'un homme d'honneur n'oseroit dire dans la moindre compagnie.

Ce n'est pas que cette regle doive aller jusqu'au scrupule; car il y a des rencontres où ce seroit se gesner inutilement, que de vouloir éviter tous les mots que les libertins peuvent mal interpreter, autrement comme dit Quintilien, il faudroit se résoudre à ne plus parler. Mais il est toujours bon de l'avoir en veüe, pour s'éloigner de la méchante coûtume de ceux qui ne s'observent nullement sur ce qu'ils disent.

Quint.
Init. orat.
cap. 3. lib.
8.

Je sçay bien que cela ne plaira pas aux personnes qui prennent plaisir de se faire accroire qu'il n'y a point de mot qui ne soit honneste; & qu'on peut se servir de toutes sortes d'expressions sans aucun scrupule; mais

je les renvoye à l'*Art de penser* où ils verront l'absurdité de cette ridicule opinion, & peut-estre ne fera-t'il pas hors de propos d'en dire icy quelque chose. C'estoit le sentiment des Stoïciens qu'il n'y avoit point de paroles mal-honnêtes: où l'infamie, disoient-ils, est dans les choses, ou elle est dans les paroles; on ne peut pas dire qu'elle soit dans les choses, puis que il est permis de les exprimer en d'autres paroles qui ne passent point pour des honnestes; elle n'est pas non plus dans les paroles, puis qu'il arrive souvent qu'un mesme terme signifie diverses choses, & qu'estant estimé mal honneste dans un sens, il ne l'est point dans un autre. Mais tout cela n'est qu'une vaine subtilité; & pour y répondre je dis que l'infamie consiste dans les choses, & qu'un mot participe de cette infamie, lors qu'il expose la chose, plutôt comme plaisan-

te que comme criminelle, & d'une manière qui joint à la signification principale une idée d'impudence & d'effronterie. Il arrive de là qu'une même chose peut estre exprimée honnestement par un son, & deshonestement par un autre, si l'un de ces sons joint quelque idée qui en couvre l'infamie, & si l'autre au contraire la présente à l'esprit d'une manière impudente ; ainsi comme on l'a remarqué dans l'Art de penser, les mots d'*adultere* & d'*inceste* ne sont pas infames, quoy qu'ils signifient des actions tres-infames ; parce qu'ils ne les représentent que sous un voile d'horreur qui les fait regarder comme des crimes, de sorte que ces mots signifient plutôt le crime des actions, que les actions mêmes. Tout cela néanmoins dépend de l'idée que l'usage attache aux mots, c'est pourquoy aussi quand il plaist à l'usage, un

terme qui a esté honneste en un temps, peut devenir honteux en un autre ; cela se void en toutes les Langues ; & nous en avons plusieurs en la nostre, qui autrefois ne signifioient rien de mauvais, & qui à présent sont devenus injurieux & outrageans.

C'est par cette remarque qu'on peut répondre à ceux qui prétendent autoriser par la conduite mesme des Peres, l'usage des mots les plus infames ; car si les Peres en ont employez quelques-uns, qui aujourd'huy paroissent honteux en nostre Langue, il y a apparence qu'ils ne passoient pas pour tels de leurs temps, c'est à dire que l'usage n'y avoit pas joint cette idée d'effronterie qui les rend infames, c'est à quoy doivent prendre garde les Traducteurs, quand ils veulent tourner en François ces sortes de mots. Mais puis que nous sommes sur cette matière,

il ne fera pas inutile de remarquer icy que les personnes corrompues ont introduit dans le monde certains termes qui paroissent honnestes, & qui cependant sous le voile spécieux d'une pudeur apparente, renferment une impudence véritable, c'est un moyen qu'on a trouvé pour avoir la liberté de tout dire, & pour tenir les plus honneux discours, sans estre obligé de rougir. C'est sous ces paroles qu'on enveloppe aujourd'huy les plus grandes salletez. On ménage un peu les oreilles pour corrompre plus facilement le cœur. De cette nature sont les expressions des Comédies, des Romans, & des Chançons de l'Opéra; mais j'ose avancer que ces termes couverts & déguisez, sont beaucoup plus infames que ces termes effrontez, dont se servent les libertins grossiers. Car ces derniers ont je ne sçay quoy

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 321
de hideux, qui de soy-mesme
fait horreur, au lieu que les au-
tres donnant aux plus honteuses
actions un air d'honnesteté & de
galanterie corrompent l'ame
d'autant plus aisément qu'ils
semblent moins blesser les oreil-
les.

M O N D E, I M M O N D E.

On ne se sert guères de ces ter-
mes, qu'en parlant de ces viandes
& de ces animaux, qui dans l'an-
cienne loy estoient declarez im-
purs. Comme: *la distinction des* Mœurs
des Israélites.
viandes & des animaux mondes &
immondes; &c.

M O N S I E U R.

Certaines gens s'imaginent
qu'il est de la bienfiance d'ap-
peler *Monsieur*, la plupart des
Auteurs qu'ils citent, mais ils se
trompent fort; & à moins que
l'Auteur qu'on cite ne soit vi-
vant, ou qu'il n'y ait pas long-
temps qu'il soit mort, on ne luy
donne point tant du *Monsieur*; il

feroit beau voir dire *Monsieur Virgile, Monsieur Cicéron* ; à peine dit-on aujourd'huy *Monsieur Paschal*, on commence à dire *Paschal* tout court, *les Lettres de Paschal, les pensées de Paschal* : On dit aussi Vaugelas, Voiture, Sarrazin, sans mettre Monsieur, si ce n'est en écrivant. Autrefois on appeloit *Monsieur* jusqu'aux Saints, mais aujourd'huy plus tant de *Monsieur*.

M O N T E R.

Ce verbe veut toujours avec soy le verbe auxiliaire *estre* ; on dit, *il est monté*, & non, *il a monté*. Je sçay bien qu'un Auteur a dit : „ tout est monté à un degré d'ex- „ cellence où il n'avoit point en- „ core *monté*, mais c'est une fau- „ te contre l'exactitude ; il fal- loit dire, *où il n'estoit point encore monté*. J'ay touché cela ailleurs, en parlant du verbe *entrer*. On y peut recourir.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 323
MUTATIONS, CHANGEMENS.

Mutations se dit quelquefois avec plus de grace que *changemens*. Exemple, quelque haut « qu'on puisse remonter, pour rechercher dans les Histoires des exemples des grandes mutations ; on trouve qu'elles sont causées ou par la mollesse, ou par la violence des Princes. »

M. Mafcaron, Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre.

N

NAGUERES,
DEPUIS PEU.

IL seroit à souhaiter que ce mot fust encore d'usage ; car il exprime seul ce qu'on ne peut dire autrement sans le secours de plusieurs paroles, mais l'usage l'a banny ; en sorte qu'il ne se dit plus aujourd'huy. Il estoit fort usité du temps de Monsieur de Vaugelas qui s'en sert tres-sou-

324 REFL. SUR L'US. PRÉS.
vent dans son Quinte-curse, &
dans ses Remarques.

NAISSANCE.

Naissance se prend souvent pour
une disposition avantageuse de

Oraison
Funèbre
de Mada-
me de
Montau-
sier.

l'esprit.

„ Une si heureuse naissance

„ la rendit d'abord la passion

„ de tout ce qu'il y avoit de ver-

„ tueux & d'élevé dans la Cour.

„ Les Romains ont de la nais-

„ sance pour les Pièces de Théa-

„ tre.

Tradu-
ction
d'Horace
par le P.
Tart.

NATAL.

Cet adjectif n'a jamais de
féminin. On dit bien *natal*. *Son*
lieu natal. *Son pays natal*; mais
on ne dit jamais *natale*, *sa ville*
natale.

NE.

Notre Langue aime cette né-
gation, comme on le peut voir
en ces exemples.

Essais de
morale.

Il s'en faut beaucoup que ces
grands objets ne fassent sur nous
toute l'impression qu'ils y doivent

DE LA LANGUE FRANÇOIS. 325
*faire, & non, il s'en faut beaucoup
que ces grands objets fassent.*

Je ne nie pas que je ne l'aye dit,
ce qui est mieux que, *je ne nie
pas que je l'aye dit. Il est tout au-*
tre qu'il n'estoit, ce qui est enco-
re mieux que: il est tout autre qu'il
estoit, en quoy le François diffé-
re beaucoup du Latin, ou deux
négations ont la force d'une af-
firmation. On dit encore, je n'ay
nulle affaire. Il n'a nulle applica-
tion; ces deux négations ont de
la grace en François.

Dieu ne compte pour rien ce qui
n'est pas volontaire; mieux que,
Dieu compte pour rien, &c. Et le
Pere Bouhours n'a pas parlé dans
toute l'exactitude possible, quand
il a dit que Saint Ignace pre- « Vie de
noit plaisir à rabaisser un hom- « S. Ignace.
me de qualité, afin que le mon- «
de sçeut qu'on comptoit pour «
rien parmi les Jésuites les a- «
vantages de la naissance. Il fal- «
loit dire: afin que le monde sçeuft

326 REFL. SUR L'US. PRES.
qu'on ne comptoit pour rien, &c. &
non, qu'on comptoit pour rien.

NE PLUS, NE MOINS,

NI PLUS, NI MOINS.

M. de Voiture dit, *ne plus, ne moins*, & voicy comme il parle au sujet d'un certain festin, *n'y*
„ *ayant* que des Déeses à la table
„ & deux demi-Dieux, tout le
„ monde y mangea, ne plus ne
„ moins que si c'eussent esté des
„ personnes mortelles. Mais au-
jourd'huy on dit ni plus ni moins,
& jamais ne plus ne moins: quoy
que M. de Vaugelas veuille qu'il
se puisse dire quelquefois; & que
M. Ménage qui semble d'abord
estre contre ce sentiment, dise
néanmoins à la fin de sa Remar-
que qu'il avouë que la plupart
denos Ecrivains modernes sui-
vent la regle de M. de Vauge-
las; car les Ecrivains, dont il
entend parler, ne sont guères
modernes aujourd'huy; l'on sçait
assez que lors qu'on ne confide-

DE LA LANGUE FRANÇ. 327
re un Auteur François que par
rapport à ses expressions & à ses
mots, le nom de moderne ne
peut luy appartenir long-temps.

N E.

Dans les interrogations.

Plusieurs retranchent cette
négation dans les interroga-
tions, & disent: *vient-il pas?*
Vaut-il pas mieux? est-il pas jour?
Éc. au lieu de dire: *ne vient-il*
pas? ne vaut-il pas mieux? n'est-il
pas jour? en quoy ils se trompent,
car ceux qui entendent bien nô-
tre Langue ajoutent toujours la
négation.

N E'G A T I V E S.

On remarque qu'une pro-
position a quelquefois plus de
force quand elle est négative,
que quand elle est affirmative.
Quand je dis, par exemple: *ce*
n'est pas une petite chose que de
sçavoir se taire, je m'exprime
beaucoup mieux que si je disois,

c'est une grande chose que de sçavoir se taire.

Nous avons plusieurs exemples de cela dans nos meilleurs Auteurs: *le Législateur des Juifs, qui n'estoit pas un homme ordinaire*, ce qui est beaucoup plus fort que s'il y avoit. *Le Législateur des Juifs qui estoit un homme extraordinaire.*

Traité du
sublimé.

Art de
parler.

„ Nous éviterons ce défaut si
„ nous apprenons à en bien ju-
ger, ce qui n'est pas une chose
peu difficile. Cette proposition
„ négative à plus de grace que
„ s'il y avoit: *ce qui est une chose
fort difficile.* Ce sont de petites
delicatestes qu'il ne faut pas né-
gliger, quand on veut écrire po-
liment.

N'EN DÉPLAISE.

Remarq.
nouv.

Cette expression est agréa-
ble dans le discours familier,
n'en déplaît à M. Ménage, dit
le Père Bouhours. M. de Vau-
gelas ne croit pas qu'il soit dé-

fendu absolument d'inventer des mots. *N'en déplaît à l'Auteur de l'Epitaphe, sa pensée est basse.*

Manière
de bien
penser
dans les
ouvrages
d'esprit.
Dialog. 1.

NOMINATIF SANS VERBE.

C'est un vice ordinaire à ceux qui sçavent plus de Latin que de François, de mettre quelquefois un nominatif sans verbe, par exemple: Je souhaitois de voir vivre ces armées de bons Citoyens, lesquels s'ils vivoient encore du moins la République subsisteroit. C'est le génie du Latin de s'exprimer de la sorte, mais non pas du François, ce pronom, lesquels, dans cette phrase ne se rapporte à rien, *lesquels s'ils vivoient la République subsisteroit*, quelle bizarre expression! on fait quelquefois une faute contraire à celle là, en mettant le verbe sans nominatif; comme: *mais en quoy Ignace réussit le plus, fut à réformer les mœurs des Ecclesiastiques*, où est le nominatif de *fut*? Il falloit dire: *mais*

Nouvelle
trad. de la
seconde
Phili.

Vie de
S. Ignace.

330 REFL. SUR L'US. PRES.
*la chose en quoy Ignace réussit le plus
fut: ou bien, mais en quoy Ignace
réussit le plus, ce fut, &c.*

NOMBRE CHANGE.

Il est quelquefois de la grace du discours de changer les singuliers en pluriels. Comme: les Alexandres, les Césars, les Pompées. Cette expression déplaît à quelques personnes; mais je la vois si universellement reçue que je crois que c'est une témérité de la condamner.

Le changement de nombre se fait encore en mettant au pluriel un verbe, dont le nominatif est au singulier, pourveu que ce soit un nom collectif, comme:

*Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le port
Ils firent de leurs cris rétentir les rivages.*

On change aussi les pluriels en singuliers, comme: *toute la ville estoit sous les armes.*

Le soldat ne cessa de tuer, que

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 331
la nuit ne luy eust dérobé l'enne-
my.

NOMS DE TEMPS.

Les noms de temps mettent beaucoup de différence dans les temps des Verbes, *il est venu hier*, par exemple: n'est pas bien dit, non plus que, *il vint ce matin*; il faut dire, *il vint hier, il est venu ce matin*. Et voicy la règle qu'on doit observer. S'il s'agit d'un autre temps que d'aujourd'huy on met le prétérit sans verbe auxiliaire, comme il me dit cela hier, & non il m'a dit cela hier: s'il s'agit d'aujourd'huy on met le verbe auxiliaire *avoir* ou *estre* selon l'occasion. *Il a fait cela ce matin. Il m'est venu voir aujourd'huy*. Je dis la mesme chose s'il s'agit de la mesme semaine où l'on parle, du mesme mois, de la mesme année; *il m'est venu voir cette semaine. Je luy ay parlé ce mois cy. Il a fait cela cette année*; le peuple de Paris est sujet à faire des fautes là dessus.

Bien des gens disent Ammian Marcellin , Appian Alexandrin. D'autres aiment mieux Amien Marcellin , & Appien Alexandrin, qui cependant ne sont pas si bons. On dit Ananie & Ananias. Je sçay bien que quelques-uns croient qu'il est plus François de dire *Ananie*. Mais si nous disons *Nicolas*, *Thomas*, *Mathias*, pourquoy faire difficulté de dire *Ananias*. on dit *Claudien*, & non, *Claudian*, *Diocletien*, & non, *Diocletian*, *Saphire* & *Saphyra*: *Chrysippe*, & non, *Chrysippus*, bien qu'on lise dans un de nos Auteurs. *Chrysippus* a écrit quelque *Traité des Dieux*.

Réflexion sur la Physiq.

On dit *saint Fabien*, & non, *saint Fabian*, contre ce qu'en croit le Traducteur des Lettres de S. Augustin, qui dit: *Quelques factieux s'éleverent contre saint Corneille successeur de S. Fabian*.

Il faut dire *Stace* en parlant du Poëte, & *Stadius* d'un certain Officier des Gardes de Néron. On dit *Iugurta*, *Sylla*, *Agrippa*, *Dolabella*, *Catilina*, *Pansa*, & qui voudroit dire, *Agrippe*, *Dolabelle*, &c. parleroit ridiculement.

Nous disons *Phydias*, & non, *Phydie*. *Iofias*, & non, *Iofie*. *Olympias*, ou *Olympe*, en parlant de la mere d'Alexandre. *Gracchus* au singulier, & les *Gracques* au pluriel. *Lucullus* & *Hortensius* au singulier, les *Luculles* & les *Hortenses* au pluriel.

Antonius en parlant de l'Orateur, & *Antoine* en parlant du Consul. *Metellus*, & non, *Metelle*. *Archias*, & non, *Archie*. *Vulcain*, & jamais *Vulcan*. *Palinurus*, ou *Palinure*. *Theopompus*, ou *Théopompe*. *Arcade* ou *Arcadius*. *Honoré* ou *Honorius*, en parlant des fils de Théodose. M. le Maître dit, *Arcade* & *Ho-*

334 REFL. SUR L'US. PRES.
noré: Mademoiselle de Scudery le dit aussi; M. Fléchier néanmoins aime mieux, Arcadius & Honorius; & je crois que cette prononciation est la meilleure. Il faut dire *Sulpitius*, & non *Sulpice*, en parlant de l'amy de Cicéron, qu'il est bon de distinguer des Sulpices de l'Histoire Ecclesiastique. On dit *Elie* mieux que *Elia*. *Papirius*, & non *Papirie*. *Anaxagoras*, ou *Anaxagore*. *Pythagore*, & non *Pythagoras*. *Protagoras* est meilleur que *Protagore*. M. le Maître dit *Popile*, en parlant du meurtrier de Cicéron, & il faut dire *Popilius*: il prononce *Caligule*, & il faut prononcer *Caligula*: il dit *Attique* en parlant de l'amy de Cicéron, & on doit dire *Atticus*, il prononce encore *Romule* pour *Romulus*, & *Brute* pour *Brutus*, ce qui ne se peut souffrir en Prose. *Clitemnestra* est mieux que *Clitemnestre*; *Electra*, & non

Electre. Pacatus ou *Pacat*. M. Flechier dit *Pacat*; Le Traducteur du Panegyrique de Théodose le Grand dit aussi *Pacat*. Le Pere Bouhours dans l'Eloge qu'il fait de ses Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe dit *Pacatus*, & non *Pacat*. Cela est arbitraire. Je passe plusieurs autres noms. Ceux que j'ay rapportez suffisent pour faire juger de la prononciation d'un grand nombre d'autres.

NONCE, AMBASSADEUR.

On dit *Nonce* du Pape, & non *Ambassadeur* du Pape, *Nonciature*, & non *Ambassade*, en parlant de la Légation du Nonce. Pendant sa *Nonciature* de Venise, il mérita les applaudissemens de cette République.

NON-CHALANCE,

NON-CHALANT.

NON-CHALAMENT.

Ces mots sont du bel usage

Histoire
de Theo-
dosc.

Lettres à
une Dame
de Pro-
vince,

Préface
de l'Hi-
stoire du
Cardin.
Commen-
don,

Morale
du Sage.

„ Vous payerez un jour bien
„ cher cette non-chalance.

Morale
du mon-
de ; entre-
tien sur la
paresse.

„ D'un costé on voit répré-
„ senté un Berger appuyé non-
„ chalamment contre un arbre.

„ L'air non-chalant ne peut
„ pas faire un bel homme de
„ cheval.

„ L'on remarque que dans les
„ occasions où il se trouva, il
„ estoit également non-chalant
„ à tout.

NON-USAGE.

Ce terme se peut dire en cer-
taines occasions. Plusieurs per-
sonnes néanmoins reprennent
M. Ménage d'avoir dit. *Ce mot
s'est aboli par le non-usage.*

NUL, AUCUN.

Nul se dit quelquefois élé-
gamment pour *aucun*. Il résolut
de ne prendre nulle nourritu-
re : ce qui plaist mieux à cer-
taines personnes, que *aucune
nourriture.*

Vie de S.
Ignace.

„ Ne recevant nul secours, ni
de

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 337
de la terre ny du ciel; il crût
que Dieu l'avoit délaissé.

Pétrone à sa mort ne nous
a laissé qu'une image de la vie,
nulle action, nulle parole, nul-
le circonstance ne marque
l'embaras d'un mourant.

On sçait en quel estat se
trouvoit alors cette Ville: quels
ravages, quelles désolations!
Nul repos, nulle espérance de
paix & de tranquillité. La Ré-
publique renversée & pres-
que anéantie, &c..

Il y a néanmoins des rencontres
où *nul* ne se dit pas bien, c'est lors
qu'il se met pour, *il n'y a*, com-
me: *nulles personnes ne s'affligent*,
nulles personnes ne violent leur foy
avec plus d'ostentation, pour, *il*
n'y a point de gens qui s'affligent,
qui violent leur foy avec plus d'o-
stentation; cet exemple est du
Fere Bouhours, dans les Dia-
logues d'Eudoxe & de Philar-
the; mais il le corrige dans l'e-

S. Evrem.
jugement
sur Senec.
Plutarq.
& Peetr.

Tradu-
ction du
pan'g r.
de Pascal.

Manière
de bien
penser
dans les
ouvrages
d'esprit.

338 REFL. SUR L'US. PRES.
Lettres à
une Dame
de Pro-
vince. loge qu'il fait de ce Livre-là,
en avouant que ceux qui enten-
dent bien nostre Langue n'ap-
prouvent point, *nulles personnes*
dans une semblable occasion.

O

O B S C E N E.

Mœurs
de ce sie-
cle. CE mot n'est pas encore af-
sez estably, mais je crois
qu'il s'establira, parce qu'il ex-
prime quelque chose que ni *im-
pur* ni *impudique* n'expriment pas.
Des danses *obscenes*. Des chan-
sons *obscenes*: Il y a beaucoup
d'esprits *obscenes*, encore plus de
médifans, & de satyriques.

O E U V R E C U R I E U X,

O E U V R E C U R I E U S E.

Oeuvre dans le sens d'ouvra-
ge d'esprit est féminin, on dit:
toutes les œuvres de Cicéron, &
non tous les œuvres. Dans le sens

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 339
 d'action de piété ou de quelque
 entreprise considérable, il est
 masculin après son adjectif, &
 féminin devant. Et c'est la ré-
 gle que suit M. Patru: *Toutes les*
Communautez Ecclesiastiques & sé-
culieres coopéroient d'une mesme ar-
deur à ce saint œuvre, Et ailleurs,
la gloire d'une œuvre si sainte. C'est
 aussi comme parle M. Varillas:
 leurs fidèles sujets espéroient «
 que leurs Majestez ne s'appli- «
 queroient pas à ce saint œuvre «
 avec moins de piété que le Roy «
 Josias. Et l'Auteur du Panégy- «
 rique du Prince de Condé pro-
 noncé à Paris dans l'Eglise de la
 maison Professe des Jésuites, dit
 aussi en parlant de l'empresse-
 ment que ce Prince avoit de dis-
 poser les choses à la paix durant
 les troubles où il se trouva enga-
 gé: *hésita-t'il à sacrifier tout plû-*
tost que d'apporter à ce grand œu-
vre le moindre retardement.

Plaid. de
 M. Patru.

On dit pourtant, de bonnes œu-

vres, une bonne œuvre; ce qui me fait croire que l'adjectif *bonne* est excepté de cette règle, aussi bien que l'adjectif *belle*: car on dit, *c'est une belle œuvre*, mieux que *c'est un bel œuvre*. Mais il est constant que ce mot est toujours féminin lors que l'adjectif est après: & c'est une faute de dire, comme a fait le dernier Traducteur de l'Imitation: *Mes œuvres, Seigneur, demeurent cachées en vous*; il falloit, *demeurent cachées en vous*.

OISIF, OISEUX.

Quelques personnes croient que *oiseux* ne se dit bien que des paroles: des *paroles oisives*, mais qu'il faut dire, une personne *oisive*, mener une vie *oisive*. Je remarque néanmoins que nos Auteurs les plus délicats n'observent pas cette règle, & qu'ils disent indifferemment l'un & l'autre; & entr'autres, je me souviens de ces deux exemples de M. Fle-

chier : il fut réduit à mener
une vie oiseuse & obscure.

Les Abeilles ont un Roy à
qui elles obeïssent, celles qui
sont oiseuses sont forcées de
travailler.

Préface
de la vie
du Card.
Comm.
Vie du
Cardin.
Comm.

O N.

S'il est particule, ou nom.

On, n'est point une particule,
comme quelques-uns l'ont crû,
c'est un véritable nom substantif;
quand nous disons ; *on chasse*, *on*
se promène, *on court*, &c. c'est *on*,
comme l'a observé M. de Vaugelas,
vient du mot *homme* ; ce qui
paroît par les Poètes Italiens,
qui disent *huom teme* pour *huomo*,
on craint ; & par les Allemans, &
les autres peuples Septentrionaux
qui expriment nostre *on*
par le même mot, qui en leur
Langue signifie *homme*, sçavoir,
mann. On peut ajouter à cela l'ex-
emple de la Langue Grecque,
qui use souvent de *tis*, *aliquis* au
même sens. Mais ce qui favorise

encore beaucoup cette Etymologie, c'est que nos vieux Auteurs écrivoient *homs* au lieu de *on*, ce qui a changé par succession de temps ; de sorte que, *on dit*, est la même chose que *hommes disent*, *les hommes disent*.

L'ONZE, LE ONZE.

On dit *le onze*, & non *l'onze* : *du onze*, & non *de l'onze*. Mais on dit jusqu'à *l'onzième*, & non jusqu'à *an onzième*.

Réflexion
sur la
Physique.

Les Livres de Diodore le Sicilien ont esté perdus, depuis le cinquième jusqu'à l'onzième.

OPPORTUNITÉ.

Opportunité est un vieux mot, qui se trouve souvent dans Balzac. Si jamais homme, dit-il, sçeut connoître l'heure de l'exécution des choses, & se prévaloir de l'opportunité, on me doit avouer que c'est le Prince de qui je parle.

Le prince,
h. 16.

Et M. d'Ablancourt dans ses Commentaires ; *il prit l'opportu-*

DE LA LANGUE FRANÇ. 343
nité du vent. C'est dommage
qu'il ait vieilly : car il exprime
ce que le mot d'occasion ni de
commodité ne sçauroit si bien
dire.

OPPRESSEUR.

Ce mot se dit avec beaucoup
de grace, *tant il y a peu de seureté* <sup>vi: du
Cardin.
Conn.</sup>
*pour ces oppresseurs de la liberté des
peuples.*

ORIGINAL,

C'EST UN ORIGINAL.

Ce mot a un grand penchant
à estre pris en mauvaise part.
C'est un original, dit-on, en par-
lant de quelque personne dont
les manieres sont tres-ridicules.
Quelquefois aussi il se prend en
bonne part ; comme quand on
dit qu'il y a *peu d'Auteurs Originaux*,
qu'il vaut toujours mieux
lire les originaux ; & il est bon de
remarquer, que quand ce mot se
dit en ce sens, il faut bien
prendre garde qu'on ne le puisse
interpréter en raillerie. On dit

souvent en parlant de quelque Auteur dont les Ouvrages ne sont point des copies, *c'est un original*, ce qui est très mal dit ; & je m'étonne que le Pere Bouhours dans ses Remarques, approuve cette manière de parler : car si l'on vouloit se moquer adroitement d'un homme, on ne s'y prendroit pas autrement. Les personnes qui parlent avec exactitude, tâchent d'adoucir le terme ; ils diront par exemple, *c'est un Auteur original*, *c'est un Auteur qui est original*, ce qui n'est pas sujet à être pris en un mauvais sens, comme de dire tout court *c'est un original* ; il est vrai que l'expression n'est guères différente ; mais il faut considérer que l'idée qu'on y attache dans l'usage, n'est pas semblable à beaucoup près.

Où AILLES, BREBIS.

Ce mot avoit un peu vieilly, mais depuis quelque temps il

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 345
s'est introduit: ces sortes d'invectives
causent du scandale, & révol-
toient les ouailles contre les Pasteurs.

Vie de S.
Iguace.

OÛIR, ENTENDRE.

Ouyr se dit proprement d'un
son, & d'un bruit qui ne dure
pas; dès qu'on ouyt gronder l'orage
qui vint fondre sur l'Empire.

C'est la
F. nebre
de la R.
ne, par
M. Fléch.

Entendre se dit plutôt d'un
discours ou d'un bruit qui dure,
& qui a de l'estenduë, comme;
j'ay entendu un bon Sermon, je l'ay
entendu jouer de l'épinette pendant
plus d'une heure.

OURDIR.

Peut-estre, dit M. Patru, l'a-
verrons-nous un jour rompre de ses
propres mains la trame qu'elle a our-
die; ce mot a beaucoup de grace.
C'est un ouvrage d'iniquité, une tra-
me ourdie par les Conabines d'An-
toine.

Plaid. de
M. Patru.

Traduct.
nouv. de
la 2. Phil.

OUVRAGES.

Ce mot est toujours mascu-
lin au singulier, en quelque sens
qu'il se prenne: mais étant mis

346 REFL. SUR L'US. PRES.
au pluriel, s'il signifie des ouvrages de femmes, il est féminin, & l'on dira ; *Voilà de belles ouvrages,* & non, *de beaux ouvrages.*

OUVRAGES D'ESPRIT.

OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Les inventions des hommes dans les Arts, & dans les Sciences, s'appellent des Ouvrages de l'esprit : ainsi les règles de la Poésie, & des autres Arts, s'appellent Ouvrages de l'esprit ; & c'est en ce sens que Mademoiselle de Scudery prend ce mot, quand elle dit ; *La chose du monde où l'usage est le plus absolu, c'est sur les Ouvrages de l'esprit.*

Conversion
sur
la rime
de l'usage

Mais les ouvrages qui se font sur ces règles & sur ces inventions déjà trouvées, s'appellent *Ouvrages d'esprit*, pourveu que ce soit en matière de Sciences. Ainsi les compositions ingénieuses des gens de lettres, soit en Prose ou en Vers, sont *des Ouvrages d'esprit*. Et c'est en ce sens

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 347
 qu'a parlé M. Fléchier, quand il
 a dit de Madame de Montausier,
qu'elle pénétrait des son enfance les
defauts les plus cachez des Ouvra-
ges d'esprit.

Oraison
 Funébre
 de Mada-
 me de
 Montaus.

OUVRIR UN AVIS.

Cette phrase est fort figurée ;
 mais elle est d'usage , & se dit
 même avec grace. Ils convin-
 rent , selon l'avis qu'ouvrit
 Ignace , qu'ils se tiendroient
 quittes de leur vœu.

Un seul disoit son avis , &
 tous les autres estoient obligez
 de le suivre , quoy qu'ils ne
 l'approuvassent point , & que
 même celui qui l'avoit ouvert
 l'approuvait encore moins qu'
 eux.

Panegy.
 de Trajan,
 par l'Abbé
 Esprit.

P

PANSER, PENSER.

ON écrit *panser*, quand il si-
 gnifie mettre l'appareil à

348 REFL. SUR L'US. PRES.
une playe: on écrit aussi *panser un Cheval*, & non *penser*. Mais quand ce mot signifie former une pensée, on l'écrit par un E, *penser* à quelque chose.

PANTHERE.

Panthère est féminin. Un Prince donnant un Lion à celui qui
d'Ablan. court, Apo, hr. des Anc. „ ce donnant un Lion à celui qui
„ lui faisoit présent d'une *Pan-*
„ *thère*, lui dit qu'il n'avoit au-
„ cun sujet de se plaindre, parce
„ qu'il estoit payé en mesme
„ monnoye.

Traduct. d'Hor. par le P. Tart. „ Si Democrite vivoit, & qu'il
„ vist le peuple si occupé à dévo-
„ rer des yeux quelque animal
„ extraordinaire, qui tienne de
„ la Panthère & du Chameau,
„ cela le divertiroit plus que toutes les farces imaginables.

COMMENCER PAR.

Je commençay par lui dire que, &c.
Cette maniere de parler est fort usitée; mais il n'y a guères que le verbe *commencer* que l'on puisse employer de la sorte avec grace:

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 349
& je doute fort que cette phrase
soit fort bonne : *Il tascha de l'en* Vie de S.
Ignace.
détourner, par luy dire que personne
ne viendroit l'entendre. Il falloit,
il tascha de l'en détourner, en luy
disant.

PARCE séparé DE QUE.

Parce se sépare quelquefois
élégamment de *que*, comme : il Discours
sur l'Hist.
univers.
fut reçu à Rome comme vi-
ctorieux, *parce* seulement qu'il
n'avoit pas desespéré des affai-
res de la République.

Lors que se sépare souvent de
la même sorte, comme : il faut
nous défier de la fortune, *lors*
sur tout qu'elle nous flatte le
plus.

PARDONNABLE.

Quelques-uns croient que
pardonnable se dit mieux de la
chose que de la personne ; *sa faute*
est pardonnable, & qu'on ne diroit
pas si bien, *cet homme est pardon-*
nable : mais ces gens-là font pa-
roître en cela une délicatesse ;

350 REFL. SUR L'US. PRES.
qui n'est qu'un véritable dégoût
des meilleures choses.

PARENTHÈSE.

L'on appelle ainsi une certaine
suspension de sens, qui rompt le
fil du discours, pour le reprendre
aussi-tôt après : ces sortes de
suspensions doivent être fort
rares dans le François, sur tout
quand elles sont longues : car a-
lors elles sont fort dés-agreables,
& souvent même ridicules ; té-
moin celle-cy, où l'Auteur par-
lant des Devises, dit : Si les pa-
roles ne conviennent qu'à la fi-
gure (comme celles d'un Ca-
dran sous un Soleil, *mibi tollunt*
nubila solem, c'est la Devise qui
fut faite pour Anne d'Aultri-
che l'an mil six cens quinze,
lors que Louis le Juste faisoit la
guerre aux Rebelles ;) si les
paroles, dis-je, ne conviennent
qu'à la figure.
Et cet autre : Car comme un
brave soldat, (c'est la comparai-

Entretiens
d'Ariste,
& d'Eug.

fon de Saint Chrysostome, qui «
 avoit luy-mesme éprouvé des «
 afflictions tres-cuifantes, & qui «
 est l'homme qui n'en ait jamais «
 ressenty? l'importance est de «
 les souffrir pour l'amour de «
 Dieu,) comme, dis-je, un bra- «
 ve Soldat, &c. «

Panegy.
 de S. Louis
 par l'Ab-
 bé de la
 Chambre.

Il y a néanmoins des parenthé-
 ses élégantes, & qui donnent de
 la force au discours, en voicy
 deux exemples: Les éminentes «
 qualitez de Madame de Lon- «
 gueville (que toute la France «
 respecte comme un rare exem- «
 ple de vertu) sont aussi inac- «
 cessibles aux outrages de la ca- «
 lomnie, que la lumiere du So- «
 leil l'est aux vapeurs de la terre. «

Vie de
 S. Ignace.

M. le
 maître
 plaid. 16.

Ceux qui par leur rang ou par «
 leurs devoirs, avoient l'honneur «
 d'approcher la Reine, estoient «
 touchés de ses bons exemples, «
 & le peuple qui la voyoit dans «
 ses dévotions, (& dans quelle «
 dévotion ne la vit-on pas?) l'ad- «

Oraison
 Funébre
 de la feuë
 Reine.

„ miroir, la benissoit, & l'imitoit.

PARTEMENT, DE'PART.

Ce mot ne se dit plus guères.

Des Auteurs polis néanmoins
M. le
Maître
l'aid. 22. s'en sont servis. *Lors qu'il estoit à
la veille de son parlement.*

F. Traduct.
de Rhédre. *On m'a dit que vous estes sur vo-
stre parlement.*

Lettres à
Madame
la Marqui-
se de Sablé „ J'ay remis de huit en huit jours
 „ mon parlement, sans qu'il y ait
 „ de ma faute, dit M. de Voiture.

Lettre à M.
Costar. „ Il peut arriver mille choses
 „ qui retarderont, ou qui em-
 „ pescheront mon parlement.

DES PARTICIPES.

PARTICI-
PES. Les Participes sont presque
 ce qu'il y a de plus difficile dans
 nostre Langue ; je vais tascher
 de resoudre icy les doutes prin-
 cipaux qu'on a coûtume de se
 former là-dessus.

E c m'est venue, elle m'est venu voir.

Il y a des personnes tres-éclair-
 rées, qui prétendent qu'en ces
 sortes d'exemples, le participe
 doit estre indéclinable lors qu'il

y a un verbe après: & qu'ainsi l'on doit dire *elle m'est venu voir*, & non *venue*. M. d'Ablancourt semble favoriser ce sentiment, lors qu'il dit: *Elle estoit Sœur du Roy Votian*, laquelle l'estoit venu trouver en Gaules; & selon eux, s'il n'y a point de verbe immédiatement après, il faut dire *venue*, *elle est venue avec luy pour me voir*, *elle est allée chez luy pour luy demander avis*.

Je crois que ces personnes-là ont raison: cependant, de bons Auteurs n'observent point cette règle, témoin ces Exemples.

Je sçay bien que je serois en droit de vous décrire le Château où la Marquise estoit allée passer l'Automne.

Palinis adressant la parole à une de ses amies qu'elle estoit allée visiter, &c.

La Lettre que j'ay écrite.

La Lettre que j'ay écrit.

Quand le cas du verbe précède le verbe auxiliaire *avoir*, ou le

PARTIE.

Cotn-
mentaires
de César.Entré-
tiens sur
la plurali-
té des
mondes.Morale
du monde.

PARTIC.

verbe auxiliaire *estre*, alors le participe se décline. Ainsi on doit dire ; *La Lettre que j'ay écrite*, & non *que j'ay écrit*, il faut excepter les deux verbes, *craindre* & *plaindre* : car on dit ; *La maladie que j'ai crain-*
te. Vostre disgrâce, Madame, m'a beaucoup touché, & je vous ay toujours *plaint*, & non *plainte*.

Que si le cas du verbe ne précède pas le verbe auxiliaire, alors le participe n'est plus déclinable, ainsi on dira : *J'ay écrit la Lettre*, & non *j'ay écrite la Lettre*. Et le dernier des Traducteurs de l'Imitation est peu exact, de dire comme il fait au Chap. 31. du troisième Livre, *Le Déluge inonda toute la terre, lors que toute chair eut corrompue sa voye* ; il faut *eut corrompu*, & non *corrompue* ; parce que le cas du verbe qui est *sa voye*, se trouve après le participe & le verbe auxiliaire. Il faut donc dire : *Les Sciences que j'ay apprises*,

les Livres que j'ay leus; & j'ay ap- PARTIE,
pris ces sciences, j'ay leus ces Livres.

Mais il est à propos de remarquer, que quand mesme le cas du verbe suivroit le verbe auxiliaire, pourveu seulement qu'il soit avant le participe, il ne laissera pas de se décliner, ce qui n'arrive que dans les Vers, comme par exemple en celui-cy que l'on cite d'ordinaire là-dessus.

Dieu dont nul de nos maux n'a les graces bornées.

Il faut encore observer, que le participe ne se doit point décliner, quand le nominatif est après, ainsi au lieu de dire : *La peine que m'a donnée cette affaire*, il faut dire : *La peine que m'a donné cette affaire*, parce que, *cette affaire*, qui est le nominatif, n'est qu'après le participe : & je ne doute point que l'Auteur qui a dit : *Ce sont des décisions, qui, par l'approbation que leur ont donnée les Prélats, sont devenues les leurs*, n'eust parlé plus correctement, s'il eust dit *donné*,

Lettres de
S. Augu-
stin.

PARTIC.

au lieu de *donnée*. Cependant il faut avoüer icy, que tous ne conviennent pas de cette règle; mais je sçay que c'est le sentiment de nos Maîtres, & l'on peut voir là-dessus la Grammaire générale raisonnée.

Cette Ville que le Commerce a rendu puissante, ou a renduë.

L'Auteur de la Grammaire générale raisonnée, soutient qu'il faut dire *a rendu*, & non *renduë*: en effet, *puissante* est là le cas de *rendu*; ainsi le cas du verbe ne précédant pas, mais suivant au contraire, il faut selon la règle que nous avons déjà donnée, que le participe demeure indéclinable. Car il n'est déclinable, que lors que le cas du verbe précède le verbe auxiliaire.

Elle s'est tuée soy-mesme, elle s'est tuë soy-mesme.

Il faut dire: *elle s'est tuée*, parce que le cas du verbe précède le verbe auxiliaire *estre*. Cependant

il est bon d'observer, que si le PARTIC. participe ne se rapportoit pas au réciproque *se*, mais qu'il se rapportât à quelque autre chose, il ne seroit pas déclinable, comme: *Oedippe s'est crevé les yeux, cette femme s'est crevé les yeux, & non crevée ni crevez. Elle s'est fait peindre, elle s'est rendu la Maîtresse: & non elle s'est faite peindre, elle s'est renduë la Maîtresse.* La raison de cela est, qu'en ces exemples le cas du verbe au lieu de précéder suit le verbe auxiliaire *estre*. Car quand je dis: cette femme s'est crevé les yeux; *les yeux*, est le cas du verbe; ainsi ce cas estant après le verbe auxiliaire, *s'est crevé*, ne doit avoir ni genre ni nombre. Et c'est comme si je disois: cette femme a crevé les yeux à soy-mesme; de sorte que c'est une faute contre l'exactitude que cette phrase-cy: On m'a dit que «
vous n'aviez point voulu épou- «
ser cette femme, qu'elle ne se «

Lettres de
S. Augu-
stin.

PARTIC.

„fust faite Catholique. Il falloit
qu'elle ne se fust fait Catholique,
 parce que ce mot *Catholique*, qui
 est le cas du verbe, est après le
 verbe: Et je ne doute point que
 M. d'Ablancourt n'ait eu égard
 à cette règle, quand il a dit:
 „Cyrus ne voulut point voir une
 „belle Dame qu'il avoit fait pri-
 „sonniere, de peur, disoit-il, de
 „devenir le captif de sa captive,
 où vous voyez qu'il dit: avoit
fait prisonniere, & non avoit
faite.

Apo-
 phtegm.
 des An-
 ciens.

Elle s'est trouvé malade,

Elle s'est trouvée malade.

Si le sens est: qu'on a trouvé
 qu'elle estoit malade, alors com-
 me le participe est passif, il faut
 dire elle s'est *trouvée*, parce que
 c'est comme s'il y avoit; *elle a esté*
trouvée malade. Mais si le sens est
 qu'elle a trouvé & qu'elle a senty
 elle-mesme qu'elle estoit malade,
 on doit dire elle s'est *trouvé* ma-
 lade, parce qu'alors le participe

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 359
est actif, & que c'est comme si
l'on disoit : *elle a trouvé qu'elle* PARTIC.
estoit malade, ainsi on dira ; *elle*
s'est trouvée morte, & non, *trouvé*,
le sens ne pouvant estre qu'elle a
trouvé qu'elle estoit morte.

La moitié du corps découvert,
découverte.

Je crois que l'un & l'autre se
peut dire également, à l'exemple
de M. d'Ablancourt, qui a dit
dans un endroit : *Ils ne se couvrent* Livr. 6.
des Com-
mentaires
de César.
que de peaux, qui leur laissent une
grande partie du corps découverte :
& dans un autre : *ils ne se couvrent*
que de peaux, qui n'estant pas fort
larges, leurs laissent la moitié du
corps découvert. On peut de mes-
me dire indifferemment : *une*
partie de l'os cassé, une partie de l'os
cassée, une partie du pain mangé, une
partie du pain mangée.

Il y a quelque chose dans ce Livre
qui merite d'estre censuré, ou
d'estre censurée.

Il faut dire : il y a quelque cho-

— se dans ce Livre , qui mérite
 PARTIC. d'être *censuré*, & non, *censurée* ;
 parce que, *quelque chose* se prend
 toujours en François au genre
 neutre. On ne dira jamais *quelque*
chose belle, mais plutôt, *quelque*
chose de beau. On ne dira pas non
 plus : ai-je fait quelque chose
 que vous n'ayiez pas *faite* avant
 moy, il faut dire : ay-je fait
 quelque chose que vous n'ayiez
 pas *fait* avant moy.

Mais à propos de ce que je
 viens d'avancer , qu'on ne dit
 point, *quelque chose belle*, & que
quelque chose est toujours neu-
 tre, il me vient en pensée que ce
 terme n'est neutre que lors que
quelque est tellement joint à *chose*,
 qu'il n'y a aucun mot entre deux.
 Ainsi , quoy qu'on ne dise pas,
quelque chose belle, on ne laisse
 pas de dire, *quelque belle chose*.
 Mais on pourra encore m'oppo-
 ser, que si je n'ay point d'autre
 raison qui m'oblige à dire que
quelque

quelque chose est neutre, que parce qu'on ne dit point, *quelque chose* belle. Je détruis moy-même ce que je veux prouver, puisqu'on ne dit point non plus, *quelque chose* beau, quoy qu'on dise, *quelque chose* de beau. A cela je réponds, qu'on ne dira point à un Marchand à qui on demandera des étoffes fines & legeres ; *je veux quelque chose qui soit belle, bien legere, & bien fine* : mais, *je veux quelque chose de beau, & qui soit bien leger, & bien fin*. D'où je conclus que ce mot, *quelque chose*, est neutre, & nullement féminin ; si ce n'est lors que, *quelque*, est separé de *chose*, comme nous l'avons fait voir ; c'est en quoy s'est trompé le Traducteur de l'Imitation, (j'entends parler du dernier de tous,) lequel dit ; *voyez-vous sous le Ciel quelque chose qui soit permanente*, au lieu de dire, *voyez-vous sous le Ciel quelque chose qui soit permanent*.

— *Le peu d'affection qu'il m'a témoi-
gnée, qu'il m'a témoigné.*

PARTIC.

Il faut dire : *le peu d'affection qu'il m'a témoigné* parce que, *témoigné* se rapporte à *peu*, & non à *affection*.

PARTICIPES *en* ANT.

Tous les participes *en ant* sont indéclinables, par exemple: Ils se plaignirent à luy, *disant que*, &c. & non, *disans*, parce que c'est comme s'il y avoit, *en disant*. J'ay trouvé cette Dame *lisant* un Livre, & non *lisante*, par la mesme raison.

PARTIES, QUALITEZ.

Retraite
des dix
mille.

Ce mot se dit quelquefois en
„ ce sens, comme : Il aimoit les
„ dangers , il faisoit toujours
„ quelque entreprise ; mais sur
„ tout , il avoit les parties qu'il
„ faut pour commander. Autre
exemple.

M. le
Maître.
Présenta-
tion de M.
le Chance-
lier Sé-
guier au
Grand
Conseil.

„ Ce n'est pas un bon-heur me-
„ diocre à Sa Majesté , d'avoir
„ trouvé en Mons. le Chancelier

toutes les parties nécessaires
pour soutenir la grandeur de
cette Charge. On ne doit pour-
tant employer ce terme qu'avec
beaucoup de délicatesse.

PARTIES DES ANIMAUX.

On dit le *pied* d'un Cheval,
d'un Cerf, d'un Mouton, d'une
Chèvre, d'un Bœuf, d'un Cha-
meau, d'un Eléphant, d'un Co-
chon. On dit la *patte* d'un Chien,
d'un Chat, d'un Loup, d'un Ours,
d'un Singe, d'un Lièvre, d'un
Lapin, d'un Rat; en un mot, en
parlant de tous les Animaux qui
ont le pied de corne, on dit *pied*,
& non *patte*. Nous disons encore
les *ongles* d'un Lion, les *griffes*
d'un Chat, d'un Tigre, &c. les
serres d'un Aigle, d'un Epervier.
On dit aussi les *maines* d'un Eper-
vier: on dit la *bouche* d'un Che-
val, la *gueule* d'un Chien, d'un
Loup, d'un Serpent, d'un Dra-
gon, &c. Le *groin* d'un Cochon,
le *muffle* d'un Cerf, le *bec* d'un

Oiseau , le *musseau* d'un Chien,
d'un Renard , d'un Poisson.

On dit les *défenses* ou les *broches* d'un Sanglier , en parlant de ses deux grosses dents crochuës & affilées. Nous disons la *bure* d'un Sanglier , pour la teste. On dit aussi la *bure* du Brochet.

CIERGES PASCHALS,

CIERGES PASCHAUX.

Il faut dire *des Cierges Paschals* ; il est vray que selon la regle des noms en *al* , il semble qu'on devroit dire *des Cierges Paschaux* ; mais il y a peu de regle qui ne soit sujette à quelque exception.

PAS, POINT, PLUS.

C'est une petite question parmi ceux qui se picquent de politesse , si l'on doit mettre ces mots-là après ou devant le verbe ; par exemple , si l'on doit dire ; je vous prie de n'y aller *pas* , ou , de n'y *pas* aller. Je connois plusieurs personnes qui croient que cela est indifferent ; mais il y en a

d'autres qui prétendent que ces monosyllabes sont plus agréables à la fin ; & Mademoiselle de Scudery , qui parle avec tant de grace , ne les place presque jamais ailleurs ; en voicy quelques exemples tirés de la Morale du Monde.

Ces Dames leurs faisoient «
 signe de temps en temps , de ne «
 les suivre pas. Quoy que je ne «
 des-approuve pas ce que vous «
 me proposez , ces Dames me «
 feroient un grand plaisir de ne «
 nous bannir pas. «

Elle le pria de ne s'irriter «
 pas de son refus ; il luy répon- «
 dit , qu'il luy seroit difficile de «
 renoncer à son dessein , & qu'il «
 la prioit de ne le luy comman- «
 der pas. «

Cléobule fut secretement «
 pour l'y voir , dans le dessein «
 d'examiner s'il devoit n'y pen- «
 ser plus. «

Il est plus beau de ne desi- «

„ rer pas les richesses, que de les
„ sçavoir bien employer.

„ Il faut sçavoir taire ce que
„ nos amis ne nous prient pas de
„ ne dire point.

Il est vray que le langage
de Mademoiselle de Scudery
est quelques fois un peu affecté ;
mais voicy des exemples d'Au-
teurs plus graves.

Des qua- „ On suppose qu'on aura quel-
tre fins de „ que jour le temps de penser à
l'homme. „ la mort , & sur cette fausse as-
Essais de „ surance, on prend toute sa
mosaïque. „ vie le party de n'y penser
„ point.

Réfle- „ On pleure pour estre plaint :
xion mo- „ On pleure pour estre pleuré ;
rale. „ enfin on pleure pour éviter la
„ honte de ne pleurer pas.

P A S S E.

Ce mot n'a pas toujours eu
une signification aussi ample
que celle qu'il a aujourd'huy ;
& ce n'est que depuis quelques
années qu'on dit : Il est en belle

passé, il est en *passé* de faire une grande fortune. On dit encore, *passé* pour cela, à la bonne heure. Toutes expressions familières, propres aux conversations, aux entretiens, aux lettres, & autres discours de cette sorte.

PASSER A QUELQU'UN POUR, &c.

PASSER DANS L'ESPRIT DE QUELQU'UN POUR, &c.

On dit: *passer dans l'esprit de quelqu'un*: cet homme *passé* dans mon esprit pour habile, il *passé* dans vostre esprit pour autre qu'il n'est. M. de Vaugelas néanmoins a dit fort à propos: *il luy passé*, pour, *il passé dans son esprit*. Que luy eust sçeu pré-
 dire Aristandre, quoy qu'il
 luy passât pour un Oracle? Cet-
 te expression à quelque chose
 de noble.

Traduction de
 Quinte-
 curse.

PASSIONNE' POUR

PASSIONNE' DE,

Le P. Bouhours se trompe de croire qu'on dise toujours *pas-*

Q.iiij

368 REFL. SUR L'US. PRES.

passionné pour. Il est vray qu'on dit *passionné pour la gloire passionné pour les intérêts de son Prince, &c.* mais quand il s'agit de la passion de l'amour, on dit: *passionné de*, comme: l'Amour exerce un cruel empire, & dès qu'un homme est devenu *passionné d'une femme*, il est esclave.

PASTORALE, PASTORELLE.

L'usage est pour *Pastorale*. Je sçay bien que les Colleges mettent ordinairement *pastorelle* dans les programmes de leurs déclamations, *l'herésie exterminée, pastorelle*; mais on sçait bien aussi que ce n'est pas sur le langage des Collèges, qu'il faut se regler pour bien parler.

PASTRE, PASTEUR.

Ce mot qui avoit un peu vieilly est restably, & de bons Auteurs s'en servent. Depuis le chef de la Tribu de Juda jusqu'au dernier Cadet de Benjamin, tous estoient Labou-

Mœurs
des Israé-
lites.

DE LA LANGUE FRANÇ. 369
reurs & Pastres, menant eux-
mesme leur charruë, & gar-
dant eux-mesme leurs trou-
peaux.

UN PENDULE, UNE PENDULE.

On dit *une pendule* en par-
lant de tout l'horloge, & *un pen-
dule* en parlant seulement de
cette petite partie de l'horloge
qu'on appelle aussi pendule.

PE'CULE, PE'CULIUM.

M. Danet dit dans un cer-
tain Dictionnaire François, que
pécunium est mieux dit. Mais il
se trompe en cette rencontre,
aussi bien qu'en plusieurs au-
tres. *Pécunium* est pédantesque,
& *pécule* est le mot ordinaire.

Renoncer à tout ce qu'on a, c'est
renoncer à pere, à mere, à
à femme, à enfans, à freres, à
sœurs, & à sa propre vie, puis
que cela est comme le *pécule*
particulier de chacun.

Lettres
de Saint-
Augustin.

STILE PÉDANTESQUE.

Ce stile consiste à parler tou-

Q v

jours avec emphase, à se servir sans cesse de termes des sciences, à faire parade de certains mots que tout le monde n'entend pas, comme a fait un Auteur qui a intitulé son Livre, *Traité de Morale sur la valeur*: Après avoir dit qu'il faut permettre la colère dans les combats, il ajoute; *cette opinion a prévalu, & le Lycée est plus suivi en ce point que le Portique*. Pourquoi ne parler pas tout simplement; & que sert de mettre là le Lycée & le Portique?

Ce même Auteur nous fournit encore un exemple que je crois à propos de rapporter, parce qu'il renferme seul presque tous les défauts, qui accompagnent le stile pedantesque: Voulant parler de la valeur à Monseigneur le Dauphin, à qui il a bien osé dedier son Ouvrage, voicy comme il s'y prend.

Les Latins par le mot de «
 vertu , entendent singuliere- «
 ment la valeur , comme s'ils «
 avoient pensé , que la valeur «
 fut la seule vertu par excellen- «
 ce. D'ailleurs quelques-uns «
 ont estimé avec beaucoup de «
 vray-semblance , que ce mot «
 tire son origine , d'un nom qui «
 signifie l'homme , *virtus à viro*. «
 Une semblable Etymologie est «
 tout à fait évidente dans la Lan- «
 gue Grecque , qui non seule- «
 ment donne le nom général de «
 vertu à la valeur , en l'appelant «
ἀρετή , mais qui l'appelle enco- «
 re *ἀνδρεία* , comme pour marquer «
 que l'homme y trouve son vé- «
 ritable caractère , & qu'il seroit «
 indigne de porter le nom d'hom- «
 me , s'il manquoit d'en avoir le «
 cœur. La Langue des Grecs ni «
 celle des Latins n'ont pas tant «
 fait d'honneur à cette vertu «
 que luy en a fait la nostre. «
 N'est-ce pas une chose remar- «

„ quable qu'on luy ait affecté le
 „ nom mesme qu'on employe
 „ pour exprimer le prix des cho-
 „ ses, comme si l'on vouloit fai-
 „ re entendre que les hommes
 „ ne valent peu ou beaucoup
 „ qu'à proportion de leur cou-
 „ rage.

Se peut-il rien voir de plus
 pédantesque que ce discours :
 Et n'est-ce pas là proprement ce
 qu'on appelle, être bouffi de
 Grec & de Latin. Mais outre
 les vices particuliers qui se trou-
 vent dans cet exemple, il y en
 un général, qui est d'affecter
 une Etymologie continuelle ;
 car l'étymologie n'estant pas une
 véritable preuve, il faut que
 celuy qui s'en sert, soit ou bien
 peu judicieux pour y faire fond,
 ou bien pédant pour en faire pa-
 rade.

Ce stile consiste encore à a-
 voir toujours en bouche quel-
 ques Vers d'Horace & de Vir-

DE LA LANGUE FRANÇ. 373
gile, à citer sans cesse Platon &
Aristote, en parlant même des
choses les plus ordinaires. Il
n'est rien de si opposé au gé-
nie de notre Langue que cette
sotte vanité; & l'on ne peut souf-
frir un homme qui ne parle ja-
mais que de Cicéron ou de Té-
rence, où qui ne sçauroit pres-
que dire qu'il fait chaud ou
froid, sans ajouter: comme di-
soit autrefois Platon, comme
disoit autrefois Aristote. Mais
ce défaut n'est pas aussi aisé à
éviter que l'on pense; & nous
avons même des Auteurs ga-
lans qui y sont tombez; comme
il est facile de le voir par cet
exemple tiré des entretiens d'A-
riste & d'Eugene. Les femmes «
n'ont pas la force de se taire, «
& le silence leur est un far- «
deau insupportable, pour user «
des termes d'un Poëte Grec. «
Qui auroit crû que cela eût eu
besoin de l'autorité d'un Poëte

Grec? & qu'il fallut chercher dans l'antiquité de quoy autoriser une expression qui est aujourd'hui en la bouche de tout le monde. On pardonne ces sortes de citations à de jeunes gens qui apprennent encore les Elements de la Rhétorique, & qui tâchent de s'exercer sur les lieux que cét Art leur fournit. Mais on ne sçauroit les excuser dans ceux qui se veulent mettre au rang des Auteurs de conséquence, & sur tout qui se mêlent d'écrire en François.

On remarque que l'esprit de pédanterie est la source de tous ces titres extravagants que l'on voit à tant de Livres, & qui n'ont rien de naturel, de raisonnable, ni de modeste; de là nous sont venus en foule, *l'encensoir fumant des pensées mystiques; le briseste du dragon infernal; le faisceau de myrrhe; le zodiaque spirituel; le Pharaon reprouvé; la*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 375
*Véritable méthode des Princes pour
la Langue Latine*, & une infinité
d'autres pour le moins aussi ridi-
cules que je passe à dessein. Voi-
là à peu près ce que c'est que le
stile pédantesque & la pédante-
rie, qui est un mot dont on abu-
se tant aujourd'hui ; car ce dé-
faut est un vice d'esprit, plutôt
que de profession. Il y a des Pé-
dans de toutes Robes, de tou-
tes conditions & de tous estats, «
dit un Auteur célèbre de ce
temps. Relever des choses bas-
ses & petites, faire une vaine «
montre de la science, entasser «
du Grec & du Latin sans ju-
gement, c'est là proprement «
ce qu'on doit appeler pédan-
terie. «

On peut ajoûter qu'il y a aussi
des Pédans de tout sexe, & que
même ce vice est beaucoup
plus insupportable dans les Da-
mes, parce qu'on sçait bien que
leur mérite n'est pas la science.

C'est ce qui fait dire à M. de Balzac qu'il n'approuve pas plus les femmes Docteurs que les femmes Cavaliers : ce n'est pas qu'il leur soit absolument défendu d'avoir quelque science, mais elles ne doivent pas la faire paroître ; on prétend même qu'il faut qu'elles s'en cachent comme d'un larcin ; on peut voir leur foye & leurs aiguilles, mais leurs Livres & leurs Papiers ne doivent point paroître. Que penserons-nous donc de celles qui ne parlent que de métaphores & d'apostrophes, qui mêlent par tout les idées de Platon, & les Catégories d'Aristote, qui ne font pas un compliment où elles n'employent une douzaine d'horizons & d'hémisphères, qui ne croient pas pouvoir mieux répondre aux loüanges qu'on leur donne, qu'en les appelant des hyperboles & des ironies, qui régissent la Poësie Epi-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 377
que & la Dramatique, & disent
qu'elles ne peuvent souffrir une
Comédie, qui n'est pas dans la loy
des vingt-quatre heures, & cent
autres pauvretes de la sorte ; Si
j'avois un ennemy mortel, dit
plaisamment à ce propos M. de
Balzac, voilà justement le cara-
ctere de femme que je luy sou-
haiterois pour me vanger de luy.

Il faut avoüer néanmoins que
ce qui fait qu'on a attaché le
mot de pédanterie à un certain
employ en particulier ; c'est
qu'on a vû qu'il se trouvoit dans
celuy-là plus de pédans que
dans les autres ; soit qu'on y con-
traîte ce vice, ou qu'on l'y ap-
porte quand on y entre. En ef-
fét, si l'on en excepte quelques-
uns, on verra que presque tout
le reste est atteint de ce défaut.
Ce sont des gens tout armez de
pointes, qui ne respirent que la
dispute & la chicane, qui vous
poursuivent une proposition

jusques sur les dernières bornes de la Logique ; qui dans les plus paisibles conversations ne veulent rien débiter ni rien recevoir qui ne soit dilemme ou syllogisme : gens qui ne peuvent se réduire au sens commun, ni assujettir leur esprit à l'usage & à la coutume ; ne parlant jamais que par décisions & d'un air de maître ; sans se ressouvenir qu'un honneste homme propose toujours ses sentimens ; de la même manière que ses doutes, & n'élève jamais le ton de sa voix pour prendre avantage sur ceux qui ne parlent pas si haut. Il ne faut, dit M. de Balzac, ni accompagner son discours de trop d'action, ni rien dire de trop affirmatif, parce que la conversation a plus de rapport à l'état populaire qu'au gouvernement d'un seul, & que chacun y a droit de suffrage & y jouit de la liberté.

On verra enfin que ce sont des gens, qui par une sotte émulation de rigueur & de sévérité, s'animent à châtier & à punir rigoureusement les moindres fautes, jusques même à en faire gloire: plus rudes mille fois sur un défaut de mémoire, une distraction échappée, un divertissement dérobé, que sur des vices considérables qui seront contre les mœurs, accoutumant leurs disciples à faire plus leur devoir par crainte que par raison, c'est à dire les élevant plus en bestes qu'en hommes; se plaignant sans cesse & le plus souvent sans sujet de la tendresse des parens pour leurs enfans, comme s'ils s'imaginoient qu'un pere & une mere deussent renoncer à tous les sentimens de la nature, pour contenter l'humeur rustique, & quelquefois brutale d'un homme qui se conduit plus par ca-

380 REFL. SUR L'US. PRES.
price que par raison. Toujours
entetez d'eux-mêmes & de
leur prétendue science, toujours
pleins de leur mérite, qui n'est
souvent qu'imaginaire.

PEINTURER, PEINDRE.

Bien loin que *peinturer* soit
un mauvais mot comme le pré-
tendent quelques personnes ;
n'est-ce point un terme neces-
saire qui peut servir à distin-
guer deux choses toutes diffé-
rentes ; car *peindre* ne signifie-
roit-il point représenter avec le
pinceau la figure de quelque
chose, comme d'une campagne,
d'un oiseau, d'un homme, &c.
& *peinturer*, mettre seulement
des couleurs sur quelque matiè-
re que ce soit ; lors par exem-
ple, qu'un Sculpteur ayant fait
une statuë de bois, y applique
les couleurs convenables, ne
peut-on pas dire qu'il l'a *peintu-
re* ; car pour la peindre, il sem-
ble qu'il faudroit qu'avec ses

couleurs, il en tira la représentation, ce qui est très-différent. Aussi l'excellent Traducteur de la Sagesse n'a pas manqué d'employer ce mot dans une occasion semblable: Vous vous plaignez, disoit S. Augustin, qu'on vous a pris votre Hercule, nous sommes prêts à vous satisfaire, nous avons de la pierre, des ouvriers & de l'argent; on vous taillera un Hercule, on le *peinturera*, comme estoit le vôtre; mais rendez-nous les âmes de tant de personnes innocentes, auxquelles vous avez fait perdre si cruellement la vie.

PENSER A, PENSER EN.

Penser en quelqu'un à un sens plus fort que *penser à* quelqu'un. je pense en vous, par exemple, signifie non seulement que je vous ay dans ma pensée; mais encore que je pense à vous obliger en quelque chose, & à vous

382 REFL. SUR L'US. PRES.
faire quelque faveur. Si donc
j'ay demandé quelque grace à
une personne, & que je l'aie
trouver pour l'en prier de nou-
veau, il doit me répondre, *je*
pense en vous, & non: *je pense à*
vous.

UN PENSER, UNE PENSÉE.
Vn penser, des pensers, c'est
un mot qui ne se dit guères qu'en
Poësie.

Satyre de
Dépreaux,

Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.

Poëme de
S. Paulin.

Ton cœur s'entretenoit de ces pensers pieux,
Et de la terre ainsi s'élevoit dans les Cieux.

Histoire
de Dün-
kerque.

Il y a peu d'années qu'on
s'en servoit aussi en Prose, & M.
Sarasin a dit: *sur ces pensers il*
alla reconnoître la place.

Conspira-
tion de
Valstein

Et ailleurs: *cet homme n'eut*
jamais que des pensers vastes &
des esperances trop élevées.

PÉRÉGRINATION.

Ce mot est quelquefois tres-
bon, & M. Sarasin l'employe
fort à propos quand il dit. *Après*

beaucoup de mois d'une longue pérégrination, &c. Il ne s'est jamais Discours sur la Tragédie.
veu une plus longue pérégrination
que celle que cét ouvrage contient.

PÉRIODES.

De leur estenduë.

Il est difficile de s'exprimer en peu de paroles, & je ne m'étonne pas que M. Paschal s'excuse de la longueur d'une Lettre, sur ce qu'il n'avoit pas eu le temps de la faire plus courte. Cependant il n'y a peut-estre point de stile moins au goust de nostre Langue que le stile diffus. Le François aime à renfermer beaucoup de sens en peu de mots, la brièveté est aujourd'huy à la mode, & l'on ne peut souffrir des périodes trop longues, des épithetes inutiles, & des Synonimes qui n'ajoutent rien au sens ; nos expressions doivent estre courtes & animées ; & l'on peut dire qu'il en est de ceux qui sçavent s'ex-

primer parfaitement en peu de paroles, comme de ces habiles Ingénieurs, qui ont le secret de faire par des moyens tout simples & sans beaucoup de dépenses, ce que d'autres ne sçauroient faire qu'à grands frais & à force de machines. Et si l'on y prend garde, ceux qui écrivent le mieux, ont un stile également ferré & poli, sans obscurité, sans embarras. On n'a qu'à lire Voiture, d'Ablancourt, Sarasin, Costar, & quelques autres, & l'on trouvera ce que je dis. Il ne faut pas néanmoins condamner toutes les périodes longues ; on ne reprend que celles dont la longueur n'est pas naturelle, & ne vient que d'un déplacement de termes, comme par exemple, celle-cy ; où l'Auteur en criant contre ce défaut, y tombe luy-mesme. Les grandes périodes, dit-il, *en parlant de M^r de P. R.* & sur tout celles qui

qui par leur longueur excessi- «
 ve, suffoquent ceux qui les li- «
 sent (comme parle un Auteur «
 Grec) sont tout-à-fait à leur «
 goût.

Il semble, comme la remar-
 qué Cléanthe, que l'Auteur ait
 voulu parler Latin en François,
 & qu'il ait affecté de mettre là
 le verbe à la fin. Cependant il
 n'estoit pas difficile de couper
 cette longue phrase, il n'y avoit
 qu'à dire: Les grandes périodes «
 des sont tout-à-fait à leur «
 goût; & sur tout celles qui «
 par leur longueur excessive, «
 suffoquent ceux qui les lisent, «
 comme parle un Auteur Grec. «

On ne condamne donc pas
 toutes les périodes, il y en a dont
 l'estendue n'a rien de forcé &
 de contraint, & qu'on peut mes-
 me comparer à ces grandes per-
 sonnes, à qui une taille avanta-
 geuse donne de la Majesté; cel-
 les-là sont d'une grande beauté

dans le stile oratoire, & en voicy un exemple dont je me con-

Présentation de
M. le
Chancelier élu
guier au
Parlement.

„tenteray : Si c'est une gran-
„de gloire à M. le Chancelier,
„d'avoir esté honoré de la pre-
„mière Charge de France, par
„le plus grand Prince de la terre
„& un comble de bonheur d'y
„estre receu dans cet auguste
„Parlement, où luy & ses An-
„cestres se sont rendus si célé-
„bres ; ce m'est aussi une heu-
„reuse occasion d'avoir à louer
„ces hommes illustres devant
„de si sages Magistrats ; & un
„extrême avantage de rencon-
„trer pour Juges de leurs loüan-
„ges les témoins mêmes de leurs
vertus. La longueur de ces fortes
de périodes ne déroge point à
cette brièveté que nous recom-
mandons, & qu'on peut regarder
comme un avantage de la Lan-
gue Françoise sur la Latine.
Nous ne marquons pas tant les
choses que nous voulons dire,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 387
& nous laissons davantage à penser. C'est pourquoy dans les bonnes Traductions, on voit tant de mots retranchez, non que ce qu'on retranche ne soit beau en Latin, mais c'est qu'il ne s'accorde nullement avec le génie du François.

César, par exemple, pour dire que les Gaulois ont des Idoles d'osier d'une grandeur démesurée, qu'ils remplissent d'hommes vivans, & où après ils mettent le feu; se sert de ce tour de paroles qui est merveilleux en sa Langue, mais qui seroit ridicule en la nostre: Ils ont des Idoles d'une grandeur démesurée, dont ils remplissent d'hommes vivans les parties qui les composent, lesquelles sont d'osier, & où après avoir mis le feu, les hommes qui y sont enfermez meurent environnez de flâmes; c'est ce que porte le Latin mot à mot. Ce que M.

Commentaire
de César
l. 6.

d'Ablancourt traduit ainsi en peu de mots, & d'une manière conforme au génie François: *Ils ont des Idoles d'oxier d'une grandeur extraordinaire, qu'ils remplissent d'hommes vivans, & puis y mettent le feu.*

C'est encore tout autre chose dans Cicéron, il n'y a presque pas une ligne qu'on puisse traduire selon le goût de nostre Langue, si l'on n'en retranche quelque terme. J'excepte ses Lettres à Atticus où il a affecté la brièveté. La Langue Latine est extrêmement diffuse, son génie est de tout exprimer, & elle a même un tour beaucoup plus long que la Grecque, parce qu'ayant moins de mots elle est obligée de donner bien moins d'étendue à ses expressions, & de suppléer par la variété de ses phrases, & la diverse liaison de ses termes, à ce que les Grecs peuvent souvent exprimer par

DE LA LANGUE FRANÇ. 389
un mot propre & particulier, où
par un composé pris de plusieurs
racines ; de sorte qu'il est diffi-
cile de bien traduire le Latin en
Français sans rien retrancher.

Il est vray qu'il y a quelques
expressions Latines qui sont si
courtes & si serrées, qu'il est im-
possible de les bien exprimer en
Français sans ajouter quelque
terme ; comme par exemple, ce
passage de S. Paul : *ego enim deli-*
bor ; car pour le traduire, il faut
nécessairement le faire de cette
manière ; *car pour moy je suis*
comme une victime, qui a déjà re-
ceu l'aspersion pour estre sacrifiée ;
mais aussi il faut avouer que le
nombre de ces sortes de phrases
est petit ; & qu'il y en a beau-
coup plus où il est besoin de re-
trancher, qu'il n'y en a où il est
besoin d'ajouter. Les Auteurs
mesmes les moins estendus com-
me César, Tacite, & plusieurs
autres, demandent qu'on y fai-

se je ne sçay combien de retranchemens pour les traduire comme il faut. Aussi l'on dit que M. de Vaugelas après avoir veu quelques Traductions de M. d'Ablancourt, en goustâ tellement le stile, un peu moins estendu que le sien, qu'il recommença toute sa Traduction de Quinte-curse qui estoit déjà achevée; & en fit une toute nouvelle, qui est celle que nous avons.

Mais ce n'est pas assez d'estre court dans ses expressions, il faut quelquefois estre coupé, c'est le stile que demandent les Lettres, & sur tout les narrations; car la maniere de bien raconter, est de ne se servir presque que de phrases détachées, mais liées pourtant par le sens; d'employer peu de liaisons, & de rejeter tous les termes inutiles, comme on le peut voir pratiqué en cet exemple.

M. le Tellier, comme un au-
 tre Moïse, partagea son esprit
 avec ceux qui se trouvoient as-
 sociez à sa Judicature, esprit
 de régularité & d'ordre. Une
 téméraire jeunesse se jettoit
 sans estude & sans connoissan-
 ce dans les Charges de la Ro-
 be; on entroit dans le sanctuai-
 re des Loix, en violant la pre-
 mière Loy, qui veut qu'on soit
 instruit de sa profession. Pour
 obtenir les privileges des Ju-
 risconsultes, il suffisoit d'avoir
 de quoy les acheter. L'équité
 s'éteignoit avec la science, &
 les fortunes des particuliers
 tomboient entre les mains de
 ces ignorans volontaires, à qui
 le pouvoir de les défendre
 estoit un titre pour les ruiner.

Mais avant que de finir cette
 remarque, je ne puis m'empes-
 cher de faire encore cette réflé-
 xion sur le langage diffus, qui
 est que ce défaut ne consiste pas

seulement à faire des périodes longues, mais encore à redire cent fois les mesmes choses sous des paroles différentes; les personnes peu éclairées regardent cela comme une perfection: les uns disans, de ceux qui y sont sujés, qu'ils ont une grande abondance: les autres, une grande volubilité: les autres, un grand flux de paroles, c'est leur terme; & cependant c'est la vraie marque d'un esprit stérile. La plupart des Auteurs s'y laissent aller; & il y a peu de Livres où il ne fallust retrancher plus de la moitié, si l'on vouloit ôter toutes les paroles & les phrases superflües. Un Auteur de ce temps a bien eu raison de dire, Art de parler. que pour former les hommes à l'éloquence, il vaudroit mieux leur apprendre à se taire qu'à parler. Cependant c'est à quoy l'on ne pense pas; & je m'estonne de voir que ceux qui com-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 393
posent des Livres, les augmentent toujours dans les nouvelles éditions, & n'y retranchent jamais rien; ce qu'on lit d'abord à la première page, c'est: *reveu, corrigé & augmenté de nouveau*, on ne lit jamais: *reveu, corrigé & diminué*.

PÉRIPHRASE.

La *périphrase* est une figure qui consiste à exprimer une chose par les qualitez qui luy sont propres, au lieu de l'appeler par son nom ordinaire, comme: *le Créateur de l'Univers*, pour *Dieu*: *la maistresse souveraine de nos vies*, pour *la mort*: *le Vicaire de Jesus Christ*, pour *le Pape*: *l'Espoux de nos ames*, pour *Jesus-Christ*.

Il y a des occasions où la périphrase est d'un grand secours; c'est lors qu'on a lieu de craindre que si l'on se servoit des termes ordinaires, cela ne fit un mauvais effet dans l'esprit: C'est

R. y

pourquoy l'éloquent M. le Maître, ne voulant pas avouer crûment qu'un Gentilhomme, dont il plaidoit la cause, en avoit tué un autre ; se sert, après Cicéron, de ce tour adroit : Voilà, Messieurs , quel a esté l'homicide dont on accuse ma partie. Ayant esté attaqué par un Gentilhomme nommé Fonteiron ; & ayant
 Plaid. 25. receu un coup de pistolet dans le corps, dont la cicatrice se voit encore ; son Valet fit en cette rencontre, ce que tous ceux qui tomberoient en pareils malheurs, desireroient que leurs Valets fissent.

Les Prédicateurs qui ont souvent à parler sur certains pechez qu'il n'est pas toujours à propos de nommer, doivent souvent aussi recourir à ces tours, & à ces périphrases qui font connoître de quoy on parle, sans qu'on en puisse recevoir aucune mauvaise impression. Il y a certaines

choses dont les noms ne sçauroient entrer dans le stile sublime, parce qu'ils sont trop bas, il faut alors recourir à la périphrase; cette figure est aussi fort nécessaire dans les citations des Auteurs, j'entends principalement des Auteurs Payens; car souvent il est de la politesse de supprimer leurs noms, se contentant de les indiquer seulement. En voicy un bel exemple d'un de nos plus fameux Ecrivains.

Si cette règle qui regard la fa-
 gesse avec laquelle les mariages
 se doivent faire, paroist peut-
 estre trop parfaite, & trop spi-
 rituelle à quelques-uns; il est
 bon qu'ils sçachent qu'elle est
 tellement conforme à la vraie
 raison, qu'elle a esté veüe, &
 représentée avec des expres-
 sions tres-fortes par les Payens
 mesmes. C'est ce qui a fait di-
 re à l'un d'eux, qui a mêlé aux
 agrémens de la Poësie les ré-

Traduct.
 de la Ge-
 nese chap.
 6. sens
 spirituel.

Horace
Ode 6.
liv. 2.

„gles les plus importantes, & les
„plus solides de la morale des
„Philosophes; ces paroles qui
„sont rapportées par quelques
„Interpretes. Si vous me de-
„mandez pourquoy nostre sié-
„cle est si fécond en toutes sor-
„tes de déréglemens & de vi-
„ces; je vous diray que c'est
„parce que la corruption régné
„dans la maniere, dont se font
„les mariages.

Il est aisé de voir que c'est
d'*Horace* dont il s'agit. Cette ma-
niere de s'expliquer est quel-
quefois plus noble, & a souvent
plus de grace, que de citer tout
court son Auteur; & je crois que
cét autre exemple tiré du mes-
me Livre le peut encore faire
voir.

Traduct.
de la Ge-
nese chap.
3. sens
spirituel.

„ Quoyqu'il soit vray que Dieu
„estant l'estre souverain ne peut
„rien ajouter à sa grandeur; on
„peut dire néanmoins que lors
„qu'il s'est abaissé si profondé-

ment pour sauver les hommes, «
 il s'est relevé en quelque sorte «
 au dessus de luy-mesme. Un «
 sage Payen a reconnu cette vé- «
 rité avec beaucoup de lumié- «
 re, dans les loüanges qu'il don- «
 ne à un Empereur ; lors qu'un «
 Prince, dit-il, par sa qualité «
 de Souverain, est monté au «
 comble de la grandeur, il ne «
 luy reste plus qu'un moyen «
 pour s'élever encore plus haut, «
 qui est de s'abaisser par les té- «
 moignages de sa bonté vers «
 ceux qui luy sont soumis.

Qui ne voit que cet exemple
 perdrait beaucoup de sa beauté,
 si l'on nommoit l'Auteur ? & que
 l'on dist : *Pline second a reconnu
 cette vérité avec beaucoup de lumié-
 re, &c.*

On ne doit pas néanmoins s'i-
 maginer qu'il faille toujours en
 user ainsi, il faut avoir égard au
 stile dans lequel on écrit ; car
 ces suppressions de noms ne con-

viennent point au stile dogmatique; & qui au lieu de citer Horace, Pline, Aristote, Cicéron, iroit chercher alors des tours de phrases pour s'exempter de les nommer se rendroit ridicule; il ne faut pas mesme l'affecter dans le discours où cela est le plus nécessaire. On doit quelquefois citer son auteur simplement & sans user de périphrase; pourveu qu'on ne le fasse point trop souvent, ce ne sçauroit estre un vice, au contraire il paroît en cela une certaine négligence, & pour ainsi dire, je ne sçay quelle *inaffectation* qui sied bien. Il y a des gens qui croiroient avoir fait une grande faute, si au lieu de dire: Cicéron, Quintilien, ils ne disoient: *l'Orateur Romain, le maistre de l'éloquence Romaine*; sans prendre garde qu'il y a des endroits où il faut appeler Cicéron *Cicéron*, & d'autres où on le peut appeler

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 399
l'Orateur Romain. Il y a encore
aujourd'hui des Prédicateurs si
aheurtez à ces périphrases, que
les noms de saint Thomas, de
saint Bonaventure, de Scot, ne
leur paroissent pas assez beaux
pour estre mis dans leurs dis-
cours. Il leur faut *un Docteur*
subtil, Séraphique, Angélique; ou
autrement ils ne croient pas s'ê-
tre exprimez sçavamment. Pures
pédanteries, dont on commen-
ce, Dieu mercy, à revenir au-
jourd'hui.

PERPLEXITÉ.

Ce mot est fort bon. *Je l'ay*
trouvé fort en peine, & dans une
grande perplexité.

Perplexité comme on le void
mesme par cet exemple, signifie
irrésolution dans une affaire im-
portante; & dont on craint quel-
que fâcheux événement, qu'on
ne sçait comment prévenir. Au
milieu de tant de dangers il ne
sçavoit où chercher son salut;

„ & il estoit dans une si grande
 „ perplexité, que plusieurs fois il
 „ fut prest de se donner la mort.
Perplex n'est plus d'usage.

P E R S O N N E,

De quel genre ?

Personne est quelquefois masculin, sur tout lors que il se dit d'un homme, au moins cela est-

Lettre à
 Mademoi-
 selle Pau-
 let...

„ il vray ordinairement. A ce
 „ que je vois cette *personne* que
 „ vous m'avez fait si petit, est un
 „ des plus grands hommes de
 „ France ; dit M. de Voiture, &
 non, *si petite* ; qui sans doute ne
 feroit pas si bien. Cét exem-
 ple fait voir que le Pere Bou-
 hours n'a pas tout-à-fait bien
 rencontré, quand il a dit dans
 „ ses Remarques, qu'encore que
 „ la chose signifiée soit un hom-
 „ me, on met le féminin après,
 „ *personne*, quand le mot qui s'y
 „ rapporte y est joint en quel-
 „ que façon. Car enfin, il me
 semble qu'en cet exemple-cy, *pe-*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 401
tit, n'est guères éloigné de *per-*
sonne, & qu'il en est assez près
pour luy estre joint en quelque
façon.

PERSONNES CHANGE'ES.

Il est élégant quelquefois de
changer les personnes. Ce chan-
gement se fait souvent, en met-
tant à la seconde personne, ce
qu'on a coûtume d'exprimer par
la troisième : rien n'est plus com-
mun dans le discours familier,
vous diriez à le voir que, &c. Il y
a des gens si complaisans, *que*
vous ne sçauriez les hair, pour, *on*
dirait à le voir que, &c. Il y a des
gens si complaisans *qu'on ne sçau-*
rait les hair. Cette figure sert
beaucoup en certaines occasions
pour réveiller l'attention de ceux
qui nous écoutent ; comme on le
peut voir en cet autre exem-
ple : C'est quelque chose de «
bien terrible qu'une tempeste ; «
il est bien difficile de ne pas «
craindre, lors que vous voyez «

„ les flots soulevez qui viennent
 „ fondre sur vous ; le vent qui
 „ frémit avec fureur dans les
 „ voiles ; la mer qui blanchit d'é-
 „ cume ; votre Pilote qui se trou-
 „ ble, &c. Ceux à qui nous par-
 lons alors se regardent en quel-
 que façon dans ces sortes de
 peintures ; & il leur semble voir
 ce qu'on leur représente si vive-
 ment.

Mais on abuse souvent de cet-
 te figure ; & l'on voit tous les
 jours des gens commettre des in-
 civilitez tres-grandes, faute de
 sçavoir l'employer à propos. Une
 personne spirituelle d'ailleurs te-
 noit un jour ce discours en bon-
 ne compagnie à un homme de la
 première qualité, à qui il parloit
 des formules de la Justice pour
 convaincre les criminels : pre-
 mierement, Monsieur, disoit-il,
 on vous fait mettre sur une cel-
 lette ; quand vous estes-là on vous
 questionne, on vous demande

DE LA LANGUE FRANÇ. 403
souvent les mesmes choses sous
divers termes, pour vous faire
couper en cas que vous ne disiez
pas la vérité; & quand on ne
peut plus rien tirer de vostre bou-
che, on vous donne la question
jusqu'à ce que vous ayiez tout
avoüé. Après quoy on fait vostre
procez selon les formes ordinai-
res. Il fut interrompu à ces mots;
mais si on l'eust écouté davanta-
ge, je ne doute point qu'après
un si beau debut, il n'eût conti-
nué de la mesme force, & qu'il
n'eût enfin terminé son discours
par dire: *on vous pend, ou on vous
foüette par la Ville*. La compagnie
cependant s'en divertit, & nostre
homme apprit à se servir une au-
trefois plus à propos du mot de,
vous.

Il est bon d'observer enco-
re avant que de finir cette Re-
marque que le mot, *vous*, n'est
pas des plus respectueux, lors
qu'on parle à quelque personne

que l'on doit ou que l'on veut traiter avec respect. Si par exemple on est avec un grand Seigneur, & qu'on ait occasion de luy demander sa volonté sur quelque chose, il faut bien se garder si l'on n'est pas son égal, de luy aller dire, *vous plaît-il Monseigneur, &c.* ou ce qui seroit bien pis : *voulez vous Monseigneur, &c.* il faut parler indirectement, *Monseigneur agréeroit-il que, &c. Monseigneur souhaiteroit-il que, &c.* mille gens font des fautes en ces occasions; & j'en ay veu un tres grand nombre de ceux mesme qui se piquent de politesse, aller jusqu'à cet excès de grossièreté, que de dire en abordant des personnes de la première qualité. *Comment vous portez-vous ?* ce qui ne se doit demander qu'en termes fort indirects quand on parle à des personnes un peu considérables, & avec lesquelles on n'est pas familier.

Dans les Complimens & dans les Lettres, le *vous* est encore à éviter quand on écrit à des personnes du premier rang, surtout si la Lettre est courte. Ce n'est pourtant pas une règle générale, car il y a certaines occasions où ce seroit se gêner inutilement que de se contraindre en ce point, le jugement est la plus sûre règle qu'on puisse suivre là-dessus.

PETIT A PETIT.

Petit à petit n'est pas une expression noble, c'est un terme qui à cours parmy le petit peuple, il faut dire, *peu à peu*.

PEUPLE.

Il faut estre bien *peuple* pour croire cela; c'est à dire, il faut avoir l'ame bien basse, & estre bien plein des sentimens du *peuple*. Cette expression plaist à quelques précieuses; mais bien des personnes n'osent encore s'en servir. Je crois pour-

406 REFL. SUR L'US. PRES.
tant que cette manière de parler pourra s'établir avec le temps.

PHRASES MAUVAISES.

Une mauvaise phrase se fait en joignant ensemble des mots qui ne sont point faits l'un pour l'autre, par exemple ; qui diroit, *amasser des préparatifs*, pour, *faire des préparatifs*, feroit une méchante phrase ; parce qu'il joindroit ensemble ces deux mots, qui ne sont point faits pour être ensemble. Il y a quelque temps que j'ouïs dire à un homme qui parloit en public, *on employa pour cela les plus pénibles recherches*. Il est certain qu'il fit là une mauvaise phrase, *employer* ne s'accorde point bien avec *recherche* ; on ne dit point *employer une recherche* : on dit, *faire une recherche*. L'Auteur des Entretiens d'Ariste & d'Eugene dit : Ariste & Eugene se rencontrèrent durant

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 407
la plus belle saison de l'année. «
Cette phrase n'est pas bonne :
on ne dit pas *se rencontrer durant
une saison* ; parce que, *durant*,
suppose une durée de temps ; &
rencontrer, ne suppose qu'un mo-
ment. Ainsi ces deux mots ne
s'accordent pas. On dira bien
se divertir durant une saison, par-
ce que ce verbe là suppose une
longue durée de temps ; au lieu
que *rencontrer*, ne supposant
qu'un moment, on ne sçauroit
dire, *se rencontrer durant une sai-
son*.

Le mesme Auteur dit, en
parlant de la liaison des mots,
*qu'il faut que leur alliance soit au-
torisée par l'usage* ; ces deux ter-
mes ne sont point faits l'un pour
l'autre ; on ne dit nullement *l'al-
liance des mots* ; on ne dit pas non
plus *l'alliage*, comme a fait l'Au-
teur de l'Art de parler, mais on
dit, *la liaison*.

Avoir la crainte de Dieu de-

vant les yeux, est une expression fort commune, mais c'est une mauvaise phrase, & je ne vois rien qui la puisse justifier. Est-ce que la crainte peut estre devant les yeux, n'est-ce pas dans le cœur qu'elle reside? Ce n'est pas aussi parmi les personnes qui parlent le mieux que cette expression à tant de cours.

Plusieurs disent, *imiter les traces de ses Ancestres*; mais c'est encore une mauvaise phrase, on dit *suivre les traces*. Il y en a qui font scrupule de dire, *suivre l'exemple*; mais l'usage a autorisé cette expression; & c'est une fausse délicatesse que de la condamner. Il en est de même d'*acquérir de l'éclat*, phrase qu'Ariste & Eugene ne peuvent souffrir, & qui néanmoins est fort bonne; car si l'éclat se peut perdre, pourquoy ne pourra-t-il pas s'acquérir.

L'Auteur des Remarques nouvelles

DE LA LANGUE FRANÇ. 409
velles sur la Langue Françoisse,
dit dans sa Préface : Ce n'est «
qu'après des réflexions infinies «
qu'on peut parvenir à *épuiser* «
une remarque. Cette phrase ne «
vaut du tout rien, on ne dit point
épuiser une remarque. J'ay bien
ouï dire *épuiser une matière*, mais
pour *une remarque* jamais.

Il est bon de remarquer qu'il
y a encore d'autres manières de
faire de mauvaises phrases ; on
peut, par exemple, faire un faux
sens, en se servant de termes qui
n'ont rien de disconvenant ; &
ces sortes de mauvaises phrases
sont plus vicieuses que les au-
tres. L'Auteur des Entretiens
d'Ariste & d'Eugene nous en
fournit plusieurs exemples. Il dit
en un endroit : *ne vous y fiez point,*
ne soyez point en assurance : c'est
là un faux sens, car la pensée
n'est pas qu'il ne faut point être
en assurance, mais seulement
qu'il ne faut pas se croire en as-

urance, ainsi il falloit dire : *ne vous croyez point en assurance*, & non pas, *ne soyez point en assurance*. Le même Auteur fait une pareille faute quand il dit : Le „ langage ressemble à une eau „ pure qui coule de source, & „ non pas à ces eaux artificielles „ qu'on fait venir dans les Jar- „ dins des Grands. On les y fait venir *artificiellement* ; mais que pour cela elles soient *artificielles*, c'est ce que personne n'a jamais dit ni pensé : ainsi cette expression faisant un faux sens, est une mauvaise phrase.

PIECE D'EAU.

Ce mot se dit d'une vaste étendue d'eau, & se dit élégamment. Les Hébreux connoissent l'Océan, & ils donnoient le nom de mer aux lacs, & à toutes les grandes *pieces d'eau*.

Mœurs
des Israé-
lites,

PILE.

Pile se dit de deux choses fort différentes ; on appelle ainsi ces

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 411
masses de pierres en forme de
pilliers qui soutiennent les bâ-
timens ; & généralement tout ce
qui est composé de plusieurs cho-
ses, appuyées les unes sur les
autres, en forme de colonne.
Il a des piles de Livres.

Pile se prend encore pour un
des costez de la monnoye ; d'où
vient , *jouer à croix & à pile.*
C'est aussi ce qui a fait dire à
Ovide.

Tum bona posteritas puppim signavit in ære.

Parce qu'autrefois on marquoit
un Vaisseau sur la monnoye ; &
qu'en vieux langage *pile* signi-
fie Navire, d'où nous avons re-
tenu le mot de *pilote*.

PIPER.

Ce terme est d'usage dans le
discours familier ; quiconque , «
dit un excellent Auteur, a des- «
sein de *piper* le monde, est as- «
suré de trouver des personnes «
qui seront bien aises d'estre «
pipées. «

Art de
« penser ,
« premier
« discours.

PIQUE' AU JEU.

Estre piqué au jeu, cette façon de parler est fort jolie dans le discours familier; elle marque un homme qui est fâché d'une chose, dont il tache de se venger, mais dont cependant il ne voudroit pas que l'on connût qu'il est fâché.

sen-
siments de
Cléanthe
sur les
entretiens
d'Ariste
& d'Eug.

Il semble que l'Auteur soit piqué au jeu, & qu'il y ait icy plus que de la raillerie, dit Cléanthe dans sa Critique.

PIREMENT.

Cét adverbe n'est pas d'usage. Il est vray qu'un grand homme a dit, en parlant de ces enfans infortunez, que les peres & les meres mettent par force en Religion; *qu'ils sont traitez d'eux pirement que des esclaves*. Mais il n'est digne en cela que de remarque.

M. le
Maître
plaid. 6.

PLAGE.

Ce terme n'est bon qu'en Poësie:

PLAIST-IL.

Plaist-il, est fort bien dit. On sçait bien que pour parler régulièrement, il faudroit dire, *que vous plaist il*: mais comme cela est trop long, on aime souvent mieux dire, *plaist-il* pour abreger. Nous avons plusieurs façons de parler où l'on abrege de la sorte, comme: *a vous dîné*, pour, *avez-vous dîné*. Il est vray qu'à le prendre à la rigueur, cela n'est pas correct; mais cependant l'envie de dire promptement ce qu'on veut dire, fait souvent passer là-dessus; & des personnes tres habiles que j'ay consultées, ne croient point que ce soit une faute de s'exprimer ainsi.

PLAIRE.

Quand *plaire* marque une volonté absoluë on met *de* après, comme: *il me plaist de faire cela*,
S iij

mais quand ce verbe signifie *avoir la bonté*, comme en terme de civilité, alors il est libre de le mettre ou de l'oster; *s'il vous plaît m'écouter*, ou, *de m'écouter*: si néanmoins le verbe suivant n'avoit qu'une syllabe, il ne faudroit pas retrancher *de*, parce que la phrase finiroit trop brusquement, *s'il vous plaît de m'ouïr*, & non, *s'il vous plaît m'ouïr*.

Quelquefois *plaire* veut après soy la particule *a* au lieu de la particule *de*. On dit *se plaire à faire quelque chose*, & non, *de faire*: mais en Poësie on le peut dire. Et M. Perrault dans son excellent Poëme de Saint Paulin ne fait point de difficulté de mettre.

Ce fut là que Paulin, qui dans l'agriculture
S'estoit plu d'admirer l'Auteur de la Nature, &c.

PLAIRE, COMPLAIRE.

L'Auteur des Entretiens d'Ariste & d'Eugene déclame fort

DE LA LANGUE FRANÇ. 415
contre *complaire* ; il le condamne comme un mot éloigné de l'usage ; & il semble, si on l'en veut croire, que ce n'est point un terme François : mais il s'est trompé grossièrement.

Plaire & *Complaire* marquent deux choses, *plaire* signifie *agréer, divertir*. Cette opinion me *plaist*, les marionnettes *plaisent aux enfans*. *Complaire* signifie, se rendre complaisant, avoir de la déférence, condescendre, obeïr ; c'est ce qui a fait dire à un de nos Auteurs François, *que quiconque sçait complaire, peut hardiment espérer de plaire*. Aussi le bon Traducteur de l'Imitation, ^{Traité de l'honneur de l'homme.} en parlant de la soumission, qu'on doit avoir aux ordres de Dieu, a préféré *complaire*, à *plaire*. ^{M. du Beüil.}

N'ayez qu'une fin unique qui est de me complaire.

Et ce mot se trouve dans nos meilleurs Auteurs. Une des plus éloquentes bouches du Barreau

M. le
Maître
plaid. 5.

„a dit : souffrirez-vous, Mes-
„sieurs, que des meres veüillent
„obliger de pauvres enfans de se
„rendre Religieux par force,
„c'est à dire de se rendre misé-
„rables pour leur *complaire*. Et
un des plus polis Ecrivains que
nous ayions aujourd'huy, dit
encore, *on luy conseilla de s'ap-
pliquer à la Jurisprudence, il s'y
attacha pour complaire à ceux qui
l'y avoient engagé.*

Vie du
Cardin.
Comm.

P L É G E R.

Saraïn,
Vie d'At-
ticus.

C'est un terme de pratique.
„Il ne voulut jamais traiter des
„Fermes & autres revenus de la
„République ni *pléger* ceux qui
„en avoient pris les partis.

Diction-
naire de
Richelet.

P L É N I E R.

Lettres
de saint
Augustin.

M. Richelet dit que *Plénier*
n'est usité qu'au féminin, en
quoy il se trompe, on dit : *In-
dulgence plénier*, mais on dit aussi
*un Concile plénier ; c'estoit un Con-
cile plénier de toute l'Afrique.*

M. de Vaugelas dit dans ses Remarques, que ce ne seroit pas bien parler de dire : *ou la douceur ou la force le feront*. La raison qu'il en apporte est que comme c'est une disjonctive, il n'y a que l'une des deux qui regisse le verbe ; mais cette raison n'est pas valable, car on dira fort bien : *est-ce que son pere ou sa mere sont morts*, & ce seroit au contraire tres-mal dit, *est-ce que son pere ou sa mere est mort*, ou bien : *est-ce que son pere ou sa mere est morte*.

D'ailleurs si ce principe estoit vray, il s'ensuivroit que lors que seroit une conjonctive, il faudroit mettre le pluriel, car alors le verbe se rapporteroit aux deux nominatifs ensemble : cependant nos meilleurs Auteurs font souvent le contraire. Témoin ces exemples, *vous durez encore places que l'Art & la Nature a fortifiées*.

C'est la
raison
de M. de
Turenne.
par M.
l'abbé

Morale
du Sage.

*La modération & la douceur est
le véritable caractère d'une ame
sage.*

Vie de
Dom.
Barthele-
my des
Martyrs.

„ La vigilance continuelle &
„ l'extrême charité du saint Ar-
„ chevesque, *fut* cause que les
„ pauvres ne souffrirent que peu
„ dans cette misere publique.

Il y a d'autres occasions où
l'on est encore quelquefois em-
barassé sur ces pluriels ; quoy-
que cependant le nominatif du
verbe soit un singulier. Par e-
xemple, on demande s'il faut di-
re, *la plupart des hommes sçavent*,
ou, *la plupart des hommes sçait* ;
parce que ce mot, *la plupart*, qui
est le nominatif, est au singu-
lier. Il est certain qu'il faut mettre
le verbe au pluriel, quoy que son
nominatif n'y soit pas, & dire :
la plupart des hommes sçavent. La
règle qu'on doit suivre en cela
est que dans ces sortes d'exem-
ples, c'est le génitif qui fait tout,
& que lors qu'il est au pluriel,

il faut que le verbe y soit aussi :
 ce qui paroît en ce que si je dis,
la plupart du monde, je dois dire
sçait, & non *sçavent* : *la plupart*
du monde sçait, au lieu que si je
 mets *des hommes*, il faut dire : *sça-*
vent : *la plupart des hommes sça-*
vent. Ainsi on doit dire : C'est «
 dans les pensions des Collèges «
 qu'une infinité de jeunes gens «
se perdent, & non *se perd*. C'est
 pourquoy un de nos Auteurs
 François a dit : Ils pensent que «
 ceux qui sont élevez aux gran- «
 des dignitez sont les dispensa- «
 teurs des plaisirs dont le reste «
 des hommes peuvent jouir sur «
 la terre. Il semble qu'il fau- «
 droit mettre *peut*, mais comme «
 je l'ay remarqué cela se règle par
 le génitif. Ce principe peut ser-
 vir aussi à justifier cet autre e-
 xemple. *Le reste des assistans s'en*
retourna frappant leurs poitrines.
 Je doute que *sa poitrine* fust aussi
 bien dit.

Nouvel-
 les réflé-
 xions sur
 l'Art Poë-
 tique.

Histoire
 de la vie
 de Jesus-
 Christ par
 l'Abbé de
 S. Réal.

PLURIER, PLURIEL.

M. Ménage se tourmente fort sur cette question ; mais je crois qu'on ne la peut mieux résoudre qu'en disant que *plurier* est bon & *pluriel* aussi ; c'est un défaut ordinaire à nos Grammairiens de s'imaginer que dès qu'une chose se dit de deux façons, il faut condamner l'une pour autoriser l'autre. Pourquoi ne pourront-elles pas estre toutes deux bonnes ? on voit des gens disputer long-temps, s'il faut dire *bréveté* ou *briéveté*, il semble qu'il ne leur soit pas libre de les admettre tous deux, & qu'il faille nécessairement qu'il y en ait un de mauvais, en quoy ils se trompent fort.

PLURIER joint avec un
verbe singulier.

Nous avons plusieurs expressions où un nominatif plurier se trouve joint avec un verbe singulier, comme : *il est passé par là*

dix mille hommes, pour, dix mille hommes ont passé par là ; vous vous estes promené, vous vous estes diverty, pour, tu t'es promené, tu t'es diverty ; & ne disons-nous pas pas, il est dix heures, comme nous disons, il est une heure ; au lieu de quoy quelques-uns au Palais disent encore, ils sont dix heures. Il y a de ces façons de parler en toutes les Langues, les Grecs & les Latins en sont remplis :

PLUS BON, PLUS BIEN.

Quoyqu'il soit constant que *plus bon & plus bien* ne se disent point, & qu'il faille dire *meilleur, mieux* ; il y a néanmoins un sens où ils se peuvent dire, & où ils se disent tous les jours, comme par exemple : *autrefois il écrivoit bien, mais à présent il n'écrit plus bien ; quand les fruits sont trop murs, ils ne sont plus bons : La raison de cela est que le plus n'est pas comparatif en ces sortes de*

422 REFL. SUR L'US. PRES.

phrases, & que lors qu'on dit.
*quand les fruits sont trop murs, ils
 ne sont plus bons*, c'est comme si
 l'on disoit, *quand les fruits sont
 trop murs, ils cessent d'estre bons*.

Il y a néanmoins une occasion
 où l'on peut mettre *plus bon*, le
 plus estant comparatif. C'est lors
 que *bon* se prend en mauvaise
 part, & qu'il signifie, niais, simple,
 à la bonne foy. Par exemple, je ne
 crois pas que ce fust mal parler
 „ de dire: Vous vous estonnez,
 „ dites-vous, qu'il ait esté assez
 „ *bon* pour croire toutes ces cho-
 „ ses; & moy je vous trouve en-
 „ core bien *plus bon* de vous ima-
 „ giner qu'il les ait cruës. Il est
 visible que *meilleur* ne vaudroit
 rien là.

PLUS, LE PLUS.

On dit *le plus* lors qu'il n'y a
 point de comparaison, comme:
*ses manières sont obligeantes, c'est
 ce que j'aime le plus en luy, & plus,*
 lors qu'il y en a, comme: *vous*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 423
 *aimez le travail, & je l'aime enco-
re plus.*

Ainsi le nouveau Traducteur de l'Imitation (j'entends le dernier de tous) n'est pas fort exact de dire: la plus grande joye des « Apôtres estoit d'embrasser avec « affection ce que le monde a « *plus en horreur. Il falloit ; ce que le monde a le plus en horreur.*

DE LA PONCTUATION.

La ponctuation a esté inventée pour distinguer les diverses parties du discours, & pour marquer les poses qu'on doit faire en lisant, afin de ne rien confondre. Voicy ce qu'il y a de plus considerable là-dessus, selon qu'il est aujourd'huy en usage parmy les habiles gens.

Il y a quatre distinctions qui servent à la netteté du discours, *la virgule; les deux points; le point; le point & la virgule.* La virgule se marque par un petit c renversé de cette sorte (,) les deux

points ainsi (:) le point ainsi (.)
& la virgule & le point de cette
sorte (;)

DE LA VIRGULE.

La virgule est nécessaire quand il faut distinguer les noms, les verbes, les adverbes, & les autres parties du discours qui sont les plus liées.

Les noms, comme : l'eau, l'air, la terre, le feu sont quatre éléments qui composent toutes les choses de la nature.

S'il y a une conjonction, il ne faut point de virgule, pourvu que les noms soient synonymes. Comme : c'est un homme qui a beaucoup de science & d'érudition ; mais s'ils sont différents il est mieux de mettre une virgule, comme : c'est un homme qui a beaucoup de science, & de modestie.

Les verbes, comme : on a beau le prier, l'exhorter, le flater. Mais s'ils sont joints par quelque con-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 425
jonction, il ne faut point mettre de virgule, pourveu toutefois qu'ils soient synonymes, c'est la mesme chose qu'aux noms.

Les adverbes, comme : tost, ou tard, il faut quitter la vie.

Les membres du discours, comme : nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme que nous ne pouvons souffrir d'en estre méprisez, & de n'estre pas dans l'estime d'une ame.

Cette virgule ne se met que quand les parties du discours ont une liaison particuliere, & qu'elles sont courtes, comme dans l'exemple proposé.

DES DEUX POINTS.

Les deux points marquent un sens déjà accompli en soy, mais qui demande encore quelque suite, comme : il faut avant toutes choses se bien connoître soy-mesme : parce que nous croyons souvent pou-

„voir plus que nous ne pou-
„vons.

„ Il ne faut pas que l'Univers
„ entier s'arme pour écraser
„ l'homme: une vapeur, une
„ goutte d'eau, suffit pour le tuer.

Quand la période est longue,
on en distingue toujours cha-
que membre par les deux points,
comme: ne nous affligeons pas
de la mort des fidèles: ils ont
fait ce qu'ils avoient voüé: ils ont
achevé l'œuvre que Dieu leur
avoit donné à faire: Ils ont ac-
compli la seule chose pour la-
quelle ils avoient été créés.

DU POINT.

Le point sert à marquer le sens
fini, & entièrement achevé.

„ Comme: il y a une guerre in-
„ testine dans l'homme entre la
„ raison & les passions. Il pourroit
„ jouir de quelque paix s'il n'a-
„ voit que la raison sans les pas-
„ sions, ou s'il n'avoit que les pas-
„ sions sans la raison. Mais ayant

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 427
l'un & l'autre, il ne peut estre «
sans guerre, ne pouvant avoir la «
paix avec l'un, qu'il ne soit en «
en guerre avec l'autre. Ainsi il «
est toujours divisé, & contrai- «
re à luy-mesme. «

DU POINT, ET DE LA VIRGULE.

Cette ponctuation marque
une pose un peu plus considé-
rable que la *virgule*, & moindre
que les *deux points*, comme en cet
exemple: Il est juste que nous «
soyions affligés, & consolez «
comme Chrétiens; & que la «
consolation de la grace l'em- «
porte par dessus les sentimens «
de la nature; afin que la gra- «
ce soit non seulement en nous, «
mais victorieuse en nous; & «
qu'ainsi en sanctifiant le nom «
de nostre pere, sa volonté de- «
vienne la nôtre; que sa grace «
régne & domine sur la na- «
ture. «

Ce point & cette virgule ont par-
ticulierement lieu dans les cho-

ses opposées & contraires, comme : *la vie & la mort ; la santé & la maladie ; les richesses & la pauvreté.*

Du point interrogant & admiratif.

Les interrogations se marquent par cette figure (?) comme : peut-on s'imaginer une vertu plus héroïque ?

Le point admiratif se marque ainsi (!) comme : ô Dieu qui ne laissez subsister le monde, & toutes les choses du monde que pour exercer vos Elûs, ou pour punir les pecheurs !

Comme la ponctuation comprend les accens, & plusieurs autres choses qui concernent l'écriture ; je crois qu'il ne fera pas hors de propos d'en parler icy.

DES ACCENS.

Les accens sont de petites notes qui marquent le ton de la voix dans la prononciation, il y en a de trois sortes, l'aigu, le grave, & le circonflexe.

L'aigu relève un peu la voix, & se marque par une petite ligne qui descend de la droite à la gauche, de cette sorte (') *bonté*.

Le grave rabaisse un peu la voix, & se marque par une petite ligne tirée de la gauche à la droite ainsi (`) *voilà*.

Le circonflexe est composé de ces deux accens, & se marque de cette façon (^) *Apôtre, nôtre*.

On met un accent aigu sur tous les *e* qui se prononcent comme en ces mots : *bonté, clarté, fierté*, pourveu qu'ils ne soient pas au pluriel, car alors on met au bout un *z* qui tient lieu d'accent, comme : *les bontez, vous sçavez*. On le marque encore en ces mots : *succès, procès, excès, &c.*

L'accent grave se marque sur les *a* particules, c'est à dire qui ne viennent pas du verbe avoir.

Comme: à *Paris*, à *deux heures*. Sur les *où* qui signifient le lieu, proprement ou figurément, comme: *la maison où il demeure*. *L'affaire où il s'est engagé*. Et sur la particule *là*, comme: *cet homme là*, *demeurez-là*, *voilà*. Ce qui fait qu'on en met un sur *voilà*, c'est que ce mot est un composé du verbe *voir*, & de l'article *là*, c'est comme si l'on disoit: *voilà, voyez-là*.

L'accent circonflexe est le moins usité, il y en a qui s'en servent pour suppléer au retranchement des *s*, écrivant par exemple *vôtre* au lieu de *vostre*, *Evêque* au lieu de *Evesque*, *connoître* au lieu de *connoistre*: mais cette manière d'écrire n'est pas la meilleure; d'ailleurs il est bien plus facile de mettre l'*s*, que de la suppléer par un accent.

Voilà quelles sont les règles des accens selon l'usage présent. Je sçay bien que l'Auteur du Li-

DE LA LANGUE FRANÇ. 431
vre intitulé, *les véritables principes de la Langue Françoisé*, veut en donner d'autres règles, mais il ne l'emportera jamais contre l'usage.

*De quelques autres marques
particulieres.*

Quand on retranche une voyelle à la fin d'un mot, on marque au dessus une petite virgule, qui s'appelle apostrophe. Comme en ces mots : *grand' Messe, grand' mere.*

Cette mesme apostrophe se marque au commencement des mots, lors que l'on retranche la voyelle, comme : *r'entrer, r'amener, s'oublier, l'homme*, parce que c'est comme si l'on disoit *reentrer, reamener, se oublier, le homme* ; la conjonction, *si*, se marque d'une apostrophe devant le pronom *il*, comme : *s'il vient*, pour *si il vient*. Autrefois on faisoit la mesme chose devant presque toutes les voyel-

432 REFL. SUR L'US. PRES.
les ; & l'on trouve dans les vieux
Auteurs *s'on*, pour *si on*, *s'un*
pour *si un*, *s'en* pour *si en*, *s'elle*
pour *si elle*.

Quand on veut joindre une
voyelle avec une autre, on met
deux points dessus, comme :
broüillard ; pour montrer qu'il ne
faut pas prononcer *brou-illard*.
Car ces deux points ne sont point
mis pour empêcher qu'on ne li-
se *brovillard*, parce que écri-
vant *broüillard* avec un *u* voyel-
le, on ne peut s'y tromper. Ces
deux points se marquent aussi
pour séparer une voyelle d'avec
une autre, comme, *Poëte*, *Saül*,
Esaü, il y en a qui marquent deux
points sur *ruë*, *tuë*, & autres
mots semblables ; mais comme
ces deux points ne servent là
de rien, d'autant que l'on ne peut
lire ces mots de deux manières,
je crois qu'il est mieux de n'en
point marquer. Les mots com-
posez demandent qu'on mette
une

une petite ligne au milieu pour en joindre les parties, comme : mal-heur, bon-heur, tres-grand, quelques-uns, gens-d'armes. Vray-semblable, peut-estre, luy-mesme, nous-mesmes, bien-heureux, quoy-que, contre-dire, contre-faire, qu'est-ce, dit-il, dit-on, dis-je, a-t'il, faut-il, &c.

Des mots qui doivent commencer par une grande lettre.

Les mots qui commencent par une grande lettre sont les noms propres, comme : *Moïse, Homere, Rome.*

On écrit par respect le nom du Sauveur en lettre capitale, JESUS-CHRIST.

Les noms qui tiennent lieu de noms propres, s'écrivent aussi par une lettre capitale au commencement, comme : l'Apostre, pour, S. Paul: le Psalmiste, pour, David.

Les noms propres des Arts

T

& des Dignitez se commencent par une lettre capitale, comme: Rhétorique, Astronomie, Roy, Capitaine.

Ceux des Fêtes, comme: Pâques, Noël.

Les mots qui commencent une nouvelle période s'écrivent de même, pourveu que la période soit un peu longue.

Les Vers doivent aussi s'écrire par une capitale au commencement de chaque ligne.

POINDRE.

Ce mot se peut dire quelquefois : le jour ne commençoit qu'à poindre, & le Soleil à rayonner sur le sommet des montagnes, quand nous nous mîmes sur le Rhosne, dit M. de Voiture.

Lettre à
Mademoi-
selle de
Ram-
bouillet.

DES POINTES

ou *Jeux de mots.*

Les Jeux de mots ne sont guères du génie de nostre Langue, sur tout aujourd'huy qu'elle est

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 435
plus sérieuse que jamais. Il y a
néanmoins des Prédicateurs en-
core entestez de ce stile ; mais
à qui plaisent-ils , qu'à ceux qui
ne sçavent ce que c'est que de
parler solidement & avec justes-
se ? aussi on voit quelquefois de
ces gens là , qui après s'estre fait
quelque réputation dans Paris ,
échoient à la Cour où le goût
est plus raffiné , quoyque les
mœurs n'y soient pas mieux ré-
glées. Ceux qui se mettent trop
tost à la Prédication , sont sujés
à ce défaut ; n'ayant point de
fond , ils tâchent au moins de
payer de paroles , & par là tom-
bent souvent dans des extrava-
gances. Témoin ce Prédica-
teur , qui faisant l'Eloge d'un
Saint de l'Ordre des Récollets ,
disoit que son Saint avoit esté
un parfait Récollet , un parfait
Recüeilly , un parfait Recüeil-
lant. Témoin un autre , qui
parlant de saint Bonaventure ,

promit de montrer dans les deux parties de son discours, qu'il avoit esté le Docteur des Séraphins, & le Séraphin des Docteurs. Ceux qui se jouient de cette sorte sur les mots, sont des ignorans, qui vont chercher de vieux sermonaires, où ils puissent toutes ces belles expressions; car c'estoit-là le stile de nos Prédicateurs du vieux temps. Ils croyoient avoir dit une belle chose; quand pour exprimer que les hommes aiment à estre instruits sans vouloir estre repris, ils disoient qu'ils aiment la vérité *luisante*, & qu'ils haïssent la vérité *cuisante*. On n'aime point aujourd'huy ces puérilitez; & il n'y a personne pour peu qu'il ait de bon sens, qui ne regarde comme une pauvreté cette ridicule pointe du Pere Caussin, „que les hommes ont bâty la „Tour de Babel, & les femmes „la Tour de Babil.

Cour
sainte
traité 1.
liv. 2. p.
6. q.
in folio:

Il n'y a personne non plus
 qui pût goûter cette fade allu-
 sion de mots du Pere Cotton:

Institut.
 Catholique.
 Epistre au
 Roy Henry
 IV.

Tout est souple devant vous, «
 vostre sceptre est un caducée, qui «
 conduit, induit & reduit les a- «
 mes à ce qu'il veut. «

Je ne sçay mesme si M. le Maî-
 stre, pour avoir un peu trop vou-
 lu copier Cicéron, n'est point à
 reprendre de dire, c'est une loy, «

Plaid. 25.

Messieurs, qui n'est pas écrite «
 par les hommes, mais qui est «
 née avec tous les hommes; qui «
 n'est pas peinte au dehors, mais «
 qui est empreinte au dedans de «
 nous; que nous avons plutôt «
 reconnuë que leuë, plutôt «
 comprise qu'apprise; plutôt «
 conçuë en nous-mesmes, que «
 receuë des autres. «

Ce n'est pas que je veuille
 condamner tous les jeux de mots;
 il y en a qui n'ont rien de bas &
 d'affecté. Les Antitheses, par
 exemple, sont de petits combats

de paroles, qui ne messient point à un discours, pourveu qu'elles ne soient pas trop fréquentes. Nous voyons même que nos Ecrivains les plus polis en sçavent faire un des plus beaux ornemens de leur diction. Et je trouve que M. Fléchier dit avec beaucoup de grace, en parlant de certaines personnes déréglées:

Oraison
Funèbre
de M. de
la Moignon.

„ Qu'ils ne défendoient leur
„ liberté que pour entretenir
„ leur libertinage.... Et de la feuë
„ Reine: qu'elle estoit humble
„ sans bassesse, simple sans super-
„ stition, exacte sans scrupule,
„ sublime sans présomption, ani-
„ mée enfin de l'esprit de Dieu,
„ & réglée par ses préceptes.

L'Auteur des Régles de la vie Monastique dit encore fort à

Eclaircis-
sement sur
le Livre
de la vie
Monasti-
que.
chap. 5.

„ propos: Le Chrestien doit estre
„ mort au monde, à ses biens, à
„ ses honneurs, à ses affaires, à
„ ses plaisirs, véritablement il
„ luy suffit d'y renoncer par la

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 439
disposition du cœur; mais il «
faut que ce sentiment soit en «
luy si réel & si essentiel, qu'il «
soit pauvre dans l'abondance, «
chaste dans le mariage, tempé- «
ré dans la bonne chere. «

Ces Antitheses paroissent belles, parce qu'elles sont naturelles & sans affectation, c'est ce qu'il faut toujours observer dans les figures dont on se sert.

PORCELAINE, PORCELINE.

On dit ordinairement: *Vases de porcelaine.* Nous passames « Entr. sur la Paroisse.
dans une fort belle chambre «
ornée de miroirs & de grands «
vases de porcelaine, dit Made- «
moiselle de Scudery.

PORTE-DIEU.

C'est grand' pitié qu'un terme si peu respectueux pour exprimer une chose si digne de respect, ait tant de cours dans le petit peuple. C'est le Portedieu d'une telle Paroisse, dit-on d'ordinaire en parlant de ce-

T iiij

440 REFL. SUR L'US. PRES.

luy dont la fonction auguste est de porter le saint Viatique aux malades. Cette façon de parler s'est même communiquée par contagion à quelques personnes du monde, qui d'ailleurs ont de la politesse & du sens ; mais les honnestes gens de la Cour, & presque toutes les personnes qui se piquent de parler noblement, ne s'en servent point, & ne la peuvent même souffrir. On dit bien le Porte-Croix ; mais, Porte-Dieu, n'est point bien dit, & la raison que certaines personnes apportent en faveur de cette expression, (qui est qu'on dit bien *Christiferi*,) est une raison pédantesque ; il n'y a ni Grec, ni Latin qui doive m'obliger à me servir d'un terme qui ne vaudra rien en ma Langue. On peut dire ; celui qui porte le saint Viatique ; ou qui porte le S. Sacrement aux malades ; termes un peu plus

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 441
respectueux que l'autre, qui ne
marque ni beaucoup de politesse
dans la Langue, ni beaucoup de
respect pour les choses saintes.

PORTER IMPATIEMMENT.

Cette phrase est d'usage.

Elle porta fort impatiemment ^{Pratique de l'éducation des Princes.} l'affront qu'elle receut alors.

C'est l'Eglise qui vous a ^{Lettres de S. Augustin.} nourris, & qui porte avec tant de peine que vous veüilliez demeurer enfans.

Je doute de ce dernier Exemple; car enfin on ne dit point, *porter que*, comme on dit: *souffrir que*, ainsi il me semble qu'il falloit dire: *qui souffre avec tant de peine que vous veüilliez demeurer enfans.*

PORTER, COMPRENDRE.

Ce Verbe se prend souvent en ^{Mœurs des Israélites.} ce sens & mesme avec grace, comme en cet Exemple, *les hommes n'estoient pas encore capables de porter des vérités si relevées.*

ESTRE A PORTE'E.

Lettres
de saint
Augustin.

Cette expression est en usage,
*nous ne sommes point à portée de
vous voir des yeux corporels.*

POSTPOSER.

Postposer n'est pas un terme
élégant ; & pour peu qu'on se
pique de bien parler, on s'en ab-
stient.

POUDRE' POUOREUX.

Il y a une différence notable
entre l'un & l'autre. *Pondré*, se
dit d'une personne dont les che-
veux sont ajustez avec de la pou-
dre à poudrer, & *pouoreux* d'u-
ne personne ou d'une chose plei-
ne de poussière, ainsi il faut di-
re, *les pieds pouoreux*, & non
pouorez ; si le vent jette de la
poussière dans vos cheveux, ils
sont *pouoreux*, & non *pouorez*.

POUMONIQUE,

PULMONIQUE.

La plupart des Provinciaux
croient bien parler quand ils
disent, *poumonique*, parce qu'ils

voyent qu'on dit, *poumon*, mais l'usage est pour *pulmonique*. Il auroit exécuté ce dessein, si une de ses esclaves ne l'eust assuré que *Sénèque* estoit *pulmonique*. Made-
moiselle
de Scu-
dery,
Conver-
sation sur
l'envie.

P O U R - Q U E.

Le Pere Bouhours condamne dans ses Remarques cette manière de parler, elle est néanmoins fort usitée aujourd'hui, les plus habiles Auteurs s'en servent ; & un fameux Prédicateur n'a pas fait difficulté de l'employer dans l'Oraison Funèbre du Prince de Condé. *C'estoit un Héros ennemy de la louange mesme la plus sincère ; car il estoit difficile qu'on luy en donnât d'autre ; mais c'estoit assez qu'elle fust louange, pour qu'il ne pût pas la soutenir.* Le Pere
Bourda-
louë,

P R A T I C.

Un homme pratic dans les affaires.

Versé est meilleur, ou *expérimenté*. Un Auteur moderne a dit : *un Magistrat alloit par son* Mœurs
de ce sie-
cle.

444 REFL. SUR L'US. PRES.
*mérite à la première Dignité ; il
estoit homme délié & pratic dans les
affaires ; mais je crois qu'il eust
mieux fait de dire, il estoit hom-
me délié & expérimenté dans les af-
faires.*

PRATIQUER.

Ce mot a plusieurs significa-
tions différentes, on dit : *prati-
quer quelqu'un, pour fréquenter ;
c'est un homme qui ne pratique que
d'honnêtes gens. Pratiquer se
prend encore pour, ménager bien
une chose, comme : j'ay pratiqué
un petit cabinet dans ma chambre.
Pratiquer se dit encore pour ar-
ranger & disposer, comme : les
couleurs sont merveilleusement bien
pratiquées dans cette étoffe. Il se dit
aussi pour briguer, comme : il a
pratiqué les voix & les suffrages de
tout le monde, pour parvenir à cet-
te Charge.*

PRÉCAIRE,

PRÉCAIREMENT.

Précaire & précairement sont des
mots fort en usage.

C'est régner précairement, " Mémoires sur les guerres de Paris.
 quand l'empire ne s'étend que " Paris.
 sur les choses permises.

Cette manière de gouver- " Histoire de Charles IX.
 ner, qui n'eust esté que pré- " IX.
 caire, c'est à dire, de pure " IX.
 souffrance, estoit trop opposée "
 au génie de la Reine.

PRECOCE.

Ce mot est reçu. J'appre- " Traduction d'Horace par le P. Tart.
 hende de me mettre en chemin "
 dans un temps, où les grandes "
 chaleurs, & les fruits precoces "
 font paroître en public, les "
 Maîtres de cérémonies à la tes- "
 te d'un deuil.

PREFIX.

On ne se sert guères de ce mot;
 mais il se peut dire au sens que
 que l'a dit M. le Maître: *le legs* Plaid. 3.
n'est fait qu'en ce cas particulier
& prefix.

PREMATURE.

Prématuré se dit quelquefois
 avec beaucoup de grace, *la mort*

446 REFL. SUR L'US. PRES.
Traduct. de la se-
conde
Philipp. *ne peut estre prématurée à un Con-
sulaire.*

P R E' M I C E.

Morale
du Sage. „ *Prémice* est féminin. Em-
„ ployez vos richesses à offrir
„ des Sacrifices à Dieu ; & que
„ les premices de tous vos biens
„ luy soient offertes.

PRENDRE PLAISIR A VOIR,

PRENDRE PLAISIR DE VOIR.

Prendre plaisir de voir ne vaut
guères en Prose, il se souffre en
Poësie.

PRE'S DU PALAIS,

PRE'S LE PALAIS.

Quand l'article *le* ou *la* se
rencontre, j'ay remarqué qu'on
peut mettre *prés* ou *proche* sans
ajouter la particule *de*. *Prés le Pa-
lais, près la maison. Il avoit fait
bastir une maison proche l'Eglise de
saint Antoine.* On peut faire la
mesme chose quand il y a un
pronom ou quelque adjectif.

Vie du
Cardin.
Comm.

Vie de S.
Ignace. *Elle les obligea de venir loger pour
un temps proche son Palais.*

Quand le mot n'a point d'article, & qu'il n'a qu'une syllabe ou deux, il faut toujours mettre *de*. Prés *de luy*, proche *de moy*, prés *de là*, prés *d'icy*, & non *prés icy*, *prés là*.

PRESTIGIATEUR.

Ce terme à quelque chose de noble. Exemple: Il n'y a ^{Mémoires toujours chantant la Religion,} " nulle apparence que Dieu ait " laissé la liberté à ces esprits, " qui sont ses ennemis, d'operer " ces merveilles, pour faire adorer un Prestigiateur, au lieu " du vray Dieu.

PRE'SUPPOSER.

Plusieurs personnes n'osent employer ce verbe, & condamnent cet Exemple d'un Auteur fort poly, *la haine que vous dépeignez avec des couleurs si sombres,* ^{Mademoiselle de Scudery,} *n'aveugle pas au point que vous le* ^{Conversation sur la haine.} *presupposez,* je crois en effet que *supposer* seroit meilleur.

PRE'TERIT MAL PLACE'.

Exemple: *Milan a eu le bon-*

448 REFL. SUR L'US. PRES.

Panégyr.
de Saint
Charles
Borre.

heur d'avoir entendu saint Ambroise. Notre grand Cardinal a eu le bonheur d'avoir esté un des premiers instrumens dont, &c.

Ce prétérit de l'infinitif est une faute dans ces deux Exemples, il falloit : *Milan a eu le bonheur d'entendre prescher saint Ambroise, & non d'avoir entendu.*

Notre grand Cardinal a eu le bonheur d'estre un des premiers instrumens dont, &c. & non d'avoir esté.

PRE' T E X T E R.

Ce mot est parfaitement bon.

Histoire de Cyrus. „ De quelque manière qu'il pre-
„ texte son dessein.

Caractères de Théophraste. „ S'il se familiarise quelque-
„ fois jusqu'à inviter ses amis à
„ un repas, il prétexte des rai-
„ sons pour ne pas le mettre à
„ table.

J E P R E V O I R A Y.

Comme *voir* fait au futur *ver-*
ray, il semble que *prévoir*, qui
en est un composé, doive faire

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 449
préverray ; mais l'usage veut
qu'on dise, *je prévoiray*, il en est
de mesme de *pouvoir*.

PRINCIPAUTE',

PRINCIPALITE'.

En parlant de la charge d'un
Principal de Collège, il faut di-
re *principalité*, & non *principau-
té*, l'un est fort éloigné de l'au-
tre, les principaux ne sont pas
des Princes, il s'en faut bien.
M. le Maître néanmoins dit ^{plaid. 48}
toujours *principauté*; mais ap-
paremment qu'il ne se soucioit
pas beaucoup des termes de Col-
lège, & ce n'est pas aussi un
grand défaut de les ignorer.

PRIVAUITEZ.

Ce mot est fort énergique &
tombe souvent dans le discours,
*vous prenez certaines privauitez que
je n'aime point.*

Ils l'avoient veule jour de- «
vant Colonel de la Cavale- «
rie: Ils sçavoient qu'il avoit «
esté du Festin du Roy, & dans « <sup>Vaug.
Quint.</sup>

450 REFL. SUR L'US. PRES.
„ toutes les privautez de la fa-
„ veur.

PRIVE', APPRIVOISE'.

Tous deux sont bons.

Retraite
des dix
mille. M. d'Ablancourt & plusieurs
autres disent, *privé*; on voyoit na-
ger dans l'eau des poissons tout pri-
vés; quelques-uns croyent qu'ap-
privoisé est du plus haut stile.

P R I X.

Au prix de la mort.

Au prix de la vie.

On dit, acheter une chose au prix
de la vie & au prix de la mort, l'un
& l'autre sont bons. Il y a des per-
sonnes qui sont quelquefois em-
barassées là-dessus; par ce, di-
sent elles, qu'on n'achete pas une
chose au prix de celle que l'on
reçoit, mais au prix de celle que
l'on donne, comme: acheter une
chose au prix de son bien, c'est
donner son bien pour l'avoir; &
ainsi on doit dire qu'on achete
une chose au prix de la vie & non
au prix de la mort, puisque c'est

la vie que l'on perd ; mais ces personnes ne prennent pas garde que l'on dit bien : *acheter le Ciel au prix du martyre , acheter le repos au prix de mille inquietudes ;* ainsi cette raison n'est pas bonne, c'est qu'en matière d'usage, il ne faut pas tant raisonner, il faut s'en tenir à ce qui est, & laisser là toutes ces subtilitez, qui ne sont bonnes qu'à se tirer d'une question d'Ecole ; mais pour appuyer cecy de l'autorité de quelque Ecrivain poly, voicy un Exemple du Pere Bouhours.

L'honneur de vous plaire n'est pas une chose si avantageuse que je veuille l'acheter au prix de ma mort.

Lettres à
une Dame
de Pro-
vince,

P R O F E R E R.

Ce mot est bon & se dit mesme avec grace, *l'insensé ne profere que des discours extravagans, qui luy causent mille déplaisirs.*

Morale
du Sage,

P R O M E T T R E , A S S E U R E R.

Promettre ne regarde que le futur, & *asseurer* se dit de tous

les temps. *Je vous promets que je le feray, je vous promets que je tiendray ma parole;* cependant je remarque que bien des gens disent, *promettre*, où il faut dire, *asseurer*. *Je vous promets que cela est, je vous promets que j'y ay esté,* ce qui est tres-mal dit, il faut, *je vous assure que j'y ay esté;* parce que *promettre*, n'estant que pour le futur ne peut se dire du passé ny du présent; c'est à quoy l'on ne prend pas assez garde dans la conversation; je dis dans la conversation, parce que je ne me souviens point d'avoir jamais veu cette faute dans aucun bon Auteur, & que je l'ay veu faire souvent dans les entretiens.



DE LA PRONONCIATION

VICIEUSE DE QUELQUES MOTS.

LES Picards & les Gascons prononcent brèves, la plupart

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 453
des syllabes qu'on doit faire longues ; par exemple , ils disent un *patté*, de la *patte*, *battir*, pour un *pasté*, de la *paste*, *bastir*; ils disent la *tette* pour la *teste*, une *cotte*, pour une *coste*, confondant ainsi par leur prononciation des mots tres-différens ; ils prononcent *hoste* & *hotte* de la même manière, & ce vice de prononciation les suit par tout, en sorte qu'ils font les mêmes fautes dans le Latin ; à moins que par des soins tres-grands, ils ne tâchent de vaincre ce défaut. Ils sont encore sujés à mal prononcer les finales ; ils diront, par exemple, *laquez*, pour *laquais*, *succez* pour *succès*, *mèr* pour *mer*, *fiér* pour *fiér*, *cher* pour *chér*, & ainsi de plusieurs autres. Ce qui m'a obligé de faire deux observations, la première est des voyelles longues & breves, dont la différence ne se connoist guères que dans les pénultièmes des mots. Pour l'or-

dinaire cette longueur des voyelles se marque avec une *s*. comme *paste*, *beste*, *viste*, *hoste*, *fluste*, quoy qu'il y en ait aussi de longues sans cela, comme *grace*; mais il y en a peu.

Des mots qui finissent en deux *ss*. quelques-uns ont la voyelle de devant longue, comme *casser*, *lasser*, qui signifie *fatiguer*, *Abbesse*, *fosse*, *craignisse*, *courusse*. D'autres l'ont breve, comme: *fracasser*, *lasser*, qui signifie *serrer* avec un lasset; quoyque néanmoins le mieux soit de l'écrire avec un *c*. *rudesse*, *colosse*, *aumusse*, on peut encore ajouter *basse*, *tasse*, qui se prononcent longs, & *fasse*, *grimasse*, qui se prononcent brefs.

Des mots qui s'écrivent par *c*. les uns ont aussi la voyelle longue, & les autres l'ont breve, *grace* l'a longue, *place* l'a breve.

La seconde observation est de l'é ouvert & de l'é fermé; car ou-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 455
tre l'*é* muet ou féminin, qui se
prononce comme en *puissance*,
vie, &c. nous en avons encore
deux autres : l'un ouvert & clair,
comme en ces mots : *succès*, *procès*,
mer, *enfer*, *fer*, *Jupiter* ; l'autre
fermé, comme : *liberté*, *libertez*,
aimer, *estudier*, *parler*, &c.

Voicy le moyen de connoître
où il faut prononcer, *er* par
e ouvert, & où il le faut pronon-
cer par *e* fermé ; quand c'est un
nom substantif il faut ordinaire-
ment prononcer *er* par un *e* ou-
vert, comme : *mer*, *Hiver*, *Jupi-
ter*, excepté les noms en *cher* &
en *gner*, comme : *bucher*, *chastei-
gner*, & les noms de profession,
comme : Conseiller, Chancelier,
& tous les noms en *ier*, comme :
bouclier, *étrier* ; mais je n'y com-
prends pas *hier*, *tiers*. Quand c'est
un nom adjectif, il faut aussi
prononcer l'*e* ouvert, comme : *a-
mer*, *cher*, *ouvert*, *pervers*, *léger*,
verd, *couvert*, excepté *ménager*.

456 REFL. SUR L'US. PRES.

Les infinitifs des verbes terminent par *er* se prononcent par *e* fermé, comme : *aimer, prescher, raconter, bailler, mouiller,, &c.* de là vient qu'on ne peut souffrir la rime *d'aimer* & de *mer*, comme on le peut voir en ces Vers de Ronfard.

Sers moy de phare & garde d'abîmer,
Ma nef, qui flotte en si profonde mer.

Malherbe a rimé de même, *philosopher* avec *enfer*, dont il n'y a point d'oreille qui ne soit choquée. Je m'estonne que les Poëtes modernes n'ayent pas évité cette rime; car il est certain qu'à bien juger des choses, elle doit être rejetée, non seulement comme n'étant pas riche, mais comme étant tout-à-fait vicieuse.

On croit que ce qui peut avoir introduit ce mauvais usage, c'est la mauvaise prononciation de quelques Provinces de France, principalement vers la Loire &
dans

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 457
dans le Vendômois, d'où estoit
Ronfard; & dans la Norman-
die, d'où estoit Malherbe, où
l'on prononce, mer, enfer, Jupi-
ter, avec un *e* fermé, comme: ai-
mer, triompher, assister.

DE LA PRONONCIATION
des consonnes à la fin des mots.

Il faut ordinairement faire
sonner les consonnes à la fin des
mots, lorsqu'il suit une voyelle,
par exemple, on prononce *il est*
allé, comme *il est t'allé*; *il a fait*
une faute, comme *il a fait t'une*
faute: *aller à la chasse*, comme
aller t'à la chasse: *on a dit*, com-
me *on n'a dit*: *un bon homme*,
comme *un bon n'homme*: *ils dî-*
nent ensemble, comme *ils dînent*
t'ensemble: *void-il*, *entend-il*,
comme *voit-il*, *entent-t'il*; car
dans tous les mots qui finissent
par un *d*. le *d*. prend le son du *t*.
mais quand devant la voyelle il
y a une *h* aspirée, la consonne
ne se prononce pas, on dit *un*

hoqueton, & non un *n'hoqueton*. Cette prononciation des consonnes n'a pas lieu en toute sorte de mots. Dans la conjonction &, par exemple, on ne prononce point le *t*, si ce n'est en la nommant en particulier, comme une des lettres de l'alphabet; car alors on dit un &; la lettre & en appuyant sur le *t*. sans mesme qu'il y ait de voyelle après. Dans aucuns des noms terminez en *er* par un *e* fermé, comme: *acier*, *cuirassier*, la dernière consonne, sçavoir l'*R*, ne se prononce pas; on ne dit point, par ex. *de l'acier réclatant* mais *de l'acier éclatant*. On ne prononce point non plus la dernière consonne dans la plupart des noms substantifs ou adjectifs, propres ou appellatifs terminez en *an*, en *om*, en *ont*, en *in* & en *im*, comme, *Cicéron*, *Platon*, *maison*, *bouton*, *nom*, *affront*, *chagrin*, *malin*, *faim*; car on ne prononcera pas *Cicéron a*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 459
dit, comme s'il y avoit *Cicéron*
n'a dit, ny *maison à louer*, com-
me *maison n'a louer*; on ne doit
point dire non plus: *c'est un af-*
front t'estrange; *c'est un nomm' au-*
guste; *il est chagrin n'a toute heu-*
re; *il a faim m'et soit*, mais: *c'est*
un affront étrange sans prononcer
le *t*. *c'est un nom auguste* sans pro-
noncer l'*m*, *il est chagrin à toute*
heure sans prononcer l'*n*, & ainsi
des autres. On y peut ajoûter
encore presque tous les noms
substantifs en *am*, en *ant*, en *and*,
en *ent*, en *ang*, en *un*, & en *am*,
comme *adam*, un *van*, le *vent*,
sang, *parfum*, *tribun*, ce seroit
tres-mal parler que de pronon-
cer les consonnes finales de ces
mots, comme font les Nor-
mands, qui ne peuvent dire, par
exemple, *j'ay entendu un Sermon*
aujourd'huy, qu'ils ne prononcent,
un Sermon n'aujourd'huy. Je re-
marque néanmoins qu'il y a une
occasion, où la dernière conson-

ne du mot *sang* se prononce, c'est en cette phrase cy : *suer sang & eau* ; car on prononce comme s'il y avoit : *suer sang guet eau*, ou plutôt comme s'il y avoit : *suer san guet eau* ; car le *g* prend là le son du *q*, hors cela on ne prononce point la consonne de ce mot, on dit : *le sang est nécessaire à la vie*, sans prononcer le *g*.

Je remarque encore que le mot, *sens*, doit se prononcer avec l'*s*, non seulement devant une voyelle, mais lors même qu'il ne suit rien après ; comme : *c'est un homme qui a bon sens. Il n'est rien de si nécessaire que le bon sens*, en quoy ce mot est fort différent des autres de la même terminaison ; car quand on dit, par exemple, *il fait beau temps*, c'est un homme *qui a bon temps*, on ne prononce point l'*s* comme le Gascon ; on ne la fait sonner que devant une voyelle, comme : *le temps est plus précieux qu'on ne pense*.

Les mots où l'on prononce les consonnes, sont les verbes, les participes des verbes, les pronoms *son, mon, ton*, la particule *on*, comme: *allant à la Campagne, venant à Paris, mon épée, on a dit*, ce qui se doit prononcer comme s'il y avoit, *allant à la Campagne, venant à Paris, mon épée, on n'a dit*.

On doit prononcer un *Marchand*, comme s'il n'y avoit point de *d* au bout, excepté en Poësie; mais dans *Marchant*, qui vient de marcher, il faut prononcer la consonne.

Dans tous les noms terminez en *er* par *e* ouvert, comme: *leger, fer, enfer*; la dernière consonne sçavoir l'*r* se prononce.

On fait sonner quelquefois les consonnes finales dans les adjectifs, & c'est seulement lors que l'adjectif est immédiatement devant le substantif; par exemple, on dit: *un saint homme, un sça-*

vant l'homme, un bon n'enfant, un vieux z'homme; mais si l'adjectif n'a pas de substantif après soy, on ne prononce point la consonne, comme on le peut connoître par ces exemples: Il est saint au plus au degré, il est sçavant & modeste, il est bon autant qu'on le peut estre, il est vieux & de bonne humeur; car ce seroit tres-mal prononcer, il est saint t'au plus haut degré, il est sçavant t'et humble, il est bon n'autant qu'on le peut estre, il est vieux z'et de bonne humeur, qu'on y fasse réflexion, & l'on verra que cela se trouve vray.

Il y a des mots, ou au lieu de prononcer la dernière consonne devant une voyelle, on ne prononce que la pénultième; ces mots sont, *part, depart, lard, petard, fier, sort, ressort, effort, port, mort, fort, corps, d'accord, d'abord, il sort, il court, discours, toujours, sourd, lourd, &c.*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 463
 quelques autres semblables, c'est
 à dire, qu'il les faut pronon-
 cer comme s'ils finissoient par *r*,
 & dire par exemple : *voila ma*
par, & la vôtre, & non, ma part
i'et la vôtre; vôtre for est le mien,
 & non, *vôtre fort i'est le mien; je*
suis d'accor avec vous, & non d'ac-
cord d'avec vous; il est for & ro-
buſte, & non, for i'et robuste, &
 ainsi des autres ; mais si *fort* est
 adverbe, le *t* se prononce, on dit:
fort i'estendu, fort i'illustre, &
 non, *forestendu, forillustre*. Dans
 le mot de corps au singulier,
 c'est l'antepénultième syllabe
 qui se prononce, & non l'*s* ny le
p. On dit : *nôtre cor est sujet à*
mille infirmités, & non, nôtre cor
s'est sujet.

DE LA PRONONCIATION
 de *mes, tes, ses, &c.*

Ces monosyllabes & quelques
 autres semblables, se prononcent
 autrement devant des voyelles que
 devant des consonnes. Lors qu'el-

464 REFL. SUR L'US. PRÈS.

les sont devant des consonnes, elles gardent l'*e* masculin, & l'on prononce *més, tés, sés*. *Més chevaux, tés chevaux, &c.* mais lors qu'elles sont devant des voyelles, elles quittent l'*e* masculin; pour prendre l'*e* féminin; & alors l'*s* qui est à la fin prend le son du *z*, & s'allie avec le mot suivant, de sorte qu'il faut prononcer *le zhommes, me zamis, se zamis*; les Provinciaux manquent presque tous à cela: des personnes tres-éclairées croient néanmoins que dans un discours public, il est plus à propos de prononcer ces monosyllabes devant des voyelles de la même manière, qu'on les prononce devant des consonnes, c'est à dire avec un *e* ouuert, parce que cette prononciation est plus propre pour se faire entendre; & je sçay plusieurs habiles gens qui le pratiquent de la sorte.

DE LA LANGUE FRANÇ. 465
DE LA PRONONCIATION
des premières personnes des verbes.

Les premières personnes des verbes qui finissent par un *e* muet, comme: *je parle, je dispute, je donne*; perdent leur *e* muet & féminin dans les interrogations & en prennent un masculin, qui se prononce comme en ces mots, *bonté, sainteté*: ainsi au lieu de dire *parle-je*, comme on dit en quelques Provinces, il faut dire, *parlé-je, me fâché-je, joué-je, &c.*

DE LA PRONONCIATION
des secondes personnes des futurs.

Dans les secondes personnes des futurs, lesquelles se terminent par *e*, on prononce cet *e* à peu près comme en ces mots cy, *procès, succès*; ainsi, bien qu'on écrive, vous *verrez*, vous *direz*, vous *ferez*; il faut prononcer, vous *verres*, vous *dirés*, vous *ferés*, prenant garde toutefois de ne pas faire sonner cette syllabe

V u

és, comme s'il y avoit *verrais*, *dirais*, *ferais*, ainsi que prononce la Bourgeoisie & le petit peuple de Paris; car la bonne prononciation est de tenir le milieu entre *ferez*, & *ferais*, c'est à dire, de ne prononcer ny *ferez*, ny *ferais*, mais *ferés*, & c'est comme on prononce à la Cour.

DE LA PRONONCIATION
de l'*R*, & de l'*A*.

Il est bon de faire sonner un peu les *R*, cela donne de la grace au langage; mais il ne faut pas se régler sur le peuple de Paris, qui les prononce jusqu'à écorcher les oreilles, mon *perre* entend-on quelquefois, *ma merre*, *mon frerre*; ce n'est pas ainsi qu'on prononce à la Cour, l'on doit un peu faire entendre l'*R*, mais il faut que ce soit d'une manière douce, & qui n'ait rien de grossier ny de badaut.

Le peuple de Paris est encore fort accoutumé à prononcer les

DE LA LANGUE FRANÇ. 467
R, à la fin des infinitifs, comme:
aller, venir, &c. mais tres-mal &
fort rudement ; il ne faut pas
faire néanmoins comme dans la
plûpart des Provinces, où on les
supprime tout-à-fait.

Les R, doivent se prononcer
à la fin des infinitifs lors qu'il
suit une voyelle, comme : *il faut
commander à ses passions* ; s'il suit
une consonne la prononciation
de l'R ne doit presque pas être
sensible ; je dis presque pas, par-
ce qu'il ne faut pas tout-à-fait la
supprimer.

La lettre A se doit pronon-
cer longue au milieu de la plû-
part des mots, en certaines Pro-
vinces ; comme à Lyon & ail-
leurs on la prononce presque
toujours breve ; mais à Paris on
la fait longue en plusieurs mots ;
on dit : *Versaille, bataille, colla-
tion, recreation*, en traînant un
peu sur l'a ; mais il faut toujours
éviter la prononciation du peu-

ple, parmi lequel l'on prononce quelquefois les *a* si longs, qu'il semble qu'on aille rendre l'ame. On doit se régler sur les personnes de la Cour ; ils ont une prononciation douce & agréable, & qui n'a rien d'affecté ; il est bon néanmoins d'observer que l'*a*, qui se rencontre en ces sortes de mots, comme : *aimable, loüable, admirable, &c. Timbale, avale, sale, &c.* se doit prononcer bref, aussi bien que celui d'*Abbé* ; c'est à quoy manquent bien des Provinciaux, & sur tout les Lyonnois.

AUTRES OBSERVATIONS
importantes sur la

PRONONCIATION.

Après ces Remarques sur la prononciation, il m'est venu en pensée de chercher quelques règles précises pour la quantité des Syllabes, & en ayant trouvé qui n'ont pas déplû aux personnes à qui je les ay montrées ;

j'ay crû que je les devois mettre icy, ce que j'ay dit là-dessus ne paroissant pas encore suffisant, pour donner une connoissance entière de ce qui en est.

La prononciation des syllabes breves & des syllabes longues, est l'écueil non seulement des Etrangers, mais de la plupart des Provinciaux, & particulièrement des Normands, des Picards, des Lyonnois, des Gascons, & des Provençaux qui s'y m'éprennent à tous momens. J'ay examiné ces syllabes en leur faveur, & voicy ce que j'ay découvert, c'est des pénultièmes, dont j'entends parler principalement, la différence de la quantité n'estant presque pas sensible dans les autres, je marque les syllabes longues en mettant au dessus une ligne - & les breves en mettant un o, comme il se pratique en Latin.

DE LA SYLLABE *A*devant le *B*.

L'*A* se prononce toujours bref devant deux *BB*. comme : *abbé*, *abbois*, il se prononce ordinairement de même devant un seul *B*. comme : *à bord*, *abri*, *absous*, *abstrus*, *abus*, *ahabit*, *admirable*, *effroyable*, *venerable*, *capable*, *table*, *estable*, *établir*, *excepté*, *sable*, *raïble*, *châble*, *fâble*, *sâbre*, *sinâbre*.

Devant le *C*.

L'*A*, devant le *C*. se prononce bref, comme : *tabernacle*, *miracle*, *oracle*, *achat*, *acier*, *glâce*, *face*, *trace*, *tracer*, *place*, *placer*, *becace*, *grimace*, *hâche*, *excepté*, *grâce*.

Devant le *D*. & l'*F*.

Il est bref devant le *D*. & l'*F*. comme : *fade*, *ambassade*, *barricade*, *mousquetade*, *estrade*, *bouïade*, *rade*, *colonade*, *adam*, *adroit*, *âfin*, *âffreux*, *âffront*, *excepté*, *rafle*, *rafler*.

Devant le G.

Devant le G. il est bref encore, comme: *âgir, âgneau, âguet, sâge, visâge, personnage, hommâge, paysâge, feüillâge, ramâge, bocâge, fourrâge, excepté, âge, âgé.*

DE LA DIPHTONGÜE

ai.

La diphtongüe *ai* est longue devant l'l & le z. Devant l'l, comme: *pâille, caille, Versaille, escaille, vaille, aille, railler, bâiller, excepté, bâiller, au sens de donner, & maillet, maillet, médaille, espâiller, jaillir, rejaillir, asjaillir;* devant le z, comme: *âise, âizé, fraîche, châize, bâise, baisier;* devant les deux *ss* elle est longue aussi, comme: *laisse, laisser, grasse, engraisser.*

Devant les autres lettres elle est breve, comme: *aide, aider, aigle, aiglon, aigre, aigrir, aigreur, aign, migraine, faite, parfaite, il n'y a que les Provinciaux, & sur*

472 REFL. SUR L'US. PRES.
tout les Lyonnais, qui traînent
sur ces syllabes, excepté, *traîner*,
entraîner.

DE LA SYLLABE *A*
devant l'L.

L'*A* devant l'l, est bref, com-
me, *aller*, *estaller*, *avaler*, *cavale*,
bale, *ovale*, *Théologale*, *régale*,
halle, *aloy*, excepté, *râle*, *râler*.

Devant l'M.

Il est bref, comme: *râ-
me*, *râmer*, *Epigramme*, *anagram-
me*, *âmas*, *âmy*, *affâmer*, ex-
cepté, *me*, *flamme*, *condâmnier*,
dont l'a se prononce un peu plus
du gosier.

Devant l'N.

Il est bref, comme: *fâner*,
cabânné, *sotânné*, *vânné*, ex-
cepté, *crâne*, *âne*.

Devant le P.

Bref, comme: *âppast*, *âppel*,
âppuis, *âppris*, *âprés*, *âtrâper*, &
non, *âprés*, *âtr per*, comme pro-
noncent les Picards, excepté:
câpre.

Devant l'R.

L'*A*, est bref devant une *R*, suivie d'une consonne, comme: *échârpe, fârce, cârpe, gârde, regârde, chârge, bârbe, ârbre, mârbre, lârcin*, devant une *R*, suivie d'une voyelle, il est bref aussi, comme: *égârer, Bâron, fanfâron, macâron*, cela s'entend pourveu que la voyelle ne soit pas un *e* féminin; car alors l'*a* est long, comme: je *m'égâre*; devant deux *RR*, il est long, comme: *cârrosse, cârreau, cîrré, bârreau, bârre, bîrré, lârron, mârrou*.

DE LA SYLLABE *A*

devant l'S ou le Z.

L'*A* est long devant une *S*, lors que cette *S*, a le son du *Z*, comme: *râzer, câze, bâze, vâze, emphâze, extâze, évâzion*, quand l'*s* est suivie d'un *T*, & que cette *s*. se prononce; l'*A*, est toujours bref, comme: *fâste, vâste, châste, câsque, mäsque, plâstron, bâstion*; quand l'*s*, ne se prononce pas

474 REFL. SUR L'US. PRES.

L'*A* est toujours long, comme :
*ā sne, hā ste, hā ster, tā ster, pā ste, pā-
 sté, gā ster, gā steau, ā spre, alcā stre,
 plā stre, pā sle, pā sleur, folā stre, folā-
 ster.*

Devant les deux *ss*, l'*A* est long, comme : *chā sse*, en parlant d'une biere, *enchā sser, bā sse, tā sse* à boire, *entā sser, cā sser, pā sser, pā ssion*, quelquefois bref, comme . *ā ssaut, aśā ssin, ā ssis, chā sse, chā sser, mā sse, terrā sse, fā sse, le Tā sse.*

Devant le T.

Devant le *T*, l'*A* est toujours bref, comme : *ā tour, ā trait, bā-
 teau, bā tre, combā tre*, quand le mot finy par *tion*, l'*A*, qui precede est long, comme : *collā tion, prédicā tion, appellā tion, nā tion, vocā tion, obligā tion, admirā tion*, il ne faut pourtant pas trop traîner sur l'*A*.

DE LA DIPHTONGUE

au.

Cette diphtongue est tou-

DE LA LANGUE FRANÇ. 475
jours longue, comme : *aūlne*,
saūge, *aūtre*, *Clāde*, *paūvre*, *vaū-*
rer, *fraūde*, *haūte*, *hauteur*, *faūte*,
saūver, *Saūueur*, &c.

DE LA SYLLABE *A*
devant l'*V*.

L'*A* devant l'*V* est long, pour-
veu que cēt *V* soit suivy d'un *E*
féminin, comme : *grāve*, *cāve*,
hāve, *concāve*, *btāve*, *entrāve*, *Gu-*
stāve, *lāve*; mais s'il est suivy d'un
E masculin il est bref, comme :
grāvier, *l'avoir*, *grāver*.

DE LA SYLLABE *E*
devant l'*R*.

L'*E* devant l'*R* suivie d'un *E*
féminin est long, *verre*, *misère*,
sincère, *revère*, mais devant un *E*
masculin il est bref, comme :
verrez, *verrons*.

L'*E* devant l'*R*, suivy d'une
consonne est bref, comme : *mēr-*
le, *mērlons*, *cavērne*, *modērne*, *fēr-*
me, *ciērgē*, *Conciērgē*, *Viērgē*, *aspēr-*
ge, *cērcle*, & non, *cavērne*, *modēr-*
ne, *ferme*, comme on pronon-

476 REFL. SUR L'US. PRES.
ce en plusieurs Provinces & sur
tout à Lyon.

Devant une S suivie d'une voyelle.

La syllabe *E* devant une *S* suivie d'une voyelle, ou devant un *Z* est toujours longue, comme: *Genēze, thēse, hypothēse.*

Devant deux SS.

L'*E* devant deux *SS* est bref, comme: *politēsse, tendrēsse, rudēsse, richēsse, Duchēsse, Princēsse*; il y en a quelques-uns d'exceptez, comme: *presse, compresse, Abbēsse, interēsse, interēsser.*

Devant l'S & le T.

Cette syllabe devant l'*S* & le *T* est toujours longue, lors que l'*S* est muette, comme: *tēste, feste, arbaleste, tempeste, resve, resver, bēsser*; quand l'*S* se prononce l'*E* est bref, comme: *lēste, vēste, rēste, rēster, funēste, travēstir.*

Devant le T.

L'*E* est bref devant le *T*, comme: *Prophēte, trompētte, Interprēte, discrētte, levrētte, civētte, ther-*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 477
momètre, vergette, burette, &c.

DE LA DIPHTONGUE

Eu.

Cette diphtongue est longue:
crēuser, guēuser, mēugler, &c. ex-
cepté, seūle, aſſeurer, fleuron,
fleuret, effleurer, fleurir.

DE LA SYLLABE I

devant le B.

Elle est breve: *libre, calibre,*
équilibre, &c.

Devant le C.

L'I devant le C est long: *ser-*
vīce, eſcrevīce, benefīce, offici, ex-
cepté: *polīce, vīce, ſuplīce.*

Devant le D, l'L & l'M.

L'I est bref devant le D, l'L,
& l'M, comme: *humīde, timīde,*
livīde, avidē, ovīde, &c. argīle,
Vīlle, civīle, chavīlle, tuīle, &c.
crīme, eſcrīme, mīne, famīne, eſta-
mīne, ſarrazīne, &c.

Devant deux LL mouillées.

L'I devant deux LL. mouil-
lées est bref, comme: *grīlle,*
chenīlle, étrīlle, &c.

Devant l'R.

L'*I* devant l'*R*, suivie d'un *E* féminin est long, comme : *ire*, *Navire*, *cire*, *Sire*, *rîre*, *détruire*, *desire*, *inspire*, *livre*, *cuire*, *écrire*, *excepté*, *dire*, *médire*, *zéphire*, *interdire*, *suffire*, Quand l'*R* est suivie d'une consonne, l'*I* est bref, comme : *cirque*, *sirte*, *mîrthe*, *smîrne*, aussi bien que quand il est suivy d'une voyelle dont le son est masculin, comme : *ciron*, *desirer*, *inspirer*, &c.

De l'I devant l'S & le Z.

L'*I* devant une *s* suivie d'une voyelle est long, comme devant un *Z* : *Eglise*, *remise*, *frise*, *crise*, *entreprise*, *valize*, &c.

Devant deux *ss* il est bref : *vîsse*, *coulisse*, *reguelisse*, *glisser*, *lambrisser*, exceptez ces subjonctifs des verbes, *apprisse*, *fisse*, *disse*, *vîsse*.

Devant l'*s* suivie d'une consonne, lors que l'*s* se prononce

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 479
l'*I* est bref, comme: *risque*, *piste*, *liste*, *chimiste*, *artiste*, *Académiste*, *moliniste*.

Devant l'*V*.

L'*I* devant la syllabe *vre*, est long, comme: *vivre*, *survivre*, *livre*, *cuivre*, *ivre*, *suivre*, devant la syllabe, *ve*, il est bref: dans les noms, comme: *salive*, *lessive*, *solive*, *olive*, *grive*, & long dans les verbes, comme: *vive*, *écrive*, *arrive*, &c.

DE LA SYLLABE *O*
devant le *B*, & l'*L*.

Elle est breve: *Robe*, *déröbe*, *déröber*, *garderöbe*, *göber*, *söbre*, &c. *banderöle*, *pöli*, *pölitessé*, *fölle*, *pistöle*, *paröle*, *pistölet*, &c. excepté, *röle*, *enröler*, *dröle*, *pöle*.

DE LA SYLLABE *Or*.

Elle est breve, comme: *förce*, *amörce*, *écörce*, *écörcher*, *pörte*, *pörter*, *impörter*, *mörte*, *forte*, *mördre*, *tördre*, *misericörde*, *concorde*, les Lionnois ont besoin de cet avis.

Devant l'*R*, suivie d'une voyelle, pourveu que cette voyelle ne soit pas un *E* féminin, l'*O* est bref, comme : *évapōrer*, *dōrer*, *colōrer*, *dévōrer*, excepté, *pōreux*, si l'*E* est féminin l'*O* est long, comme : *pōre*, *dōre*, *colōre*, *évapōre*, *dévōre*, *j'honōre*, &c. excepté, *encōre*.

DE LA SYLLABE *O*

devant l'*S*.

Devant l'*S* suivie d'une voyelle, l'*O* est long comme devant le *Z* : *rōse*, *éclōse*, *repōse*, *repōser*, *suppōse*, *suppōser*, *gōzier*, &c.

Devant les deux *SS* il est bref, comme : *écōsse*, *bōsse*, *bōssu*, *carrōssi*, *colōsse* *brōsse*, *crōsse*, *grōssier*, excepté, *fōsse*, *grōsse*, *grōsseur*, qui se prononcent par un *O* long, quoyque *grossier* se prononce par un *O* bref.

Devant l'*S* suivie d'un *T*, il est bref aussi, comme : *pōste*, la *pōste*, & non, *pōste*, ainsi que prononcent les Lyonnais.

DE

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 481
DE LA DIPHTONGUE

Ou.

La diphtongue *ou* est tantost longue & tantost brève, on dit : *foudre, coudre, voute, coute, couter, croute, coucher, couche* ; mais on dit, *couche* en terme de peinture, une *couche*, deux *couches* de couleurs, on prononce un *Boucher* & *boucher* quelque chose ; mais on dit, la *bouche*, on prononce aussi *toucher, cartouche, toucher, farouche, fouche, escarmouche, coude, moucher* ; mais on dit, *louche*, une *mouche* ; quand il y a une *R*, *ou* est toujours bref, comme : *sourde, lourde, fourbe, &c.*

DE LA SYLLABE O
devant l'S muette.

Elle est longue, *Pentecôte, côte, ôster, aumosne, rosne, &c.*

DE LA SYLLABE O
devant le T.

Devant le *T* elle est brève, *Aristote, flotte, cotte, hette, bôte,*

482 REFL. SUR L'US. PRES.
crötte, barbötter, trötter, balöter,
marmötte, marmötter, &c.

DE LA SYLLABE *V*
devant l'*L*, l'*M*, & l'*N*.

Cette syllabe devant l'*L* est un peu longue, comme: *brüler*.
reculer, brule, recüle, & brève dans les noms, comme *celüle, scrupüle, formüle, ferüle, modüle, &c.* elle est brève aussi devant l'*M* & l'*N*, comme *fūme, fūmée, plūme, enclūme, rīme, &c. dūne, Neptūne, fortune, brūne, prūne, &c.*

DE LA SYLLABE
ur.

Elle est brève, comme *Noctūr-ne, taciūrne, ūrne.*

De l'*V*, devant une *R*.

Quand l'*R* est suivie d'une voyelle l'*V* est bref, pourveu que cette voyelle ne soit pas un *e* féminin, comme: *murmūrer, ceintūrer*; car l'*e* féminin rend l'*V* un peu moins bref, quoy qu'il ne le rend pas tout-à-fait long,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 483
comme *nourritüre*, *confitüre*, *ceintüre*, *murmüre*, *brulüre*, *dorüre*, *bordüre*, *parüre*, &c.

Devant l'S.

L'*v* est un peu long devant l'S, suivie d'une voyelle: *refüser*, *amüser*, *accüser*, *üser*; devant les deux *ss* il est bref dans les noms, comme *aumüsse*, & long dans les verbes, comme *crüsse*, *courüsse*, *voulüsse*; devant l'S muette & le *T* il est long, comme *flüste*, *büche*; quand l'S se prononce l'*v* est bref, *büste*, *robüste*, *brüsqüe*, *brüsqüer*, &c.

Devant le T.

L'*v* est bref devant le *T*, comme *büte*, *büter*, *hütte*, *brüte*, *brütal*.

Il est facile de voir par ces petites observations, combien la quantité Françoisë est éloignée de la Latine. Je ne m'estonne pas que ceux qui ont essaïé de faire des Vers à la mesure des Latins, l'aient tenté en vain;

ils ont fait voir par là qu'ils n'avoient pas assez compris ce que portoit le génie de notre Langue: quelle grace, par exemple, peut-on trouver en ceux-cy, que M. des Portes a voulu faire, selon la mesure des Vers Saphiques.

*Si lē tōut pūis sāt n'ēstā blīs
lā māison
L'hōmme y trāvail lānt sē pēi-
ne outrē raisōn
Vōus vēil lez sās fruit lā
cī tē dēfendānt
Dieu nē lā gardānt.*

Il est impossible de trouver des mots François, qui ayent la quantité nécessaire pour la mesure des Vers Latins; aussi on voit en ces Vers plusieurs syllabes faites brèves ou longues contre leur prononciation naturelle, comme: *pēine, vēilles, dēfendant, gardant*; car premièrement la quantité de la premie-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 485
re syllabe du mot de *peine*, n'est point sensible; au contraire, elle est plutôt longue que brève; & la première syllabe de *gardant* loin d'être longue, se doit prononcer brève selon la bonne prononciation, *gärde*, *gärder*. Il est vray qu'en Latin une voyelle suivie de deux consonnes est toujours longue; mais il n'en est pas de même en François.

DE LA PRONONCIATION
de la Diphthongue *ai*, *eu* & *eau*.

La diphthongue *ai*, se prononce souvent comme un *e* féminin, & c'est sur tout dans le verbe *faire*, ou cette prononciation à lieu en certains temps comme au pluriel du présent de l'indicatif, *nous faisons*, & à l'imparfait, *je faisais*, & au participe, *faisant*; car il faut prononcer comme si l'on écrivoit, *nous fesons*, *je fesois*; je dis comme si l'on écrivoit, parce qu'on ne l'écrit point ainsi; quoyque

l'Auteur des véritables Principes de la Langue Françoisse prétende le contraire.

La diphtongue *eu*, se doit prononcer quelquefois comme un *v* tout seul ; & cela arrive dans ces mots cy, j'ay *eu*, tu as *eu*, &c. J'ay *veu*, tu as *veu*, &c. Et dans la première syllabe de *heureux* ; car il faut prononcer j'ay *u*, tu as *u*, *heureux*. Il y a des Provinces, où l'on prononce *bonhur*, au lieu de *bonheur*, *malhur*, pour *malheur*, *buf*, pour *beuf*. Ce qui est une tres-mauvaise prononciation, l'E & l'V dans ces sortes de mots doivent tenir du son l'un de l'autre, c'est à dire estre prononcez tous deux ensemble dans une mesme syllabe. Pour ce qui est de, *eau*, il faut ordinairement prononcer, *au*, comme : *couteau*, *rosseau*, de *l'eau*, les Lyonnois doivent prendre garde à ce dernier, eux qui prononcent, *de*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 487
l'eau, presque en deux syllabes.

DE LA PRONONCIATION
des mots terminez en, *ain*, *aim*,
ein, *in*, *im*.

Plusieurs Provinciaux, & entr'autres les Normands prononcent tres-mal ces syllabes; ils gardent autant qu'ils peuvent le son naturel de l'*I*, lors mesme qu'il est joint avec une *N*, qui finit la syllabe, comme en: *claveffin*, *satin*, *couffin*, *consin*, s'imaginant que s'ils prononçoient, *claveffain*, *satain*, *couffain*, *consain*: Il faudroit donc prononcer aussi *consaine* au lieu de *cousine*; en quoy ils se trompent grossièrement, ne prenant pas garde que dans le mot de *cousine* la lettre *N*, ne sçauroit changer la prononciation del'*I*; parce qu'elle est jointe à une autre syllabe qu'elle commence, *consi-ne*, au lieu que dans *consin* l'*N* est jointe à l'*I*; & faisant avec cet *I* une syllabe, don-

ne un autre son ; car c'est une propriété de l'*N* & de l'*M* d'étendre le son de la voyelle à quoy elles sont jointes, & d'en rendre la prononciation plus pleine ; ainsi l'*N* remplissant icy le son de l'*I*, elle fait qu'il devient le mesme que celui de l'*Ei* ; il semble de là que ce son devoit s'estendre à proportion, & que ces mots cy : *saint, pain, train*, devroient avoir une prononciation extrêmement longue ; ce qui n'est pourtant pas, parce que nostre Langue fuyant les prononciations trop pleines, l'usage a voulu adoucir celle de l'*ai*, & la rendre semblable à celle de l'*ei* ; de sorte que ces trois syllabes *in, ein, ain*, se prononcent de mesme, comme : *vin, deffin, pain*.

DE LA PRONONCIATION
des syllabes, *am & an*.

Quand ces syllabes font partie d'un mot de plusieurs syllabes

DE LA LANGUE FRANÇ. 489
bes, elles se prononcent quel-
quefois comme un *a* tout seul ;
par exemple, au lieu de pro-
noncer condamn^{er}, dam^{né},
an^{née} ; Il faut prononcer, con-
daner, dané ; mais on doit pren-
dre garde de ne pas faire l'*a* bref ;
ce qui rendroit cette prononcia-
tion fort vicieuse, il le faut fai-
re un peu long.

DE LA PRONONCIATION
de la syllabe *aon*.

Cette syllabe se prononce en
certains mots sans faire sonner
l'*o*, comme : *paon*, *faon*, *laon*, car
on prononce : *pan*, *fan*, *lan*.

*Comment il faut prononcer Payen &
quelques autres mots de la sorte.*

Quelques personnes disent :
peyen, *reyon*, *reyonner*, *eyons* ;
mais cette prononciation est
mauvaise ; il faut prononcer l'*i* ;
& dire, *payen*, *rayon*, *rayonner*,
ayons. Il faut cependant pro-
noncer, *j'eye*, tu *eyes*, *peyer*,

peyons, & non, pa-yer, pa yons.

DE LA PRONONCIATION

de la diphtongue oi.

Cette diphtongue a deux sons différens, tantost on y prononce l'o comme un o, ainsi que dans *bois, voix, choix*, tantost on l'y prononce comme un a, ainsi que dans *connoître, paroître*; car on dit, *connaître, paraître*; c'est ce qui fait qu'on est en peine sur certains mots où cette syllabe se rencontre; par exemple, on ne sçait souvent s'il faut prononcer les *Français*, ou les *François*; l'on prononce ordinairement *Français, les Français, la Langue Française*, comme étant plus doux. Il n'en est pas de même du mot de *croire, craire*, ne seroit pas tout-à-fait bien, sur tout dans un discours public. Je disle même de *froid & d'estroit*, dans la conversation on prononce *frait, estrait*; mais en public, il est mieux de pro-

DE LA LANGUE FRANÇ. 491
noncer *froid, estroit*, ce ne seroit
pourtant pas une fort grande
faute de prononcer autrement.

Cette diphtongue a encore
une autre prononciation, quel-
quefois elle se prononce par *ouai*,
comme dans *oiseau*, car ceux
qui parlent bien prononcent,
ouaiseau, quelquefois par *oui*,
comme dans *Moïse*; car d'ordi-
naire on prononce *Mouise*.

DE LA PRONONCIATION
de l'H.

Nous avons plusieurs mots,
où l'*H* se prononce du gosier,
c'est à dire, où elle est aspirée,
tels que sont, hache, hair, haine,
hale, halebarde, hanche, hante,
hanter, haquenée, harangue, ha-
ranguer, harceler, hardy, har-
dieffe, harnois, hazard, haste,
haster, have, hauteur, haye,
hennir, héros; *mais dans* heroi-
ne l'*H* n'est pas aspirée, heriffer,
herisson, herse, hestre, heurler,
hibou, hideux, hie, Holande,

Hongre, Hongrie, hante, hoquet, hoqueton, hors, hotte, *mais dans* hoste, hostel, hostellerie, *l'H n'est pas aspirée*, houblon, houlette, houppe, huppe, houffe, houffine, huer, huée, huche, hacher, humer, hure de Sanglier, hurler, hurlement.

DE LA PRONONCIATION
de l'*V* consonne & du B.

Il y a peu de gens qui ne sachent que c'est une fautive grossière de prononcer ces deux lettres l'une pour l'autre, comme font les Gascons qui disent *aboir*, pour *avoir*, & *voire*, pour, *boire* : cependant on peut dire que cette prononciation, toute vicieuse qu'elle est aujourd'hui, a son fondement dans l'antiquité ; & que l'*V* consonne a toujours eu un grand rapport avec le B, ce qui se voit en certains mots, qui changeant de Langues ont pris souvent l'une de ces lettres pour

l'autre; les Grecs, par exemple, disoient *Βίω* je vis, & ce mot passant chez les Latins a quitté le *B*. & a pris l'*V*, *vivo*; car il est constant que les Grecs prononçoient *Βίω*, & non *vio*, leur *Βίτα* estoit comme nostre *B*; mais l'on trouve encore dans de vieux marbres *cibica* pour *civica*, *base* pour *vase*, l'on trouve aussi *venefcium* pour *Beneficium*, *sibe* pour *sive* & dans les pandectes de Florence *aveo* pour *abeo*, *vobem* pour *bovem*, *vestias* pour *bestias*; & mesme autrefois on disoit *aveille* pour *Abeille*, ce qui ne favoriseroit pas peu la prononciation des Gascons: si en matière de Langue l'usage le plus ancien estoit le plus suivy.

DE LA PRONONCIATION

pour le nombre des syllabes.

On est quelquefois en peine si l'on doit prononcer certaines voyelles séparément en deux syllabes, ou conjointement en une;

les syllabes où l'on est le plus en doute là-dessus sont celles-cy : *ion, ui, ie, eu, ai*, comme : *passion, fuir, altier, lumière, j'ay eu, je hais* ; car on ne sçait souvent s'il faut prononcer *passion* en deux syllabes, ou en trois ; s'il faut prononcer, *fuir*, ou *fu ir*, *jouir*, ou *jou ir*, *altier*, ou *alti er*, *ouvrier*, ou *ouvri er*, *j'ay eu*, ou *j'ay e u*.

Voicy en peu de mots ce qui est à observer là-dessus. Dans la Prose il faut dire *passion, action* ; c'est à quoy doivent prendre garde les Provençaux & les Gascons, & dans la Poësie il faut dire *passi on, acti on* ; pour ce qui est de *fuir* les Poëtes ne le font que d'une syllabe, & l'oreille seroit choquée, si on le faisoit de deux ; il faut prononcer en Prose, *jouir, réjouir, oüir, fouir, ébloüir*, & en Poësie, *jou ir, réjou ir, &c.*

L'I & l'E joins ensemble font

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 495
quelquefois deux syllabes en
Poësie, & cela arrive d'ordi-
naire devant l'*n*, comme : Hi-
stori en, Grammairi en, sci en-
ce, experi ence : *excepté* : mien,
tiem, sien, soûtien, bien, main-
tien, entretien ; & devant l'*R*,
comme, sangli er, baudri er,
coli er, ouvri er, ouvri ere, *ex-
cepté*, premier, altier, lumière,
carriere ; en quoy il faut con-
sultier l'oreille plus qu'autre cho-
se.

Pour ce qui est de l'*e* & de l'*u*,
c'est une chose constante qu'ils
ne font qu'une syllabe, & ceux
qui disent j'ay *e u*, pour j'ay *eu*
parlent mal.

Il est bon de remarquer en-
core que l'*I* & l'*E* en ces mots
remerciement, *maniement*, ne se
prononcent que comme une syl-
labe ; & que cette syllabe prend
le son de l'*I*, & que l'*E* qui est
après, ne sert qu'à rendre le
son de l'*I*, un peu plus plein &

496 REFL. SUR L'US. PRES.
plus estendu, *remercement, mani-*
ment.

Au regard de *je hais*, il est cer-
tain qu'encore qu'on dise *hair* en
deux syllabes, & qu'on pronon-
ce aussi, *nous haïssons, ils haïrent*
en trois syllabes, il faut dire, *je*
hais, tu hais, il hait, en une seule,
comme :

Poème
de saint
Prosper
part. 3.

C'est Dieu qui rompt l's fers d'un pécheur qui le *hait*
Qui ne trouve dans nous que le bien qu'il y met.

Le doute qu'on a sur le nom-
bre des syllabes de ces mots ne
vient que de l'union des voyel-
les qui s'y rencontrent, lesquel-
les étant jointes peuvent se pro-
noncer en une syllabe, ou en
deux : mais il y a des mots où le
nombre des syllabes est douteux
sans cela. On demande, par
exemple, s'il faut prononcer *Ca-*
barrier, ou *Cabartier*, *esperen* ou
espron ; Je réponds qu'en Prose
la bonne prononciation de ces
mots est de retrancher l'*e* fémi-
nin, quoy qu'on ne laisse pas de

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 497
 l'écrire: ainsi il faut prononcer,
 jartière, & non, jaretière; Ca-
 bartier, & non, Cabaretier;
 taphas, & non, taphetas; chau-
 dron, espron, & non, chaude-
 ron, esperon; tromprie, four-
 brie, moqrie, tapisrie, brodrie,
 & non, tromperie, broderie;
 quoyque ce soit ainsi que ces
 mots s'écrivent, qrir, & non,
 querir, bandrole, & non bande-
 role; pluche, & non, peluche, &c.

DE LA PRONONCIATION *de l'E.*

Les sons différents que reçoit
 cette lettre embarrassent souvent
 dans la prononciation; c'est
 pourquoy j'ay crû à propos de
 faire quelques remarques pré-
 cises là-dessus, en observant tous
 les mots où l'*e* se prononce mas-
 culin ou fermé, comme dans
bonté, ceux où il se prononce
 féminin, ou muet, comme dans

rose; & ceux où il se prononce ouvert comme dans *succès*; mais cette différence n'embarassant guères qu'aux premières syllabes, nous examinerons particulièrement celles-là, en suivant toujours l'ordre alphabétique.

E.

Tous les *E* qui viennent de la diphtongue Latine *Æ* ou *æ* se prononcent ferme, soit au milieu du mot, à la fin ou au commencement, comme : César, Egypte, Phénix, céleste, célibat, &c.

Tous les mots qui commencent par la lettre *E* ont l'*E* fermé, comme Eglise, Election, Eloquence, &c.

Tous les *E* qui sont devant la syllabe *ge*, se prononcent aussi ferme, comme : manège, Collège, cortège, privilège, & non ouvert, comme font les Lionnois, prononçant : Collaige, privilaige, &c.

Tous les *E* suivis de deux *ss* sont ouverts, comme : richesse, tendresse, &c. suivis d'une *s*, & d'une autre consonne, ils sont ouverts aussi, comme : tempeste, gresle, reste, veste, leste, &c. quand ils sont suivis de deux *tt*, ils sont ouverts encore, comme : civette, levrette, chaînette ; quand l'*E* n'est suivi que d'un *t*, & qu'il finit le mot, il est encore ouvert, comme : secret, discret, balot, plumet, &c.

Be.

Devant l'A.

Be devant l'*A* est toujours fermé, béant, Béarnois, béatitude, béatifier, &c.

Devant le C.

Fermé, bécasse, bécher, bécécée.

Devant le *D. muet*, Bedeau,

Devant le *G. fermé* ; bégue, béguyer.

Devant l'*L. muet*, belette,

belitre, belouze, belouzer, *excepté*, béliér,

Devant l'*N. fermé*: bénédiction, bénéfice, Bénéficiaire, bénéficence, bénignité, *excepté*, benin, benir, & ses dérivez.

Devant le *Q. fermé*: béquille, béqueter, béquée:

Devant l'*S. muet*: besogne, besoin, Besançon.

Devant l'*V. fermé*: béveue.

Ble.

Fermé, blémir, blesser, blessure.

Il est bon de remarquer icy que les *E*, qui sont suivis de deux *SS.* ne se prononcent jamais féminin en quelque syllabe que ce soit. Les Provinciaux ont besoin de cet avis, & surtout les Lionnois qui prononcent tous: *confesser*, *blesser*, par un *E* muet, au lieu de prononcer: confesser, blésser, il faut excepter: dessus, dessous, ressort.

Bre.

Muet: bredouïller, brelan, Breton, Bretagne, brevage, brevet, bretelles, brebis, *excepté*, brèche, breveté avec ses dérivez.

Ce.

Devant l'*A* il est *fermé*, céans.

Devant le *C*. il est *muét*, cecy.

Devant le *D*. il est *fermé*: cédre, cédule, céder.

Devant l'*L* *muet*: cela, celui, celer, *excepté*, célèbre, & ses dérivez, avec céleste, & les temps du verbe, *celer*, qui ont la terminaison féminine à la seconde syllabe, *comme*: je cèle, ils cèlent, il célera.

Devant l'*R* *muét*, cerin, cerise, &c. *excepté*, cérémonie, céruse.

Che.

Muet, chemin, cheminée, chemise, chenet, chenevière, chenille, chenu, cheval, Chevalier, chevet, cheveux, chevelu,

502 REFL. SUR L'US. PRES.
cheville , chevreuil , chevron ,
chetif, *excepté*, chélidoine, ché-
vre, chèrement, chère, ché-
rir.

Cle. Cre.

Fermé, clémence, clément,
cléricature, &c. créance, créan-
cier, créer, Créateur, création,
crèche, crédule, crédulité, cré-
pine, crépuscule, *excepté*, cre-
neau & ses dérivez , crevasse,
crever, & tous les temps de ce
verbe, dont la seconde syllabe
est masculine, comme: creva,
creverent, &c.

De.

Fermé; débat, débatre, quoy
que M. Ménage les fasse fémi-
nins, débarquer, débarasser, dé-
bauche, débiliter, débile, débi-
ter, déboursier, débris, déclai-
rer, décamper, décadence, dé-
chirer, décider, déclin, déchi-
frer, décrier, dédire, déduire,
défaillance, défaire, defe-
ctueux, défaite, défendre, dé-

DE LA LANGUE FRANÇ. 503
ferer, défier, défilér, défrayer,
dégager, dégat, dégel, dége-
ler, dégénérer, dégourdir, dé-
goust, déguiser, dégrader, dé-
jeuner, délasser, déleguer, dé-
libérer, délai, délaissér, délicat,
délicateffe, délivrer, délices,
démarche, démasquer, démé-
ler, démettre, démènty, démo-
lir, démontrer, démordre, dé-
niaiser, dénoüer, dépayser, dé-
penfer, dépit, député, & une in-
finité d'autres, *excepté*: decret,
dedans, defaut, demain, de-
mande, demander, Demoiselle,
demy, demis, denier, *piece de*
monnoye, depuis, devoir, de-
vant, devancer, devenir, devi-
se, devin, demeurer, ~~débouter~~,
derechef, degré; je ne crois pas
qu'il y en ait beaucoup d'au-
tres.

Des.

Muet, estant suivy d'une
voyelle, comme: desabuser, des-
agréer, desagreable, desaltérer,

deformais, defarroy, defastre, defastreux, defavoüier, desert, deserter, desobliger, desespoir, desir, desirer, &c. Car l'*s* qui est après *de* se prononce, comme si elle estoit jointe à la voyelle suivante, desobliger, deserter, &c.

Fe.

Fermé, féroce, férocité, félicité, fécondité, féminin, *excepté* les mots où *fe* est devant une *N*. Comme: fenestre, feniere, fenoüil, &c.

Fle.

Fermé; flèche, fléchir, flétrir, &c.

Fre.

Muet devant le *D*, l'*L*, & le *T*. fredon, fredonner, frelater, frelon, freluce, freté, fretillant, fretin, *excepté*, frêle; il est fermé devant les autres lettres, frémir, frémissemens, frénésie, fréquenter, fréquentation, &c.

Ge.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 505
Ge.

Fermé ; pourveu que ce ne soit pas devant une *L*, général, généalogie, généreux, gémir, gémissement, génois, génitif, &c. *excepté* : geneve, genievre, genest, genouft, genoüilliere.

Devant *L*, il est muét, gelinote, gelée, geler, *excepté* : les temps de ce verbe, dont la seconde syllabe à la terminaison féminine, *comme* : géle, gélera.

Gre.

Muét : grelot, grenade, grenadier, grenier, grenouille, grener, &c. *excepté* : grêle, gréler, grâce, & les temps du verbe *grener*, qui ont la terminaison masculine à la seconde syllabe.

Gue.

Fermé : guéable, guères, guérison, guérir, guérison, guérite, guéter, guêtre, &c. *excepté*, guenon, guenuche, guenillon.

Je.

Fermé : jéricho, jéroflée, Jé-

Y

506 REFL. SUR L'US. PRES.
suite, &c. *excepté*, jeton & jeter,
avec tous les temps de ce ver-
be, qui ont la terminaison maf-
culine à la feconde fyllabe, *com-*
me : il jeta, je jetay, &c.

Le.

Fermé : Légar, légation, lé-
gataire, légion, léger, légume,
léguer, &c. *excepté*, leçon, lézar,
léziner, levraut, lever, & tous
les temps de ce verbe, qui ont la
terminaison mafculine à la fecon-
de fyllabe, *comme* : leva, levé, &c.

Me.

Fermé : mélange, méliffe,
méfier, méfiance, mediocre,
médiocrité, médire, méditer,
méditation, médiation, média-
teur, mécontent, mérite, mé-
riter, Médecin, médaille, mé-
canique, méchant, méche, &c.
excepté, melon, mener, mena-
cer, menace, menée, menu,
meſurer, meſure, menuiferie.

Pe.

Fermé, juſqu'à la lettre L,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 507
pécher, pécheur, péage, pé-
dant, &c.

Muet, devant la lettre *L*, en
ces mots cy : peluche, pelure,
pelisse, peloton, pelu, peler, &
dans tous les temps de ce verbe,
qui ont la terminaison masculi-
ne à la seconde syllabe, *comme* :
pela, pelerent.

Fermé dans ceux-cy : pélage,
pélagiens, pélican, péletier,
pélerin, pèlerinage, péloponese.

Devant l'*N fermé* : péniten-
ce, péninsule, pénible, péné-
trer, pénétration, *excepté*, pe-
non, penonage.

Devant le *P muet*, pepie, pe-
pin, *excepté*, pépinière.

Devant l'*R fermé* : père, pé-
riode, périr, pèrgrination.

Devant l'*S* & le *T muet* : pesant,
pesanteur, pesamment, peser
& tous les temps de ce verbe
qui ont la terminaison masculi-
ne à la seconde syllabe, *comme* :
il pesa, je pesay, &c. petar, pe-

508 REFL. SUR L'US. PRES.
tit, petiller, petillement, *excepté*,
pétrir, pétrifier, impêtrer.

Ple. Pre.

Fermé: plénitude, plénier,
pléjades, préférer, prétendre,
prérogative, prédire, &c. *ex-
cepté*: Prevost, Prevosté, & les
temps du verbe prendre, qui ont
la terminaison féminine à la se-
conde syllabe, *comme*, il prenoit,
nous prenions, &c.

Que.

Muet: querelle, quereller,
querir, quenouille, &c.

Re.

Quand cette syllabe marque
de la réitération, & qu'elle est
devant un mot qui commence
par une consonne, elle a toujours
l'*E* féminin, *comme*: revenir, rebâ-
tir, refaire, refleurir, rehausser,
redire, reparler, réparer, du mot
parer, excepté: réformer, réformé,
réhabiliter, régénérer; mais
quand elle est devant un mot,
qui commence par une voyelle,

L'E est toujours fermé, comme réunir, réunion, réiterer, réchauffer du verbe, *échauffer*, réchapper, récrire, &c. ce qui fait que dans ces derniers mots, l'E se prononce fermé; c'est que *re* se mange avec la première syllabe du mot suivant qui est un e fermé; & qu'au lieu de dire *réestabli*, *rééchaper*, on supprime le premier e pour faire sonner celui qui commence le mot.

Rc.

Quand *re* ne marque point de réiteration, il est muet devant le B & le C. comme rebours, rebus, rebuter, rebrousser, &c. recevoir, reclus, recoin, recueillir, recours, recouvrer, reculer, refuser, *excepté*: réciproque, récit, réciter, récompense, récompenser, récréer, récréation, récréatif.

Fermé devant le D. rédiger, réduire, réduction, rédemption, Rédempteur, *excepté*: redouta-

ble, redevable, redevance.

Muet devant l'*F*, refus, refuser, refuge, refroger, refroidir, *excepté*: réfrener, réfléchir, & ses derivez, réfugier, réfuter, & réfutation; car quoy qu'on dise refuge & refuser par un *E* muet, il faut dire réfugier & réfutation par un *E* fermé.

Re.

Fermé devant le *G*. régale, régaler, Régent, régir, Régiment, règle, régler, règlement, règne, régner, régulier, régularité, &c. *excepté*: regard, regarder, regimber, regret, regorger, registre.

Muet devant l'*I* consonne, & devant l'*L*, l'*M* & l'*N*. Devant l'*I*, comme: rejeter, rejetton, &c. *excepté*: réjouir & réjouissance.

Devant l'*I*, comme: relâcher, relais, relancer, relief, relier, Religieux, religion, relique, reluire, &c. devant l'*M*, comme remarque, remede, remercier,

remettre *pardonner*, remise, *delay*, remise de carrosse, remontrance, remords, &c. devant l'*N*, comme : renard, renegat, renoncer, renoncement, renom, renommée, &c. *excepté* : relation & remission avec leurs derivez.

Muet encore devant un *P*. qui n'est point suivy d'un *V* ou d'une *R*. repaire, repaître, repartir, repartie, repas, repentir, replet, repos, *excepté* : répéter, répétition, répit, réparation, répandre, réplique, répliquer.

Fermé devant un *P*. suivy d'un *V*, ou d'une *R*. République, Républicain, répugner répugnance, réputation, réputer, répudier, représenter, représentation, réprimende, réprimer, réprouver, réprobation, &c. *excepté* : reprise, reproche, reprocher, reprendre.

Muet devant le *Q*. requête, requérir, requis, &c. *excepté*, réquisition.

Fermé devant l'*S*. résident, résidance, résignation, résilter, résistance, résoudre, *déterminer* résolu, résolution, résulter, résurrection, résusciter, *excepté*: resonner, reserve, réservé, résoudre, quand il signifie *dissondre*, & ses dérivez.

Muet devant le *T*. retarder, retardement, retenir, retentir, retenuë, retour, retraite, retrancher, retranchement, retrousser, &c. *excepté*: rétine, Rhétorique, Rhétoricien, rétif, retrograder, rétribution, rétracter, rétractation.

Fermé devant l'*V*, & l'*R* réverer, réveil, révelation, réveler, réverence, révision, réunion, réunir, révoquer, révolte, révolter, réussir, révolution, révulsion, &c. *excepté*: revanche, reveche, revenu, *rente*, revers, reveuë.

Se.

Fermé, sécher, sécheresse, secoüer, séconder, secourir, se.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 51,
 culier, séculariser, sévérité, sé-
 dentaire, sédition, séduire, sé-
 ducteur, secourir, séjourner, Sé-
 minaire, Sénat, Sénateur, Sé-
 néchal, séparer, séparation, sé-
 pulchre, sépulture, séquestre,
 séquestrer, sérénité, sérénissi-
 me, sérénade, sérieux, sévère,
 sévérité, &c. *excepté*: second,
 secondement, qui se pronon-
 cent par un E muet; quoy qu'on
 dise *séconder* par un é fermé, *se-
 cours*, quoy qu'on dise *secourir*,
secousse, quoy qu'on dise, *sé-
 couïer*, excepté encore: secret, Se-
 cretaire, selon, semaine, serin-
 gue, sercin, quoy qu'on dise,
sérénité, j'ajoute, semaille, semer,
 & tous les temps de ce verbe, qui
 ont la terminaison masculine à la
 seconde syllabe, comme: semasse,
 semoit, semerent, &c...

Te. The.

Fermé Telescope, téméraire,
 témérité, témoin, témoignage,
 TERENCE, théâtre, Théologie,

Y. vv

thèse, Thésée, &c. *excepté* les noms où cette syllabe est suivie d'une *N*, comme : tenable, tenir, tenuë, &c.

Tré.

Fermé, trésor, Trésorier, trébuchet, tréfle, tremousser, trépas, tréve, &c.

Ve.

Muet, velours, velouté, velu, venaison, vené, venir, venin, Veneur, venuë, vetiller, vetille, &c. *excepté*, vène, vénérable, vénerie, vérité, vêtement, vêtüre, vénimeux, quoy qu'on dise, *venin* par un *E* muet.

Fin de la Prononciation.

PROPHETE ROYAL.

ROY PROPHETE.

PROPHETE ROY.

Prophete Royal n'est plus du bel usage ; *Prophete Roy* est plus usité, mais *Roy Prophete* paroist le meilleur des trois. Les Prédicateurs commencent à se dé-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 515
faire de *Prophete Royal*, & ceux
qui parlent bien disent *le Roy
Prophete*, c'est ainsi qu'il se trou-
ve dans les nouveaux Livres de
piet , qui sont écrits avec quel-
que politesse.

PTOLOME'E, PTOLE'MEE.

Quelques-uns croient qu'il
faut dire *Ptolomée*, en parlant de
l'astronome, *le système de Ptolo-
m e*, & *Ptolémée*, en parlant des
anciens Rois d'Egypte, *le Roy
Ptolémée*; mais je crois qu'il y a
un peu d'imagination en cela.

PUSILLANIME.

Ce mot est bon & fort ésta-
bly: Il ne faut donner ny ^{vis de s.}
trop de crainte   une ame pu- ^{guace.}
sillanime, ny trop de confian-
ce   une ame pr sumptueuse.

Pusillanimit  se dit aussi, & de
bons Auteurs s'en servent, on
luy reprochoit de prendre trop de
mesures, & on appelloit sa crainte
pusillanimité.

Q

QUAND ET QUAND.

Ce terme a vieilly & n'est plus d'usage ; il se disoit encore du temps de M. de Voiture, la
 „faveur dit-il, *dans une Lettre à*
 „*Mademoiselle de Paulet*, que me
 „font trois si excellentes per-
 „sonnes me soulage de toutes
 „mes peines, & m'en donne
 „quand & quand une nouvelle
 „de ne pouvoir m'en rendre di-
 „gne.

QUASI.

Il y a des gens qui en veulent à ce mot, mais il ne laisse pas d'estre bon, nos meilleurs Auteurs s'en servent ; & en voicy plusieurs exemples :

Lettres à M. de Voiture. „ Je ne me laisse pas empor-
 „ter aux haines publiques, que
 „je scay estre *quasi* toujours fort.
 „injustes.

Je remercie tres-humblement « Lettre à
Mademoi-
selle Paul-
let.
M. Godeau des Vers qu'il m'a «
envoyez, je n'estudie *quasi* plus «
que dans les choses qu'il a «
faites. «

Les Romains ne s'occupoient « Réflexions
sur l'Elo-
quence.
quasi à rien, qui n'eust rapport «
à l'Eloquence. «

L'amour n'a *quasi* jamais « Oeuvres
mélées de
S. Evre-
mont.
bien establi son pouvoir qu'a- «
près avoir ruiné celui de no- «
tre raison. «

Il n'y a *quasi* personne qui « Réfle-
xions mo-
rales de la
Roche-
foucault.
n'ait de l'ingratitude pour les «
grandes obligations. «

Les Fables ne plaisent que «
lors que l'artifice du Poëte est « Nouvel-
les réfle-
xions sur
l'Art Poë-
tique.
tel que l'on s'imagine, *quasi* «
qu'elles sont véritables. «

Heureusement nous som- «
mes à la Campagne, & nous « Entretiens
sur la plu-
ralité des
mondes.
menons *quasi* une vie pasto- «
rale. «

Ny la valeur de ce Prin- « Oraison
funébre du
prince de
Condé par
le P. Bour-
daloue.
ce, ny ses qualitez heroïques «
ne sont *quasi* pas des exemples «

„ pour vous, tant elles font éle-
 „ vées au dessus de vous.

QUE, pour, ou.

Il est souvent à propos de se
 servir de *que*, au lieu de *ou*, com-
 me: n'est-ce pas à Paris qu'il va,
 pour, où il va.

„ C'est dans les pensions des
 „ Collèges que la jeunesse se ga-
 „ ite le plus, pour où la jeunesse.

„ C'est en Dieu que nous de-
 „ vons mettre nos espérances,
 pour où nous devons mettre.

Le *que* pour où se met souvent
 après les noms de temps, com-
 me: le jour que je partis, le jour
 qu'il arriva, &c.

Oraison „ Il vécut dans le désordre
 Funébre „ jusqu'à l'âge de vingt ans, *que*
 de M. de „ Dieu luy ouvrit les yeux.
 Turenne,
 par M.

Flecher „ Quel fut le jour heureux
 Oraison „ q' on la vit sortir comme la
 funébre de „ Colombede l'Arche.
 la feuë
 Reine, par

M. Flé- „ QUE pour d'où & pour de QUI.
 caier.

Souvent l'on met *que* au lieu
 de mettre *d'où*, ou *de qui*, com-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 519
me: c'est de Dieu que nous devons attendre nôtre salut, pour, «
de qui. «

C'est de cette illustre Maison «
que sont sortis tant de grands «
hommes, pour, *d'où sont sortis.* «

QUE *pour* AVEC.

Il n'est pas moins ordinaire
de se servir de *que* pour *avec*;
exemple: J'ay receu vostre let- «
tre, avec tout le contentement «
& la satisfaction que l'on doit «
recevoir cét honneur, dit M. «
de Voiture, au lieu de *avec tout
le contentement & la satisfaction
avec laquelle l'on doit recevoir cet
honneur*, ce qui ne seroit pas si
bien.

QUE *pour* SI.

Que pour *si* est encore fort en
usage; comme: si les choses vont
bien, & que je vienne à bout de «
mes affaires. «

Si vous allez à Paris, & que
vous y demeuriez long-temps,
mieux que, & si je viens à bout,

520 REFL. SUR L'US. PRES.
& si vous y demeurez long-
temps.

QUE *pour* PUIS QUE.
Que se met aussi élégamment
pour *puisque*.

Satires de
Dépreaux. Quand nostre hôte charmé m'avisant sur ce point
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez
point.

Et le Pere Tarteron dans
son élégante traduction d'Ho-
race, se sert de la même façon
, de parler. Laquais, les bou-
, teilles sont-elles cassées, qu'on
, ne m'apporte point quand j'en
, demande ?

C'est comme s'il y avoit, *puis*
qu'on ne m'apporte point, quand
j'en demande.

QUE au lieu de PAR.
Que est souvent nécessaire au
, lieu de *par*, comme: si l'exer-
, cice de cette importante Char-
, ge laissoit autant de loisir à
, M. le Chancelier qu'il a d'esti-
, me pour vous, le Conseil ren-
, droit ses Arrests par la mes-

M. le
maître
Présenta-
tion de M.
le Chancel-
lier Sé-
guier au
Grand
Conseil.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 521
me bouché, que sa Majesté
rend ses oracles ; *pour* par la-
quelle sa Majesté.

SE PLAINDRE QUE.

SE PLAINDRE DE CE QUE.

Il y a bien de la différence
entre l'un & l'autre, *se plaindre*
de ce que, suppose un sujet de
plainte & *se plaindre que*, n'en
suppose point : de la vient que
ce seroit mal s'expliquer, si je
répondois à une personne, qui
m'accuseroit à tort de l'avoir
choquée ; *vous avez tort de vous*
plaindre, de ce que je vous ay cho-
qué ; parce que ce seroit avouer
que je l'aurois choquée, je de-
vrois dire : *vous avez tort de vous*
plaindre que je vous aye choqué.

QUEL QUANTIÈME.

M. Ménage n'est pas à suivre,
quand il dit dans ses observa-
tions, qu'il ne faut pas dire *quel*
quantième ; mais *quantième* tout
seul. Car il est certain qu'on
dit aujourd'hui *quel quantième*

avons nous ? quel est le quantième du mois ? & si cela avoit besoin de l'autorité de quelques Ecrivains, il ne me seroit pas difficile d'en rapporter icy plusieurs exemples ; mais je ne crois pas que ce soit plus une question, & qu'il y ait personne qui sur la décision de M. Ménage, voulust reprendre le Traducteur des Caractères de Théophraste, d'avoir dit : Il luy commande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la Musique ? quel est le quantième du mois ?

DU PRONOM QUI.

Le pronom *qui* ne se dit que des personnes, hors le nominatif & l'accusatif qui se disent des choses & des personnes ; il seroit ridicule, par exemple, de dire : *ce sont des artifices à qui vous devez prendre garde* ; chacun sçait qu'il faut dire, *à quoy ou ausquels* ; & il est mieux de dire, *à quoy*,

comme: Il n'y a point de rai-[«] Mœurs
des Israë-
lites.
son à cette variété d'habits; [«]
& à ces changemens si fré-[«]
quens à *quoy* nous sommes ac-[«]
coûtumés. Mais quand on[«]
parle par Prosopopée, & que
les phrases sont personnelles; on
peut dire à *qui*, comme: voilà
une herbe à qui je dois la san-
té. On a parlé assez ample-
ment de cela dans la Grammai-
re générale.

Q U I.

*Le Soleil que l'on dit qui est plus
grand que la terre.*

Le Pere Bouhours prétend
qu'on doit dire, *le Soleil que l'on
dit estre plus grand que la terre*;
mais ce tour semble plus Latin
que François; l'autre est sans
doute préférable & plus confor-
me à l'usage; aussi un Auteur
fort poli n'a pas manqué de s'en
servir.

La Lune que je vous disois [«] Encre-
tiens sur
la plurali-
té des
mondes.
hier, qui selon toutes les appa-[«]

„rences estoit habitée, pourroit
„bien ne l'estre point.

Il est vray qu'il n'y a pas en
cela beaucoup de Grammaire;
mais il suffit que ce soit l'usage;
c'est à quoy devoit prendre gar-
de le dernier Traducteur de
l'Imitation, lequel a fait une
fort méchante phrase, en vou-
lant s'exprimer par l'infinitif;
„l'humble contribution, *dit-il*,
„est ce parfum précieux que
„vous voulutes autrefois être
„répandu sur vos pieds sacrez.
Il falloit que vous voulutes au-
trefois qui fust répandu sur vos
pieds sacrez, *ou bien* que vous
voulutes autrefois qu'on répan-
dît sur vos pieds sacrez.

QUI, CE QUI.

Exemple: Pour aimer Dieu
il faut se mépriser soy-mesme,
qui est une chose fort difficile à
l'homme. Il semble qu'il faudroit
ce qui est; mais j'ay remarqué que
tous nos bons Auteurs parlent
ainsi.

Les Gaulois se disent descendus de Pluton, qui est une tradition des Druides.

*de Ablans.
Comma
mentaire
de César*

Nous viendrons à bout d'éviter ces vices, si nous apprenons à en bien juger, qui n'est pas une chose peu difficile.

*Art de
parler.*

La raison de cela, c'est que ce relatif *qui* au lieu de se rapporter à un mot précédant, comme c'est l'ordinaire, se rapporte à un mot suivant. Dans ces paroles, par exemple : *les Gaulois se disent descendus de Pluton, qui est une tradition des Druides*, ce *qui* se rapporte à *tradition* ; & ce rapport du relatif au mot suivant est fort ordinaire aux Latins : tous les Orateurs en sont pleins aussi bien que les Poètes.

C'est par là qu'on peut rendre raison de ces autres façons de parler : Il luy donne tous les ans mille francs, qui est la reñte qu'il est obligé de luy payer. Il n'a que douze ans qui est un

âge encore rendre. M. d'Ab-
blancourt dit dans les Com-
mentaires de César : le mur
,, avoit quarante pieds d'épais-
,, seur, qui est ordinairement la
,, longueur des poutres; il semble
,, qu'il faudroit : *qui sont*, en fai-
sant rapporter *qui* à quarante
pieds, mais ce seroit mal dit, il
doit se rapporter à *longueur*, qui
est après.

QUI, LEQUEL.

Il est souvent bon de se servir
de *lequel*, au lieu de *qui*, pour évi-
ter l'ambiguïté, ainsi que nous
l'avons dit en parlant des équi-
voques; mais il est bon aussi de
s'en servir quelquefois, pour
éviter deux *qui* de suite, com-
me : *c'est un homme lequel n'a rien*
qui le distingue, & non, *c'est un*
homme qui n'a rien qui le distin-
gue; c'est aussi comme a parlé
le Pere Bouhours : *certaines*
plaintes, lesquelles n'ont rien qui les
distinguent; car autrement deux

Entre-
tiens d'A-
rille &
d'Eugene

qui, choqueroient l'oreille. Il est à propos encore de mettre *lequel*, au lieu de *qui*, pour rendre la phrase plus soutenue; & en voici un exemple de M. le Maître, contre un accusé qui se défendoit mal.

Il imite ces peuples, qui habitent la Zone torride, lesquels jettent des flèches contre le Soleil, lorsqu'ils se sentent piqués par la chaleur de ses rayons.

Il est certain que ce *lesquels* soutient mieux la phrase, que ne feroit un *qui*.

QUI, POUR LES UNS.

Exemple: Les hommes se conduisent *qui* d'une façon, *qui* de l'autre.

Cela fut cause que les Gaulois s'adonnerent *qui* plus, *qui* moins à entendre & à parler leur Langue.

Ces expressions sont supportables, pourveu que le *qui* soit

au nominatif, comme il est là, mais elles sont à éviter lorsque le *qui* est le cas d'un verbe, comme en cet exemple:

Panégyr.
de Saint
Charles
Borro.

„ Satan s'est servy de la curiosi-
„ té pour perdre les hommes,
„ qui d'une façon qui de l'au-
„ tre; car *qui* est là le cas de per-
„ dre.

QUI AY, QUI A.

Exemple: *C'est moy qui ay fait cela, & non, qui a fait cela, ce n'est pas moy qui l'ay dit, & non, qui l'a dit.*

Vous n'êtes pas gens qui vous contentiez de peu de chose, & non, qui se contentent; c'est ainsi qu'on parle aujourd'huy, & cet usage est mesme fondé sur une règle de Logique tres-véritable, comme on l'a montré dans la Grammaire générale: qui est que dans ces sortes de propositions le sujet attire à soy l'attribut, & le détermine; d'où vient que ces raisonnemens cy sont faux: l'homme

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 529
 me est animal, le singe est animal ; donc le singe est un homme, parce que *animal* estant attribut dans les deux premières propositions, les deux divers sujets le déterminent à deux diverses sortes d'animal ; c'est pourquoy c'est parler conformément à la règle, que de dire : vous estes homme qui avez bien veu des choses ; c'est vous qui m'avez appris cela ; c'est moy qui ay fait cela : parce que le mot *d'homme* & le mot de *qui* est déterminé par celui de *vous*, à estre mis à la seconde personne ; & dans le troisieme exemple, *qui* est déterminé par *moy*, à estre mis à la première, aujourd'huy on est assez exact là-dessus ; mais il y a peu d'années que les meilleurs Ecrivains mesme y faisoient des fautes. M. d'Abblancourt, par exemple, ne dit-il pas quelque part : *Vous estes le premier Romain, qui a entrepris*

Traduct.
 de l'Oraison
 de Cic.
 pour
 Ligat.

une telle accusation, pour, qui avez.
 Et M. de Voiture fait ces sortes
 de fautes en mille endroits ; il
 dit, par exemple, en écrivant à
 M. le Cardinal de la Valette ;
Il vous semble que tous les autres
ont du loisir, & qu'il n'y a que
vous qui travaillez, & à M. le Duc
de la Trimouille, vous ne vous
contentez pas de me faire de nou-
veaux bienfaits, vous les accompa-
gnez de circonstances si obligeantes,
qu'il faut avouer qu'il n'y a que
vous au monde qui le sache faire
de la sorte, pour, qui le sachiez.
 Il dit encore dans une Lettre à
 M. Davaux : *La paix ne se peut*
plus faire que par miracle ; on croit
que c'est vous qui ferez ce miracle,
pour, qui ferez.

QUIETUDE, REPOS.

Le Pere Bouhours a fait une
 remarque là-dessus, & montre
 par deux ou trois autoritez, que
 ce mot est elegant en certains
 endroits. Je crois qu'on peut

ajouter à sa réflexion que *quiétude* marque plus le repos de l'esprit que du corps ; on peut être en repos sans être dans la quiétude, c'est à dire, que le corps peut reposer, & l'esprit être dans l'agitation ; quiétude est proprement l'opposé d'inquiétude. Au reste il est bon d'observer que ce mot pour être dit avec grace, veut ordinairement être joint avec quelque adjectif, on ne dit point *une quiétude* ; mais on dira bien *une grande quiétude*, comme : il passoit les nuits ^{« Vie de S. Ignace. »} entières dans une grande ^{« »} quiétude.

QUOYQUE, POUR.

C'est le sentiment de quelques personnes, qu'il est souvent à propos de mettre *pour* au lieu de *quoyque* ; j'en connois qui n'approuveroient pas cette phrase ; *vous sçavez que quoyque on soit riche on n'en est pas plus heureux*, & qui aimeroient

mieux : *vous sçavez que pour estre riche, on n'en est pas plus heureux ; ce quoy entre deux que leur déplaist ; je dis la même chose de presque : & il y a des gens qui trouvent quelque chose de rude en cét exemple de M. Sarasin ; ce sont des choses, qui bien que presque semblables, ne laissent pas d'estre dignes du témoignage de l'Histoire.* Ces mots : *qui bien que presque* leur choquent l'oreille ; il eust esté peut-estre plus doux de dire : *ce sont des choses qui pour estre presque semblables, ne laissent pas d'estre dignes du témoignage de l'Histoire.* Je n'ose pourtant rien décider là-dessus.

Histoire
de l'un-
kerque.

QUOTIDIEN.

C'est un mot consacré pour marquer ce pain que nous demandons tous les jours à Dieu dans l'Oraison Dominicale ; quelques-uns néanmoins aiment mieux qu'on dise : *notre pain de*

DE LA LANGUE FRANÇ. 533
chaque jour: On dit, *l'expérience*
de tous les jours, ou, *l'expérience*
journalière; mais on ne dit point,
l'expérience quotidienne, on dit
encore: *le mouvement journalier*
des Cieux.

R

RANCUNE.

R *Ancune* n'est presque plus
en usage que parmy le petit
peuple, *il ne faut point avoir de*
rancune contre ses ennemis, dit-
on quelquefois pour, *il ne faut*
point avoir d'aversion pour ses en-
mis.

RAPPORTS VICIEUX.

On tombe dans ce défaut
quand on fait rapporter un mot
à un autre, auquel il ne doit
point se rapporter. Exemple:
Quelques efforts que ces Ora-
teurs fassent pour animer leurs

Art. de
Parler,

„discours; on les écoute avec
 „froideur, laquelle est d'autant
 „plus sensible que l'on n'est agi-
 „té d'aucune émotion.

Le mot de *froideur* en cet
 exemple estant pris indéfini-
 ment, le relatif *laquelle* ne peut
 s'y rapporter. Il falloit dire:
 „Quelques efforts que ces Ora-
 „teurs fassent pour animer leurs
 „discours, on les écoute avec
 „froideur; & cette froideur est
 „d'autant plus sensible que &c.
 „ou bien: on les écoute avec
 „une froideur qui est d'autant
 „plus sensible que, &c.

„Pour ce qui est des mal-
 „heureux, *dit le mesme Auteur*
 „de cet exemple: nous les secou-
 „rons avec un plaisir secret; il
 „est comme le prix qui nous
 „paye en quelque façon du sou-
 „lagement que nous leur don-
 „nons.

Plaisir secret est pris là trop
 indéterminément pour que le

pronom, *il*, s'y puisse rapporter. Il n'y avoit que le pronom relatif, *qui*, avec lequel ce rapport pût estre bon. Il falloit donc dire: *nous les secourons avec un plaisir secret qui est comme le prix, &c.* & non, *nous les secourons avec un plaisir secret, il est, &c.*

M. d'Ablancourt dans la traduction de César, fait une faute à peu près semblable, lorsqu'il dit: Si ma mort n'entraînoit point avec elle la captivité de ma nation, je choisirois de mourir avec honneur, puisqu'il m'a toujours esté plus cher que ma vie.

Selon toutes les règles, ce *puisqu'il*, ne doit point se rapporter à honneur. Il dit encore ailleurs:

C'est un présent du Ciel dont il honore les grands hommes. Qui ne voit que cét, *il*, ne sauroit se rapporter régulièrement à Ciel? & qu'il devoit dire: *c'est un présent dont le ciel honore les grands hommes.*

Traduct.
de l'Orai-
son de
Cicéron.
*pro lege
Manilia.*

Lettre à
Mademoi-
selle Pau-
let.

M. de Voiture fait quelque-
fois de ces faux rapports, *voyez*
donc, dit-il, *à me mettre en repos*
là-dessus, car sans mentir cela a
troublé le mien. Ce rapport de *le*
mien à repos n'est pas regulier.
Presque tous nos Auteurs Fran-
çois sont remplis de ces sortes de
fautes; & j'ay remarqué que les
plus exacts mesme s'y laissent
quelquefois tromper. M. le
Maître, par exemple, dont la
diction est si claire & si châtiée,
dit dans un de ses Plaidoyez:
„ Il veut estre maître du cœur
„ qui n'en reconnoît point sur la
„ terre, il falloit: *Il veut estre*
maître du cœur qui ne reconnoît
point de maître sur la terre.

Si des Ecrivains de cette con-
séquence, & qui sont les modé-
les de tous ceux qui veulent
apprendre à bien parler, ne peu-
vent s'empescher de faire de ces
rapports irréguliers, nous eston-
nerons-nous que tant d'autres y

soient tombez ; & qu'un Auteur d'ailleurs assez poly ait dit : si la Cour de Rome me laissoit en ^{Histoire du Pape Sixte V.} repos , je ne troubleroïs ce-
 luy de personne ; au lieu de [«]mettre : *Si la Cour de Rome ne trou-
 bloit pas mon repos , je ne trouble-
 rois celuy de personne.*

Nous devons encore moins nous estonner que le dernier Traducteur de l'Imitation ait mis : Il faut que vous ayiez soin [«]de travailler avec la grace, & [«]que vous remettiez à Dieu ce-
 luy de vous visiter, au lieu de [«]mettre : il faut que vous ayiez un grand soin de travailler avec la grace, & que vous remettiez à Dieu celuy de vous visiter.

On doit éviter de faire rappor-
 ter un mot à ce qui est dit de la chose , au lieu de le faire rap-
 porter à la chose mesme, dont on parle principalement, par exem-
 ple : Il faut que la conversation <sup>Oeuvres mêlées de S. Evre-
 mont.</sup> soit le plus agréable bien de la [«]

„vie, mais il faut qu'il ait ses bornes : au lieu de, *il*, qui se rapporte là à *plus agréable bien de la vie*, qui est dit de la conversation, il falloit mettre, *elle*, le faisant rapporter à conversation, & dire : *Il faut que la conversation soit le plus agréable bien de la vie, mais il faut qu'elle ait ses bornes.*

Jé remarque encore une autre sorte de mauvais rapport que l'exemple va faire entendre : „On ne doute point que les Livres de piété ne soient utiles à „un grand nombre de personnes ; & que trouvant dans cette lecture des goûts spirituels „qui les portent à s'en nourrir, „elles n'en retirent un très-grand avantage ; ce mot *trouvant* ne sçauroit se rapporter correctement à *personnes*, parce que *personnes* n'est pas au nominatif, il falloit dire : *On ne doute point qu'un grand nombre de per-*

Jonnes ne retirent beaucoup de profit des Livres de piété, & que trouvant dans cette lecture, &c.

RECITATEUR.

Recitateur paroît être un terme nécessaire, car nous n'en avons point d'autre pour exprimer ce qu'il signifie : & il me semble que M. de Balzac ne s'en sert point mal à propos quand il dit : Vous diriez « qu'ils ont appris par cœur des « sentences, & qu'ils les alle- « guent de quelqu'autre ; on les « nomme Acteurs impropre- « ment, ce sont de véritables ré- « citateurs ; ce sont des enfans « qu'on a sifflez pour un jour de « cérémonie, & non des hommes « qui traitent ensemble dans la « conversation ordinaire. »

RECOURRER.

On demande s'il faut dire :
*il recouvrit la santé, où, il recou-
 vra, il a recouvert la santé, où, il
 à recouré, il est visible qu'il faut.*

dire: *il recouvra, il a recouvré,*
 puis que ce verbe fait *recouvrer*
 à l'infinitif, & non, *recouvrir*,
 qui signifie toute autre chose, &
 c'est ainsi que parlent la plupart
 de nos bons Auteurs.

Lettres de
 S. Augu-
 stin.

*Mon frere estant à Rome a
 recouvré ses huit derniers Li-
 vres.*

Histoire
 du Card.
 Comm.

*Il fut guéri enfin par un cé-
 lèbre Medecin, & il recouvra la
 vue.*

Cela n'empesche pas néan-
 moins que quelques-uns ne di-
 sent *recouvert*. Et le Pere Bou-
 hours, par exemple, le dit tou-
 jours, *ayant recouvert la santé &
 terminé ses affaires.*

Vie de
 S. Ignace.

Vie de
 S. Ignace.

Et un peu plus bas, *il conti-
 nua son voyage quand il eut recou-
 vert ses forces.* Mais je ne crois
 pas qu'il soit à imiter.

R E F E C T O I R ,

R E F E C T O I R E .

Vie de S.
 Ignace.

L'un & l'autre sont bons,
 mais *Réfectoir* est meilleur: *on*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 541
luy donna le soin du Réfectoir.

REFERER.

Exemple: *La nature aime à recevoir les honneurs, mais la grace est fidelle à les référer tous à Dieu.* Il me semble que rapporter seroit meilleur que référer, qui paroist plus Latin que François.

Le dernier Traducteur de l'imitation de Iesus-Christ.

RÉGIME.

Fautes contre le Régime.

J'appelle faute contre le régime, faire gouverner à un verbe un cas qu'il ne sçauroit gouverner régulièrement: L'exemple le fera entendre. M. de Voiture dit dans une Lettre qu'il écrit à Mademoiselle de Ramboüillet, au sujet du mot de *car*, qu'on vouloit bannir de la Langue Françoisse: En un temps où la « fortune jouë des Tragédies par « tous les endroits de l'Europe, « je ne voids rien si digne de pitié, que quand je voids qu'on « est prest de chasser, & de faire « le procès à un mot qui a si utile- «

„ment servi cette Monarchie. Il y a une faute contre le régime en cette phrase: *on est prest de chasser & de faire le procez à un mot.* Afin que cela fust bien, il faudroit que le verbe *chasser* gouvernast le datif, & qu'on pût dire *chasser à un mot*; ce qui n'estant point, il s'ensuit qu'on ne peut dire *chasser & faire le procez à un mot*, parce que c'est donner à un verbe un régime qu'il n'a pas.

Cette règle peut servir à juger de plusieurs autres fautes qu'on a coûtume de faire là-dessus; & on peut connoître par là si ce titre qu'un Auteur a donné à son Livre est régulier:

Rhétorique de
Duroure.

La Rhétorique Françoisse nécessaire à tous ceux qui veulent parler ou écrire comme il faut, & faire ou juger des discours.

Il est facile de voir que le régime n'est point observé dans ces mots, *ceux qui veulent faire & juger des discours*; car *juger* gou-

verne là un autre cas que *faire*, puis qu'on ne dit point *juger un discours*, comme on dit *faire un discours*. On dira bien *faire & examiner des discours*, parce qu'on dit également *faire un discours*, & *examiner un discours*; mais ce ne seroit pas parler correctement que de dire, *faire & juger des discours*: Et afin qu'il n'y eût point là de faute contre le régime, il faudroit que le verbe *juger* pût y gouverner l'accusatif; comme lors qu'on dit, *juger un criminel, juger des criminels*. Ce qui ne se pouvant pas, la phrase est vicieuse.

Nous pouvons encore connoître sur ce principe si cette manière de parler est bonne:

Couvrons d'un rideau & mettons un voile au devant d'un spectacle si horrible. Il n'est pas bien difficile d'en juger; & il est visible qu'il y a là une faute grossière contre le régime. Il faut donc

Panegy.
de Saint
Charles
Borromée

544 REFL. SUR L'US. PRES.
tenir pour règle générale qu'on
doit toujours observer le régime
des verbes

Nous avons encore deux réflexions importantes à faire sur ce sujet. La première, qu'il est mieux qu'un verbe qui gouverne un substantif dans le premier membre d'une phrase, ne gouverne pas un, *que*, dans le second; c'est à quoy on ne prend pas assez garde quand on compose: En voicy un exemple. *César apprit la vérité par ses coureurs, & que la frayeur avoit troublé la venue à Confidius.* Ce qui paroît presque aussi irrégulier que si je disois: *après le festin & que tout le monde fust sorty de la salle.* Il falloit donc ajouter un autre verbe pour le gouverner, & dire par exemple, *César apprit la vérité par ses coureurs, & connut que la frayeur avoit troublé la venue à Confidius.*

Commentaires
de César.

On estoit autrefois fort peu

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 549
 exact là-dessus ; & M. de Vau-
 gelas est assez sujet à ces sortes
 de négligences, je n'en apporte-
 ray qu'un exemple. Si vous «
 avez tous ce même cœur, & « <sup>Tra-
duction de
Quinte-
curse.</sup>
 cette même résolution, je ré-
 ponds de vostre liberté ; & que
 vous n'aurez point à souffrir le
 faîte & les fiers regards des Ma-
 cédoniens. Il falloit : *Je vous as-
 sure de vostre liberté, & vous ré-
 ponds que vous n'aurez point à sou-
 tenir, &c.*

La seconde réflexion est
 qu'un verbe qui régit un infi-
 nitif dans un membre de la
 phrase, ne doit point régir un
 substantif dans l'autre.

Exemple. *Il ne nous est point né-
 cessaire d'apprendre à tirer de l'arc
 ni le maniment du javelot.* Cette
 expression est tout-à-fait défe-
 ctueuse ; que couloit-il de dire,
*il ne nous est point nécessaire d'ap-
 prendre à tirer de l'arc ni à manier
 le javelot.*

RELIQUE.

On se sert élégamment de ce mot, en parlant des tristes restes de quelque incendie, de quelque naufrage, ou de quelque autre accident de la sorte.

Les misérables reliques de cette guerre, dit un habile Ecrivain; ce qui est mieux que s'il eust dit, *les misérables restes de cette guerre*.

RENCONTRE.

Ce mot est toujours féminin, il est vrai que l'Auteur du Panégyrique de Saint Charles Borromée a dit: *dans un pareil rencontre*, & celui des Mémoires sur les guerres de Paris. *Il fit en ce rencontre violence sur son naturel*. M. de Voiture le fait aussi quelquefois masculin, mais l'usage d'a présent y est contraire. On dit néanmoins en parlant d'une chose achetée à bon marché, *c'est un rencontre*, & non, *c'est une rencontre*.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 547
RÉPÉTITIONS NÉCESSAIRES.

C'est peut-estre icy une des choses où l'on manque le plus, & l'on y peut faire des fautes en tant de manières, qu'il est bien difficile de s'en empêcher. C'est pourquoy je vais en apporter des exemples de toutes les sortes, afin que l'on connoisse les différentes occasions où ces répétitions sont nécessaires.

Quand il y a un *que* au commencement de la phrase, il faut le répéter dans les autres membres.

Exemple. Les Gaulois adorent Apollon, Mars, Jupiter, Minerve. Ils croient qu'Apollon chasse les maladies, Minerve préside aux ouvrages, Jupiter est le Souverain des Cieux, & Mars l'arbitre de la guerre.

Il eust esté mieux de répéter le *que*, dans tous les articles de cette période, hormis au dernier, en disant : Ils croient qu'Apollon

d'Ablancourt,
Commentaire de
César.

„chasse les maladies, que Mi-
 „nerve preside aux ouvrages,
 „que Jupiter est le Souverain
 „des Cieux, & Mars l'arbitre de
 „la guerre. La répétition de, *que*,
 bien loin d'être vicieuse en cet
 endroit est élégante, & même
 nécessaire pour soutenir le dis-
 cours.

Souvent il faut répéter l'ad-
 jectif. Exemple. *César tourne tou-*
d'Ablan-
court,
Commen-
taire de
César. *tes ses forces & ses pensées contre*
Ambiorix. Il falloit, *toutes ses for-*
ces & toutes ses pensées. Ces omif-
 sions sont des négligences, qu'on
 doit éviter, & on ne peut excu-
 ser celle-cy d'un faiseur d'en-
 tretiens, qui dit en loüant une
 communauté, qui est fort au des-
 sus des loüanges qu'il luy don-
 ne: *Ils vivent dans un grand éloi-*
Entretiens
sur les
sciences. *gnement du monde, & mépris de*
ce qu'on y appelle grand & agrea-
ble, cette phrase est eïtropiée:
 il falloit répéter *dans & grand*,
 en disant; *ils vivent dans un grand*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 549
*éloignement du monde, & dans un
grand mépris de ce qu'on y appelle
grand & agréable.*

La répétition des verbes est
quelquefois aussi fort nécessaire.

Exemple: Un Prince qui ap-
prenoit à jouer des Instrumens, <sup>« Apophth.
« des Anc.</sup>
ayant touché une corde pour
une autre; & se formalisant de
ce que son maître l'en repre-
noit; si c'est comme Roy, ré-
pondit le maître, vous avez
droit de le faire; si comme Mu-
sicien, vous faites mal.

Il falloit répéter, *c'est* après
le second *si*, & dire: *si c'est com-
me Musicien.* Car c'est une règle
générale que dans ces sortes de
phrases, il faut toujours répé-
ter le premier verbe après les *si*
qui suivent. Quand M. le Mai-
ître, par exemple, a dit dans un
de ses Plaidoyez: N'est-il pas ^{« Plaid. 224}
raisonnable qu'un François
puisse avoir des enfans Fran-
çois par tout, que non pas qu'il

„ en ait un Espagnol, si sa fem-
 „ me accouche en Espagne; un
 „ Savoyard si en Savoye, un An-
 „ glois si en Angleterre; il eust
 mieux fait de répéter *accouche*
 après chaque *si* en ajoutant le
 pronom *elle*, de cette sorte:
 „ Que non pas qu'il en ait un
 „ Espagnol si sa femme accouche
 „ en Espagne, un Savoyard si
 „ elle accouche en Savoye, un
 „ Anglois si elle accouche en An-
 „ gleterre; le Latin n'aime pas
 „ ces sortes de répétitions, mais
 „ le François les demande.

Exemple. *Il ne faut point que
 cela vous gese, car on ne doit point
 l'estre en ces occasions*, il faut dire
*car on ne doit point estre gese en
 ces occasions*. La raison en est
 que le verbe qui précède étant
 à l'actif, ne sçauroit se sous-en-
 tendre après pour un infinitif
 passif. C'est pourquoy on dira
 fort bien, *il ne faut pas que vous
 soyez gese, car on ne doit point*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 551
*l'estre en ces occasions ; mais
non, il ne faut pas que cela vous
gesne, car on ne doit point l'estre,
&c.*

Un certain Auteur qui a vou- <sup>Rhétori-
que de
Durore.</sup>
lu faire une Rhétorique Fran-
çoise, dit dans un endroit de son
Livre: *On ne doit ni suivre les
autres aveuglément ni croire les
autres on soy mesme immanqua-
ble.* Il devoit dire: *ni croire
les autres, ni se croire soy-mesme
immanquable ; car quoy qu'on di-
se, croire quelqu'un, on ne dit
point, croire soy-mesme, mais se
croire soy-mesme.*

Le Pere Bouhours dans ses
Remarques fait une réflexion
semblable à celle-cy ; il cite ce
passage de M. d'Ablancourt dans
le songe de Lucien: *Vne pauvre
inconnue qui est contrainte de tra-
vailler de ses mains, & de songer
plûtost à polir un marbre que soy-
mesme, surquoy il dit qu'il fal-
loit répéter polir en y ajoutant*

se, & dire, *qui est contrainte de travailler, & de songer plutôt à polir un marbre qu'à se polir soy-mesme.* Par ce, dit-il, qu'on ne dit pas, *polir soy-mesme*, mais *se polir soy-mesme.* Ce principe est vray, mais il me semble que le Pere Bouhours ne l'a pas assez approfondy ; car quoy qu'on ne dise pas *aimer soy-mesme*, mais *s'aimer soy-mesme* ; on ne laisse pas de dire, *aimer soy prochain plus que soy-mesme* ; on dit tous les jours en cent occasions, *je l'aime plus que moy-mesme : nous devons aimer Dieu plus que nous mesme* : Il faut donc expliquer d'où vient cette différence, & voicy ce me semble ce qu'on en peut penser : La raison que j'ay apportée pour faire voir qu'il ne faut pas dire, *on ne doit pas croire les autres ni soy mesme inmanquable*, n'a point de lieu lors qu'il y a un terme de comparaison comme dans l'exemple cité, *aimer le prochain plus*

plus que soy mesme, pourveu toutefois que ce terme de comparaison soit immédiatement devant le, *que*, qui est gouverné par la comparaison, comme il est dans le mesme exemple : ainsi (quoy qu'on ne puisse pas dire, *polir un marbre plutost que soy-mesme* ; parce que *plutost* faisant là l'office d'*au lieu de*, n'est pas un véritable comparatif.) On peut dire sans crainte de faillir, *aimer son prochain plus que soy-mesme, autant que soy mesme*. Mais si je déplace ces termes de comparaison *plus, autant*, & que je ne les mette pas immédiatement devant le *que*, alors je dois répéter le verbe, & dire par exemple, *il y a des Chrestiens qui aiment plus leur prochain, qu'ils ne s'aiment eux-mesme. Un pere songe plus à enrichir ses enfans, qu'à s'enrichir luy-mesme : Il y a des gens qui travaillent plus à sanctifier les autres qu'à se sanctifier eux-mesmes.*

Et je ne parlerois pas tout-à-fait bien, si je disois, *il y a des Chrestiens qui aiment plus leur prochain qu'eux-mesmes. Vn pere songe plus à enrichir ses enfans que luy-mesme. Il y a des gens qui travaillent plus à sanctifier les autres qu'eux-mesmes.*

Mais au contraire, si je r'approche la particule *plus*, & que je la mette immédiatement devant le *que*, la répétition ne sera plus nécessaire, & ces phrases cy seront bonnes: *Il y a des Chrestiens qui aiment leur prochain plus qu'eux-mêmes. Vn pere songe à enrichir ses enfans plus que soy-mesme.*

Ainsi c'est une faute de dire: *j'instruis mieux les autres que moy-mesme*, pour, *que je ne m'instruis moy-mesme*; & ce n'en est pas une de dire: *j'instruis les autres mieux que moy-mesme.*

C'est mal dit: *Il est quelquefois plus à propos de croire les autres que nous-mesmes.*

Et c'est bien dit: *Il est quelquefois à propos de croire les autres plus que nous-mêmes.*

Voilà ce que fait un mot placé dans un endroit plutôt que dans un autre, & même si l'on y prend garde, ce dérangement met quelquefois de la différence dans le sens, quoy qu'elle ne soit pas notable.

Autres exemples.

M. de Voiture dit en écrivant à Monseigneur d'Avaux: *Mon TERENCE n'est pas si correct que le vôtre, ni moy si correct que vous.* Quelques personnes critiquent cette manière de parler, & prétendent qu'il falloit répéter le verbe *estre* à la première personne, & dire: *Mon TERENCE n'est pas si correct que le vostre, ni je ne suis pas si correct que vous*, parce que *est*, qui est en haut, ne peut se sous-entendre en bas pour, *je suis*.

Le dernier Traducteur de l'Imitation, dit dans un endroit:

Liv. 1. ch.
2.Chap. 7.
liv. 1.

Il y a beaucoup de choses qu'il importe peu, ou point du tout de sçavoir. Et dans un autre: *Il faut attendre tout de Dieu, & rien de soy-mesme.* Ces deux exemples sont également deffectueux. Dans le premier il falloit répéter le verbe *importe*, en ajoutant une négation & dire: *il y a beaucoup de choses qu'il importe peu, ou qu'il n'importe point du tout de sçavoir.* Car on ne dit pas: *il importe point.* Et dans le second il falloit de mesme répéter le verbe *attendre* & ajouter la négation, en disant: *Il faut attendre tout de Dieu, & ne rien attendre de soy-mesme,* parce qu'on ne dit point *attendre rien*, mais *n'attendre rien.*

Mais lors que la négation est exprimée au commencement de la période, il n'est pas nécessaire de rien de répéter, comme on le voit en cet exemple du mesme Auteur: *La plupart des hommes s'égarent souvent, & ne r'em-*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 557
*portent que peu ou point de fruit de
leurs études.*

Quand la période est un peu longue, il est de la clarté & même de la grace du discours de répéter le verbe. En voici un excellent exemple de M. Racine en son remerciement à M^{rs} de Bergeret & de Corneille.

Qui l'eust dit au commence-
ment de l'année dernière, &
dans cette même saison où
nous sommes; lors qu'on voyoit
tant de haines éclatter, tant
de ligues se former; & cet es-
prit de discorde & de défiance
qui souffloit la guerre aux qua-
tre coins de l'Europe, qui l'eust
dit qu'avant la fin du printemps
tout seroit calmé.

Il est bon quelquefois en répétant le verbe d'ajouter, *dis je*, lors que la phrase est de trop longue haleine: comme en cet exemple du même Auteur.

L'Académie a regardé la mort
A a iij

„ de M. de Corneille, comme un
 „ des plus rudes coups qui la pût
 „ frapper : car bien que depuis un
 „ an une longue maladie nous
 „ eust privez de sa présence, &
 „ que nous eussions perdu en quel-
 „ que sorte l'espérance de le re-
 „ voir jamais dans nos assemblées ;
 „ toutefois il vivoit, & l'Acadé-
 „ mie dont il estoit le Doyen, a-
 „ voit au moins la consolation de
 „ voir dans la liste, où sont les
 „ noms de tous ceux qui la com-
 „ posent ; de voir, dis-je, imme-
 „ diatement au dessous du nom fa-
 „ cré de son auguste protecteur,
 „ le fameux nom de Corneille

Il faut néanmoins éviter de
 se servir trop souvent de ces,
dis je, & ne pas faire comme le
 Pere Bouhours qui en met pres-
 que à toutes ses phrases.

Outre les répétitions, dont je
 viens de parler, il y en a encore
 de pronoms & de particules,
 je vais en apporter des exemples.

Il est écrit, vous aimerez vô-
tre prochain & haïrez vostre
ennemy ; & moy je vous dis :
vous aimerez vostre ennemy,
benirez ceux qui vous mau-
dissent, ferez du bien à ceux qui
vous persecutent, prierez pour
ceux qui vous calomnient.

Histoire
de la vie
de Iesus-
Christ par
l'Abbé de
S. Réal.

Il falloit répéter le pronom,
vous, & dire : vous aimerez vos
ennemis, vous benirez ceux
qui vous maudissent, vous fe-
rez du bien à ceux qui vous
persecutent, vous prierez pour
ceux qui vous calomnient.

Le mesme Auteur après avoir
dit, en expliquant la parabole du
Laboureur, que les premiers, les
seconds, & les troisièmes qui y
sont figurez, sont ceux qui ne
font pas fructifier la parole de
Dieu, ajoute : *les derniers sont*
ceux qui l'écoutent, la méditent,
souffrent avec joye les tribulations
où elle les expose. Il falloit répé-
ter *qui*, & dire, *les derniers sont*

ceux qui l'écoutent, qui la méditent, qui souffrent avec joye les tribulations. Mais quand les cas se trouvent tous devant ou après les verbes, il ne faut pas répéter le pronom, ainsi qu'on le peut voir en cet exemple du même Livre: Ils preschèrent par tout la pénitence, guériront un grand nombre de malades, & chasseront beaucoup de démons. Le premier, *ils*, peut se répandre sur tous les autres verbes, parce que leurs cas sont tous placez selon le même ordre.

La répétition des particules n'est pas moins nécessaire quelquefois, que celles des pronoms.

Histoire de la vie de Jesus-Christ par l'Abbé de S. Réal. Exemple. *Nostre loy ne juge personne sans l'avoir entendu & examiné ses actions.* Il falloit répéter la particule *sans* & le verbe *avoir*, & dire: *Nostre loy ne juge personne sans l'avoir entendu & sans avoir examiné ses actions.* Cette répétition est absolument neces-

faire à cause que *l'avoir entendu*, ne se rapporte pas au mesme cas que *examiné*, car s'il n'y avoit pas plusieurs cas pour ces deux verbes, ou qu'au moins ils fussent tous deux devant le verbe, ou tous deux après; il ne seroit point nécessaire d'aucune répétition; par exemple, on dira fort bien : *notre loy ne juge personne sans l'avoir entendu & examiné*; parce que c'est le mesme cas. Je puis dire aussi : *notre loy ne condamne personne sans avoir entendu son procez & examiné ses actions*; parce que ces deux cas sont tous deux après leur verbe.

Quand les mots sont synonymes, on ne répète point les particules, par exemple, je diray : *Le Fils de Dieu est venu pour racheter les hommes & les delivrer de la servitude*, & non, *& pour les delivrer*; parce que *racheter* & *delivrer* sont la mesme chose, nos bons Auteurs sont fort exacts là-dessus.

Traité
contre la
Comédie.

M. le Prince de Conty, par exemple, dit dans un excellent traité en parlant des spectacles :

„ la creature y chasse Dieu du
„ cœur de l'homme, pour y domi-
„ ner à sa place ; y recevoir des
„ sacrifices & des adorations ; y
„ régler ses mouvemens, & y
„ faire toutes les fonctions de
„ Souverain qui n'appartiennent
„ qu'à Dieu.

La particule, *pour*, n'est point répétée en cet exemple, parce que les diverses parties de cette phrase ne font point de sens différens, & ne sont à proprement parler que des synonymes. M. Fléchier dit dans l'Oraison Funèbre de Monsieur de Turenne, *il ne perdit point ses jeunes années dans la mollesse & la volupté*, il ne dit pas, *dans la mollesse & dans la volupté*, parce que ce sont deux termes semblables ; mais quand les mots ne sont pas synonymes, il est à propos de répéter

les particules : ainsi je diray, *Le Fils de Dieu est venu pour racheter les hommes, & pour détruire l'empire du démon*, & non, *& détruire*, parce que ces deux termes *racheter les hommes & détruire l'empire du démon* ne sont pas la même chose quoy que l'une soit une conséquence de l'autre.

Il y a pourtant des mots où cette règle n'a pas lieu, par exemple la particule *avec* ne laisse pas de se répéter souvent quoy que les termes soient synonymes ; comme : *il a agy dans cette affaire avec prudence & avec sagesse*, & non, *avec prudence & sagesse*. Mais il est à remarquer que si l'article *le*, *la* ou *les*, ou même quelque autre terme se rencontre entre *avec* & le mot qu'il regit, il ne faut point répéter : *avec*, comme : *il a agy avec la prudence & la sagesse qu'il devoit. Il luy a parlé avec beaucoup de discrétion & de retenue*. Pour estre

obligé de répéter *avec* dans ces exemples, il n'y a qu'à ôter *la*, dans le premier, & *beaucoup de*, dans le second. *Il a agy avec prudence & avec sagesse.*

Il luy a parlé avec discretion & avec retenue.

RE'PE'TITIONS DE NETTETE'.

Discours
sur l'Hist.
universel.

Exemple. De sorte que le courage avoit plus besoin d'estre réprimé, que la lâcheté n'avoit besoin d'estre excitée.

Il semble que ce seroit assez de dire, que la lâcheté d'estre excitée, mais il semble aussi que la netteté demande cette répétition.

M. Fléchier dit de Dieu dans l'Oraison de M. de Turenne, pour accomplir vos volontez & faire craindre vos jugemens, vostre puissance renverse ceux que vostre puissance avoit élevé. Il pouvoit dire, vostre puissance renverse ceux qu'elle avoit élevez, mais cela ne seroit pas si net, ny mesme si soutenu. Et dans l'Oraison Funèbre de

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 565
M. de la Moignon, en parlant de
la simplicité ou vivoient les hom-
mes des premiers siècles : *les bor-
nes de leurs heritages*, dit-il, *estoyent*
les bornes de leurs desirs, il pouvoit
dire : *les bornes de leurs heritages*
estoyent celles de leurs desirs. Mais
un Ecrivain exact se croit estre
obligé à ces sortes de répétitions.

Un autre Auteur qui écrit <sup>Recher-
che de la
vérité.</sup> avec beaucoup de politesse des
choses mesmes les plus abstruses
dit : Il ne faut pas que l'esprit «
s'arreste avec les yeux, car la «
veuë de l'esprit a plus d'éten- «
duë que la veuë du corps. Il ne «
mêt pas, car la *veuë de l'esprit à «
plus d'étenduë que celle du corps.*

Et un autre dont le stile est <sup>Refle-
xions sur
l'Eloqua-
ce.</sup> fort chastié & fort exact : l'E- «
loquence n'eust de succès à «
Rome que par les glorieuses «
récompenses qu'on luy propo- «
soit. Son crédit y cessa aussi- «
tost que ses récompenses y ces- «
serent. Un Auteur moins exact

auroit dit : *son credit y cessa, aussi-tost que ses récompenses*. Mais il est visible que la netteté demandoit cette répétition. D'ailleurs *cessa* étant un singulier ne peut se sous-entendre clairement pour un pluriel.

Il y a d'autres répétitions qui servent beaucoup plus à la netteté, & sans lesquelles le discours n'auroit presque aucune clarté comme on peut voir en cet exemple d'un Auteur d'ailleurs fort poli : C'est sur la matière des devises : J'ay exprimé autre-
 „ fois qu'il faut que le Prince
 „ suive les règles de la religion &
 „ de la prudence pour bien gou-
 „ verner, par une boussole tour-
 „ née vers l'étoile Polaire *non re-*
 „ *gu ni regar*, que les principes
 „ de la conduite doivent estre
 „ cachez, quoyque ses actions
 „ soient publiques, par une mon-
 „ tre d'horloge *motibus arcanis*.
 „ Qu'avant que d'entreprendre

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 567
une guerre, il doit bien confi-
derer ce qu'il fait par une licor-
ne, *non impetu cæco*.

Cette période est pleine d'é-
quivoques grossières, parce qu'il
n'y a que le seul verbe *j'ay expri-
mé* qui gouverne tout le reste de
la phrase. Pour remédier à cela
il n'y avoit qu'à prendre un autre
tour, & répéter en chaque
membre de la phrase le mot *j'ay*.

Par exemple il falloit dire:
Afin d'exprimer qu'il faut que
le Prince suive les règles de la
religion, & de la prudence
pour bien gouverner, *j'ay pro-
posé une boussole tournée vers
l'étoile polaire, non rego ni re-
gar*, pour marquer que les prin-
cipes de sa conduite doivent
être cachés, quoyque ses a-
ctions soient publiques, *j'ay re-
présenté une montre d'horlo-
ge, motibus arcanis*; & pour mon-
trer qu'avant que d'entrepren-
dre une guerre il doit confide-

568 REFL. SUR L'US. PRES.

„ rer, ce qu'il fait, j'ay peint une
„ licorne, *non impetu cæco*. Cet tour
eust esté clair, ce me semble,
& sans galimatias.

RE'PE'TITIONS E'LE'GANTES.

J'appelle répétitions élégantes celles qu'on peut se passer de faire, & qui ne sont que pour la grace du discours.

Essais de
morale.

„ Exemple. L'observation des
„ Loix ne passe plus pour hon-
„ teuse, lors que les grands en
„ font une publique profession,
„ & l'on fait gloire de suivre ceux
„ que la gloire suit toujours.

Apologie
pour M. de
S. Cyrac.

„ Nous ne devons point trou-
„ ver estrange que Dieu ait trai-
„ té comme les Saints celuy qu'il
„ avoit remply de l'esprit & de la
„ science des Saints; & qu'une
„ vertu extraordinaire ait esté
„ persecutée d'une manière ex-
„ traordinaire.

Ces sortes de répétitions ont beaucoup de grace, mais il faut une grande délicatesse pour les

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 569
bien employer. Il y en a d'une
infinité de façons que je ne sçau-
rois rapporter. Il suffira de pro-
poser les principales.

Exemple: La charité pasto-
rale que je dois avoir pour ^{Vie de}
vous, m'oblige de vous dire ^{Dom}
^{Barth. des}
^{Martyrs.}
que c'est une grande chose à un
homme d'être juge d'un hom-
me, & encore plus à un Chrê-
tien d'être juge d'un Chrétien.

Si nous sommes vrais dis-
ciples de Jesus-Christ, nous
n'aurons point besoin des ar-
mes du monde pour vaincre le
monde.

M. Fléchier est heureux en ^{Oraison}
ces sortes de répétitions élégan-
tes. Ce qui sert à la vanité, ^{Funèbre}
^{de la feuë}
^{Reine,}
dit- il, n'est que vanité; tout ce
qui n'a que le monde pour fon-
dement se dissipe & s'évanoüit
avec le monde.

Et dans l'Oraison Funèbre de
M. de Turenne: C'est le privi-
lege de M. de Turenne d'a-

570 REFL. SUR L'US. PRES.

„ voir pû vaincre l'envie, le mé-
„ rite l'avoit fait naître, le méri-
„ te la fit mourir.

L'Abbe de saint Réal dit dans
„ la vie de Jesus-Christ, vous a-
„ vez choisi une heure convena-
„ ble à l'action que vous vouliez
„ faire, & c'estoit dans les téné-
„ bres qu'il falloit accomplir un
„ ouvrage de ténèbres. Ces ré-
pétitions sont encore plus bel-
les en Poësie.

Epitaphe
d'Anne
d'Autri-
che.

Elle sceut mépriser les caprices du sort
Regarder sans horreur les horreurs de la mort.

L'excellent Traducteur du
Poëme de saint Prosper contre
les ennemis de la grace, dit avec
beaucoup d'élégance.

Poëme
de saint
Prosper
part. 3.

Nous naissons tous pecheurs, tous dignes du supplice,
Et quiconque a connu ce crime capital,
Voit que sa playe horrible a causé tant de mal
Et qu'un joug si pesant accable de misère,
Les enfans malheureux de ce malheureux pere.

Il y a des répétitions d'une au-
tre nature, dont le propre cara-
ctere est de donner de la force &

DE LA LANGUE FRANÇ. 571
 du feu à l'expression. M. Racine
 dit par exemple , en parlant de
 feu M. Corneille. Enfin Cor-
 neille inspiré d'un génie extra-
 ordinaire & aidé de la lecture
 des anciens , fit voir sur la sce-
 ne la raison ; mais la raison ac-
 compagnée de toute la pompe ,
 & de tous les ornemens dont
 nôtre Langue est capable. Cette
 répétition, *mais la raison*, n'a-t-
 elle pas quelque chose de fort &
 d'animé ? Voicy un autre exem-
 ple où la répétition de *vous* n'a
 pas moins de force.

C'est donc vous seul, c'est vous de qui l'orgueil extrême Poème de
 Attaque en se plaignant la majesté suprême ; S. Prosper
 Vous dont l'esprit ingrat ne peut voir sans douleur 3. partie.
 Que la grace d'un Dieu régne dans nostre cœur;
 Vous qui voulez qu'à tous par Iesus présentée
 Estant prise des uns , des autres rejetée
 Nostre seul libre arbitre agissant par son choix,
 Soit cause que l'un fuit , l'autre écoute sa voix.

Ces répétitions dont nous ve-
 nons de donner des exemples, ne
 sont que de substantifs ou d'ad-

Méthode
d'étudier
Chrétiennement les
Poètes.

Oraison
Funèbre
de la feuë
Reine.

jectifs ; mais il y en a qui se font
par les verbes, & qui n'ont pas
, moins de grace, comme : Il faut
, faire remonter ces maximes
, jusqu'à cet esprit divin qui ani-
, me les Poètes, & qui les éclai-
, re, pour nous éclairer par leur
, ministère. Et M. Fléchier. La
Reine, Messieurs, sanctifia sa
Cour en se sanctifiant elle-mes-
me. M. Bertaut nous en four-
nit un bel exemple en ces Vers
où le verbe *perdre* est répété a-
vec une grace charmante.

Félicité passée qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je en te perdant perdu le souvenir.

L'élégant & fidele Traduc-
teur du sçavant Poëme de S.
Prosper, dont nous avons cité
déjà quelques Vers, dit avec
autant de grace que de vérité.

Dieu ne prend pas les siens parce qu'ils le benissent
Mais choisir ses Eus, afin qu'ils le choisissent.

Cette répétition *choisit, choi-*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 573
sissent, est d'un grand agrément
& paroist d'autant plus belle
qu'elle naist du sujet mesme.

Il y a des répétitions qui se
font par le substantif & par le
verbe, & celles-là ne sont pas
moins belles que les autres.

Exemple: L'*admiration* de «
l'esprit est plus merveilleuse «
que tout ce qu'il *admire*, & les «
desirs de l'homme sont quelque «
chose de plus noble que tout ce «
qu'il *desire*.

Je finis cette remarque en
observant encore deux répéti-
tions d'une autre espece, l'une
se fait en répétant à diverses re-
prises le mesme adjectif devant
des substantifs differens, comme
en ces exemples de M. Fléchier,
dans l'Oraison Funèbre de la
feuë Reine. Ce qui couronne «
la vie de cette Princesse, c'est «
qu'elle fut toujours egale: me- «
mes vertus, mesmes retraites, «
mesmes prieres, mesme usage «

„des Sacremens, mesmes principes, mesmes règles : l'autre se fait en répétant dans une phrase, qui est composée de plusieurs noms, le mesme adjectif après chaque nom, lors qu'on pourroit ne le dire qu'une fois, en le renvoyant au bout de la phrase, comme en cet exemple:

Art de
penser.

„ Il y a une infinité de choses
„ qui ne dépendent que d'une
„ lumière humaine, d'une expé-
„ rience humaine, d'une péné-
„ tration humaine, ce qui a plus
de grace que si l'on disoit : *Il y a
des choses qui ne dépendent que
d'une lumière, d'une expérience, &
d'une pénétration humaine.* Il se
fait une autre répétition qui
n'est guères différente de celles-
là, c'est de mettre le mesme sub-
stantif au commencement de
chaque membre de la phrase,
comme : *Il y a voix pour instrui-
re, voix pour flatter, voix pour re-
prendre.*

Art de
penser.

J'ajoute encore que la répétition de la conjonction, &, est fort agréable, pourveu que ce soit dans une occasion semblable à celle-cy.

Que les pécheurs se souviennent que Dieu voit le fond de leur conscience, qu'il est, & un témoin qu'ils ne sçauroient tromper, & un Juge dont ils ne sçauroient éviter le tribunal. «

Lettres
de Saint
Augustin.

REPÉTITIONS ELEGANTES
dans les discours prononcez.

Comme les discours prononcez demandent beaucoup plus de feu que les autres; ils veulent aussi des répétitions plus hardies. En voicy quelques exemples: Je ne puis taire, Messieurs, sans trahir ma cause; je ne puis taire des vérités qui ne sont que trop publiques.

M. Patru,
Plaid. 4.

L'Espagne sur tout, l'Espagne son orgueilleuse ennemie, se vantoit de n'avoir jamais si-gné que des Traitez avantageux. «

M. Racine
Remerci-
ment à
M. Cor-
neille.

Le même dit encore avec
 „ beaucoup de grace, lors qu'
 „ dans les âges suivans on parle-
 „ ra avec étonnement des vi-
 „ stoires prodigieuses & de tou-
 „ tes les grandes choses qui ren-
 „ dront notre siècle l'admira-
 „ tion de tous les siècles à venir;
 „ Corneille n'en doutons point,
 „ Corneille tiendra sa place par-
 „ my toutes ces merveilles. On
 pourroit dire : *Corneille n'en dou-*
tons point tiendra sa place parmi
toutes ces merveilles, mais ce tour
 uny n'auroit pas tant de feu, &
 ne seroit pas si propre à un dis-
 cours déclamé.

Notre Langue est heureuse
 en répétitions, je ne crois pas
 néanmoins qu'elle le soit plus que
 la Latine, quoyque M. de Vau-
 gelas le prétende dans ses Re-
 marques; & s'il se trouve dans les
 Auteurs Latins quelques répé-
 tions vicieuses, il ne s'en trouve
 pas moins dans nos Auteurs
 François,

DE LA LANGUE FRANÇOIS. 577
 François ; il me seroit facile de
 faire voir icy par plusieurs exem-
 ples combien M. de Vaugelas se
 trompe, & j'espere le montrer
 bien-tost dans des Remarques
 sur la Langue Latine. Mais
 voyons en passant sur quels e-
 xemples il se fonde pour avancer
 ce qu'il dit: il cite parmy plu-
 sieurs autres celui-cy, qui est ti-
 ré des Commentaires de Cesar
*de bell. Gall: Convocato consilio, & ad
 id consilium.* Voyez, dit-il. Cesar
 met deux fois le mot de *consi-*
lium, ainsi proche l'un de l'au-
 tre: nous avons nostre particu-
 le en François, qui nous sauve
 ces sortes de répétitions, en-
 quoy nostre Langue a de l'a-
 vantage sur la Latine, car
 nous dirions: le Conseil estant
 assemblé, & un tel y ayant esté
 appelé.

Il ne se peut rien de plus foi-
 ble que cette raison ; car il n'y
 a peut-estre point de répétitions

que les Latins recherchent tant que celles-là ; Cicéron, César, & un grand nombre d'autres en sont remplis. Or il n'y a pas d'apparence que des Ecrivains de cette conséquence eussent voulu tout exprès & de gayeté de cœur, gaster leurs discours, par des répétitions dont ils pouvoient si facilement se passer, par exemple, lors que César a dit dans le 4. Liv. *de bell. Gall. iter in ea loca fecit quibus in locis Germanos esse audiebat*. Qu'est-ce qui l'empeschoit de dire, *iter in ea loca fecit in quibus Germanos esse audiebat*, sans répéter *locis* : Quand Cicéron a dit. *Nullus est dies quo die non dicam pro reo*. Qu'est-ce qui l'empeschoit de dire, *nullus est dies quo non dicam pro reo*, sans répéter, *die*, le sens fust toûjours demeuré le même, & ne fust point devenu moins clair. Il faut donc que ces répétitions passassent

pour élégantes, puis qu'on voit que ceux qui parloient le mieux, affectoient en quelque sorte de s'en servir: On pardonne aisément cette petite erreur à M. de Vaugelas, qui sçavoit beaucoup mieux le François que le Latin; mais on doit s'estonner que le Pere Bouhours, qui possède si bien toutes les Langues, ait cependant écrit la même chose: La Langue Françoisse, *dit-il*, « est, si je l'ose dire, plus exacte » que la Latine, qui répète sou- « vent les mêmes mots sans né- « cessité & sans grace, comme le « prouve M. de Vaugelas par des « exemples tirez de César, de « Cicéron, & de Quinte-curse; « sans doute que l'autorité de M. de Vaugelas l'a empêché de faire sur cela les réflexions nécessaires; car il n'est pas probable qu'un homme aussi versé que luy dans les belles Lettres, eust parlé de la sorte, si une

580 REFL. SUR L'US. PRES.
trop grande considération pour
les sentimens de cet Auteur, ne
l'eust empêché d'examiner ce
qu'il avance.

REPÉTITIONS VICIEUSES.

Répétitions *de Genitifs*.

Traduct.
de Tére-
ce, par M.
de Marti-
gnac.

Exemple: *la délicatesse des
pensées de l'Auteur du discours que
je m'en vais prononcer.* Voilà trop
de genitifs, ces sortes de répé-
titions sent des plus désagréa-
bles.

Art de
parler.

Un Auteur célèbre a fait la
mesme faute quand il a dit: le
discours est imparfait, lors qu'on
n'y lit pas tous les traits *de* la
forme *des* pensées *de* celui qui
parle.

Les Juifs estoient jaloux *de*
la gloire *de* la loy *de* Moïse.

Ces *de* & ces *des* sont insup-
portables pour peu qu'on ait de
bon goult; on le peut voir en-
core en cet exemple d'un autre
Ecrivain, d'ailleurs fort exact &
fort poli.

C'est un *des* talens *des* plus essentiels *des* grands genies de se faire de grands sujets dans toutes les matières qu'ils traitent.

Répétitions *de celles*.

Exemple: Il est vray que ce n'estoit pas de ces pierres de Turnus ou d'Ajax, ou dont Diomedé frappa Enée à la cuisse; mais de celles que des mains bien différentes de celles de ces Héros, & telles que nous en avons aujourd'huy peuvent jeter.

Qui ne voit que ces deux: *de celles*, blessent l'oreille & font là un mauvais effet; je ne dis rien de la longueur excessive de cette phrase, ce n'est pas icy le lieu d'en parler.

Répétition d'*avec*.

Exemple: Ne traitez point avec moy avec ces soumissions & ces prières; ces deux *avec* sont vicieux, & ont quelque chose qui choque l'oreille.

Répétition de, *que*.

Art de
parler.

Exemple: Que feriez-vous,
Messieurs, dans une occasion
semblable ? Quelles mesures
prendriez vous autres que cel-
les que celui que je défends
a prises ? Voilà trop de *que*, il
falloit les éloigner un peu plus,
afin qu'on les apperceût moins,
& prendre à peu près ce tour-cy:
Quelles mesures prendriez-vous
autres, que celles qu'a prises ce-
lui que je défends.

Répétition de, *comme*.

Histoire
de la
Vie de I.
C. par M.
l'Abbé de
S. Real.

Exemple: Le Pharisien par-
loit ainsi à Dieu en luy-mesme,
Seigneur, je vous remercie de
ce que je ne suis ni adulateur,
ni yvrogne comme les autres
hommes, comme ce Publicain
que voicy : ces deux, *comme*,
sont vicieux, il falloit chan-
ger l'un des deux en, *ainsi que*,
& dire : *de ce que je ne suis ni*
adulateur ni yvrogne, ainsi que les
autres hommes, comme ce Publicain
que voicy.

Répétition de, *mais*.

Exemple: M. Racine dans le remerciement que nous avons déjà cité plusieurs fois dit en parlant de la sagesse du Roy. Les uns ne veulent rien céder « de ce qu'on leur demande, les « autres redemandent ce qu'on « leur a pris; mais tous ont ré- « solu de ne point poser les ar- « mes, mais luy qui sçait bien « ce qui en doit arriver, ne semble « pas mesme prester d'attention « à leurs assemblées. «

Il y a des gens qui croient que ces deux *mais*, ainsi répétez sont vicieux; mais cependant ils se trompent, & c'est un vain scrupule qu'ils ont. Ces deux *mais*, ayant deux rapports différens, il est permis de les répéter; & nos meilleurs Auteurs n'en font point de difficulté.

M. Fléchier, par exemple, dit en parlant d'un Juge mé-

chant & d'un Juge ignorant:

Oraison
Funébre
de M. de
la Moie-
gnon.

„l'un pèche avec connoissance,
„& il est plus inexcusable;
„mais l'autre pèche sans re-
„mords, & il est plus incorrigi-
„ble: mais ils sont également
„criminels à l'égard de ceux
„qu'ils condamnent, ou par er-
„reur ou par malice.

Traité du
sublime.

Et M. Dépreaux: *mais* quand
„le sublime vient à paroître où
„il faut, il renverse tout com-
„me un foudre, & présente d'a-
„bord toutes les forces de l'O-
„rateur ramassées ensemble.
„*Mais* ce que je dis icy est fort
„inutile pour vous, qui sçavez
„ces choses par expérience.

Répétition de, *par*, & de *pour*:

Lettres de
S. Augu-
stin.

Exemple: *Cela a esté approuvé
par des hommes considérables par
leur mérite.* Plusieurs personnes
tres-entenduës dans la Langue,
condamnent ces deux, *par*.

Le mesme Auteur dit: *Je
n'ay pas besoin d'autre chose pour*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 585
passer pour homme de bien ; Il est
 certain que ces deux, *pour* ont
 quelque chose de rude, & sont
 mesme plus désagréables que la
 répétition de *par*, du premier
 exemple.

Répétition d'*avoit*.

Exemple : Une Dame de gran- « Morale
 de qualité n'estoit jamais ve- « du monde.
 nue à Paris, parce qu'ayant « Entretien
 perdu son pere & sa mere au « sur la ty-
 berceau, on l'avoit confiée à « ranie de
 une tante qu'elle avoit, qui « l'usage.
 avoit un fort grand mérite, «
 il y a trop de fois *avoit* dans «
 cette phrase ; & on lit presque
 dans une mesme ligne, on l'*avoit*,
 qu'elle *avoit*, qui *avoit*.

Répétition de *car*.

Exemple : Il est de grande « Entretiens
 importance que les Rois & les « sur la ty-
 Magistrats ne donnent que de « ranie de
 bons exemples ; car l'imitation « l'usage.
 est le ressort le plus puissant «
 dont l'usage se sert pour esta- «
 blir la tyrannie ; car ceux qui «

B b v

„ne se conduisent pas par rai-
 „son, se laissent conduire par
 „l'imitation. Cette répétition de
car ne fait pas là, ce me semble,
 un fort bel effet; & je ne crois
 pas que ce soit estre trop criti-
 que que de condamner ces fortes
 de répétitions, comme de petites
 négligences qui ne laissent pas
 de gâster un discours.

Dans les Dialogues il est
 fort facile de répéter les mes-
 mes mots, en faisant parler les
 personnages. Pour l'éviter, il
 n'y a qu'à entremêler différens
 verbes qui signifient la mes-
 me chose; & c'est un avantage
 de nostre Langue sur la Latine,
 qui n'a tout au plus que deux
 verbes pour diversifier ses re-
 pliques dans les entretiens; ce
 que Cicéron luy-mesme recon-
 noist pour un défaut. Au lieu
 qu'en nostre Langue nous avons
 cinq ou six verbes différens,
 comme: *dire, répliquer, inter-*

*Ipsos in-
 roduxi lo-
 quentes, ne
 inquam &
 inquit sæ-
 pius inter-
 poneretur,
 Cic. lib. de
 amicis.*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 587
*rompre, reprendre, répondre, re-
partir*: En voicy un exemple
tiré des entretiens d'Ariste &
d'Eugene.

Tout cela est fort bien re-
marqué, *dit* Eugene, & je de-
meure d'accord, &c. à vous dire
le vray, *répondit* Ariste, je n'ay
encore rien décidé là-dessus,
mais, &c. je ne suis pas tout-à-
fait de vostre goût, *reprit* Eu-
gene; il me semble que, &c.
mais dans le calme il n'y a rien
qui ne plaise, *dit* Ariste, tout y
est doux, tout y est beau; c'est
une douceur bien fade, *repliqua*
Eugene, que ce calme qui vous
plaist tant. Je ne comprends
pas, *dit* Ariste en souriant, qu'un
emportement de colere puisse
donner du plaisir. Je pourrois
vous répondre, *reparsit* Eugene,
qu'il y a des personnes à qui un
peu de colere ne sied pas mal;
Eh quoy, *interrompit* Ariste,
n'est-ce pas un beau spectacle

588 REFL. SUR L'US. PRES.
que cet élément quand une profonde paix y règne? &c.

Il nous reste à remarquer au sujet des répétitions, ce que dit „M. Paschal : Que lors que „dans un discours on trouve des „mots répétez, & qu'essayant „de les corriger, on les trouve „si propres qu'on gasteroit le „discours, il les faut laisser; c'en „est la marque. La répétition n'est pas fautive alors; car il n'y a point de règle qui ne souffre quelque exception.

REPÉTITIONS, *redites*.

Les *redites* sont différentes des *répétitions*, en ce qu'elles regardent les choses, & que les répétitions ne regardent que les paroles : comme il y a des répétitions vicieuses, il y a aussi des redites vicieuses; & celles-cy sont d'autant plus désagréables que les choses l'emportent sur les mots. Il faut donc regarder les mauvaises redites, comme un dé-

faut qui peut encore plus gâster un discours que les mauvaises répétitions ; c'est ce qu'il sera facile de voir par ces exemples, quoyque tirez d'un Livre où l'Auteur prétend nous enseigner à plaire. Ce sont des reparties toutes semblables qu'il fait faire dans des entretiens, & où tout consiste en, *il fit fort bien, il fit fort sagement, il avoit raison* & autres termes de la sorte. Exemples :

Vous me faites souvenir, interrompit Euthyme, de ce que fit un jour un galant homme, il estoit allé chez un de ses amis, &c.

Je trouve qu'il avoit raison, reprit Théagene, *d'en user de la sorte.*

Deux Cavaliers estant prests de se battre, l'un demanda à son adversaire, &c.

Voilà un fort bon détour, reprit Euthyme, *je trouve qu'il fit fort sagement.*

» J'approuve fort la politique
» de cette République, laquelle
» le, &c.

On avoit raison de faire tout cela,
reprit Euthyme.

» Théodose fut si effrayé, qu'il
» ordonna, &c.

Il fit fort sagement, répondit
Euthyme.

» J'en vois tous les jours qui
» passent toute une visite à, &c.

Ils font fort bien, reprit Euthy-
me.

» Pourquoi ne voulez-vous
» pas, repartit-elle, que j'imité
» la colombe, &c.

*Je trouve qu'elle fit fort bien
de repartir de la sorte,* dit Théa-
gene.

» Un de ceux qui l'entendoit
» luy dit froidement, &c.

Il fit fort bien, dit Théagene.

» Je ne le ménageray plus tant
» à l'avenir, &c.

Vous ferez fort sagement, re-
partit Théagene.

Ceux qui ont l'esprit assez «
mince, prennent quelquefois «
un air précieux pour faire croi- «
re, &c.

*Ils font fort bien de prendre le
party de se taire,* ajoûta Euthy-
me.

Elles prient les Dieux de «
donner à leurs amans des ri- «
chesses, des honneurs, hormis «
le sens commun. «

Elles ont raison, reprit Euthy-
me, *d'en user ainsi.*

Tous ces entretiens sont
pleins de semblables reparties,
Euthyme & Théagene ne sça-
vent répondre que la mesme
chose ; mais en voilà je crois plus
qu'il n'en faut, pour faire voir
combien les redites sont à évi-
ter.

R E P I T.

Ce mot n'est que du discours
familier. *Je vous donne repit de*
six mois, pour ce que vous me de-
vez.

Voiture à
Mademoi-
selle Pau-
let.

R E' S I D E R.

Résider dit plus que *demeurer*, il marque une habitation plus fixe & plus permanente, la *paix réside dans l'ame de ceux qui desirent la procurer aux autres.*

Morale
du Sage.

R E' S O U D R E.

On demande s'il faut dire : *nous résoudons*, ou, *nous résolvons*. On dit : *nous résolvons*, quand ce verbe signifie, *nous prenons résolution*. Je m'estonne que celui qui a voulu faire *les véritables principes de la Langue Françoisé*, ait osé conjuguer ce verbe de cette sorte ; *nous résoudons*, ou, *résolvons*, *vous résoudez*, ou, *résolvez*, *ils résoudent*, ou, *résolvent*. Car qui a jamais ouï dire : *résoudez-vous à quelque chose*, pour, *résolvez-vous* ? Il est estonnant qu'ayant écrit, à ce qu'il dit, pour les Estrangers, il n'ait pas éclaircy les deux sens de ce verbe : car quand *résoudre*, signifie prendre un dessein,

DE LA LANGUE FRANÇOISE 593
une résolution; on ne doit jamais
dire *répondez-vous*, mais, *résol-*
vez-vous.

R E S T E R.

M. de Vaugelas n'approuve pas qu'on dise *je resteray icy tout l'Esté*, selon luy il faut dire: *je demeureray icy tout l'Esté*. En effet, il n'y a que les Provinciaux qui parlent ainsi. *Rester* n'est bon que quand il signifie *estre de reste*, on dira fort bien en parlant d'un grand carnage, *il n'en resta pas même un seul* pour en porter la nouvelle, c'est à dire, il n'y en eut pas même un seul de reste qui pût en porter la nouvelle; & c'est en ce sens que M. Flechier se sert fort à propos de ce verbe, lors qu'il dit dans l'Histoire de Théodose: *ils chargèrent si bien ces barbares, qu'il n'en resta qu'un petit nombre*: hors ces occasions, *rester* ne vaut rien; c'est à quoy peu de gens prennent garde, même parmy ceux qui parlent le mieux.

Le nouveau Traducteur d'Horace, dit dans l'onzième Epître, *aimez-vous mieux rester à Lèbede, que de vous exposer tout de nouveau à la fatigue des voyages de terre, & de mer,* ne diroit-on pas que tout le monde va sortir de Lèbede, & qu'il conseille à celui-cy de n'y pas demeurer seul & abandonné? car afin que le verbe *rester* pût estre bon en cet endroit, il faudroit que le sens de cette phrase fut celui-cy, *tandis que tout le monde sort de Lèbede, aimez-vous mieux y estre tout seul, que de vous exposer à la fatigue des voyages.* Le mesme Auteur fait la mesme faute un peu plus bas. *Croyez-moy, restez à Rome & faites y tant qu'il vous plaira, le Panégyrique de Chio, de Rhodes, & de Samos,* c'est à dire, en bon François, „croyez-moy, laissez sortir tout „le monde de Rome, foyez-y „seul de reste, & après cela fai-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 595
tes-y tant qu'il vous plaira le
Panegyrique, &c. Plusieurs
personnes font ces fautes, c'est
pourquoy j'ay crû cette remar-
que nécessaire.

RESTAURATEUR.

Ce mot est du bel usage: *Pim-* d'Ablan-
pée vouloit passer pour le *Restaura-* court,
teur du Tribunal. Commen-
taire de
César.

RESTITUE', RENDU.

Restitué se dit en plusieurs oc- Vie du
casions, on proposa dans les arti- Cardin.
cles que les terres que le Roy leur Comm.
avoit ostées, leur seroient resti-
tuées.

RETRANCHEMENS VICIEUX.

Il faut prendre garde que le de-
sir d'estre court ne nous fasse rien
retrancher de nécessaire. C'est
à quoy l'on ne s'applique pas
avec assez de soin: & j'ay remar-
qué que plusieurs bons Ecri-
vains s'y laissent surprendre:
l'Auteur par exemple des nou-
velles réflexions sur l'Art Poë-
tique ne dit-il pas: Ce desir «

„ardent avec lequel les hommes
„cherchent un objet qu'ils puis-
„sent aimer & en estre aimez,
„naist de la corruption de leur
cœur. Il n'y a ni Syntaxe, ni con-
struction dans cette phrase. Il
falloit répéter le verbe *puisse*, &
ajouter le pronom *dont*, & dire,
cherchent un objet qu'ils puissent ai-
mer, & dont ils puissent estre aimez.
C'est ainsi que pour vouloir trop
retrancher, on oste jusqu'au né-
cessaire.

Lettres
de saint
Augustin.

Autre exemple : *Nous sçavons*
que les hommes avant d'entrer
dans cette vie, n'en ont point eu d'au-
tre où ils ayent fait ni bien ni mal.
Il y a deux fautes dans cet exem-
ple ; la première est le retran-
chement de *que*, car il faut di-
re : *avant que d'entrer*, & non,
avant d'entrer : la seconde est le
retranchement de la négation,
car il faut dire : *où ils n'ayent fait*
ni bien ni mal, & non, *où ils*
ayent fait.

Prétendez-vous qu'il ne doit y avoir que vous constamment heureux, dit le Pere Tarteron dans sa traduction d'Horace ; il falloit ajouter la particule *de*, devant *constamment*, & dire: *que vous de constamment heureux*.

Autre exemple : *je ne puis dire assurément quand je partiray d'icy, si dans un mois, dans deux ou dans trois*, il falloit, ajouter *sera*, & mettre, *je ne puis dire assurément quand je partiray d'icy, si ce sera dans un mois, dans deux ou dans trois*.

Celui mesme dont le fou a reçu la vie, n'aura que de la honte de luy avoir donnée. Le pronom, *la*, estoit nécessaire en cet endroit, il falloit dire : *de la luy avoir donnée*.

M. d'Ablancourt retranche quelquefois les, *il*, lors qu'ils sont fort nécessaires. Exemple : *il fit un grand butin d'hommes & de bétail ; & après avoir fait*

Voiture à
Mademoi-
selle Pau-
let.

Morale
du Sage.

„le dégât par tout & enrichy
 „ses soldats, contraignit les re-
 „belles de se rendre. *Et un peu*
 „*plus bas il ajoute :* il ramena
 „ses troupes dans leurs quartiers,
 „& le Printemps venu convoqua
 „les Estats de la Province ; il fal-
 „loit, *& le Printemps venu ; il con-*
voqua les Estats de la Province.

Ce n'est pas que quelquefois
 il ne faille retrancher les *il*, & en
 voicy un exemple du mesme Au-
 „teur: Cesar se trouve au ren-
 „dez-vous, & dans la plus rude
 „saison de l'année passe les mon-
 „tagnes ; & entrant dans l'Au-
 „vergne surprend le Païs qui se
 „croyoit à couvert. La suppres-
 „sion d'*il*, bien loin d'estre vi-
 cieuse en cet endroit est élégan-
 te, & donne de la force au dis-
 cours.

RETRANCHEMENS E'LE'GANS.

Quelquefois on retranche é-
 légamment les articles.

M. Fléchier, par exemple,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 599
dit dans l'Histoire de Théodo-
se : ils ne regarderent plus dans «
l'entreprise du gouvernement «
l'emportement & la passion «
d'un particulier, mais la gloire «
du nom Romain & l'intérêt «
commun de leur nation. *Après* «
quoy il ajoute : Habitans & Sol- «
dats sortirent ensemble, & char- «
gerent si bien ces barbares qu'il «
n'en resta qu'un tres-petit «
nombre. Rien ne rendroit le «
discours plus languissant que de
mettre l'article, en disant : *Les*
Habitans & les Soldats sortirent
ensemble.

M. Patru dit dans le huitième de ses plaidoyers : *Voisins ,*
parens & amis , hommes , femmes
estoyent là , ce qui est bien plus
élégant que si l'on mettoit l'ar-
ticle *les* par tout, & qu'on dist,
les voisins , les parens , les amis ,
les hommes & les femmes estoyent-
là.. Ces sortes de suppressions
donnent de la force à un dis-

cours, & embellissent beaucoup la diction, sur tout dans le stile Oratoire. Aussi Monsieur Fléchier n'a pas manqué de dire dans l'Oraison Funèbre de Monsieur de Turenne: *Citoyens, Estrangers, ennemis, peuples, Rois, Empereurs le plaignent, & le réverent.* Pour gaster cet exemple, il n'y auroit qu'à ajoûter, *les*, devant tous ces mots substantifs: *les Citoyens, les Estrangers, les ennemis, les peuples, les Rois, les Empereurs le plaignent & le réverent.*

M. d'Ablancourt, dont le caractère est d'estre toujours fort & animé dans son stile, ne manque jamais de faire ces retranchemens élégans lors qu'il en „trouve l'occasion. Les Vaif-
 „seaux, *dit il dans son César*, fu-
 „rent tellement battus de la
 „tourmente qu'ils perdirent &
 „anchres & voiles, & cordages
 „sans qu'on y pût apporter au-
 „cun remede. Et

Et un peu plus bas: *il laissa
armes & vaisseaux pour la garde
de ces Pais.*

Il y a des retranchemens élégans d'une autre nature, lesquels se font en supprimant l'article devant ou après plusieurs mots répétez, dont les verbes sont retranchez. L'exemple le fera entendre: Ce qui couronne la vie de cette Princesse, c'est qu'elle fut toujours égale, mesmes vertus, mesmes re-
traites, mesmes prieres, mes-
me usage des Sacremens, mes-
mes principes, mesmes ré-
gles.

Oraison
funèbre
de la feuë
Reine.

Rien ne rendroit cet exemple plus désagréable que de répéter l'article devant ces *mesmes*, & d'ajouter auparavant, *ce furent*, qui est retranché, en disant: Ce qui couronne la vie de cette Princesse, c'est qu'elle fut toujours égale, ce furent les mesmes vertus, ce

,, furent les mêmes retraites,
 ,, ce furent les mêmes prières,
 ,, ce fut le même usage des Sa-
 ,, cremens, ce furent les mêmes
 ,, principes & les mêmes règles.

Aussi M. d'Ablancourt qui est
 toujours heureux dans ces for-
 tes de figures ne manque pas

Retraite
 des dix
 mille

de dire: *avec vous tous chemins.*

nous sont aisez, tous fleuves gayables, tous païs fertiles. Rien ne
 feroit plus languissant que de di-
 re: *avec vous tous les chemins*
nous sont aisez, tous les fleuves
nous sont gayables, tous les païs
nous sont fertiles.

Vie de S.
 Ignace.

L'article *un*, se retranche
 quelquefois, comme: *ily avoit sur*
les terres grand nombre de Maures.
Il se trouva grand nombre de Sé-
nateurs, & de Chevaliers lors
qu'on délibéra là-dessus, ce qui est
mieux que s'il y avoit, un grand
nombre.

Il y a des rencontres où il
 est élégant de retrancher les

verbes, lors qu'il est facile de les
 sous-entendre, comme: Il leur « ^{Histoire}
 déclara la guerre, & la com- « ^{de Theo-}
 mença par un combat, où ils « ^{dose.}
 furent vaincus, Masuccable- «
 se à mort, & Firme mis en «
 fuite. «

En voicy encore un excel-
 lent exemple de M. Racine dans
 son remerciement au frere de feu
 M. Corneille. Vous sçavez, «
 Messieurs, en quel état se «
 trouvoit la Scène François «
 lors que Corneille commença «
 à travailler; quel désordre, «
 quelle irrégularité: nul goût, «
 nulle connoissance des vérita- «
 bles beautés du Théâtre: les «
 Auteurs aussi ignorans que les «
 spectateurs: la plupart des su- «
 jets extravagans & dénuez de «
 vray-semblance: point de «
 mœurs, point de caractère: La «
 diction encore plus vicieuse «
 que l'action: en un mot tou- «
 tes les règles de l'Art, celles «

„même de l'honnêteté & de
„la bienséance par tout vio-
„lées.

Cette période qui est toute pleine de force & de vivacité, deviendrait fade & languissante, si l'on y ajoutoit ce qui y est retranché, & qu'on dist : Il n'y avoit nul goût, & nulle connoissance des véritables beautés du Théâtre; les Auteurs paroissent aussi ignorans que les spectateurs; la plupart des sujets estoient extravagans & dénués de vray-semblance, il n'y avoit point de mœurs, ni de caractère, la diction estoit encore plus vicieuse que l'action; en un mot les règles mêmes de l'honnêteté, & de la bienséance estoient par tout violées.

Un autre Auteur qui écrit avec beaucoup de politesse & de jugement, dit en parlant de Sénèque : Sa latinité n'a rien

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 605
 de celle du temps d'Auguste, rien de facile, rien de naturel; toutes pointes, toutes imaginations, qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumière de Grèce ou d'Italie. Ce seroit gâster cet exemple que de mettre: *ce sont des pointes, ce sont des imaginations, &c.* Cette suppression de verbe rend l'expression plus naturelle, plus vive, & plus agréable.

C'est à l'imitation de ces exemples, que le Traducteur du Panegyrique de Théodose le Grand a dit: On sçait en quel estat se trouvoit alors cette Ville; quels ravages, quelles défolations; nul repos, nulle espérance de paix & de tranquillité; la République renversée & presque anéantie; les nations barbares déchaînées contre-elle, l'Empire Romain en proye à ses ennemis

Quelquefois il est à propos de retrancher le nominatif du verbe, comme en cet exemple, tiré de la vie de S. Ignace. *Je vous le rends tout, & le remets à vostre divine volonté*; ce qui est mieux que: *je vous le rends tout, & je le remets*; ainsi quand le mesme Auteur a dit dans le mesme Livre: *Vostre révérence entre les mains de laquelle je me remets, & je m'abandonne tout-à-fait*. Il n'a pas si bien parlé, que s'il avoit retranché le second *je*, en disant: *Vostre révérence entre les mains de laquelle je me remets, & m'abandonne tout-à-fait*.

Oraison
Funébre
de M. de
Turenne.

Il y a aussi de la grace à retrancher à propos les, &, comme: *Peut estre est-ce une punition de nostre orgueil, de nostre ambition, de nos injustices*; ce qui a beaucoup plus de force, que si un &, lioit le dernier membre de la phrase avec les autres de cette sorte: *Peut-estre est-ce une*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 607
*punition de nostre orgueil, de nô-
tre ambition, & de nos injustices.*
Aussi le mesme Ecrivain n'a pas
manqué de dire dans une au-
tre Oraison; *Ne pensons donc à*
cette gloire, à cet éclat, à ces di-
gnitez, que pour reconnoître le bon
usage qu'elle en a fait.

Oraison
Funèbre
de mada-
me de
Montan-
sier.

En voicy encore un autre
exemple de M. Mascaron, dans
l'Oraison Funèbre de Monsieur
de Turenne: Comme on voit
la foudre conceüe presque en
un moment dans le sein de la
nuë, briller, éclater, frapper,
abattre. Ces premiers feux
d'une ardeur militaire sont à
peine allumez dans le cœur du
Roy, qu'ils brillent, éclatent,
frappent par tout.

Cela fait voir que si les liai-
sons servent quelquefois à don-
ner de la douceur au discours,
& à le rendre plus uny, elles
peuvent aussi luy oster de sa for-
ce; & voicy un exemple où ce-

„la est assez sensible: les jeu-
 „nes gens furent remplis d'un
 „zele ardent, & ils eleverent
 „leur courage afin d'imiter les
 „actions que vous approuviez,
 „& il n'y eut pas un seul Ci-
 „toyen qui ne formast le mesme
 „dessein. Ces deux, &, ren-
 dent la phrase languissante; il
 falloit retrancher le premier, &

Tradu-
 tion du
 Panegyri-
 que de
 Trajan,
 par M.
 l'abbé
 E. prit.

„dire: les jeunes gens furent
 „remplis d'un zele ardent; ils
 „eleverent leur courage afin
 „d'imiter les actions que vous
 „approuviez; & il n'y eut pas
 „un seul Citoyen qui ne for-
 „mast le mesme dessein.

Lorsque le sujet qu'on traite
 demande un peu de feu & de
 mouvement, les périodes cou-
 pées sont à propos; car elles ont
 je ne sçay quoy de fort & de
 mâle, qui est peut-estre un des
 plus grands ornemens du langa-
 ge; au lieu qu'en applanissant
 toutes choses par le moyen des

liaisons, on tombe dans une petite afféterie, qui n'a ni pointe ni aiguillon ; Et comme il est certain, dit un Ancien, que si ^{Longin, Traité du Sublime,} on lioit le corps d'un homme qui court, on luy feroit perdre toute sa force ; de mesme si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons, & de ces particules inutiles, vous luy oltez toute son impétuosité, & toute la liberté de sa course.

R. E V A N C H E.

Revanche est féminin, *ma revanche*, & non, *mon revanche*, comme on parle en certaines Provinces : *Diogene disoit d'un* ^{Apopht. des anciens,} *mauvais Luteur qui s'estoit fait Médecin, que c'estoit pour avoir sa revanche de ceux qui l'avoient jetté par terre.*

R H E T O R I C A T I O N.

C'est un mot de nouvelle estampe, dont il est facile d'abuser ; il peut déplaire aisément, à moins qu'il ne soit employé

aussi à propos que dans cet exemple.

„ Mon dessein n'est point icy
 „ d'expliquer physiquement les
 „ fonctions & la manière d'agir
 „ de nostre esprit ; ni aussi d'exa-
 „ gerer par de vaines Rhétori-
 „ cations , les merveilles d'un
 „ estre qui semble parcourir la
 „ terre & les Cieux sans se mou-
 „ voir.

Et encore ne sçay-je si l'Au-
 teur de cet exemple , n'auroit
 point mieux fait de mettre un
 autre mot.

RICHESSE.

On se sert quelquefois éle-
 gamment de ce mot au singu-
 lier, au lieu du pluriel : & Made-
 moiselle de Scudery dit presque
 toujours *la richesse*, pour, *les ri-*
 „ *chesses* : les avarés, *dit-elle*, ne
 „ se soucient pas des moyens
 „ dont ils se servent ; & tout ce
 „ qui leur peut faire trouver *la*
 „ *richesse*, leur paroist équitable :

Entretien
 sur l'ava-
 rice.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 611
& quelque pages plus bas : *L'avare n'aime que la richesse, & est plus ingrat qu'un autre.*

RIDICULISER.

M. Ménage aime ce mot, il affecte même de s'en servir : le Pere Bouhours, *dit-il, dans son avis au Lecteur*, a repris mes Remarques en me *ridiculisant*. Il a même commencé son Livre par me *ridiculiser*. Cependant je doute que ce terme soit aussi bon que M. Ménage l'a voulu faire passer dans ses Observations, car il en parle comme d'un mot excellent. Je ne le condamne pourtant pas, il peut avoir sa place, comme :

Cy gist de burlesque mémoire
Lubin qui mit toute sa gloire
A *ridiculiser* autrui,
Mais quelque chose qu'il pût dire ;
Charbonner, barbotiller, écrire,
Il ne fit rien si grotesque que luy.

RIEN MOINS, PAS MOINS,
J'ay remarqué qu'on se sert
Cc vj

souvent mal à propos de *rien moins* ; combien de fois, par exemple dit-on : *il n'y va rien moins que de la vie : vous ne risquez rien moins que l'Eternité*. Les méchans ne perdent *rien moins que le Ciel*, pour : *il n'y va pas moins que de la vie, vous ne risquez pas moins que l'Eternité, les méchans ne perdent pas moins que le Ciel*. Cependant des personnes polies font ces sortes de fautes, & ne considèrent pas que *rien moins* nie au lieu d'affirmer ; & qu'ainsi il ne faut s'en servir que dans les propositions négatives, comme : *les hypocrites ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent. Il me desobeit en tout, & ne fait rien moins que ce que je luy commande*. Mais quand on affirme il faut se servir de *pas moins*, & non de *rien moins*, comme :
 „ l'homme est si foible depuis son
 „ péché qu'il ne faut pas moins
 „ que la grace toute puissante du

DE LA LANGUE FRANÇ. 613
Sauveur pour le relever de sa
chute.

Les Casuites qui soutien-
nent qu'on n'est pas obligé d'ai-
mer Dieu, ne sont pas moins
que des Impies & des Athées.

R I M E.

La rime est vicieuse en Pro-
se, comme: *le divertissement de
la Comédie est un obstacle à la bon-
ne vie.* Il faut changer le mot
de bonne vie, qui rime à Co-
medie, & dire par exemple: *le
divertissement de la Comédie est un
obstacle à la vertu:* ainsi Made-
moiselle de Scudery est tombée
dans une petite négligence de
dire comme elle fait dans sa Mo-
rale du monde: *les eaux jallissan-*
tes sont plus vives & plus rejoins-
santes que les tranquilles & les
dormanses. Voilà trois rimes de
suite.

Extraction
de l'inéga-
lité.

Les rimes ne doivent pas seu-
lement s'éviter dans la chute
des périodes, & dans la fin des

614 REFL. SUR L'US. PRES.

membres qui composent les périodes ; elles s'évitent encore dans le commencement & dans la suite du discours. Mais il ne faut pas se contenter de rejeter les terminaisons tout-à-fait semblables , il faut se garder même de tout ce qui approche de la rime , & de ce qu'on appelle consonance , comme : *amertume , fortune , soleil , immortel , &c.*

RISQUE.

Ce mot est féminin. *Il a couru de grandes risques.* M. Ménage le fait masculin , mais il n'est pas suivi en cela de beaucoup de monde.

ROMPEMENT.

Ce mot n'est bon que dans le figuré , ainsi *rompement de teste* se dit , pour *importunité , bruit importun* ; on peut dire encore au pluriel des *rompemens de teste insupportables*. Mais on ne dira pas *le rompement d'une teste*.

ROULER.

C'est un terme qui se dit élégamment dans le figuré en certaines occasions, comme : *toute la vie civile roule sur le secret ; son discours n'a roulé que là-dessus ; rouler quelque chose en soy-mesme.*

RUSTICITÉ.

Ce n'est point pour examiner si ce mot est en usage que je fais cette remarque, car je ne crois pas que personne en doute. Mais c'est pour faire voir ce qu'il signifie, & le sens estendu qu'il renferme ; Je dis donc qu'il marque une certaine maniere basse & grossière, tant dans les paroles que dans les actions, laquelle est opposée directement à ce que nous appellons *urbanité*. Il étoit difficile de donner des exemples de tous les défauts à quoy on peut appliquer le mot de *rusticité* ; j'en mettray seulement icy quelques-uns pour mieux

616 REFL. SUR L'US. PRES.
faire connoître l'usage de ce terme.

On appelle *rusticité*, faire des contes que tout le monde sçait; & qui sont si communs qu'il n'y a que les nourrices & les bonnes gens qui s'en entretiennent. Celuy-là, par exemple, tomberoit dans ce défaut, qui, dans une conversation d'honnêtes gens où l'on feroit des contes plaisans sur les Predicateurs, ce qui arrive assez ordinairement, croiroit bien regaler la compagnie, en disant: qu'un jour un Predicateur étant dans l'ardeur de son discours, & demandant avec beaucoup d'emotion, *où mettray je mon Saint?* un goguenard qui s'ennuyoit se leva pour s'en aller, & cria tout haut au Predicateur, *voilà ma place que je lay laisse.* Ce conte dont se pare néanmoins un certain Auteur qui nous a voulu donner des règles pour plaire est trop

Réflexions
sur ce qui
peut plai-
re & dé-
plaire
dans le
comm
du mon-
de.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 617
trivial & trop usé pour estre dit
par des gens d'esprit; & cela
n'est plus bon que pour divertir
les crocheteurs & les gens du
Pont-neuf.

On appelle *rusticité*; ne pou-
voir écouter une histoire sans
dire qu'on la sçait, & qu'on l'a
déjà oüy dire cent fois; ou quand
une personne parle lentement,
de courir au devant de ce qu'il
veut dire, & de luy prester nos
paroles, comme si nous croyions
qu'il en eust besoin. Il y a des
gens qui se tiennent fort offen-
sez de ce procédé, & sur tout
quand ils se piquent de bien
parler; car ils font alors comme
ces riches Marchands, qui se fi-
gurent que c'est leur faire af-
front que de leur offrir de l'ar-
gent; comme si l'on croyoit qu'ils
eussent besoin de la bourse d'au-
truy.

Galatée
ou art de
plaire
dans la
conversa-
tion.

On appelle *rusticité*: garder
un fier silence dans une honne-

ste compaignié, tandis que les autres parlent tour à tour ; comme si l'on ne daignoit pas s'entretenir avec eux, & qu'on ne voulust pas, pour ainsi dire, payer sa part de l'écot. Ou parler si viste & si inconsidérément, qu'on se laisse pousser au delà de sa pensée, comme les lévriers que l'impétuosité emporte au delà de leur gibier.

On appelle *rusticité* ; estre toujours à contrefaire les actions & les manières d'autrui : railler dans les sujets les plus sérieux ; tourner en ridicule les choses saintes ; n'épargner dans sa belle humeur ni la religion ni ses mystères : Faire des allusions grossières, & des railleries fades comme celles dont nous avons parlé, en traitant des équivoques de pointes ; ce défaut est tres-fréquent, parce que la plûpart du monde se mêle de plaisanter ; & qu'il n'y a que

tres-peu de gens qui ayent du naturel pour railler agréablement. La raillerie & les pointes ne peuvent estre bien faites que par des esprits délicats, prompts, & qui fournissent sur le champ : mais les personnes qui ont l'esprit grossier & matériel, ne doivent pas s'en mêler. Il y en a mesme qui ont du feu, qui ont l'imagination féconde, & qui n'y réussissent pas.

Galatée
ou art de
plaire
dans la
conversa-
tion.

On appelle *rusticité* : user de termes sales & deshonnêtes, employer des expressions basses & qui ne sont que du peuple, dire crûment les choses sans aucun égard à la bienséance ; car il y a des mots qui pour n'estre pas mal honnêtes tout-à-fait, ne laissent pas d'avoir quelque chose de choquant dans le son & dans la signification ; il faut les éviter, & en substituer d'autres à la place, qui fassent entendre plus honnêtement ce qu'on veut dire.

On appelle *rusticité* : vanter sans cesse sa naissance , parler toujours de ses revenus ; ne taire jamais quand on est une fois à parler de soy ou des siens ; paroître trop délicat & trop pointilleux ; s'offenser de tout ; se choquer de la moindre familiarité qu'on aura prise ; exiger des remerciemens dans les formes pour les moindres services ; se piquer trop aisément ; estre d'une amitié si fragile , qu'il faille que ceux qui sont avec nous prennent autant garde à eux , que s'ils estoient parmy des vases de cristal & de porcelaine.

On appelle *rusticité* : tenir des discours à contretemps & hors de saison , comme : de faire le Prédicateur & parler de prières & de méditations parmi de jeunes gens qui ne sont avec vous que pour se divertir , & pour jouer. Faire le familier avec ceux à qui l'on doit du respect ; dire son senti-

ment à tout propos sans en estre prié ; s'ingérer à parler lors qu'on n'est pas de la compagnie ; estre si ménagé d'honnêteté, qu'on n'en fasse précisément que ce qu'on doit, comme s'il s'agissoit d'un paiement où l'on craignist de donner du sien, sans prendre garde que c'est là le vrai moyen qu'on ne nous en ait point d'obligation.

On appelle *rusticité* : s'opposer sans cesse aux plaisirs & aux divertissemens honnestes de ceux avec qui nous vivons ; contredire tout ce qu'on nous dit ; n'estre jamais du sentiment de personne ; vouloir toujours demeurer maître dans des questions mesmes de néant ; appuyer tout ce qu'on dit d'un, *voulez-vous gager*, ou de quelqu'autre terme semblable. Cette rusticité est la vraie marque qu'on n'a point eu d'éducation dans sa jeunesse ; elle nous fait ressembler

à ces arbres épineux & sauvages, qui viennent d'eux-mêmes dans les campagnes, & dont personne n'a pris soin, au lieu que ceux qui ont esté bien instruits ressemblent à ces arbres cultivez & domestiques que l'adresse & les soins du Jardinier, ont rendu souples & flexibles.

On appelle *rusticité*: ne sçavoir donner d'autres marques de son admiration qu'un certain hurlement, ou je ne sçay quel bruit du gosier, qui ressemble à celui que font les rouës d'un chariot; demeurer tout interdit & presque se passer à la veüe d'une belle chose qui nous surprend; faire dans une conversation autant de mouvemens que si l'on preschoit; ne pouvoir dire la mesure d'aucune chose, qu'on apporte aussi-tost sa jambe ou son bras pour exemple, ou qu'on n'en fasse la mesure soy-mesme,

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 623
en écartant plus ou moins la
main. C'est une grossièreté qu'il
faut laisser au menu peuple : On
doit bien considérer la mesure
de la chose, & puis la marquer
par les termes que nostre Lan-
gue nous fournit, comme sont
un pied, un pouce, une toise,
une coudée, &c. A quoy bon
parler par signe quand on a des
termes pour s'expliquer.

On appelle encore *rusticité* :
ne pouvoir parler du cris de quel-
que animal qu'on aura ouï sans
le contrefaire aussi-tost. S'il s'a-
gist d'un loup, par exemple,
d'un serpent, d'un chien, &c.
il y en a qui hurlent en pleine
compagnie, qui sifflent, qui a-
boyent, &c. Ou ne pouvoir ra-
conter certaines choses, sans les
représenter en mesme temps
d'une manière quelquefois fort
incommode à celui qu'on en-
tretien. Il se trouve des gens,
par exemple, qui ne peuvent

vous dire qu'on les a poussez, qu'ils ne vous poussent aussi-tost: s'ils vous parlent de quelques menaces qu'on leur a faites, ils ne manquent point d'en contre-faire les signes, & de vous menacer vous-mêmes. Tout prests à vous donner quelque rude coup s'ils le jugent nécessaire, pour vous mieux faire entendre ce qu'ils veulent dire. Cette grossièreté est fort ordinaire; & il y a des personnes polies d'ailleurs qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes.

Enfin on appelle *rusticité*: ne pouvoir faire un reproche honnêtement; ne sçavoir se plaindre qu'on ne se mette en colère; mal traiter de paroles un honneste homme, & luy dire des injures de halle, ne prenant pas garde que c'est là le caractère des harangeres, & de tout ce qu'il y a de plus vil parmy le peuple; ce défaut est aussi la
marque

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 625
marque infallible d'un esprit
grossier , & d'un homme de
néant, qui ne pouvant se défendre
avec esprit a recours aux injures
qui ne luy coûtent rien.
C'est pourquoy on reprend avec
raison Homere de n'avoir pas
pris garde que ce n'est gueres la
mode entre les Héros de se dire
des injures de crocheteur, &
qu'Achilles pouvoit bien reprendre
Agamemnon sans l'appeller *yvrogne*, & *teste de chien*.
Voilà une legere idée de ce
qu'on entend d'ordinaire par le
mot de *rusticité*, & je crois en
avoir assez dit, pour en marquer
l'usage.

S

SAGACITE'.

C E mot s'est estably, & il
est mesme du bel usage.
D d

Réfle.
tions sur
la Philo-
sophie.

Cét Auteur a pénétré par la sagacité de son esprit, ce qu'il y avoit à approfondir dans la Logique.

DES SAGES-FEMMES,
DES SAGE-FEMMES.

Il faut écrire *des Sage-femmes*,
& non, *des Sages-femmes*; parce
que, *Sage-femme* est considéré
comme un seul mot.

DE SANG FROID,
DE SENS FROID.

C'est le sentiment de M. Ménage & celui de presque tout le monde, qu'il faut dire, *de sang froid*, à l'imitation des Italiens qui disent: *di sangue freddo: l'amazzò di sangue freddo*. Quelques Ecrivains néanmoins disent, *de sens froid*, & entr'autres l'Auteur des entretiens sur la pluralité des mondes: On a esté
„réduit à dire que les Dieux
„estotent pleins de Nectar lors
„qu'ils firent les hommes; &

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 627
que quand ils vinrent à re-
garder leur ouvrage *de sens*
froid, ils ne purent s'empescher
de rire.

S A N T E'.

M. Ménage se trompe de
croire que ce mot n'a de pluriel
que lors qu'il signifie les santez
qu'on boit. On dit fort bien &
en bon François, *toutes les santez*
ne sont pas si fortes que la vôtre,
il y a des santez foibles qui succom-
bent d'abord.

S A P I E N C E.

Il y a de certaines occasions
où ce mot peut avoir entrée ; &
j'ay veu un grand nombre de per-
sonnes fort délicates dans la Lan-
gue, qui approuvent cette phra-
se de M. Sarazin. *Ceux que l'U-*
nivers a respectez comme les Le-
gislateurs de la sapience.

Sarazin
Dialogue.

S A T I E' T E'.

Satiété est un mot élégant &
qui se dit avec beaucoup de gra-
D d ij

628 REFL. SUR L'US. PRES.
ce. M. Fléchier s'en sert fort à
propos dans l'Histoire du Car-
„dinal Commendon. Il préve-
„noit la fatiété que donne une
„affiduité affectée ; & il sem-
„bloit renouveler & augmen-
„ter son crédit par ses absen-
„ces.

SATISFAIRE A SON ENVIE.

SATISFAIRE SON ENVIE.

On dit *satisfaire à son envie*,
satisfaire à ses desirs, beaucoup
mieux que : *satisfaire son envie*,
satisfaire ses desirs ; cependant on
dit *satisfaire quelqu'un*, & non, à
quelqu'un ; & voicy la règle qu'on
doit suivre en cela : quand il
s'agit de la personne directe-
ment, il ne faut point mettre
le datif, *satisfaire les gens*, *satis-*
faire tout le monde, *j'ay fait cela*
pour le satisfaire, & non, *pour*
luy satisfaire, mais s'il s'agit des
passions de la personne, comme
de son avarice, de son ambition,
il faut mettre le datif, *satisfai-*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 629
*re à son avarice , satisfaire à son
ambition ; c'est ainsi que Mal-
herbe a dit :*

En vain pour satisfaire à nos lâches envies
Nous passons près des Rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris & ployer les genoux ,
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont comme nous hom-
mes ,

Veritablement hommes ,

Et meurent comme nous.

SCAVANT HOMME,
HABILE HOMME.

A considérer les choses de
prés, ces deux termes n'ont pas
le mesmes sens ; & un des hom-
mes qui a le mieux entendu nô-
tre Langue suppose mesme que
l'un est différent de l'autre ; *en-
core, dit-il, qu'il y ait grande dif-
férence entre un homme sçavant &
un homme habile , je suis obligé
néanmoins de vous faire voir , &c.*
Cette différence consiste en ce
que le mot de *sçavant homme* ,
marque seulement une mémoire
remplie de beaucoup de choses

M. le
Maître
plaid. 4.

appries par le moyen de l'estude & du travail, au lieu que le mor d'*habile homme* encherit sur cela, il suppose toute cette science, & ajoute un génie élevé, un esprit solide, un jugement profond, un discernement estendu. C'est ce qui a fait dire à la mesme personne, en parlant contre un Professeur du Collège de la „ Marche ; il peut devenir sça-
 „ vant par l'estude & par le tra-
 „ vail, mais non pas habile hom-
 „ me ; parce qu'il trouvera bien
 „ dans les Livres de quoy remplir
 „ sa mémoire, mais non pas de-
 „ quoy élever la bassesse de son
 „ génie & fortifier la foiblesse de
 „ son jugement.

SÇ A V O I R, S A V O I R.

La raison est pour savoir sans *s*, venant de *sapere* qui se dit en ce sens chez les Italiens, *non sapere che far*. Mais le plus grand usage est pour *sçavoir* avec un *t*.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 631
Ainsi il faut écrire *sçavoir*, & non,
savoir.

SCÉLÉRAT.

Scélérat ne se dit qu'au masculin, *c'est un scélérat*; mais on ne dit pas en parlant d'une femme qui n'aura ni piété, ni religion, *c'est une scélérate*, il faut se servir de quelqu'autre terme. On dit pourtant: *une ame scélérate*.

SE au lieu de SON.

Il y a des occasions où le pronom réciproque *se* est mieux que le pronom *son*, par exemple, ce seroit une faute de dire: *il prit son épée & ouvrit son sein soy-même*, il faut: *& s'ouvrit le sein soy-même*, ce seroit encore mal dit: *il a passé l'épée au travers de son corps*, il faut: *il s'est passé l'épée au travers du corps*; d'où il est facile de voir qu'il faut dire aussi, *il luy passa l'épée au travers du corps*, & non, *il passa son épée au travers de son corps*. De ce principe il s'ensuit aussi qu'on doit dire: *lavez-*

vous les mains, & non, *lavez vos mains*; parce qu'on dit: *se laver les mains*, & non, *laver ses mains*, de même: *lavez-vous la bouche*, & non, *lavez votre bouche*, parce qu'on dit: *se laver la bouche*. Ces exemples en peuvent faire entendre plusieurs autres qui ne me viennent pas à présent dans l'esprit.

SECOND, SECOND.

M. Ménage qui veut qu'on écrive comme on parle, dit qu'il faut écrire *segond*, puis que c'est ainsi que l'on prononce; mais il se trompe, car il y a un usage pour l'orthographe que la raison veut que l'on suive: & Quintilien même qui conseille d'écrire comme on parle, parce que les caractères ne sont inventez que pour exprimer les sons, avouë néanmoins que si l'usage a prévalu, il faut le suivre.

*Nisi
quod con-
suetudo
obtinuerit,
sic scriben-
dum quid-
que judico
quomodo
sonat.
Quintil.
inst. orat.
lib. 1. cap.
7.*

SECOURABLE.

Ce mot signifie une person-

DE LA LANGUE FRANÇ. 633
ne qui se laisse aisément toucher
aux miseres d'autrui, & qui fait
ses efforts pour secourir les mal-
heureux. *C'estoit un homme doux
& secourable*, dit M. Fléchier
dans l'Oraison Funébre de M.
de la Moignon.

JEUX SÉCULAIRES,

JEUX SÉCULIERS.

On ne dit *jeux séculiers* qu'en
parlant des jeux ordinaires qui
sont en usage parmy les person-
nes Laïques, & qui sont indignes
des Ecclesiastiques, & de ceux
qui par leur profession sont plus
étroitement engagez à renoncer
au monde & aux plaisirs du mon-
de ; ainsi on dira fort bien, *que
la chasse est un divertissement sécu-
lier, que la paume est un jeu & un
divertissement tout séculier*. Mais il
est à remarquer que si l'on parle
de jeux qui ne conviennent ny
aux personnes Laïques, ni aux
personnes retirées du monde ; on
ne doit point appeller ces jeux,

D d v.

des jeux séculiers parce qu'en disant d'un divertissement, que c'est un divertissement tout séculier ; c'est supposer que si ce plaisir ne convient pas aux Ecclesiastiques, les Laïques néanmoins le peuvent prendre innocemment. Ainsi ce ne seroit pas parler avec exactitude de dire : *la Comédie & l'Opéra, les Bals & les Dances sont des divertissemens séculiers ; les jeux de hazards sont des jeux séculiers.*

Jeux séculaires ne se dit qu'en parlant de ces jeux qui dans l'antiquité payenne se célébroient de siècle en siècle ; & qui les appelleroit *jeux séculiers*, ne parleroit pas bien, *c'est par l'autorité des Livres des Sybilles qu'on recommença à célébrer les jeux séculaires.*

Tradu-
Gien de
Saint Cy-
rien.
par M.
Lumbert.

S E' C U R I T E'.

Ce n'est plus une question à faire si ce mot est bon ; l'usage l'a si bien establi qu'il faudroit n'être pas François pour faire

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 635
 difficulté de s'en servir. Il ne si-
 gnifie pas la même chose que
seureté ni *assurance*, il marque
 seulement la persuasion où l'on
 est d'être en *seureté*. Exemple,
 quand ceux qui vivent dans le «
 dérèglement, ne peuvent se ré- «
 foudre à régler leurs mœurs se- «
 lon les vérités qu'ils ont aban- «
 données ; ils mettent toute leur «
 étude à se les cacher, de crain- «
 te de troubler cette paix fautive «
 & cette sécurité trompeuse «
 dans laquelle ils veulent passer «
 leurs jours. «

Eclaircis-
 sement sur
 le Livre
 de la vie
 Monasti-
 que.

SERIOSITÉ.

Seriosité ne se dit guères. M.
 de Balzac s'en sert souvent, la *seriosité des Grecs*, dit-il, *a-t-elle* Lettres
de Balzac
rien qui vaille cette raillerie fière
& impérieuse de vos Romains. Et
 ailleurs: *je n'ay pas fait vœu d'u-*
ne constante & perpétuelle seriosité.
 Mais je ne crois pas que ce mot
 fust bien reçu aujourd'hui.

636 REFL. SUR L'US. PRES.

SERVAGE, SERVITUDE.

Servage ne se dit point en Prose, mais on peut l'employer en Poësie ; & je ne crois pas que M. Godeau soit à reprendre de l'avoir mis en ces Vers cy.

Quand Israël sortit du rigoureux *servage*
Des barbares Egyptiens,
Le monarque des Cieux en brisant ses liens
Le choisit pour son heritage,
Et le combla de mille biens.

Ni le Traducteur de Saint
Prosper, lequel dit avec tant
de grace.

Poëme de
S. Prosper
3. partie.

Nos pieux sentimens, nos loüables desirs,
Nos saintes actions, nos celestes plaisirs
Sont en nous, non de nous, & sont l'unique ouvrage
Du Dieu qui nous tira d'un si honteux *servage*.

SEULEMENT,
au lieu de *mesme*.

Seulement se peut dire au lieu
de *mesme* ; M. de Vaugelas a écrit le contraire ; mais ce qui l'a trompé, c'est qu'il y a des occasions où *seulement* ne se peut pas dire en ce sens. Si l'on demande,

par exemple, *fait-il bien chaud*, c'est une faute, *dit-il*, de répondre: *il fait bien froid seulement*; & il a raison, parce que la proposition est affirmative; mais il n'a pas pris garde que quand la proposition estoit négative, *seulement* se pouvoit dire élégamment au lieu de *me/me*, comme par exemple: *est-il quatre heures, il n'en est pas trois seulement. Bien loin de se fâcher contre luy, il ne luy a pas parlé seulement, il ne luy a pas dit un mot seulement*: on parle tous les jours ainsi, & des Auteurs tres-polis s'expriment de la sorte dans leurs Livres: Les pensées obscures, *dit le Pere Bouhours*, « font semblables à ces femmes « qui vont masquées par les rues, « ou qui se cachent dans leurs « coëffes, il faut les laisser passer « & ne les pas regarder *seulement*. »

La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit.

SI FAIS BIEN MOY.

Il y a peu de gens qui se plaisant à une chose, & qui enten-

dant dire qu'un autre ne s'y
plaît pas, ne fasse cette réponse,
Si fais bien moy, par exemple, si
je dis à un amy qui aimera le
jeu: *pour moy* je n'aime guères à
jouer: il me répondra: *si fais bien
moy*. On dit même: *si fait bien
luy, si font bien eux*. Cette ma-
nière de parler nous vient des
Italiens qui disent *si*, quand ils
veulent affirmer une chose.
Quelques personnes néanmoins
y trouvent à redire: mais elle
me paroît si naturelle, si naïve &
d'ailleurs si usitée que je ne crois
pas qu'on la doive condamner; &
il me semble que cet Auteur s'en
est servi assez à propos qui a dit:

Vie de
Jésus- Ch.
par l'Abbé
de S. Réal.

„ Ce n'est pas au cœur que vont
„ les choses que l'homme mange,
„ ainsi elles ne sçauroient le souil-
„ ler *si font bien celles qui en sor-*
„ tent. Il faut remarquer cepen-
dant que ce terme n'est pas du
haut stile, & qu'il n'est bon que
dans le discours familier.

SILENTIEUX.

Silentieux ne se dit que dans le discours familier, *vous estes bien silentieux aujourd'huy ; vous parlez bien peu.*

SIMPLESSE.

Ce terme peut avoir sa place, & M. de Voiture écrivant à M. Costar qui l'avoit consulté là-dessus, luy dit que *simplesse* se dit encore quelquefois. J'estime pour moy qu'il ne se dit bien que d'une action de simplicité, *c'est une simplesse qu'il a fait*, pour dire que c'est une action de simplicité. Je ne crois pourtant pas ce mot fort usité.

SINISTRE.

Sinistre est un fort bon mot, il y a des gens qui croient qu'il n'est pas bien François, mais il faut n'avoir aucune connoissance de nostre Langue pour oser le condamner. Les Auteurs mesmes les plus nouveaux s'en servent: est-il possible de prévoir

Traduct.
de la se-
conde
Philipp,

„ ce qu'il y aura de sinistre dans
„ les auspices.

Tu as annoncé de faux auf-
„ pices, & comme je l'espere plus
„ sinistrement pour toy que pour
„ la Republique. On dit enco-
re de *sinistres présages*.

SOLDATESQUE.

Soldatesque est tres en usage.
L'Edit fut, dit un habile Ecri-
vain, *que personne ne porteroit les*
armes, excepté la Noblesse, la Sol-
datesque, & les Officiers.

SOLLICITUDE.

Ce mot est fort bon, & aucuns
de ceux qui se piquent de bien
parler, ne font difficulté de s'en
servir; au contraire, ils le regar-
dent comme un terme élégant
qui se dit avec grace.

Midy est sonné, a sonné.

Il faut dire, *midy est sonné*,
dix heures sont sonnées, & non,
a sonné: *l'horloge a sonné*, &
non, *est sonné*, parce que c'est
l'horloge qui sonne les heu-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 641
res, & que ce sont les heures qui
sont sonnées par l'horloge.

SORT, HAZARD.

Il n'y a peut-estre pas dans
toute nostre Langue de termes
plus creux que ceux-là : *le sort*
est aveugle, dit-on d'ordinaire,
cela est arrivé par hazard, *le ha-*
zard gouverne presque tout, mais
l'on ne prend pas garde que *ce*
sort, que *ce hazard* qu'on fait tant
valoir n'est à parler exactement
que nostre ignorance, laquelle
fait qu'une chose qui a en soy
des causes nécessaires & déter-
minées ne nous paroist pas en a-
voir; & que nous ne sçaurions di-
re pourquoy elle est de cette ma-
nière plutôt que d'une autre. Un
homme qui tient des dez ou des
cartes à la main, voit tout égal en
apparence entre luy & celui avec
qui il joue; & dans la veüe de
cette égalité, comme l'a remar-
qué un Auteur, il se forme un
fantôme dans son imagination,

lors qu'il vient à perdre ; il s'imaginaire un *sort* aveugle & capricieux qui s'est déterminé sans raison en faveur de l'autre. Cependant il est certain que le bon ou mauvais jeu dépend d'une détermination particulière de la main qui jette les dez ou qui donne les cartes, laquelle étant supposée, il est très-nécessaire que le jeu vienne de cette façon. Le hazard n'est donc qu'un nom vuide de sens, qu'un grand mot qui ne signifie rien. Cependant comme c'est un terme d'usage il faut s'en servir, mais l'employer pour ce qu'il vaut.

S O U D A I N.

Histoire
de Dun-
kerque.

On se servoit de ce terme il y a quelques années, Et M. Sarazin l'employe en plusieurs endroits, *soudain qu'ils furent reconnus, le dépit d'avoir si-tost lâché le pied, les ramena à la charge.* Et „ un peu plus bas : les assiegez „ creuserent une traverse sur la

main droite qui nous auroit «
fait beaucoup de peine, si Ca- «
stelnaud ne l'eust soudain em- «
portée. Je m'estonne que M.
Charpentier se soit aussi servi
de ce mot. *Il partit soudain pour* Eloge
d'Agessi-
laus,
tirer raison de cette cruauté.

S O U R D R E.

Sourdre signifie, *naître, sortir*,
& se dit proprement des fontai-
nes. On s'en fert quelquefois
dans le figuré; il me semble que
M. d'Ablancourt ne l'a pas em-
ployé mal à propos en cet exem-
ple: comme on vantoit la puis-
sance de César, Pompée dit «
qu'en frappant du pied contre «
terre, il en feroit fourdre des «
légions. Apophr.
des Anc.

S O U S L' E S P E R A N C E,

S U R L' E S P E R A N C E.

Quand il y a un article,
on met *sur*, comme: *sur l'es-*
perance de &c. Il dit qu'il d'Ablan-
court.
n'avoit pas quitté son peuple Commen-
taire de
sur de petites esperances. Mais César.

644 REFL. SUR L'US. PRES.
quand on retranche l'article,
on dit *sous*, comme *sous espérance de*, &c.

S O Û T E N I R.

Ce n'est que depuis quelques années que ce mot se dit en tant de significations, comme : *soutenir* sa réputation, *se soutenir* dans le monde, *soutenir* ses actions, *soutenir* l'opinion avantageuse qu'on a donnée de soy. *Soutenir* les affaires de l'Etat, *se soutenir* dans un discours. Un discours *soutenu*.

S O U V E N A N C E.

Ce mot ne peut avoir de place
que dans le stile plaisant. Je ne
sçay, dit M. de Voiture, si vôtre
serviteur m'a fait l'honneur de
m'écrire quelque chose, je suis
toujours le sien tres-humble,
& il n'y a pas trois jours que je
m'enfermay dans ma chambre
& qu'en *souvenance* de luy, je
chantay une demie-heure, *Pere
Chambaut*.

Lettre à
Mademoi-
selle Pau-
let.

M. Patru s'est servi de ce mot dans l'un de ses Plaidoyez. *Pauvre & souffreteux*, mais il n'est pas à imiter en cela.

SOY-MESME, LUY-MESME

Le Pere Bouhours a fait une tres-bonne remarque là-dessus ; & je crois qu'on y peut ajoûter qu'une règle infaillible pour connoître quand il faut mettre *soy-mesme*, c'est de voir si le pronom réciproque *se* est auparavant. S'il y est, il est indubitable que *soy-mesme* est mieux que *luy-mesme*. *Il s'est tué soy-mesme, il se louë soy-mesme*. Mais quand le pronom réciproque *se*, ne se rencontre pas, on met tantost l'un & tantost l'autre, selon le lieu & l'occasion : On dit néanmoins plus souvent *luy-mesme* : *il y est allé luy-mesme, il me l'a dit luy-mesme*. Ce que je dis icy ne regarde que les personnes ; car quand il s'agit de la chose, il est

646 REFL. SUR L'US. PRES.

ordinairement mieux de dire *soy-mesme*, parce que *luy-mesme* semble trop marquer la personne; encore cela souffre-t'il bien des exceptions.

SPHINX.

M. Charpentier dans sa défense pour la Langue Françoise, fait ce mot féminin, *l'Orateur Hortensius faisoit porter par tout où il alloit une sphinx qu'il avoit eüe de Verrez*. Mais il est plus doux & plus conforme à l'usage présent de le faire masculin, comme fait M. d'Ablancourt dans sa traduction des Apophtegmes des Anciens, *tu as pourtant un sphinx chez toy*.

SPIRITUEL.

Spirituel dans le figuré se dit en deux sens; on s'en sert quelquefois pour marquer qu'une personne a ou n'a pas de l'esprit, ou qu'une chose est faite ou n'est pas faite avec esprit, comme : *c'est un homme fort spirituel, il n'est*

*pas des plus spirituels de ce monde ;
ce Sonnet me paroist fort spirituel ;
ces Vers n'ont rien de trop spirituel.*

D'autrefois on s'en sert au sens de piété & de dévotion, comme : *un Chrestien doit toujours faire quelque lecture spirituelle ;* Et c'est en ce sens que le Révérend Pere Ménestrier de la Compagnie de Jesus s'en est servy dans le Livre qu'il a composé sur les règles des Ballets, où il dit dans l'Epistre, pour empêcher qu'on ne s'estonne qu'un homme de sa profession, se soit mêlé de donner des règles pour la danse : Les Peres de l'Eglise ont traité autrefois de la Musique, de la Poësie, de l'Histoire & des spectacles de leurs temps, c'est ce qui pourra me justifier auprès de certains esprits qui voudroient que l'on n'écrivist que des Livres *spirituels*, quand on est de profession à instruire le public des devoirs du salut.

Tradu-
tion de
Juvenal.

SUBJONCTIF NECESSAIRE.

Exemple: *Si vous estes un homme qui vous endormez dans une molle oisiveté.* Il y a faute en cet exemple, il falloit se servir du subjonctif & dire: *si vous estes un homme qui vous endormiez dans une molle oisiveté, & non, endormez.*

Supposons qu'aucun homme ne sçait cela, il faut ne sçache.

Vie de
S. Ignace.

Il y a lieu de s'estonner que les Seigneurs ne parurent point durant ces tempestes; & que depuis la Conversion d'Ignace personne ne pensast à luy. Je trouve deux fautes dans cet exemple, la première est que l'Auteur a mis *parurent* à l'indicatif, au lieu de dire *parussent* au subjonctif; car jamais avec le verbe *estonner*, nous ne mettons l'indicatif dans ces sortes de phrases, ou le *que* suit immédiatement le verbe; on ne dit pas, par exemple, *il y a lieu de s'estonner qu'il pleut tant*, mais, *qu'il pleuve*

pleuve tant : on ne dit point non plus, qu'il dit cela, qu'il fait cela, je m'estonne qu'il est venu, qu'il va à la Campagne en un si mauvais temps, mais, qu'il dise cela, qu'il fasse cela, qu'il soit venu, qu'il aille à la campagne. L'indicatif ne pourroit se mettre en tous ces exemples, qu'en mettant de ce que au lieu de que, comme : il y a lieu de s'estonner de ce que les Seigneurs ne parurent point durant ces tempestes. Je m'estonne de ce qu'il dit cela, de ce qu'il fait cela; je m'estonne de ce qu'il est venu si-tost, ainsi il falloit dire : il y a lieu de s'estonner que les Seigneurs ne parussent point durant ces tempestes.

L'autre faute est que l'Auteur ayant mis le premier verbe à l'indicatif, met le second au subjonctif dans le mesme ordre que l'autre qu'il met à l'indicatif, car après avoir dit : *il y a lieu de s'estonner que les Seigneurs ne parurent point*, il ajoute, & *que personne*

E c

ne pensast à luy ; cependant les deux verbes se trouvent dans le mesme regime ; si l'un estoit à l'indicatif, il falloit donc que l'autre y fust.

On lit dans l'avertissement d'un Livre, dont le langage est bien plus précieux que correct : *Euthyme & Théagene n'ont point cru qu'il falloit ménager des gens qui ménagent si peu le public* ; ce *falloit* est une faute ; une personne un peu entendüe dans ce qui regarde la délicatesse de nostre Langue, auroit dit : *n'ont point cru qu'il fallust ménager des gens qui ménagent si peu le public, & non, qu'il falloit*. Ce qui fait que cette proposition demande ainsi le subjonctif, c'est qu'elle est négative ; si elle estoit au contraire affirmative, elle demanderoit l'indicatif, & *falloit* seroit alors nécessaire au lieu de *fallut*. Ainsi l'on doit dire : *j'ay cru qu'il falloit. Je n'ay pas cru qu'il fallust*.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 651
*Il croyoit que c'estoit luy. Il ne
croyoit pas que ce fust luy.* Et ainsi
de plusieurs autres exemples qui
sont aisez à entendre.

SUBJONCTIF VICIEUX.

Si l'on fait quelquefois des
fautes, en se servant de l'indica-
tif au lieu du subjonctif; on en
fait aussi fort souvent, en mettant
le subjonctif au lieu de l'indica-
tif. Exemple: On diroit que «
tout l'esprit & toute la science «
du monde *soit* maintenant par- «
my nous, & que tous les au- «
tres peuples *soient* barbares en «
comparaison des François; il «
falloit: *est maintenant parmi nous,*
& que tous les autres peuples sont
barbares en comparaison des Fran-
çois.

*Entretiens
d'Ariste
& d'Eug.*

On diroit, ne demande point
le subjonctif, il veut l'indicatif,
& ce ne seroit pas tout-à-fait
bien parler, *on diroit que vous le*
sçachiez, pour, on diroit que vous

le sçavez : On diroit qu'il soit malade, pour, on diroit qu'il est malade : on diroit qu'il aille pleuvoir, pour, on diroit qu'il va pleuvoir. Il n'en est pas de, on diroit, comme de il semble, quoyque ce soit la mesme chose pour le sens. Il semble, gouverne le subjonctif, comme : il semble que tout soit fait pour me nuire. Il semble que tous les autres peuples soient barbares en comparaison des François.

SUBTILITE' D'ESPRIT,

DELICATESSE.

Ce sont deux termes fort différens, on dira d'un scolastique grand chicaneur, *qu'il a de la subtilité*, mais non pas, *de la délicatesse*. La subtilité s'accorde quelquefois avec l'extravagance, & les Casuites relâchez n'en font qu'une trop bonne preuve. Mais pour *la délicatesse* de l'esprit, *la délicatesse* des pensées, elle ne s'accorde qu'avec le bon sens & la raison : il seroit diffi-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 653
 cile de la bien définir. Elle est
 de la nature de ces choses qui se
 comprennent mieux qu'elles ne
 s'expriment; c'est sans doute
 pour cela que le Révérend Pe-
 re Bouhours, après avoir si bien
 expliqué ce que c'est qu'un mor-
 ceau délicat, dit que si on luy
 demande ce que c'est qu'une
pensée délicate, il ne sçait ou-
 prendre des termes pour s'ex-
 pliquer.

Lamanié-
 re de bien
 penser
 dans les
 ouvrages
 d'esprit.
 2. Dialog.
 pag. 159.

SUBVENIR, SURVENIR.

Ces deux verbes n'ont pas le
 mesme sens, & ceux qui parlent
 avec le plus de politesse y met-
 tent une grande différence: *sur-*
venir marque toute autre chose
 que *subvenir*, comme: *la nuit sur-*
vint tout-à-coup. Mais on dit,
subvenir à la nécessité de quel-
 qu'un, *subvenir* à la dépense, &
 non, *survenir*.

Exemple: Ces ordres sem-
 bloient nécessaires pour subve-
 nir aux dépenses de la guerre.

Mémoires
 de M. de
 la Rochs-
 foucault.

Vie de S.
Ignace.

„ Ce fut alors que le Ciel sus-
„ cita Ignace de Loyola pour
„ subvenir aux nécessitez du
„ monde Chrestien.

LA SUPERBE, L'ORGUEIL.

La superbe est en usage, c'est
une fausse délicatesse que de re-
jetter ce mot, qui est au moins
reçu dans le stile de dévo-
tion.

SUPERFLUITEZ DE PHRASES.

Je comprends sous ce terme
certaines phrases qu'on peut ap-
peller *oisives & hors d'œuvre*,
c'est à dire, qui ne font aucu-
ne fonction dans le discours. En
voicy un exemple qui fera mieux
entendre ce que je veux dire ;
ce sont les premières paroles
de la Préface d'un Livre nou-

Réflexion
sur ce qui
peut plai-
re, &c.

„ veau : Tout le monde désire
„ de plaire ; & naturellement on
„ s'étudie à se rendre agréable
„ au gens que l'on pratique, &
„ avec lesquels on entretient
„ quelque sorte de commerce.

Quoyque tous les hommes cherchent avec beaucoup de soin l'Art de plaire ; il en est peu qui y réussissent, ils ont toujours dans leur manière quelque chose de désagréable.

De quel usage est cette première phrase ; *tout le monde desire, &c.* n'est-elle pas là au contraire entièrement inutile & tout-à-fait hors d'œuvre ? La seconde qui commence par *quoyque*, fait tout en cet endroit ; & c'est par celle-là aussi qu'il falloit commencer tout d'un coup, ou elle devoit estre ostée entièrement pour laisser quelque fonction à la première, qui ne se trouve là que comme une pierre détachée qui ne sert de rien. Il est vray que l'ouvrage d'où cet exemple est tiré, n'est pas fort recommandable par la diction, non plus que par les choses qu'il renferme. Mais aussi comme cette faute n'est pas si grossière que de

656 REFL. SUR L'US. PRES.

bons Ecrivains ne la puissent faire, j'ay crû qu'il n'estoit pas inutile de la remarquer.

SURGIR.

M. Danet dit dans un certain Dictionaire, que ce verbe est vieux ; il est pourtant en usage ; & plusieurs bons Auteurs ne font pas difficulté de s'en servir.

Surgir au port.

SURVIVRE.

Survivre régit quelquefois l'accusatif aussi bien que le datif.

Mémoires
de M. de
la Roche-
foucault.

„ Le Roy ne l'ayant survécu que
„ de quelques mois laissa à la
„ Reine l'establissement de ses
„ ordres de Finances.

M. le
maître
Plaid. 28.

„ C'est un malheur extrême
„ de survivre la perte de son in-
„ nocence.

Vie du
Cardin.
Comm.

„ Antoine le plus jeune de
„ tous, ayant survécu tous les
„ autres fut l'unique héritier de
„ Cominendon.

SYNONIMES.

Les mots *Synonimes* ne sont

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 657
bons en François que lors qu'ils
encherissent sur d'autres, ou
qu'ils les éclaircissent. Il faut se
souvenir de ce que dit Quinti-
lien, qu'un mot qui ne sert ni
au sens ni à la grace du discours
est toujours vicieux. Exemple:
Longin entend par le sublime ce qui Préface
fait qu'un ouvrage, enleve ravit, sur Lon-
transporte: ces trois mots sont gin.
semblables, mais néanmoins ils
sont élégans, parce qu'ils enche-
rissent l'un sur l'autre.

Les phrases Synonymes sont
encore fort vicieuses en nostre
Langue; & à moins qu'il n'y ait
de la nécessité à s'en servir pour
éclaircir une chose obscure, on
les doit toujours éviter.

T

TANCER.

CE mot signifie *gronder, blâ-*
mer, menacer, reprendre. C'est
E. c. v.

658 REFL. SUR L'US. PRES.

un verbe un peu vieux. M. d'Ab-
blancourt ne laisse pas quelque-

Apo-
phtegma.
des An-
ciens.

„ fois de s'en servir : ceux de
„ Numance tançant leur jeu-
„ nesse de ce qu'elle fuyoit; c'est
„ bien le même troupeau, dit-
„ elle, mais ce n'est plus le mes-
„ me Pasteur.

TANT DE SI BELLES ACTIONS.

Plaid. de
M. Patru.

„ *Exemple*: La sincérité de
„ cœur dont l'Evangile nous fait
„ tant de si saintes leçons est sans
„ doute le partage des grandes
„ ames.

On ne parle plus aujourd'huy
de la sorte, *tant de si* ne se dit
point; il falloit mettre un, &
entre-deux, *tant & de si saintes*
leçons; & c'est ce qu'a pratiqué

Oraison
funèbre de
Seu M. de
Turenne.

„ M. Fléchier: où peut-on trou-
„ ver *tant & de si* puissans exem-
„ ples dans les actions d'un hom-
„ me dévoué au service du Prin-
„ ce & de sa Patrie.

T A S T E R.

Taster au sens de goûter d'u-

ne viande, n'est pas bon dans le
 stile noble & élevé; mais dans
 le discours familier, il est quel-
 quefois meilleur que goûter; &
 le Pere Tarteron s'en est servy
 fort à propos, quand il dit:
 Vous faites lever un plat à un «
 Valet de dessus la table, en le «
 portant, il *taste* un peu de la «
 sauce, le ferez-vous pendre «
 pour cela? «

Tradu-
 tion
 d'Horace
 Satyr. 3.
 liv. 1.

Taster pour sonder les senti-
 mens d'une personne est de
 grand usage, comme: *essayez de*
pénétrer ses pensées, sondez ses
sentimens, tastez-le un peu. On dit
 aussi *taster le poux.*

Du CHANGEMENT DES TEMPS *dans les verbes.*

Il est souvent à propos de
 changer le préterit en présent,
 & de parler d'une chose déjà
 faite, comme si elle se faisoit à
 l'heure qu'on en parle: ce chan-
 gement donne de la force au

discours, & met la chose comme devant les yeux. Exemple :

d'Ablancourt, De la guerre d'Afrique. „ Juba désespéré de ce qu'il ne
 „ pouvoit estre receu nulle part,
 „ exécute la résolution qu'il avoit
 „ prise avec Pétřejus de mourir
 „ généreusement ; & mettant
 „ tous deux la main à l'épee, ils
 „ se battent l'un contre l'autre ;
 „ Juba tuë Pétřejus, puis se fait
 „ tuer par un de ses gens.

De la guerre des Gaules. „ Toute la Cavalerie, dit le
 „ mesme Auteur, descend dans
 „ la plaine ; l'Infanterie se range
 „ sur des collines plus éloignées,
 „ les assiégez sortent
 „ pour feliciter les autres de leur
 „ venue ; tout rétentit des cris
 „ d'allégresse ; ils se mettent en
 „ bataille sous les murs de la place,
 „ &c.

TENDRESSE, TENDREUR,
 TENDRETE'.

On ne sçait souvent lequel de ces trois on doit choisir, en parlant d'une viande qui est tendre :

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 661
 faut-il dire, *voilà qui est d'une grande tendresse, d'une grande tendreur, ou, d'une grande tendreté*; je crois pour moy, autant que j'ay pû m'en instruire par les personnes que j'ay consultées, qu'il vaut mieux dire, *voilà une viande qui est d'une grande tendreur*, ou bien, *qui est d'un grand tendre*; car pour *tendreté* c'est un mot hors d'usage, j'entends du bel usage: mais pour *tendresse* il ne se dit guères que de l'affection tendre qu'on peut avoir pour quelqu'un, comme de l'affection d'un pere pour son fils, & d'un fils pour son pere.

T E N ũ E.

On dit *la tenuë d'un Concile* - « *la tenuë d'un Synode*. Depuis « *la tenuë de ce Concile, il y a* « encore eu une infinité de conférences sur les mesmes matières. «

Mémoires
 res tou-
 chant la
 Religion.

T E R M E S F A V O R I S.

C'est quelque chose de bien

désagréable que ces termes mi-
gnons & *favoris*, auxquels on
donne toujours la préférence,
qui occupent dans un discours
tous les endroits les plus appa-
rens, & qui ont toujours, pour
ainsi dire, la première place. Il
y a des gens qui vont en cela jus-
qu'au ridicule ; on en voit, par
exemple, qui placent par tout le
mot de *consommé* ; & un Auteur
nouveau en a garni tout son Li-
vre, ce qu'on trouve presque à
toutes les pages : *c'est un brave*
consommé, un sage consommé, des
prudes consommées, &c. Enfin ce
mot importun vient se montrer
par tout, aussi bien que : *faire le*
rôle de plaisant, faire le rôle de
médisant, être sur le qui vive, s'em-
barquer dans un commerce d'amitié,
& plusieurs autres expressions de
cette nature, que cet Auteur
cherit, & auxquelles il a donné
son cœur.

Réflexions
sur ce qui
peut pa-
re, &c.

Ces sortes d'affectations ga-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 663
stent beaucoup un discours; elles ne sont dignes que d'un petit esprit, & ne peuvent que déplaire.

TERMES GÉNÉRAUX.

J'appelle *termes généraux* certaines expressions qui conviennent presque à toutes choses. Et qui s'appliquent à tout ce qu'on veut; & je dis que le moins qu'on en peut user c'est le meilleur, parce qu'elles rendent le discours désagréable; faisant voir dans celui qui parle une grande disette de mots. Il faut bien considérer quels sont les termes propres au sujet dont vous voulez parler, & quand vous les avez trouvés, vous en servir; votre discours en sera beaucoup plus beau & plus agréable; parce que ces mots mettent comme devant les yeux la chose dont vous faites la peinture: il semble que vous la fassiez toucher au doigt, & qu'on la reconnoisse alors par

Le Galanterie ou art de plaire dans la conversation.

ses propres traits; ainsi vous direz mieux, *que le vin pétille dans le verre*, que si vous vous serviez du mot de *sauter*, ou de *boüillonner*. On dit mieux, *le frisson de la fièvre quarte*, que, *le froid*. De la viande trop grasse se doit plutôt nommer *dégoutante* que *rassasante*. En plusieurs occasions *secoïer les bras*, est plus propre & signifie mieux que *remüer les bras*, on dit, *la liziere du drap*, & non, *l'extrémité*, qui est un terme général, & ainsi de plusieurs autres exemples qu'il est facile d'entendre par ceux-là.

THEME, SUJET.

Le mot de *Thème* en ce sens, est fort pédantesque; & je ne comprends pas comment un Auteur qui prétend nous donner des règles pour plaire, a voulu affecter ce terme. Il dit en parlant d'un Predicateur à qui la

Réflexions
sur ce qui
peut plai-
re, &c.

mémoire manqua, *qu'il ne put
jamais dire que le thème de son dis-*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 665
cours: pourquoy ne s'estre pas ser-
vi du mot de *texte* qui venoit là
naturellement.

TIMORÉ.

CONSCIENCE TIMORÉE.

J'ay veu plusieurs personnes
tres-judicieuses & tres-éclairées,
qui aiment mieux dire, *une con-*
science délicate, une conscience
craintive. Timorée cependant me
paroist plus en usage, & est plus
du stile de dévotion. Il n'y a
rien qui puisse plus aisément
surprendre les personnes, dont
la conscience est *timorée* que de
leur représenter qu'ils sont sin-
guliers.

Ce que l'on a admiré ou mes-
me vanté dans les consciences
les plus *timorées*, est ce qu'il ac-
complit avec toute l'humilité
du serviteur inutile, mais pour-
tant fidele.

TOMBER, TUMBER.

Il faut dire *tomber*, autrefois
on disoit *tumber*. Il y a encore des

Eclaircis-
sement sur
le Livre de
la vie
Monasti-
que.

Oraison
funèbre du
prince de
Condé par
le P. Bour-
daloue.

pays où on le dit, ce qui pourroit bien venir du Grec *τύμβος*, qui signifie une fosse, un sépulchre; d'où vient qu'on dit encore en quelques Provinces *une tombe*, pour dire *un tombeau*.

TOMBER D'ACCORD.

Demeurer d'accord est meilleur, ce n'est pas qu'on ne puisse dire *tomber d'accord*; mais il faut ne s'en servir que rarement, & ne pas imiter l'Auteur des Dialogues d'Eudoxe & de Philanthe, qui le répète sans cesse, en sorte qu'il n'y a presque pas de pages où l'on ne lise, *je tombe d'accord*, dit Philanthe, *je tombe d'accord* reprit Eudoxe.

TOMBER AUX MAINS,

ENTRE LES MAINS.

On ne dit point *tomber aux mains*; quoique celui qui a fait un certain Livre intitulé *Traité de Morale sur la valeur*, ait parlé de la sorte. Pélopidas, dit-il, „apperçut tout-à-coup des en-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 667
nemis qu'il falloit combattre ; «
un de ses Officiers luy dit alors «
nous voicy tombez aux mains «
des ennemis, dis plûtost luy ré- «
pondit-il, que les ennemis sont «
tombez aux nostres. Il falloit : «
*nous voicy tombez entre les mains
des ennemis, les ennemis sont tom-
bez entre les nostres.*

TONDAILLE.

La rondaille des moutons.

Ce mot est en usage dans le
stile familier. Ils avoient des «
temps de réjouïssances, com- «
me les mariages, le partage du «
butin après une victoire, les «
rondailles de leur moutons.

TOUR.

Ce mot à un sens fort esten-
du ; on l'employe en diver-
ses occasions, comme : il écrit
d'un tour galant, il donne un
beau tour à tout ce qu'il dit, il
m'a joié un tour, il sçait mil-
le tours tour de promenade, le
tour de l'expression, le tour de

Mœurs
des fran-
coises.

668 REFL. SUR L'US. PRES.
la Langue Françoisse, tour d'esprit, tour de visage, tour de vers.

TOUR IRREGULIER.

Il y a des tours *irreguliers* qui font d'une grande élégance, & j'en remarque de trois ou quatre fortes, dont je vais donner des exemples; les uns consistent à mettre le cas du verbe avant le verbe.

Oraison
Funébre
du Duc de
Beaufort.
„ Comme : par quel charme cet-
„ te dangereuse erreur s'est-elle
„ établie dans le cœur des hom-
„ mes, de n'estre sensible qu'à
„ la gloire des actions militaires ?
„ ces innocentes victoires, ces vi-
„ ctoires admirables, spirituelles
„ & divines, où nostre ame est en
„ mesme temps le champ de ba-
„ taille, le Capitaine & le Sol-
„ dat, le vainqueur & le vaincu :
„ où la moderation triomphe de
„ l'emportement, où la justice
„ l'emporte sur l'avidité insatia-
„ ble de l'avarice & de l'ambi-
„ tion, nous les écoutons avec

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 669
une approbation froide & tran-
quille. Le tour régulier se-
roit, *nous écoutons avec une ap-
probation froide & tranquille ces
innocentes victoires, &c.* Mais
cette manière n'est pas si forte
ni si animée. Le tour irrégulier
est plus beau dans un discours
oratoire, parce qu'alors il faut
parler avec plus de feu & de
mouvement.

Aussi M. Fléchier dont les
ouvrages sont des chefs-d'œu-
vres, n'oublie pas d'employer
ces sortes de tours, dans ses
Oraisons. L'on exhorte les au-
tres, *dit-il, dans l'Oraison Funé-
raire de la feuë Reine, à fai-
re le bien il suffisoit de le pro-
poser à cette Princesse; vous
nous faites craindre vos juge-
mens, mon Dieu, c'estoit as-
sez de luy faire connoître vos
volontez; après quoy il ajoû-
te: & ce que nous faisons par obli-
gation & avec peine, elle le faisoit*

par son inclination & par vostre amour. Ce qui a bien plus de grace & de force que s'il eust dit, elle faisoit par son inclination & par vostre amour, ce que nous faisons par obligation & avec peine.

M. de Corneille dit dans le remerciement qu'il fit à Messieurs de l'Académie Française, lors qu'il fut receu après la mort de feu M. de Corneille son frere.

„ La Philosophie, la Théolo-
 „ gie, l'Eloquence, la Poësie,
 „ l'Histoire, & les autres con-
 „ noissances qui font éclater les
 „ dons que l'esprit reçoit de la
 „ nature, vous les possédez dans
 „ ce qu'elles ont de plus subli-
 „ me. *Et un peu après:* ce que
 „ mes défauts me défendoient
 „ d'espérer de vous, vous l'avez
 „ donné à la mémoire d'un hom-
 „ me que vous regardiez com-
 „ me un des principaux orne-
 „ mens de vostre corps.

L'ordre régulier est: *vous possédez la Philosophie, la Théologie &c.* Vous avez donné à la mémoire d'un homme que vous regardiez comme un des principaux ornemens de votre corps, ce que mes défauts me défendoient d'espérer de vous. Cet ordre régulier est bon pour la conversation & pour un discours tout simple. Mais dans un discours public qui est animé de la voix, & qui demande plus de feu, l'ordre irrégulier est plus beau; il ne laisse pas même d'être élégant quelquefois dans le discours familier; & M. de Voiture écrivant à Monseigneur d'Avaux, ne fait pas de difficulté de dire: il n'y a point de pays barbare quand vous y estes, les plus beaux, les plus agréables, les plus délicieux fruits de la Grèce & de l'Italie vous les faites naître, ce qui a plus de grace que s'il eust dit. *Vous faites naître les*

672 REFL. SUR L'US. PRES.
*plus beaux, les plus agreables, les
plus délicieux fruits de la Grèce &
de l'Italie.*

Il y a un autre tour irrégulier qui consiste à mettre le nominatif après son verbe; & ce dérangement bien loin d'estre vicieux a une force & uné beau-

Oraison
Funébre
de M. le
Duc de
Beaufort.

„ té admirable. *Exemple*: Il se vit
„ attaqué par vingt & un Vais-
„ seaux d'Alger qui croyoient
„ ou sa perte ou sa fuite assurée,
„ mais ils n'eurent pas les bar-
„ bares, ni le plaisir de l'un, ni
„ la gloire de l'autre. Cette ma-
„ nière de parler n'est-elle pas
„ plus animée, plus vive & plus
„ sublime que de dire, *mais les-
barbares n'eurent pas le plaisir de
l'un, ni la gloire de l'autre.*

M. Fléchier est heureux en ces sortes de figures. Quoy de plus beau, par exemple, que ces

Oraison
Funébre
de Mada-
me d'Ai-
guillon.

deux ou trois endroits de ses
„ Oraisons. Déjà pour l'hon-
„ neur de la France, estoit en-
tré

tré dans l'administration des «
affaires, un homme plus grand «
par son esprit & par ses vertus, «
que par ses dignitez. C'est «
du Cardinal de Richelieu dont
il parle.

Déjà frémissait dans son «
camp l'ennemy confus & dé- «
concerté, déjà prenoit l'effort «
pour se sauver dans les monta- «
gnes cet aigle dont le vol har- «
dy avoit d'abord effrayé nos «
Provinces.

Il y a un tour irrégulier de cet-
te même espèce, mais qui est
plus pour la nécessité que pour
la grace, comme: C'est-là «
qu'Ariste & Eugene eurent «
quelque temps de ces conver- «
sations familières qu'ont les «
honnêtes gens quand ils sont «
amis. Car qui ne voit qu'il se-
roit un peu rude de dire, *de ces
conversations familières que les
honnêtes gens ont quand ils sont
amis.*

Oraison
Funèbre
de M. de
Turenne.

Mais voicy un autre exemple où cela paroitra d'avantage : *C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lors que vous estiez avec moy dans ma bibliotheque m'a donné.* Cette manière de parler, toute régulière qu'elle est, est ridicule ; & il n'est pas difficile de voir qu'il est mieux de prendre le tour irrégulier en disant : *C'est un Livre que m'a donné cette personne, qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lors que vous estiez avec moy dans ma bibliotheque.* C'est une chose si connue que nous n'avons point d'Auteurs qui y manquent ; il n'est pas même jusqu'au moins exacts & aux moins soigneux de la politesse qui ne prennent ce tour irrégulier, plutôt que d'embarasser mal à propos une phrase ; témoin cet exemple du Pere Maimbourg, où plutôt de M. Maimbourg, qui s'explique ainsi

dans un de ses Livres : J'avouë «
 de bonne foy que le sentiment «
 de Saint Gregoire m'a fait ge- «
 mir, en faisant un peu de ré- «
 flexion sur le passé, & me fait «
 regretter en ma vieillesse le «
 temps que j'ay perdu dans les «
 plus beaux jours de ma jeunef- «
 se ; où il m'a fallu remplir mon «
 esprit de fables, de folies, de chi- «
 meres, de mille idées profanes, «
 & de fausses divinitez ; lors que «
 j'eusse pû l'enrichir de belles «
 & solides connoissances qui «
 mènent au vray Dieu, & que «
 nous donnent la sainte Ecri- «
 ture, les Peres, les Conciles, l'Hi- «
 stoire de l'Eglise, la science de «
 son droit, de ses loix & de ses «
 pratiques : mais quoy, j'y estois «
 obligé, & c'est là l'excuse «
 qui me rendra moins coupa- «
 ble.

Il est certain que ce tour ir-
 régulier : *Et que nous donnent la*
Sainte Ecriture, les Peres, &c. est

bien meilleur & plus doux que d'aller dire : *que la Sainte Ecriture, les Peres, les Conciles, l'Histoire de l'Eglise, & la science de son droit, de ses loix & de ses pratiques nous donnent.*

Ainsi il y a des tours irréguliers qui sont seulement pour l'ornement du discours, & d'autres qui sont absolument nécessaires ; quand M. Fléchier, par exemple, dit dans l'Oraison Funèbre de M. de Turenne. *Il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières, dont se forme la foudre qui tombe sur les Montagnes.* Ce tour irrégulier dont il se sert là, en mettant le verbe devant son nominatif est plus nécessaire qu'élégant, parce qu'autrement la phrase seroit rude, & auroit même quelque chose de languissant, comme on le peut voir en prenant l'ordre naturel. *Il s'élève du fond des vallées des vapeurs, dont la foudre qui tombe sur*

les Montagnes se forme ; ce tour régulier est vicieux & paroît plus conforme au stile Latin qu'au stile François ; car tous ces verbes à la fin sont ridicules en nostre Langue.

Après cela il y a lieu de s'étonner , que celui qui a donné à son Livre le nom de *véritables principes de la Langue François*e, ait osé avancer que ce tour irrégulier est une faute, disant qu'il contient un renversement dans l'ordre naturel, & un solecisme dans la construction ; il soutient que c'est parler mal François de dire : *la lettre que m'a envoyé ma mere* , & qu'il faut dire : *la lettre que ma mere m'a envoyée*. En quoy il se trompe grossièrement, comme il est facile de le voir par tous les exemples que j'ay citez. La raison qu'il apporte est pitoyable, lorsqu'il dit que le tour irrégulier contient un renversement dans l'ordre natu-

rel, & par conséquent un solefcisme dans la construction. J'avoue qu'il est éloigné de l'ordre de la Syntaxe ; mais souvent il plaît davantage à l'oreille, & c'est toujours ce qu'il faut chercher : *con-*
Cic. in
oratore *sule veritatem*, dit Cicéron dans une pareille rencontre, *reprehendet, refer ad aures, probabunt*, après quoy il ajoûte, *voluptati autem aurium morigerari debet oratio.*

Il ne faut avoir aucune connoissance de ce que c'est que l'usage des Langues, pour ne pas sçavoir qu'une chose peut estre défectueuse par rapport aux loix de la Grammaire, & élégante par rapport aux loix de l'usage. Si l'on veut mesme se donner la peine de l'examiner, on verra que la plûpart des expressions nobles de nostre Langue sortent de l'ordre régulier, & que ce que Cicéron dit de sa Langue, se peut dire de la nostre : *Que*

l'usage permet quelquefois d'estre un peu moins exact pour estre plus poli. Ce n'est donc pas une conséquence qu'une expression soit vicieuse, de ce qu'elle s'écarte des règles de la Grammaire ; au contraire elle en est quelquefois plus élégante, comme l'a reconnu Quintilien, quand il a dit : *Qu'il y avoit bien de la différence entre parler poliment & parler seulement selon les préceptes qu'on donne à ceux qui commencent.*

Je remarque encore un autre tour irrégulier tout différent des premiers, & qui n'est pas moins élégant. L'exemple le fera mieux entendre. *Il l'avoit bien connu, Messieurs, que cette dignité & cette gloire dont on l'honoroit, n'estoit qu'un titre pour sa sepulture.* Cette manière de parler à je ne sçay quoy de noble, de hardy, & de libre ; & cette phrase perdroit, ce me semble, quelque chose de sa beauté, si l'on ostoit le pronom,

Impetratum est a consuetudine ut peccare suavitatis causa liceret. Cic. in orat.

Lib. prim. cap. s. in fin. orat.

Oration Funèbre de M. le Tellier.

le, qui est devant le verbe, & qu'on se contentast de dire: il avoit bien connu que cette dignité, &c. Il en est de mesme de „cét autre exemple: je l'avois „bien préveu que ce haut de- „gré de grandeur feroit la cause „de sa ruine.

TOUR NECESSAIRE
en toutes sortes de discours.

J'entends par *ce tour* une certaine manière de s'exprimer, qui donne de la grace à tout ce qu'on dit, qui rend meilleur ce qui est déjà bon, & qui adoucit ce qui feroit rebutant. Qui n'a pas cet avantage ne peut pas dire qu'il sçache écrire; il a beau employer de belles phrases & de beaux termes, s'ils sont dénués de ce tour dont je parle, ils ne sçauroient avoir aucune grace; & voicy un exemple qui le fera voir clairement; c'est un endroit d'une traduction, dans lequel l'Auteur n'a pas exprimé assez delicate-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 681
ment tous les traits de son original.

Après le repas vous allez « ^{Panegyri-}
dormir, Grand Empereur, mais « ^{que de}
vous dormez fort peu, parce « ^{l'Empe-}
que vous voulez que le temps le ^{reur Tra-}
plus long soit celui que vous « ^{jan.}
passez à voir vos sujets. «

Il est certain que cette phrase n'a pas le tour qu'il faut, il ne falloit pas faire une proposition entière du sommeil que l'Empereur va prendre après le repas, c'est trop faire voir de front une chose qui n'est pas un sujet d'éloge; mais il falloit que cela fût partie d'une proposition, & fût dit sans presque y toucher, par exemple, le Traducteur pouvoit dire : *ce sommeil si court que vous prenez après le repas, fait bien voir que vous voulez, Grand Empereur, que le temps le plus long soit celui que vous passez à voir vos sujets.* Par ce tour il eust exposé aux yeux la bonte de

l'Empereur, sans presque laisser remarquer qu'il dort après le repas. On lit dans la même traduction.

„ Que l'Impératrice est médiocrement parée, qu'elle est suivie de peu de personnes, & qu'elle a de la civilité quand elle va par la ville.

Il ne se peut rien de plus plat que cette exclamation, & ces mots sur tout font pitié, *qu'elle a de la civilité quand elle va par la ville* ! on ne parleroit pas autrement d'une Bourgeoise ; il falloit donc donner un autre tour à cette phrase, & dire par exemple, *que l'Impératrice est peu superbe dans ses parures, qu'elle est modeste dans son train, & que de bonté elle témoigne à tout le monde quand elle paroît par la ville* !

Un certain Auteur nouveau dans des entretiens qu'il vient de donner au public, *sur ce qui peut plaire dans le commerce du*

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 683
monde, n'a pas assez pris garde à la nécessité de ce tour. Quand son Euthyme, qu'il nous depeint néanmoins comme un homme fort versé dans le commerce du monde, demande quelque chose à Théagene, on diroit voir non pas un amy qui converse avec son amy ; mais un enfant qui interroge son maître ; il semble que ce soit un Catéchisme, où tout se passe par demande & par réponse, plutôt qu'un entretien, où chacun dit ce qu'il pense. On en peut juger par ces trois ou quatre exemples :

*Je vous prie de me dire si un hon-
neste-homme peut faire quelquefois
le rôle de plaisant.*

*Je vous prie maintenant de me
donner des exemples de toutes sor-
tes de plaisanteries.*

*Je voudrois bien sçavoir si un
homme peut plaisanter dans les re-
vers qui luy arrivent.*

Comment faut-il en user avec
F f vj

ceux qui nous importunent.

Ne peut-on pas quelquefois raconter de petites histoires plaisantes pour réveiller une conversation.

Ces demandes sont puériles, il falloit y donner un tour libre qui ne leur laissassent pas l'air de demandes ; & pour cela il n'y avoit qu'à les rendre indirectes ; en disant, par exemple : *Je doute-rois qu'il fut bien seant à un hon-neste-homme de faire le rôle de plaisant.*

Il y a des plaisanteries de mille sortes , mais je crois qu'elles ne sont pas toutes des modèles.

Je ne sçay si je me trompe, mais il me semble que ce n'est guères plaisan-ter à propos que de le faire dans les revers qui nous arrivent.

On ne sçait souvent comment en user avec ceux qui nous importu-nent.

Rien, ce me semble, n'est plus capable de réveiller une conver-sation que de petites histoires plai-santes dites à propos.

Par le moyen de ce tour, on donne lieu à la réponse, sans qu'il semble qu'on fasse une question ; & s'il m'est permis de parler de la sorte, c'est comme le secret de recevoir sans demander. Voilà ce que peut le tour de l'expression.

TOURMENTE.

Ce mot est bon ; Les Vaisseaux furent tellement battus de la tourmente, qu'ils perdirent & anchres & voiles & cordages, sans qu'on y pût apporter aucun remède.

Commentaires de César de la guerre des Gaules.

La mer n'est pas si souvent émueë que le calme n'y soit presque aussi ordinaire que la tourmente.

M. le Maître. plaid. 24.

TOURNER.

Tourner à une signification fort étendue : on dit, tourner une chose en raillerie, tourner une personne en ridicule, tourner les esprits à sa fantaisie ; les choses ont tourné autrement

qu'on ne croyoit. On dit encore, un esprit bien tourné, mal tourné, tourner mal les choses, tourner bien une pensée.

TOUT ESTONNEZ,

Tous ESTONNEZ.

Tout ne se prend pas là comme nom, mais comme adverbe; c'est la même chose que *tout à fait, entièrement*. Nos meilleurs Auteurs parlent ainsi. M. d'Ablancourt dit dans son César, *il se mit à la poursuite des ennemis, qui, tout surpris & estonnez, &c.* & un peu plus bas: *les cent Cantons des Sueves estoient campez sur le bord du Rhin, tout prests à le passer*; Et l'Auteur des Essais de Morale: *le torrent du monde emportera nos années, & en moins de rien nous serons tout estonnez que nous nous trouverons au terme*. M. l'Abbé de S. Réal dit dans la vie de Jésus-Christ: *ils demeurèrent tout interdits de surprise*.

Des quatre fins de l'homme.

Monsieur de Vaugelas prétend que c'est ainsi qu'on doit parler; M. Ménage néanmoins semble faire voir en quelque façon le contraire, en ce que, dit-il, *tout*, se décline au féminin; car on dit: *elles sont toutes surprises*: pourquoy donc ne pas dire: *ils sont tous estonnez*: mais cette raison ne peut rien contre l'usage, qui semble favoriser davantage le sentiment de M. de Vaugelas. D'ailleurs il y a des occasions où *tout* ne se décline point au féminin, comme: *ces estoffes sont devenuës tout autres. Ces fleurs sont tout aussi fraîches que si on venoit de les cueillir, les choses paroissent tout autres lors qu'on les voit au travers de la colere*, qui ne voit qu'il seroit ridicule de dire *toutes autres*? Ainsi l'on peut fort bien dire: *elles sont tout estonnées, elle est tout estonnée*. Ce qu'il y a donc à remarquer est que *tout* se peut mettre indéclinable avec le

688 REFL. SUR L'US. PRES.

féminin; pourveu que le mot qui suit commence par une voyelle comme dans les exemples citez, & que hors cela, *tout*, se décline avec le genre féminin, comme: *elles estoient toutes surprises*, au lieu que si le mot commençoit par une voyelle je dirois fort bien *toute*, au lieu de *toute*: *Elle estoit tout effrayée*. Qu'on ne dise pas que c'est que *toute* se mangeant alors avec la voyelle suivante, il semble qu'on dise *tout*, car l'exemple de *tout autres* que j'ay cité plus haut montre le contraire. On ne dit point *elles sont toutes autres*, mais, *tout autres*.

TRAIN.

Train dans le propre signifie équipage, suite, &c. *Il a grand train*. Dans le figuré il signifie tantost l'humeur, comme: *je ne suis pas en train de rire*, tantost la promptitude à faire une chose, *de quel train vous allez*. *Nous som-*

DE LA LANGUE FRANÇ. 689
*mes allez bon train; tantost le
cours & l'estat des choses, com-
me: voyez quel train prennent les
affaires. Ne vous mêlez point de
ces affaires, laissez les aller leur
train.*

TRAMONTANE,
perdre la Tramontane.

Cette expression n'est que du
stile familier. *Dans ces ténèbres
M. le Cardinal a-t'il vu moins
clair? a-t'il perdu la Tramontane,*
dit M. de Voiture. C'est une
manière de parler figurée. La
Tramontane proprement c'est le
vent de bise; ainsi quand on dit
perdre la Tramontane, c'est com-
me qui diroit, perdre le vent qui
doit guider le Vaisseau; & com-
me ceux qui perdent le vent
s'égarent, delà est venue cette
locution figurée: *perdre la Tra-
montane*, quand on veut marquer
quelque égarement d'esprit, &
de raison.

TRANCHER DU GRAND.

Cette façon de parler est en la bouche de tout le monde ; & nos meilleurs Ecrivains s'en servent. *Sa Majesté ne peut souffrir que pendant sa vie il tranche du Souverain.*

Pratique
de l'édu-
cation des
Princes.

TRANQUILLISER.

Ce terme est aujourd'hui en usage, mais il n'y a esté reçu qu'avec peine ; il parut ridicule dès sa naissance, & la Cour en fit mille railleries. Mais l'accoutumance en a effacé peu à peu le ridicule : à force de le dire pour rire, on a commencé à le dire sérieusement ; les personnes les plus graves s'en sont servis ; les Prédicateurs l'ont employé dans les Chaires, & il a pris enfin place parmi les mots de la Langue ; de sorte qu'aujourd'hui il a entrée dans nos discours, sans qu'on doive le repousser quand il se présente. L'on dit fort bien : *tranquillizer*

un cœur, tranquillizer une conscience, tranquillizer une ame. Mais quand il ne s'offre pas, il ne faut point l'appeller ; & ce seroit parler mal, par exemple, que de dire : *je me tranquillize, je tâche de me tranquillizer*, ou quelque autre phrase de cette nature.

TRIOMPHATEUR.

Bien des gens font difficulté d'employer ce mot ; il se peut dire néanmoins en plusieurs occasions ; & il me semble qu'il n'est point mal placé en cet exemple : *Vn Auteur disoit autrefois que la terre se réjoüissoit d'estre cultivée par des Conquérans & des Triomphateurs.*

Triomphateur n'est pas la même chose que *trionphant*. Ce dernier marque un homme qui triomphe actuellement, & l'autre un homme qui a triomphé plusieurs fois : & même *trionphant* ne s'employe guères com-

M. le
Maître
Plaid. 38.

me substantif; on aime souvent mieux dire: *celuy qui triomphe*, que: *le triomphant*.

Tradu-
cion du
Panegy.
de Théo-
dore le
Grand.

Les chemins estoient si remplis de peuple, qu'à peine au milieu d'un si grand triomphe, y avoit-il place pour celuy qui triomphoit.

TROUSSES.

Avoir l'ennemi à ses trousses.

Il y a des personnes qui improuvent cette manière de parler comme peu noble, mais c'est sans fondement. Je sçay bien que dans une harangue & dans un discours sublime, cette expression ne conviendrait pas, mais dans tout autre discours elle y peut venir: & M. Fléchier s'en sert avec grace dans son Histoire du Cardinal Commen-
don: Ils croyoient voir à toute heure l'Empereur à leurs trousses pour les charger.

TROUVER A DIRE.

TROUVER A REDIRE.

Ces deux termes ont des sens

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 693
fort différens, *trouver à redire*,
signifie, reprendre, reprocher,
désapprouver : *Je trouve à redire*
à cela, on trouve à redire que vous
agissiez ainsi. On ne sçauroit trou-
ver à redire à vostre conduite.

Trouver à dire, signifie desi-
rer avec empressement, souhai-
ter, regretter, s'appercevoir de
quelque perte. Par exemple, si
en contant de l'argent, je trou-
ve qu'il manque quelque chose
de la somme ; je puis dire : *j'ay*
trouvé vingt francs, quarante
francs à dire. Si je souhaite quel-
que personne dont j'aye de la
peine à me passer, je puis dire
que je la *trouve à dire.* Aussi M.
de Voiture dit dans une Lettre
à M. le Marquis de Pisani : *Je*
vous desire infiniment, & je «
vous trouve à dire en toutes ren- «
contres. «

Et M. Sarazin dans son Dia-
logue : ne vous imaginez pas «
qu'on trouve mes ouvrages à «

„dire, tant que les Voiture,
 „les Charleval, & quelques au-
 „tres se voudront mêler d'é-
 „crire.

Et l'Auteur qui a traduit les
 „Lettres de S. Augustin: J'ay
 „moins de sujet d'estre fâché
 „de ne vous avoir pas écrit,
 „que de me réjouir de ce que
 „vous avez trouvé mes Lettres
 „à dire.

TROUVER MAUVAIS.

Le Pere Bouhours s'est trom-
 pé de croire que *mauvais* dans
 cette phrase fût toujours neu-
 tre; je doute qu'il voulût re-
 prendre M. le Maître d'avoir
 „dit: Il faudroit qu'ils comba-
 „tissent les règles du Christia-
 „nisme, pour trouver mauvai-
 „se une action aussi juste & aussi
 „Chrestienne: car il est visible
 que *mauvais* dans cet endroit
 choqueroit l'oreille. Il n'en
 est pas de mesme de *trouver*
bon, quand il signifie prendre en

Plaid, 57.

DE LA LANGUE FRANÇ. 695
bonne part, approuver, car alors
bon est toujours neutre, com-
me: *il faut toujours trouver bon la*
charité qu'on a de nous reprendre.

TUERIE, CARNAGE.

Tuërie n'est pas tant du haut
stile, mais il se peut dire élé-
gamment dans le stile simple M.
Fléchier s'en sert fort à propos
dans la vie du Cardinal Com-
mendon: la Reine Mere fit tuer «
Gaspard de Coligny, & avec «
luy un grand nombre de ses Se- «
ctateurs. Cette *tuërie* animales «
Hérétiques contre Henry. «

TUMULTUAIRE,

TUMULTUEUX.

Tumultuaire est plus usité au Discours
plurier qu'au singulier, *tumul-* de M.
tuëux se dit en l'un & en l'au- Paschal
tre. Exemple: *C'est l'origine de* sur la mi-
toutes les occupations tumultuaires seré de
des hommes. l'homme.

Il faut demander des règles pour
appaïser cette tumultueuse passion,
dit Mademoiselle de Scudery,

696 REFL. SUR L'US. PRES.
en parlant de la colere. Ce qui
est incontestablement mieux,
que si elle eust dit, *cette tumultu-
aire passion*, parce que ce mot
n'est pas bon au singulier.

V

IL y a deux sortes d'V, l'un
voyelle & l'autre consonne.
Il les faut distinguer dans l'écriture,
en marquant l'V voyelle
de cette sorte, U; & l'V consonne
ainsi V, ou de cette autre
façon V̄ Il faut donc écrire,
pauvre, veuve, & non, *pau-
vre, uenne* : *Sauveur*, & non, *Sau-
neur*.

VACILLANT,

CHANCELANT.

Vacillant dans le sens figuré
est bon. *La doctrine des Démipé-
lagiens est vacillante.*
Vaciller se dit aussi quelque-
fois, & M. Mascaron dans l'O-
raison

Lettres de
S. Augu-
stin.

DE LA LANGUE FRANÇ. 697
raison Funébre de Madame la
Duchesse d'Orleans, dit en par-
lant de l'état où nous met la
mort : *Nostre ame n'est plus en
péril , nos résolutions ne vacillent
plus.*

IL A TANT VALLANT.

IL A TANT VAILLANT.

L'usage est pour *vaillant* : *il
a cent mille écus vaillant.* Et le
Traducteur des Lettres de S.
Augustin s'est trompé de dire ,
vallant, au lieu de *vaillant*. *Vn
certain Fascius*, dit-il, *qui de-
voit plus qu'il n'avoit vallant.*

VAINCRE.

Vaincre n'est pas d'usage au
singulier du présent de l'Indica-
tif ; on ne dira pas , par exem-
ple , comme le dernier Traduc-
teur de l'Imitation : *l'accoûtuman-
ce au bien se vainet par l'accoûtu-
mance au mal* , mais on doit dire ,
*l'accoûtumance au bien se surmonte
par l'accoûtumance au mal.*

Gg

JE VAIS, JE VAS.

On dit *je vais*, ou, *je vas*, selon la fantaisie. De tres-bons Auteurs disent *je vais*; de tres-bons Ecrivains aussi disent *je vas*. Le Pere Bouhours écrit toujours *je vas*. L'auteur des Entretiens sur la pluralité des Mondes écrit, *je vais*; je gage que *je vais* vous réduire à avouer qu'il pourroit y avoir du commerce entre la Terre & la Lune.

Entretien
sur l'espé-
rance.

Mademoiselle de Scudery dit *je vay*: cette Stance est tres-belle, je m'en vay vous la montrer.

VANGER.

J'ay remarqué qu'on emploie quelquefois ce verbe dans un sens, qui ce me semble, ne luy est guères propre; par exemple, M. d'Ablancourt dit quelque part, *Brutus vangea l'outrage fait à la dignité Romaine*: Est-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 699
ce l'outrage qu'on vange: n'est-
ce pas plutôt de l'outrage qu'on
se vange? n'auroit-il point
mieux fait de mettre: *Brutus*
vangea la dignité Romaine de l'ou-
trage qu'elle avoit reçu. Car
vanger quelque chose ou quel-
que personne, c'est en prendre
le party; il semble donc qu'il
ne faille pas dire: *vanger l'ou-*
trage. Je crois néanmoins que
cette phrase de Monsieur d'A-
blancourt se pourroit excuser,
en ce que le mot d'*outrage* se
prend en deux différens sens,
dans un sens passif, & dans
un sens actif, s'il m'est per-
mis de m'expliquer ainsi; c'est
à dire, tantost pour l'injure &
tantost pour le ressentiment
qu'on a de l'injure receüe, ou
pour le fâcheux estat où elle ré-
duit. Dans ce dernier sens la
phrase de M. d'Ablancourt ne
peut manquer d'estre bonne,
mais je ne sçay si l'on pourroit

aussi bien justifier celle-cy de M. de Vaugelas : *Il répondit que les traistres n'auroient point d'ennemi qui vangeast plus sévèrement leur déloyauté, ne falloit-il point : qui tirast plus sévèrement vengeance de leur déloyauté ?* car comme on dit : *vanger l'innocence, vanger la vertu ;* il semble que *vanger la déloyauté,* signifie la défendre, & en prendre le party.

M. d'Ablancourt que nous avons déjà cité dit ailleurs, *César résolut de les attaquer, & de vanger leur perfidie.* J'aime-rois mieux : *César résolut de les attaquer & de se vanger de leur perfidie, ou bien, & de tirer vengeance de leur perfidie.* Les Latins disent indifféremment, *ulcisci injuriam, & , ulcisci aliquem ;* mais je doute si en François ce ne feroit point mieux, de ne pas confondre le sens de ces mots. J'avouë que ceux qui di-

DE LA LANGUE FRANÇ. 701
sont *vanger le crime*, pour, *tirer
vangeance du crime*, *vanger une
injure*, pour, *se vanger d'une in-
jure*, ne sont pas à condamner ;
mais je crois avec presque tout
ce qu'il y a de personnes polies
dans la Langue Françoisse, que
ce n'est pas parler avec toute
la netteté & toute l'exactitude
nécessaire.

VERS DANS LA PROSE.

Ce n'est pas assez de fuir la
rime en Prose ; il faut encore
éviter la cadence du Vers, j'en-
tends du Vers héroïque, com-
me : *ce silence obstiné les rendit*
plus hardis ; qui ne voit que
c'est là un Vers, & cependant
c'est de la Prose que l'Auteur
a voulu faire. Voicy un autre
exemple , quoyque d'un tres-
fameux & tres-habile Ecrivain,
où il y a deux Vers de suite.
Quand je vois le Sauveur fatigué
du chemin, assis auprès d'un puits
G g iij

Vie de
Iesus. Ch.
par l'Abbé
de S. Réal.

702 REFL. SUR L'US. PRES.
*instruisant une femme, à qui il vient
demander à boire.*

VERS LE SOIR,

SUR LE SOIR.

On dit assez indifféremment
l'un & l'autre. Je trouve néan-
moins *vers le soir* plus usité dans
nos bons Auteurs ; & c'est ainsi
que parle ordinairement M.

Histoire
de Theo-
dore.

Fléchier, *vers le soir* Firme pa-
rut sur une hauteur.

*On poursuivit les autres le matin
jusques vers le soir.*

VERS, ENVERS.

Il y a quelques années qu'on
disoit *envers*, au lieu de *vers* ;
& l'Auteur des Mémoires sur
les guerres de Paris dit : *Mon-
taignu avoit esté envoyé envers elle
pour luy faire des propositions.* On
ne parle plus aujourd'huy de la
sorte.

VERTU, QUALITÉ.

Ceux qui entendent bien
nostre Langue, ne pensent pas
que *vertu* se dise que dans le

DE LA LANGUE FRANÇ. 703
sens moral , ou dans le Phyfi-
que : *La vertu des simples. Ce re-
mede à une grande vertu ; & ils*
n'estiment pas que ce fust par-
ler exactement , que de dire par
exemple : *la clarté est la première*
vertu de l'éloquence. Il faut selon
eux : *la clarté est la première quali-
té de l'éloquence.*

VESQUIT, VESQUIT.

Tous deux sont bons, *ves-*
quit paroît plus du beau stile.

La Providence dit, M. Maf-
caron , *a voulu qu'elle surves-*
quit à ses grandeurs , afin qu'elle
pust survivre aux attache-
mens de la terre. C'est de la
Reine d'Angleterre dont il
parle.

M. Fléchier se sert aussi pres-
que toujours de *vesquit.* *Ces*
barbares , dit-il dans l'Histoire
de Théodose, *qui n'estoient re-*
tenus par aucune crainte , vesqui-
rent sans ordre.

G g iiij

Les Chrestiens vesquirent dans la terreur. Et dans l'Histoire du Cardinal Commendon: il fut obligé de se retirer à Amelio, où il vesquit encore quelque temps dans l'exercice continuel des vertus Chrétiennes.

L'Auteur qui a intitulé son Livre, *les véritables principes de la Langue Françoisé*, s'est donc bien trompé de conjuguer le verbe *vivre* de cette seule manière; je *vescus*, tu *vescus*, il *vescut*, &c. sans prendre garde qu'on dit aussi je *vesquis*, tu *vesquis*, il *vesquit*, &c.

VIEUX, VIEIL.

Selon le sentiment de quelques personnes, *vieil* ne se dit qu'en parlant du vieil homme, du vieil Adam; mais cependant cela ne s'observe guères aujourd'hui; on peut dire *vieil*, devant tous les mots qui commencent par une voyelle; & Mademoiselle de Scudery le fait

presque toujours; *qui n'est pas* Morale du monde, entretien sur l'avarice.
liberal jeune, dit-elle, ne peut
manquer un jour d'être un vieil
avare.

Vn vieil homme qui épouse une Entretien sur la médifance.
jeune fille, s'expose à tous les mal-
heurs du mariage.

VILAIN.

Ce terme n'est que du stile bas; *c'est un vilain*, dit-on d'ordinaire, en parlant d'un homme qui épargne avec une avarice fardide. *Vilain* dans le vieux François signifie qui n'est pas gentil-homme, ce qui me fait croire qu'il pourroit bien venir de *vilis* ou *villanus*, qui veut dire un *roturier*.

VINGT, VINT.

Il est mieux d'écrire *vingt*, conformément à l'étimologie & à l'usage commun. On écrit aussi *doigt* avec un g. mieux que *doit*.

VISITATION, VISITE.

Dans le vieux langage on
 G g v

disoit *visitation*, mais il faut dire *visite*. *Visitation* ne se dit que de la visite que la Sainte Vierge rendit à Sainte Elizabeth, ou plutôt de la Feste que l'Eglise fait en mémoire de cette visite. *La Visitation*, c'est à dire, *la Feste de la Visitation*; car ce seroit mal dit, *la visitation que la Sainte Vierge rendit à Sainte Elizabeth*.

VÎTEMENT.

Ce mot ne se dit plus que dans la conversation & le discours familier; *Madame venez vite ment voir cela*, dit M. de Voiture écrivant à Madame la Marquise de Sablé. Je crois cependant que le meilleur est de s'en abstenir.

UN CHACUN, CHACUN.

Chacun est meilleur *qu'un chacun*. M. l'Abbé de la Chambre & quelques autres disent, *un chacun*, *un chacun croyoit*. mais on doit dire, *chacun*, tout simple-

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 707
ment. Cela s'entend si ce mot
est au nominatif ; car dans les
autres cas, il y a mille occasions
où l'on dit *un chacun* ; Mon[«] Traduct.
pere à qui je dois toute mon[«] d'Hor. pat
éducation, ne me formoit qu'en[«] le P. Tarr.
me faisant remarquer les dé-[«] Satyr. 4.
fauts d'un chacun. [«]

VOIR au lieu D'ENTENDRE.

Voir se dit quelquefois au lieu
du verbe *entendre*, comme : *je*
l'ay vû chanter, je l'ay veu haran-
guer. L'usage a autorisé ces fa-
çons de parler, & mesmes el-
les ne choquent point la Gram-
maire ; car *voir* se rapporte à
la personne que l'on regarde,
& non à la voix que l'on en-
tend.

VOLUBILITE'.

On ne doit se servir de ce
mot qu'avec quelque adoucif-
sement, comme en cet exem-
ple : Il n'a plus cette mesme[«] M. Dé-
force, & s'il faut ainsi parler,[«] preaux,
[«] traité du
[«] sublime.

„ cette mesme volubilité de discours si propre pour l'action.

VOULOIR.

Le verbe *vouloir* se joint quelquefois avec le verbe auxiliaire *estre*, aussi bien qu'avec le verbe auxiliaire *avoir*, comme : *il s'est voulu tuer*, pour, *il a voulu se tuer*. *Il ne s'est pas voulu servir de mon cheval*, pour, *il n'a pas voulu se servir de mon cheval*.

VOULOIR, SOUFFRIR.

Vouloir marque d'ordinaire une volonté de desir & d'inclination, comme : *il veut aller à la chasse*, *je veux monter à cheval*. Quelquefois il ne marque qu'une volonté de permission & de consentement, comme : *rarement veut-il qu'on s'excuse*, *voudra-t'il bien qu'il s'en aille*, &c. & en ce sens *vouloir* & *souffrir*, se peuvent dire l'un pour l'autre, comme : *rarement veut-il*, ou, *rarement souffre-t'il qu'on s'excuse*.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 709
*se; Voudra-t'il bien, ou, souffri-
ra-t'il bien qu'il s'en aille.* Mais
il faut remarquer avec un bel
esprit, qu'en ce dernier sens, le
terme *vouloir*, & le terme *souf-
frir*, ne sont propres qu'en par-
lant de choses auxquelles on a
quelque droit de s'opposer; &
qu'ainsi on dira fort bien: *Son
pere ne voudra jamais, ou, ne
souffrira jamais qu'il fréquente une
telle personne*, parce qu'un pere
est en droit de le permettre, ou de
le défendre à son fils; mais qu'au
contraire on ne dira pas, *qu'une
mere ne sçaurait vouloir, ou, ne
sçaurait souffrir que son enfant soit
malade*, parce qu'il s'agit d'une
chose que la volonté des hom-
mes ne peut empêcher.

URBANITE', POLITESSE.

Quand l'usage aura meury
parmy nous un mot de si mau-
vais goust, disoit M. de Balzac,
& qu'il aura corrigé l'amertume

de la nouveauté qui s'y peut trouver, nous nous y accoutumerons. La prédiction de M. de Balzac est accomplie; & il n'y a personne aujourd'hui qui soit choqué d'*urbanité* pour peu qu'il soit versé dans l'usage de notre Langue. Il est difficile de bien définir ce qu'on entend par ce mot, c'est une chose qui se sent mieux qu'elle ne s'explique, & dont il y a plus d'une sorte. Selon quelques-uns, c'est un certain air du grand monde; & je ne sçay quelle couleur & quelle teinture de la Cour, qui ne se remarque pas seulement dans les paroles, mais encore dans le ton de la voix, & dans les mouvemens du corps. Selon quelques autres, c'est une impression encore plus imperceptible qui n'est reconnoissable que par hazard qui n'a rien que de noble & de relevé, rien qui paroisse ou étudié ou appris;

Lettr. de
Balzac.

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 711
c'est je ne sçay quoy d'agréable qui touche l'esprit de tout le monde, & qui se perd dès qu'on le cherche.

Y

IL Y A, pour, IL EST.

C'Est une sottise affectation de vouloir toujours mettre *il est*, pour, *il y a*. Plusieurs Auteurs se rendent ridicules par là. *Il est des amis indiscrets. Il est des gens fâcheux*; lit-on dans leurs Livres. *Il est peu d'amitié sincère. Il est des plaisanteries qui consistent plus dans l'action que dans les paroles. Il est une espece de gens à qui je ne puis pardonner les raffinemens qu'ils ont*. Mais ils ne prennent pas garde que ces, *il est*, sont nécessaires en Poësie, & qu'on en doit user sobrement en Prose.

Réflexions sur ce qui peut plaire. &c.

Z

ZELATEUR.

CE mot se dit quelquefois avec grace; Et d'excellens Ecrivains s'en servent. *Cicéron*, dit Monsieur Charpentier, *estoit un grand Zelateur de sa Langue*; mais ce terme est de ceux qui ne doivent s'employer que rarement, parce qu'il y a des occasions où il tiendrait du précieux. Le meilleur moyen de se bien servir de ces sortes de mots, c'est de ne le faire que par une espèce de nécessité, c'est à dire, lors qu'on ne trouve pas de terme qui puisse exprimer aussi bien: autrement c'est une affectation qui déplaist.

Deffense
pour la
Langue
Françoise.

Z E' L E.

Le mot de *zèle* ne se dit que de l'inférieur au supérieur; &

DE LA LANGUE FRANÇOISE. 713
comme l'a remarqué un fort bel
esprit, quand on s'en sert en par-
lant des Princes, c'est seulement
pour marquer leur religion.

F I N.

F A V T E S.

- P** Age 7. ligne 8. *oftez*, tous
P. 72. l. 21. *lif.* préposition
P. 113. l. 12. *lif.* éloigné de deux ou trois mots, comme :
P. 148. l. 10. secours, *lif.* discours.
P. 167. l. 20. je connois. *lif.* je crois.
P. 168. à la marge, Pentées de Paschal. *lif.* Lettres de Paschal.
P. 339. l. 11. *lif.* fideles
P. 341. à la marge, *ofte.* Vie de S. Ignace.
P. 372. l. 2. *lif.* de termes de sciences
P. 372. l. 15. *lif.* il y en a
P. 384. l. 20. *lif.* que d'une superfluité de paroles, ou d'un déplacement de termes,
P. 417. l. 17. *lif.* lorsque ce feroit
P. 474. l. 8. bu: , ababit, *lif.* abus, habit
P. 503. l. 19. *oftez* debouter
P. 539. l. dern. *lif.* il a recouvré
P. 573. l. 20. *lif.* cet exemple
P. 662. l. 14. *c'est un* , *lif.* c'est : un brave.
P. 696. l. 13. *lif.* de cette façon *v.*

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 29. Decembre 1687. Signé, LE PETIT: Il est permis au S' *** de faire imprimer un Livre intitulé; *Réflexions sur l'usage present de la Langue Françoisé, &c.* & ce pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois; Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre ni distribuer, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, à peine de deux mille livres d'amende, de tous dépens, dommages & interets; ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Ledit Sieur *** a cedé & transporté son droit de Privile-

ge à L A U R E N T D' H O U R Y,
Marchand Libraire , suivant
l'accord fait entr-eux.

*Registré sur le Livre de la Commu-
nauté des Imprimeurs & Libraires de
Paris, le 17, Mars 1688.*

Signé, J. B. COIGNARD , Syndic.

Achevé d'imprimer pour la
première fois le huitieme Octo-
bre 1688.

De l'Imprimerie
de J A C Q U E S L A N G L O I S.